

# ŒUVRES

DE

# M<sup>GR</sup> DE SÉGUR

—  
PREMIÈRE SÉRIE  
—

TOME QUATRIÈME

(CINQUIÈME ÉDITION)



PARIS  
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
112 bis, RUE DE RENNES, 112 bis  
1894  
Traduction et reproduction réservées





# Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



ŒUVRES

DE

M<sup>GR</sup> DE SÉGUR

---

**ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY**

---

LA

PRÉSENCE RÉELLE



LA

# PRÉSENCE RÉELLE

---

I

**De ceux qui n'y croient pas.**

D'abord, ce sont les *incrédules* proprement dits, qui, pour une raison ou pour une autre, ont totalement perdu la foi. Dieu merci, il n'y en a pas autant que quelques-uns semblent le croire; un ou deux peut-être sur mille. Quand'on les voit au lit de mort, on en a la preuve convaincante.

Un *incrédule*, c'est un pauvre homme qui ne croit pas en Jésus-Christ. Il est tout simple qu'un homme qui en est arrivé là ne croie pas à la présence réelle. Jésus-Christ n'est au Saint-Sacrement que parce qu'il est le

DIEU tout-puissant. L'objet unique de ces quelques pages étant de confirmer dans leur foi les catholiques peu instruits, c'est à eux que je m'adresse, et non point aux incrédules obstinés. A quoi bon présenter la lumière à des aveugles? Ce serait évidemment perdre son temps et mettre la charrue avant les bœufs. Que ces pauvres égarés commencent par croire tout de bon en DIEU et en JÉSUS-CHRIST, et alors nous pourrons nous entendre. Jusque-là toute discussion sensée est radicalement impossible.

J'en ai connu un qui voulait qu'on lui démontrât que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST était présent au Saint-Sacrement, et qui, dès le début, déclarait qu'il ne croyait pas en la divinité de Notre-Seigneur. J'avais beau dire et lui faire toucher du doigt l'absurdité *évidente* de sa prétention, rien n'y faisait... Et cet homme n'était pas le premier venu; loin de là, c'était un homme d'esprit, un homme fort bien élevé, très-connu et très-estimé dans le monde littéraire... Mais la logique n'est pas le côté fort des incrédules; la logique et la foi sont deux sœurs inséparables : quand l'une s'en va, l'autre s'apprête toujours à déménager.

Aussi, chaque jour se réalise la parole si profonde d'un célèbre philosophe : « C'est un grand honneur pour la Religion d'avoir pour ennemis des hommes aussi déraisonnables. »

Les *protestants* ne croient pas non plus à la présence réelle. Pour eux aussi, il faut remonter plus haut, et

commencer par les faire croire à la mission divine de l'Église catholique.

La foi en DIEU, en JÉSUS CHRIST et en l'Église est la base qui supporte tous les dogmes particuliers de la Religion : c'est comme le tronc qui porte toutes les branches. Avant d'essayer de démontrer à un protestant la présence réelle, il faut l'amener d'abord aux pieds de l'Église. Ce n'est donc guère plus à eux qu'aux incrédules que je m'adresse ici. Les protestants, il est vrai, ont leur Eucharistie ; mais ce qu'ils appellent la *Cène* n'est qu'une mystification : au lieu de donner aux âmes leur Sauveur JÉSUS-CHRIST, comme le fait l'Église, les ministres protestants leur donnent un peu de pain et de vin. Et ils osent appeler cela l'Eucharistie, la Communion!!!...

Les incrédules, les hérétiques, voilà donc tout d'abord les pauvres gens qui ne croient pas à la présence réelle.

## II

**De ceux qui croient qu'ils n'y croient pas.**

Leur nombre est considérable : la plupart de nos *impiés* en sont là, et aussi tous les mauvais sujets qui se moquent de la piété.

L'impiété n'est pas la même chose que l'incrédulité : un impie, c'est un homme qui se révolte contre le bon DIEU ; un incrédule peut n'être pas impie : c'est tout

simplement un homme qui, parfois sincère et excusable, a le malheur de ne pas croire. Un impie est toujours coupable : il attaque la foi, il s'en moque, il se pose vis à vis d'elle en ennemi déclaré.

Le mystère de l'Eucharistie est le point de mire de l'impiété, et c'est tout naturel : l'Eucharistie, c'est JÉSUS-CHRIST présent sur la terre ; et JÉSUS-CHRIST, c'est DIEU, le seul vrai DIEU vivant. En s'attaquant à l'Eucharistie, l'impie s'attaque droit à DIEU.

Les impies, malgré tout leur tapage, sont rarement de vrais incrédules. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour persuader aux autres et se persuader à eux-mêmes qu'ils ne croient pas en JÉSUS-CHRIST et en son Sacrement ; mais le plus souvent, pour ne pas dire presque toujours, la foi demeure au fond de ces âmes gangrenées ; l'étincelle divine se conserve sous la cendre, et reparaît dans les grandes épreuves... Il est bien peu d'impies qui ne pourraient dire ce qu'avouait, au moment de la mort, un révolutionnaire célèbre du dernier siècle dont l'impiété s'était manifestée de mille manières : « J'ai été incrédule, disait-il à un saint prêtre qui venait de le convertir ; j'ai été incrédule parce que j'ai été corrompu. Chez moi, c'est le cœur qui était malade, bien plus que la tête. Au fond, j'avais la foi, malgré mes blasphèmes. »

En général, les impies croient d'autant plus qu'ils crient plus et plus fort. Il ne faut pas les prendre au sérieux quand ils déblatèrent contre le Saint-Sacrement : ils croient tout comme nous, et c'est ce qui les fait enrager. Ils croient, et ils ont peur.

Il faut en dire autant des mauvais sujets, des libertins qui s'abandonnent à leurs passions. Ils se moquent des choses saintes, en particulier des sacrements. Ils voient, et ils ont raison de voir dans la Confession et dans la Communion un obstacle direct à leur mauvaise vie. Ils les tournent donc en ridicule et tâchent, comme les impies, de se persuader qu'ils ne croient plus au DIEU de leur enfance.

Ce ne sont pas précisément des impies, quoiqu'ils débitent mille impiétés : ce sont de pauvres étourdis, qui feraient bien mieux d'avouer tout honnêtement qu'ils ont tort de mal vivre, et que, s'ils attaquent la foi, c'est qu'ils n'ont plus le courage de la pratiquer. Leur incrédulité vient d'en bas : c'est le ventre qui leur porte à la tête. Presque tous les jeunes gens qui se moquent des saints Mystères appartiennent à cette triste catégorie. Qu'ils redéviennent purs, et tout sera dit. Avec ces prétendus incrédules, il n'est pas besoin d'argumenter ; l'argument unique, c'est le repentir, c'est le retour aux bonnes mœurs, c'est une bonne confession.

J'en dirai autant des marchands volcours et de tous les gens qui ont du bien mal acquis. Ceux-là aussi font les incrédules, tâchent de fermer les yeux pour ne point voir, de se boucher les oreilles pour ne point entendre, et disent bien haut qu'il ne faut pas en croire les prêtres... Incrédulité de bourse, mes pauvres amis ! incrédulité de caisse et de comptoir ! Mettez en règle vos livres et vos consciences, et vous serez tout surpris de voir que vous n'avez jamais cessé de croire.

Telle est la seconde espèce d'ennemis qui élèvent la voix contre le mystère adorable de l'Eucharistie. Les premiers sont des aveugles ; les seconds se sont mis un bandeau sur les yeux et se croient aveugles parce qu'ils n'y voient plus. Nous autres, chrétiens, nous sommes les enfants de la lumière, et nous avons des yeux pour y voir.

## III

**De ceux qui ont l'air de n'y pas croire.**

Ce sont les indifférents et les poltrons, en si grand nombre, hélas ! dans notre société déchristianisée.

Grâce à une foule de causes qui varient selon l'âge, la position, les faiblesses d'un chacun, il y a une quantité de catholiques tièdes qui ne doutent en aucune manière de la présence réelle, et qui néamoins grossissent, sans le savoir, la foule des ennemis du Saint-Sacrement. Ils ont la foi, mais ils ont l'air de ne point l'avoir ; ils ont la foi, mais ils manquent totalement d'esprit de foi. Sans précisément se mal conduire, ils vivent pratiquement comme s'ils ne croyaient pas à la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Saint-Sacrement : ils n'y pensent pas ; ils entrent dans les églises sans respect, sans prière ; ils assistent à la Messe le dimanche, par habitude plutôt que par piété ; il n'ont jamais idée, dans le courant de la semaine, d'aller adorer leur Seigneur, qui les attend cependant au fond de son Tabernacle...

Et puis, il y a les poltrons, les chrétiens lâches qui n'ont pas une foi assez énergique pour braver le respect humain : ils paraissent souvent ne pas croire ; comme le pauvre Simon-Pierre au milieu des soldats du prétoire, ils renient leur Maître, à la première raillerie. Ils rougissent de se dire chrétiens, d'agir en catholiques ; et, par leurs défections perpétuelles, ils décuplent le nombre des adversaires de la très-sainte Eucharistie... Chrétiens coupables, qui trahissent leur Sauveur dans le mystère suprême de son amour !

Ne soyons pas de ce nombre. Fidèles à notre baptême, ne nous contentons pas de croire en secret : professons de bouche ce que nous croyons de cœur. Enfants de la vérité, marchons, le front levé, dans la voie droite, d'où l'on ne s'écarte jamais que pour s'égarer dans le désert de l'erreur, et tomber dans la fange des passions honteuses. La foi est le chemin royal du salut et du vrai bonheur.

## IV

### **Étrange ignorance de certains chrétiens touchant l'Eucharistie.**

Les ignorants fourmillent dans notre siècle de lumière. Il y a une foule de chrétiens qui ont si bien oublié leur catéchisme, qu'ils ne savent, pour ainsi dire, plus rien des choses de la Religion. Au sujet de la divine Eucharistie, cette ignorance se manifeste parfois d'une manière si

étrange, que l'on se demande si l'on est bien réellement en France, en pays catholique.

J'ai connu un très-gros personnage, qui, devant un nombreux public, et croyant faire un acte de foi héroïque, appelait très-sérieusement l'Eucharistie « le *symbole* de JÉSUS-CHRIST. »

Il y en a qui ne savent plus ce que c'est que la Messe, et la confondent avec les Vêpres. Un brave général causait, avant dîner, avec un Cardinal-Archevêque. En voyant le monde sortir de l'église, après les Offices du soir, il fit cette naïve et pieuse réflexion : « Ils sortent de la *Messe*. »

Un autre officier supérieur, qui voulait assister à la Messe, arrive au moment où le Prêtre donnait la dernière bénédiction... Il se hâte de s'incliner et la reçoit fort dévotement. « Encore une minute, et je *manquais la Messe !* » disait-il le soir à l'Évêque du lieu en lui racontant l'aventure avec une certaine émotion.

Tout dernièrement, un Évêque bénissait solennellement une nouvelle ligne de chemin de fer. Il était trois ou quatre heures de l'après-midi. L'assistance était nombreuse et choisie ; la fête des plus brillantes. Le discours et l'affabilité du bon Prélat enthousiasmèrent tout le monde, et il entendit deux ou trois braves industriels se dire l'un et l'autre, dans l'expansion de leur joie : « Ça fait tout de même du bien, la *religion* ! Il y avait longtemps que nous n'avions eu la chance d'*entendre la Messe* ! »

Il y en a qui ne savent même plus qu'il y a un Saint-Sacrement. Un jour, j'ai entendu moi-même deux jeunes

gens, qui sortaient de l'église de Vaugirard, où le Saint-Sacrement était exposé, se moquer agréablement de « tous ces prêtres, de tous ces dévots qui *adorent des cierges*, et se mettent à genoux *devant des chandelles*. »

J'ai là devant moi un grand journal, qui s'imprime à Paris, et dont le rédacteur en chef refuse obstinément de se lamenter « sur le sort des prêtres romains n'ayant pour vivre que *deux Messes par jour* à douze sous. »

Il y en a d'autres qui ne savent pas qu'il faut être à jeun pour communier. Un prince, apprenant que l'aumônier de sa chapelle attendait depuis assez longtemps déjà pour célébrer la Messe, lui envoya demander, avec une bienveillance touchante, s'il ne voulait pas auparavant prendre quelque chose, ne fut-ce qu'une simple tasse de café. — La même *politesse* fut faite à Mgr Affre, Archevêque de Paris, par un illustre maréchal de France, dans la sacristie des Invalides, où le Prélat attendait depuis plusieurs heures l'arrivée des dépouilles mortnelles de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, qu'on rapportait de Sainte-Hélène.

Quoique les femmes, soient, en général, plus instruites que les hommes en fait de religion, on en trouve quelquefois qui valent des hommes. — J'ai connu une grande dame, la femme d'un préfet, qui, en revenant de faire ses pâques, apprit d'une parente qu'on était obligé de remplir ce devoir dans sa paroisse, et qui voulait immédiatement repartir pour recommander dans l'église paroissiale. « Mais ma chère, lui dit-on, cela ne se peut pas : on ne communie pas deux fois le même jour. — Cela ne

fait rien, répondit-elle avec serveur ; pendant que je suis à jeun, je vais y aller ; ce sera bien plus commode que d'y retourner deux jours de suite. » Et l'on eut grand-peine à la décider à attendre.

Le recueil de ces inepties serait malheureusement bien long. Elles viennent, non de la mauvaise volonté, mais de l'ignorance. C'est une vraie plaie pour le christianisme. Souvent intelligents et instruits pour ce qui concerne les sciences naturelles, l'industrie, le commerce, etc., ces chrétiens ignorants sont devenus comme étrangers aux enseignements de l'Église. Les riches se montrent souvent aussi ignorants et plus ignorants que les pauvres ; c'est une honte et un grand malheur.

En ce qui touche le plus grand de nos mystères, l'Eucharistie, je voudrais rappeler ici à ceux qui pourraient en avoir besoin quelques-unes des raisons péremptoires sur lesquelles repose, comme sur un roc inébranlable, la foi de l'Église catholique à la présence réelle. Ce sera, si je ne me trompe, leur rendre un grand service que d'éclairer leur foi et de la prémunir contre les attaques et les railleries des ennemis de la Religion.

## V

***Ce que c'est que le Saint-Sacrement.***

Dans les discussions religieuses, plus encore que dans les autres, il est indispensable de bien s'entendre et, par

conséquent, de savoir très-nettement ce dont on parle. Puisque nous allons parler du Saint-Sacrement, pour établir clairement le réalité de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, commençons par exposer en quelques mots ce qu'enseigne l'Église catholique sur ce grand mystère. Avant tout, il faut éviter les malentendus.

La foi nous apprend donc que **JÉSUS-CHRIST**, vrai Dieu et vrai homme, voulant demeurer au milieu de son Église jusqu'à la fin du monde et éprouver constamment la foi de ses fidèles, institua le sacrement de l'Eucharistie, le Jeudi-Saint, au Cénacle, dans la ville de Jérusalem, quelques heures avant de commencer sa douloureuse Passion.

Il prit du pain azyme (c'est-à-dire sans levain), le bénit et, par sa toute-puissance, le changea en la substance même de son Corps ; puis il prit un calice, qu'il remplit de vin, le bénit et le consacra en la substance de son Sang divin : de telle sorte que les Apôtres, en recevant ce que **JÉSUS-CHRIST** leur présenta, reçurent, non du pain ni du vin, mais le Corps et le Sang de **JÉSUS-CHRIST**, **JÉSUS-CHRIST** lui-même, caché sous l'apparence du pain et du vin.

La foi nous apprend que dans l'Hostie consacrée le Corps du Sauveur est vivant, tout entier, uni à son sang, à son âme et à sa divinité ; et il en est de même de chaque parcelle de la sainte Hostie : **JÉSUS-CHRIST** y est réellement, substantiellement et corporellement présent, comme dans l'Hostie tout entière. Quand le Prêtre brise l'Hostie,

il ne brise pas le Corps du Seigneur, mais seulement le signe sensible, l'apparence du pain qui voile ce divin Corps et qui le rend présent sur l'autel.

Dans le calice, JÉSUS-CHRIST est également présent tout entier. Son Sang adorable est là, plein de vie, uni à son Corps, à son âme et à sa divinité. JÉSUS-CHRIST est présent dans chaque goutte de vin consacré, comme dans chaque parcelle de la sainte Hostie.

L'Eucharistie est donc un sacrement (c'est-à-dire un signe extérieur) qui contient réellement et substantiellement Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Dieu fait homme, sous les espèces du pain et du vin.

Le sacrement de l'Eucharistie rend présent au milieu de nous, tout en le voilant à nos regards, notre divin Sauveur, avec son Corps, son Sang, son âme et sa divinité. Comme c'est le plus auguste, le plus saint de tous les sacrements, on l'appelle le *Saint-Sacrement*, le sacrement par excellence.

On lui donne aussi le nom d'Eucharistie ; ce mot vient du grec et signifie la *grâce par excellence*.

Le Saint-Sacrement c'est donc le bon DIEU, c'est JÉSUS-CHRIST, qui est là, corporellement présent au milieu des chrétiens. De même qu'autrefois à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem, le Fils éternel de DIEU était, par son humilité, réellement présent au milieu des hommes ; de même, par le Saint-Sacrement, il continue à demeurer réellement au milieu de nous. Nous ne le voyons pas, mais il y est tout de même, comme un homme qui est réellement présent dans une chambre, bien qu'il y soit

caché derrière un rideau. Le voile qui, dans l'Eucharistie, nous cache Jésus-Christ, ce sont les espèces sacramentelles, c'est-à-dire les apparences du pain et du vin. A Jérusalem, le voile qui cachait aux Juifs la divinité du Sauveur, c'était son humanité. Les Juifs devaient croire en la divinité, qu'ils ne voyaient pas et qui leur était cependant réellement présente : nous autres, nous devons croire également à ce que nous ne voyons pas, c'est-à-dire à la divinité et à l'humanité de Jésus-Christ, toutes deux présentes sous le voile de l'Hostie consacrée.

L'Église nous enseigne encore que les Prêtres, et eux seuls, reçoivent de Dieu, au moyen du sacrement de l'Ordre, le pouvoir de consacrer, c'est-à-dire de changer le pain et le vin au Corps et au Sang de Jésus-Christ. Ils le font dans une cérémonie religieuse très-auguste que l'on appelle la *Messe*, et à laquelle tous les chrétiens sont obligés d'assister au moins tous les dimanches et fêtes, sous peine de péché mortel. Au milieu de la Messe, au moment solennel que l'on appelle la *consécration* ou l'*élévation*, le Prêtre, comme autrefois Jésus-Christ au Cénacle, change le pain et le vin au Corps et au Sang du Fils de Dieu. Ce changement miraculeux est appelé *transsubstantiation*, c'est-à-dire changement de la substance du pain et du vin en la substance du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

Le Prêtre et les chrétiens qui s'y sont préparés *communient*, c'est-à-dire reçoivent en eux-mêmes Jésus-Christ, afin de lui demeurer plus fidèles et de l'aimer davantage.

Après la Messe, le Saint-Sacrement est respectueusement conservé sous l'espèce du pain, et renfermé dans le Tabernacle au milieu de l'autel. Et ainsi, dans nos églises, dans chacune de nos églises, même au milieu des plus pauvres campagnes, notre grand DIEU, notre bon Sauveur Jésus, demeure jour et nuit présent au milieu de nous.

Voilà ce que la foi nous enseigne au sujet de l'Eucharistie ; voilà ce que c'est que le Saint-Sacrement. Que c'est grand et que c'est beau !

## VI

### **Si nous pouvons comprendre la présence de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement.**

Non, aucune créature, ni Ange, ni homme, ne peut comprendre le mystère du Saint-Sacrement. C'est une vérité : oui certes ; mais une vérité que nous ne comprenons pas, que nous ne comprendrons jamais.

On appelle ces vérités-là des *mystères*. Tout ce qui sort des mains de DIEU porte le cachet du mystère : dans la nature comme dans la Religion, *tout* est mystère, c'est-à-dire incompréhensible. Pour qui sait réfléchir, la pousse des arbres, la germination des plantes, la croissance des animaux, la digestion de la nourriture, les pulsations du cœur, etc., etc., sont des mystères aussi incompréhensibles en eux-mêmes que les grands mystères du christianisme, et, en particulier, le mystère de la présence réelle. Expli-

quez-moi le *fond* des choses que je viens de dire, et je m'engage à vous expliquer le fond du mystère eucharistique. Quand j'aurai compris comment un gland devient un chêne, comment le pain que je mange devient ma chair et mon sang, je pourrai comprendre comment mon Seigneur JÉSUS-CHRIST est présent dans la sainte Hostie.

DIEU seul comprend ce qu'il fait; seul, le Créateur comprend les mille mystères de la création. Nous autres, nous ne pouvons que les connaître, en constater l'existence et en adorer l'auteur.

Il en est de même de *tous* les mystères du christianisme: DIEU seul, auteur de la Religion comme de la création, peut en sonder les profondeurs sacrées; DIEU seul comprend le mystère de la Trinité, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Rédemption, le mystère de la Grâce et des Sacrements, le mystère de l'Eucharistie. Le chrétien ne peut que connaître et adorer ces grandes réalités, lorsque DIEU daigne les lui révéler par son Église. Chercher à les comprendre serait absurdité ou folie.

Et puis pourquoi vouloir *comprendre* la présence réelle? Si nous la comprenions, au lieu simplement de la connaître, en serions-nous meilleurs? Est-ce là ce qui nous ferait servir et aimer plus fidèlement Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST? Pour bien écrire, est-il nécessaire de savoir *comment* se fabriquent l'encre et le papier? Pour bien marcher, est-il nécessaire, est-il même utile de pénétrer, comme le font nos savants, les lois du mouvement?... Croyez-moi; le bon DIEU a bien fait ce qu'il a fait: les cœurs purs et les âmes droites en savent bien

assez sur le mystère du Saint-Sacrement pour adorer profondément et aimer parfaitement leur bon Maître, retenu si près d'eux par l'amour.

Dans l'Eucharistie, comme dans tous les autres mystères, le bon Dieu exige de nous que nous croyions, et non pas que nous comprenions. Il veut (et il a bien raison) que nous nous soumettions humblement, pleinement à l'enseignement de son Église ; car c'est lui-même qui parle par les Pasteurs de l'Église : « Celui qui vous « écoute, m'écoute, leur a-t-il dit, et celui qui vous mé- « prise me méprise. Celui qui croira sera sauvé, celui « qui ne croira pas sera condamné. » Vous le voyez, il n'est pas question de comprendre, mais de croire.

Croyez donc, mon cher lecteur, croyez de tout votre cœur, croyez comme ont cru les plus grands, les plus vertueux hommes du monde, et ne cherchez pas à comprendre ce que nulle créature au monde ne peut et ne doit comprendre.

## VII

**S'il est absurde et impossible, comme le disent les impies,  
de croire à la présence réelle**

Cela n'est ni absurde ni impossible ; mais, au contraire, très-raisonné et très-logique.

Ce qui est impossible, c'est ce qui est évidemment contradictoire. Par exemple, qu'une boule soit carrée, qu'il

fasse en même temps jour et nuit, etc.; tout cela est absurde, cela se contredit, cela ne peut exister en même temps. Un rond, un cercle ne *peut* pas être carré, c'est évident. Voilà des absurdités, voilà des impossibilités absolues, et il faudrait avoir perdu la tête pour admettre ces choses-là. La raison et le bon sens comprennent très-bien que cela ne peut pas être, que ce sont des absurdités.

Mais il n'en est pas de même du mystère de la présence réelle : il n'y a rien de contradictoire ni d'impossible dans ce que l'Église nous enseigne à ce sujet. Il est vrai, nous ne comprenons pas *comment* la substance du pain est changée en la substance du Corps du Seigneur ; nous ne comprenons pas *comment* le Corps glorifié de Jésus-Christ est présent dans l'Hostie consacrée ; mais nous ne voyons pas du tout que cela soit impossible.

Outre qu'on ne peut démontrer qu'une substance ne puisse pas être changée subitement par le bon Dieu en une autre substance, il y a encore, en ce qui concerne le Saint-Sacrement, trois considérations très importantes :

La première, c'est que le Corps de Notre-Seigneur ressuscité est un *corps glorifié*, et que les corps glorifiés n'occupent point de place comme les nôtres ici-bas. Ils sont dans un état beaucoup plus parfait, dans un état *céleste*, dont nous ne pouvons pas nous faire une idée, bien que nous le sachions. Qu'y a-t-il donc d'impossible à ce que le Corps glorifié de Jésus-Christ, qui n'occupe plus de place, soit présent, présent tout entier, partout où se trouve sur la terre une Hostie consacrée ? L'Hostie

consacrée est le signe sensible de la présence réelle de Notre-Seigneur ici-bas : partout où est ce signe, Notre-Seigneur est présent.

Ce qui serait évidemment impossible, absurde, contradictoire, c'est que, dans cette Hostie, il y eût à la fois le pain et Notre-Seigneur ; c'est que du pain devint un homme, tout en restant pain, comme le disait Luther ; c'est qu'un homme, c'est que Notre-Seigneur fût du pain. Mais jamais l'Église n'a enseigné pareille folie ; et ce n'est pas du tout cela que nous croyons en croyant à la présence réelle. L'Église enseigne et nous croyons que dans l'Eucharistie la substance du pain disparaît totalement et est changée miraculeusement au Corps et au Sang de JÉSUS-CHRIST, voilés, comme nous le disions tout à l'heure, sous les simples *apparences* du pain et du vin. C'est un miracle, un grand et divin miracle : mais qu'y a-t-il là qui soit impossible ? Qu'y a-t-il là qui dépasse la toute-puissance de DIEU ? Qu'y a-t-il là d'absurde, de contradictoire ? Jamais personne ne l'a démontré ; jamais personne ne le démontrera.

La seconde considération, c'est que la substance de notre corps, même de notre corps terrestre, est un mystère impénétrable. Qu'est-ce que cette substance ? Quel est l'homme qui en pénètre le fond ?... Du moment que personne n'en connaît le fond, personne ne peut dire qu'il est *évidemment* impossible que la substance d'un corps humain, même non glorifié, ne puisse pas être réduite à un point presque imperceptible. On peut bien affirmer que les forces humaines ne peuvent réduire un corps

humain dans une si petite étendue ; mais jamais on ne pourra sérieusement affirmer que cela soit impossible à la toute-puissance de DIEU.

Enfin, troisième considération : c'est que, dans l'Eucharistie, la substance du Corps de Notre-Seigneur est là, dépouillée de tout ce que l'on appelle les accidents, c'est-à-dire de la forme, de l'étendue, de la couleur, de toutes les propriétés extérieures dont la substance du corps humain est revêtue lorsqu'il est dans son état ordinaire. Mais au Saint-Sacrement, il n'est plus dans son état ordinaire : il est dans un état tout à fait surnaturel, dans l'état *sacramentel*. A la place des *accidents*, des apparences ordinaires du corps humain, le Corps de Jésus-CHRIST nous apparaît revêtu des accidents ou apparences du pain et du vin. C'est sa forme sacramentelle ; et personne ne pourra jamais prouver qu'il est *impossible* que DIEU enlève à une substance quelconque ses formes et apparences ordinaires pour lui en donner d'autres.

Tout cela, je le sais, est un peu abstrait, un peu difficile à saisir ; mais cela est nécessaire pour aller au fond des choses et pour comprendre qu'il n'y a rien d'impossible, rien de déraisonnable, rien d'absurde dans le dogme de la présence corporelle et réelle de Jésus-CHRIST, au Saint-Sacrement. En y croyant, en l'adorant, nous sommes très-raisonnables ; notre foi s'unit à notre raison, comme une sœur à une sœur ; et ceux-là seuls sont absurdes qui, mettant de côté la logique, raisonnent tout de travers, parlent de ce qu'ils ignorent, et ne sont, au fond, que des esprits superficiels, tranchant du philosophe.

## VIII

**Si nous sommes absolument sûrs que JÉSUS-CHRIST est réellement présent au Saint-Sacrement.**

Oui, absolument sûrs ; aussi sûrs que deux et deux font quatre ; aussi sûrs que de notre propre existence.

Qu'est-ce qui nous rend certains de tout ce dont nous sommes certains ? N'est-ce pas notre raison, notre bon sens ? Du moment que notre raison, après avoir bien examiné une chose, se dit : « Cela est ; cela est évident ; cela ne peut pas ne pas être ; » nous serions fous si nous doutions. Eh bien, la certitude de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie (aussi bien, du reste, que tous les autres dogmes de la foi catholique) est une certitude de cette espèce : ou bien nous sommes tout à fait sûrs que JÉSUS-CHRIST est présent au Saint-Sacrement, ou bien nous ne sommes plus sûrs de rien, nous ne pouvons plus rien croire ni rien affirmer.

C'est, en effet, l'évidence du raisonnement, l'inflexibilité de la logique, qui nous amène, bon gré mal gré, à admettre : d'abord l'existence de DIEU, Créateur de toutes choses ; puis la divinité du christianisme ; les miracles de JÉSUS-CHRIST, en particulier le miracle éclatant de la résurrection et de l'ascension ; enfin les miracles des Apôtres, la mission divine de l'Église catholique et la souveraine autorité du Pape et des Évêques, Ministres de

JÉSUS-CHRIST et Pasteurs du peuple chrétien. Ce n'est pas ici le lieu de prouver ces grandes vérités ; mais c'est le lieu de rappeler que notre raison seule nous a amenés aux pieds du CHRIST et de son Vicaire, et que notre foi à l'enseignement de l'Église est essentiellement raisonnée et par conséquent raisonnable.

Une fois établie l'autorité divine et infaillible de l'Église, nous n'avons plus qu'à écouter son enseignement, absolument certains que nous sommes de la vérité de cet enseignement : pour croire en hommes raisonnables, nous n'avons plus besoin d'examiner, de prouver en détail les dogmes qu'elle nous propose. C'est à ce titre de vérité catholique que la raison, unie à la foi, nous fait admettre, comme absolument certaine, la présence du Sauveur dans l'Eucharistie ; nous en sommes certains, avant tout examen, parce que l'Église catholique nous l'enseigne, et que, toujours assistée de DIEU et de JÉSUS-CHRIST, elle ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Maintenant, pour notre consolation, nous trouvons encore, dans les paroles mêmes de l'Évangile, l'éclatante justification de la foi catholique touchant la présence réelle. Écoutons-les et pesons-les avec un religieux respect : c'est DIEU même qui parle.

## IX

**Comment le dogme de la présence réelle est clairement enseigné dans l'Évangile.**

Un an environ avant sa Passion, Notre-Seigneur parlant, à Capharnaüm, à une grande multitude de Juifs qu'il venait de rendre témoins de plusieurs miracles éclatants, leur adressa ces paroles : « En vérité, je vous « le déclare : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je « suis le Pain vivant descendu du ciel. Celui qui mange « de ce Pain vivra éternellement; et *le Pain què je vous donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde.* »

Notez bien ces paroles : JÉSUS-CHRIST ne donne pas encore ce Pain vivant, ce Pain qui sera sa Chair; il ne fait que le promettre. Il le donnera au Cénacle, comme nous le verrons tout à l'heure.

Les Juifs et les pharisiens se mettent à murmurer. Ils se disent entre eux : « Comment cela peut-il se « faire ? Comment celui-ci peut-il nous donner sa Chair « à manger ? » C'est précisément ce que disent encore aujourd'hui les protestants, les blasphémateurs de toutes les nuances.

Le Fils de Dieu, dont la parole est la vérité même, répond aux uns comme aux autres, en affirmant de nouveau et de la manière la plus formelle ce qu'il vient de dire : « En vérité, en vérité, je vous le déclare · si

« vous ne mangez *la Chair du Fils de l'homme* et si  
 « vous ne buvez *son Sang*, vous n'aurez point la vie en  
 « vous. »

« Celui qui mange *ma Chair* et qui boit *mon Sang*  
 « a la vie éternelle ; et moi-même je le ressusciterai au  
 « dernier jour. »

« *Ma Chair est véritablement une nourriture, et*  
 « *mon Sang est véritablement un breuvage.* Celui qui  
 « mange *ma Chair* et boit *mon Sang* demeure en moi,  
 « et moi je demeure en lui. »

Est-il possible, je vous le demande, de parler plus clairement ? Était-il possible à JÉSUS-CHRIST d'exprimer en termes plus formels la réalité de la présence de son Corps et de son Sang dans le Pain vivant qu'il promettait à ses disciples ?

Eh bien, à la Sainte-Cène, quand vint le moment de réaliser sa miséricordieuse promesse, le Sauveur trouva le moyen de parler, s'il se peut, plus explicitement encore. Prenant le pain entre ses mains divines, il le présente à ses Apôtres et leur dit : « Prenez et mangez-en tous, car *ceci est mon Corps.* » Puis, il leur présente le calice, en disant : « Prenez et buvez-en tous, car *ceci est le calice de mon Sang.* »

Écoutez bien : *Ceci, c'est-à-dire ce que je vous présente et qui paraît être du pain, c'est mon Corps. Ceci, c'est-à-dire ce qui paraît être du vin, c'est mon Sang, c'est le calice de mon Sang.*

C'est mon Corps, c'est mon Sang : non pas la figure ou le symbole de mon Corps et de mon Sang ; mais mon

Corps lui-même, mon Sang lui-même, la substance de mon Corps et de mon Sang, la réalité de mon Corps et de mon Sang.

La clarté de ces paroles de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est vraiment effrayante pour les protestants et, en général, pour tous ceux qui ne veulent pas croire à la présence réelle. Elle déjoue toutes les ruses des hérétiques : c'est comme une main de fer qui empoigne le serpent de la chicane et l'étouffe sans miséricorde. Depuis trois siècles les protestants se débattent vainement contre l'évidence, et si le soleil de la vérité ne les pénètre pas de part en part, c'est qu'ils ferment les yeux, c'est qu'ils ne veulent pas voir. Les préjugés de l'ignorance peuvent seuls les excuser.

## X

**Notre-Seigneur, Luther et Calvin.**

En Allemagne, au moment où Luther et Calvin lavaient impudemment l'étendard de la révolte contre le dogme de la présence réelle, on composa contre leurs innovations une gravure qui eut un grand succès, parce qu'elle s'adressait à la bonne foi et au bon sens public.

Cette gravure représentait, au milieu, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, tenant l'Eucharistie entre ses mains sa-

crées, et on lisait au-dessous la parole du Cénacle : *Ceci est mon Corps.* — A droite du Sauveur, on voyait Luther, présentant aussi l'Eucharistic ; et au-dessous étaient écrites ces paroles qui résument la doctrine luthérienne sur l'Eucharistie : *Ceci est du pain et mon Corps, mon Corps dans du pain.* — A gauche, Calvin, dans la même posture, présentait le sacrement ; et on lisait au-dessous : *Ceci n'est pas mon Corps ; mais simplement la figure de mon Corps.*

L'auteur avait écrit en grosses lettres, au bas de la gravure : *Lequel des trois a raison ?*

L'Église catholique a toujours dit, et dira toujours comme Notre-Seigneur, et avec Notre-Seigneur : L'Eucharistie est le Corps véritable de JÉSUS-CHRIST, réellement et substantiellement présent sous l'apparence du pain. Elle a raison, seule elle a raison : les hérétiques, quels qu'ils soient, ont tous tort; tous, ils blasphèment la vérité; tous, ils mentent à l'Évangile.

Quand un libertin ou un mécréant viendra vous dire : « JÉSUS-CHRIST n'est pas dans l'Eucharistie; c'est impossible; c'est absurde; je n'y crois pas, » etc.; rappelez-vous simplement l'oracle du Fils de DIEU : « *Ceci est mon Corps,* » et demandez-vous auquel des deux il vaut mieux croire.

## XI

**Comment, dès l'origine du christianisme, l'Église a cru, comme aujourd'hui, à la présence réelle.**

La sainte Eucharistie, qui n'est autre chose que JÉSUS-CHRIST toujours présent au milieu de ses disciples, a été regardée (et c'était tout simple), dès le temps des Apôtres, comme le centre et le cœur de la Religion. Les premiers chrétiens communiaient tous les jours, et l'Apôtre saint Paul, leur reprochant quelques négligences à cet égard, rappelait en termes très-explicites que le Pain eucharistique est le Corps même du Seigneur. Voici ce qu'il écrivait aux fidèles de Corinthe : « La veille même de sa Passion, le Seigneur JÉSUS prit le « pain, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « *Prenez et mangez ; car ceci est mon Corps qui sera livré pour vous ; de même, le calice : Prenez et buvez ; car ce calice est l'alliance nouvelle en mon Sang...* » C'est pourquoi, quiconque mangera ce Pain ou boira « le calice du Seigneur indignement, profanera le *Corps et le Sang du Seigneur*. Celui qui mange ce Pain et « boit ce calice indignement, mange et boit sa condamnation ; car il profane le *Corps du Seigneur*. »

Et dans un autre endroit, saint Paul dit encore : « Le « calice de bénédiction que nous consacrons, n'est-ce « point la *communion du Sang du Christ*? Et le pain

« que nous rompons, n'est-ce point la *communion du Corps du Seigneur?* »

L'Apôtre saint Pierre est, tout le monde le sait, l'auteur des principales prières du *Canon de la Messe* : or, cette antique prière renferme plusieurs passages qui manifestent hautement la foi à la présence réelle ; entre autres celui-ci, qui précède immédiatement la consécration : « *Recevez, ô Seigneur, cette oblation, afin qu'elle devienne pour nous le Corps et le Sang de votre Fils bien-aimé, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.* » Et cet autre qui la suit de près : « *Nous vous supplions, Seigneur, de daigner nous remplir de toutes sortes de grâces et de bénédictions, nous tous qui allons participer à cet autel et recevoir le très-saint Corps et le Sang de votre Fils.* »

Dans les Actes du martyre de l'Apôtre saint André, frère aîné de saint Pierre, le glorieux martyr dit à son juge : « Chaque jour j'offre au DIEU tout-puissant, non le sang des boucs, non la chair des taureaux, mais l'*Agneau sans tache* dont la *Chair* sert de nourriture, et dont le *Sang* sert de breuvage à tous les fidèles... C'est vraiment le *Christ* qui est offert en sacrifice ; c'est vraiment le *Corps du Christ* qui est donné en nourriture à son peuple ; et c'est son *Sang* qu'il donne à boire. »

Est-ce clair ? Est-il possible d'exprimer plus formellement la présence réelle du Corps et du Sang de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie ? C'est ici pour tous une question de bonne foi.

Dans les plus antiques catacombes de Rome dont plusieurs remontent au temps même de saint Pierre, on retrouve des peintures et des monuments qui attestent d'une manière non moins évidente la foi des premiers chrétiens à la présence réelle.

Ainsi, dans la catacombe des saints martyrs Nérée et Achillée, commencée sous l'empereur Domitien, on voit encore, dans une chapelle qui avait renfermé le corps de plusieurs martyrs, une peinture qui exprime admirablement ce beau mystère de notre foi. Sur un calice rempli de vin, est posé un pain de la forme des pains sacrés, et ce calice ainsi que le pain, repose sur un poisson. Or, tous les savants, soit protestants, soit catholiques, s'accordent à dire que, durant les persécutions, les chrétiens, pour éviter d'être découverts, avaient pris la figure du poisson comme symbole de JÉSUS-CHRIST : en grec, en effet, les cinq lettres du mot qui signifie poisson, forment les initiales de ces paroles : JÉSUS-CHRIST, *Fils de Dieu, Sauveur.* — Cette peinture signifie donc que le pain et le vin du calice sont une seule et même chose avec JÉSUS-CHRIST, *Fils de Dieu, Sauveur.*

Dans cette même catacombe, à côté de la première peinture, il y en a une autre plus expressive encore : c'est un prêtre, en habits sacrés, debout devant un autel, et consacrant le pain et le vin, posés de même sur le poisson mystérieux. A côté, se voit une femme en adoration. — Notons que la catacombe des saints Nérée et Achillée remonte à l'année 85 ou 86 de l'ère chrétienne, quelques années à peine après le martyre de saint Pierre

et de saint Paul, et à cette même persécution où l'Apôtre saint Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, à Rome, devant la porte Latine.

Dans une autre catacombe, celle de saint Calixte, on voit la Sainte-Cène peinte à côté de l'autel principal ; et là, comme toujours, le pain est uni au poisson symbolique.

Enfin, on a trouvé, dans les catacombes les plus anciennes, des calices de verre, au fond desquels étaient représentées, en traits d'or, d'un côté la Cène, et de l'autre les noces de Cana, où l'eau fut changée en vin : expression frappante du mystère eucharistique, où le pain et le vin sont changés au Corps et au Sang du Seigneur, comme à Cana l'eau a été changée en vin.

La croyance des premiers chrétiens à la présence réelle est, du reste, un fait acquis à l'histoire et à la science. Que s'il pouvait rester le moindre doute à ce sujet, voici, pris au hasard, entre des centaines et des milliers, quelques passages des plus anciens Docteurs et Évêques qui attestent jusqu'à l'évidence la même vérité.

## XII

**Que les Évêques et Docteurs des premiers siècles ont enseigné, comme ceux d'aujourd'hui, la présence réelle de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement.**

Nous allons tout simplement citer ces grands témoignages de l'antique foi de l'Église, siècle par siècle,

sans y ajouter aucune réflexion, en les abandonnant à la sincérité et à la bonne foi du lecteur.

On a recueilli, tout au commencement du second siècle, sous le nom de *Constitutions Apostoliques*, plusieurs *canons* (c'est-à-dire règlements) dressés par les Apôtres et par les premiers Papes pour organiser les choses de l'Église. Beaucoup de ces règlements remontent au Pape saint Clément, martyrisé à la fin du premier siècle. Voici ce qu'on y lit : « Que le Saint-Sacrifice se célèbre devant tous les fidèles debout et priant tout bas ; et lorsqu'il aura été offert, que chacun, selon la dignité de son ordre, reçoive *le Corps du Seigneur et son Sang précieux*. Que tous s'en approchent avec ordre, avec crainte, avec respect ; car *c'est le Corps du Roi des cieux*. Après avoir ainsi reçu *le précieux Corps et le précieux Sang du Christ*, rendons grâce à Celui qui a daigné nous faire participer à ses adorables mystères. »

Saint Ignace, Évêque d'Antioche, qui, dans sa petite enfance, avait été, dit-on, porté, bénit, et embrassé par le Sauveur, et qui fut martyrisé à Rome sous Trajan, en l'année 108, écrivait aux chrétiens de Smyrne, pour les tenir en garde contre quelques brouillons de ce temps-là : « Ils ne veulent pas de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que *l'Eucharistie est la Chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. »

Saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, premier Évêque d'Athènes, apôtre de la France, et premier Évêque de Paris, appelle l'Eucharistie « la très-sainte Victime, le Sacrement des sacrements, la très-divine

Communion, les très-divins Mystères. » Presque centenaire, il fut également martyrisé dans les premières années du second siècle.

Au milieu de ce même siècle, saint Justin, le martyr, plaideant la cause du christianisme devant l'empereur Antonin, déclare expressément que l'Eucharistie renferme *la même Chair que le Verbe de DIEU a prise dans le sein de la Vierge MARIE.*

Saint Irénée, de Smyrne, Évêque de Lyon, martyrisé en l'année 202, témoin, comme saint Denys, de la foi de l'Orient et de l'Occident, dit à son tour : Le pain sur lequel la consécration a été prononcée, *est le Corps de Jésus-CHRIST, et le calice de son Sang.* »

Tertullien (de l'année 160 à l'année 245) : « Nous recevons en notre chair *le Corps et le Sang du Christ,* afin que notre âme vive et se nourrisse de DIEU. »

Origène, prêtre et Docteur d'Alexandrie (de 185 à 253) : « Lorsque vous avez le bonheur de recevoir le pain et le vin eucharistiques, vous mangez et vous buvez *le Corps et le Sang du Seigneur.* »

Saint Cyprien, Évêque de Carthage, martyrisé en 258 : « Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, souverain Prêtre du DIEU Très-Haut, a offert à DIEU son Père le Saint-Sacrifice; sous la forme du pain et du vin, il lui a offert *son Corps et son Sang.* »

Magnès, prêtre de Jérusalem, contemporain de saint Cyprien, disait en toutes lettres : « Prenant le pain et le vin, le Christ a dit en toute vérité : *Ceci est mon Corps... Car ce n'est point la simple figure de son Corps ou de*

*son Sang*, comme l'ont rêvé quelques imbéciles<sup>1</sup>; mais bien réellement *le Corps et le Sang du Christ*. Oui, Jésus-Christ a donné à ceux qui croient en lui *sa propre Chair et son propre Sang*; il a dit : Moi, le Dieu saint incarné, je vous donne le pain et le vin, et je veux qu'ils soient *mon Corps et mon Sang*. »

Un des plus anciens Pères du désert, saint Nil, écrivait au commencement du quatrième siècle : « Après les invocations et la descente de l'Esprit sanctificateur, ce qui est sur la Table sainte n'est plus du pain ni du vin, mais *le Corps et le Sang précieux de Jésus-Christ notre Dieu*. » Et un autre de ces mêmes Pères : « Conformément à l'enseignement traditionnel de l'Église catholique, nous croyons que le pain eucharistique *est le Corps même du Christ*, et que le calice *est le Sang du Christ*, en toute réalité, et non point en figure. Nous croyons que le pain dont il a dit : *Ceci est mon Corps, est vraiment son Corps, le Corps du Christ*. »

Nous arrivons à la fin des grandes persécutions, au commencement du quatrième siècle. La même foi en la présence réelle est affirmée avec la même évidence.

Saint Athanase, Évêque et Patriarche d'Alexandrie (de l'année 296 à l'année 373), l'intrépide défenseur de la foi catholique contre les ariens, dit de l'Eucharistie : « Voyez les lévites ; ils apportent sur l'autel le pain, et le calice rempli de vin : avant les prières sacrées de la

<sup>1</sup> Ut quidam stupida mente nugati sunt.

consécration, ce n'est que du pain et du vin ; mais aussitôt après, le *pain est changé au Corps, et le calice au Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Avant les invocations, il n'y a sur l'autel que ce que produit la nature ; mais lorsque les grandes prières et les bénédictions mystérieuses ont été prononcées, le Verbe éternel descend sur ce pain et ce vin *qui deviennent son Corps.* »

Saint Hilaire (de 300 à 367), Évêque de Poitiers, le défenseur de la foi en Occident, comme saint Athanase l'était en Orient, tient le même langage : « C'est le Christ lui-même qui l'a dit : *Ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage ; celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi, et moi en lui.* Il ne reste donc aucun doute ; c'est véritablement *sa Chair, véritablement son Sang.* »

Saint Basile, Évêque de Césarée (de 329 à 379) : « Il est souverainement utile de communier tous les jours et de recevoir *le saint Corps et le Sang du Christ*, puisqu'il nous dit expressément lui-même : *Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle.* »

Saint Optat de Milève, en Afrique (de 500 à 384), reprochant à certains schismatiques de son temps d'avoir violé les églises, leur dit : « Ne saviez-vous point ce que sont nos autels ? L'autel est le trône où reposent *le Corps et le Sang de Jésus-Christ*. Qu'est-ce que le Christ vous avait fait, pour renverser ainsi le lieu où il aimait à faire descendre *son Corps et son Sang ? Le Corps du Christ était là, et vous y avez porté vos mains sacriléges !* »

Saint Cyrille, Patriarche de Jérusalem (de 315 à 386) : « Le Christ lui-même ayant dit du pain eucharistique : *Ceci est mon Corps*, qui osera désormais en douter ? Il affirme et dit formellement : *Ceci est mon Sang*; quel est l'homme qui serait assez téméraire pour ne point le croire et pour dire : Ce n'est point son Sang ? Jadis, aux noces de Cana, Jésus-CHRIST a changé l'eau en vin; nous le croyous : et lorsqu'il change ici le vin en son Sang, nous hésiterions à le croire?... Donc, croyons fermement qu'en recevant les saints Mystères, nous recevons *le Corps et le Sang du Christ*, sous l'apparence du pain, c'est *le Corps du Seigneur* qui nous est présenté; sous l'apparence du vin, c'est son précieux Sang ; et ainsi, ô chrétien ! lorsque tu as reçu *le Corps et le Sang du Christ*, tu deviens un seul et même corps, un seul et même sang avec lui ; tu deviens un Porte-Christ, puisque *son Corps et son Sang* se sont répandus dans tous tes membres. Garde-toi de prendre ce sacrement pour du pain et du vin : *c'est le Corps et le Sang du Christ*, selon la parole du Seigneur lui-même. Ne t'en rapporte pas à tes sens : que la foi seule te guide et te confirme, et tiens pour très-certain que c'est bien *le Corps et le Sang de ton Dieu* que tu as reçus. Ce qui te paraît être du pain n'est pas du pain, mais *le Corps du Christ*; ce qui te paraît être du vin n'est pas du vin, mais *le Sang du Christ.* »

En vérité, devant ces splendides témoignages de la foi de l'Église primitive, on ne sait que penser de l'audace des ministres protestants qui osent nous accuser de

croire autre chose que nos pères ! Il faut que ces hommes soient de bien grands ignorants ou de bien grands menteurs pour oser dire, comme ils le font depuis trois siècles, que les premiers chrétiens ne croyaient pas à la présence réelle. — Mais nous n'avons pas encore fini avec nos anciens Docteurs ; et le lecteur lira sans doute avec bonheur et profit quelques autres citations, empruntées aux plus célèbres écrivains du quatrième et du cinquième siècle. Dans un temps comme le nôtre, on ne saurait trop consolider sa foi.

Voici d'abord l'illustre Archevêque de Salamine, saint Épiphane (de 310 à 405) : « Bien que nous ne voyions dans le pain consacré aucune forme de corps, aucune si-gure de membres, sachons que le Sauveur lui-même a dit : *Ceci est mon Corps.* Personne ne refusera de croire à sa parole ; et si quelqu'un l'osait, il perdrait par là même et la grâce et le salut. »

Saint Ephrem, diacre d'Edesse, en Syrie (de 320 à 379) : « *Le Corps de Jésus-CHRIST s'unit, se mêle à notre corps; son Sang très-pur se répand dans nos veines ; il nous remplit tout entiers.* Pourquoi sonder des mystères insondables ? Si tu cherches à les comprendre, tu ne crois plus ; tu n'es qu'un curieux. Crois plutôt, crois en toute simplicité ; reçois avec une foi pleine et parfaite *le Corps immaculé et le Sang de ton Dieu.* »

Saint Gaudens, Évêque de Brescia, dans la haute Italie, contemporain des précédents, croit et parle comme eux : « Ce n'est plus ni du pain ni du vin ; celui qui a passé dans ces oblations les a transformées *en son Corps*

*et en son Sang.* Ce que tu reçois, c'est le *Corps de Jésus*, le *Pain du Ciel*; c'est le *Sang de Jésus*, la *Vigne mystique*. En effet, en présentant à ses Disciples le pain et le vin consacrés, il a dit : *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.* De grâce, croyons à la parole de Celui en qui nous croyons : la Vérité ne saurait mentir. »

Saint Jérôme, prêtre de Rome, qui passa près de quarante années à Bethléem, et qui mourut en 420, n'est pas moins formel : « Sachons-le bien, le pain que le Seigneur consacra et donna à ses Disciples, c'est le *Corps de Notre-Seigneur et Sauveur*, puisque lui-même leur a dit : *Prenez et mangez, ceci est mon Corps. C'est son Sang que nous buvons*; et tous les jours nous l'offrons en sacrifice dans le royaume de son Église, qui est le royaume de son Père. »

Le grand Évêque de Milan, saint Ambroise (de 340 à 397) : « Ce pain est du pain avant les paroles sacramentelles; mais, après la consécration, le pain est changé au *Corps de Jésus-Christ*. Ma nourriture, c'est le *Christ*; le *Christ* est mon breuvage : la *Chair de mon Dieu*, le *Sang de mon Dieu* sont ma nourriture et mon breuvage... Jésus-Christ m'est ainsi donné tous les jours. » Saint Ambroise dit encore : « N'appliquons pas au *Corps du Christ* les règles ordinaires de la nature; que son Incarnation nous apprenne à pénétrer la vérité du mystère eucharistique : le Seigneur Jésus, dominant les lois de la nature, est né d'une Vierge. C'est ici la *vraie Chair du Christ* prise dans le sein de la Vierge, la *vraie Chair du Christ* qui a été crucifiée, qui a été

mise au sépulcre ; c'est ici véritablement le sacrement de cette Chair. Écoutez le Seigneur Jésus qui nous crie lui-même : *Ceci est mon Corps.* Avant la consécration, il n'y a que du pain sur l'autel ; après la consécration, ce que l'on voit, c'est le *Corps du Christ.* Jésus-Christ dit lui-même qu'il nous donne son *Sang.* Avant la consécration, ce n'est pas son Sang ; après la consécration, c'est le *Sang du Seigneur.* Et le fidèle répond : *Amen*, c'est-à-dire, cela est vrai. »

Après saint Ambroise, écoutons saint Augustin, qui fut, comme on sait, converti par le saint Évêque de Milan ; après le maître, écoutons le disciple, plus grand encore, s'il se peut, que son maître. Saint Augustin, né en Afrique en 354, fut Évêque d'Hippone, et mourut en 430. Il revient sans cesse sur le mystère eucharistique et la présence réelle. Expliquant les cérémonies de la Messe, telles que l'Église les a toujours observées depuis les Apôtres, et telles qu'elle les observe encore, saint Augustin s'exprime ainsi : « Viennent alors les prières saintes de la consécration, qui changent le pain et le vin *au Corps et au Sang du Christ.* Sans la consécration, ce n'est que du pain, ce n'est que du vin. Avec la consécration, c'est tout autre chose. Et qu'est-ce ? *le Corps du Christ, le Sang du Christ.* C'est à ce mystère que vous répondez tous : *Amen.* Or, vous savez qu'en latin *Amen* veut dire : c'est vrai.

« Les Juifs s'approchèrent de Jésus pour le crucifier . nous autres chrétiens, approchons-nous de lui pour recevoir son *Corps et son Sang.* Les Juifs, en le crucifiant,

se sont plongés dans les ténèbres : et nous, *en mangeant et en buvant le Crucifié*, nous nous baignons dans la lumière... Reconnaissez dans ce pain ce qui fut suspendu à la croix ! reconnaissiez dans ce calice ce qui coula du cœur percé du Rédempteur ! Venez tous et nourrissez-vous *du Corps du Christ* ; venez et *buvez le Sang du Christ*.

« C'est donc le Christ qui est ici présent sur l'autel ; c'est le Christ lui-même qui est sacrifié ici ; c'est le Christ qui est immolé ; *c'est le Christ qui est ici reçu dans son Corps et dans son Sang* : lui qui, au Cénacle, a donné à ses Disciples le Pain et le Calice, c'est lui-même qui les consacre aujourd'hui. Car ce n'est pas l'homme qui consacre *le Corps et le Sang du Christ que l'on nous sert* ; c'est JÉSUS-CHRIST lui-même qui a été crucifié pour vous. Les paroles sont prosécrées par la bouche du Prêtre ; *le Corps lui-même et le Sang* sont consacrés par la puissance de DIEU et la grâce. »

Est-ce là, je le demande, de la présence réelle ?...

Et, dans la bouche des anciens Pères, ces paroles ont d'autant plus de poids que, pendant les premiers siècles, la plupart des mystères du christianisme n'étaient publiés qu'avec beaucoup de réserve, afin d'éviter la profanation des païens. C'est ce que l'on appelait *la loi du secret* ; elle perce à chaque page de leurs écrits. En voici un échantillon, tiré du même saint Augustin, qui parlait cependant à une époque où les vérités chrétiennes n'avaient plus besoin de se cacher. Dans un sermon où il montre combien les fidèles sont au-dessus des simples

catéchumènes (c'est-à-dire des aspirants au Baptême), le saint Docteur parle ainsi : « Si nous demandons à un catéchumène : « Crois-tu en Jésus-Christ ? » il répondra : « J'y crois ; » et il fera le signe de la croix. Demandons-lui : « Manges-tu la Chair du Fils de l'Homme ? bois-tu le Sang du Fils de l'Homme ? » Il ne comprendra pas ce que nous lui disons... Pour vous, mes frères, qui avez fait profession, venez recevoir *la Chair du Seigneur*, venez recevoir *le Sang du Seigneur.* »

Nous terminerons les beaux témoignages de l'antiquité chrétienne en faveur de la présence réelle par ces paroles de saint Jean Chrysostome, Patriarche de Constantinople, qui mourut, comme saint Ambroise et saint Augustin, dans les premières années du cinquième siècle : « O homme, toi qui n'es que cendre et poussière, réfléchis et vois quelle est la Victime dont tu vas te nourrir ; vois quelle est la Table à laquelle tu es convié : tu n'es que cendre et poussière, et tu reçois *le Corps et le Sang du Christ !*... Que la parole de Jésus-Christ impose silence à notre raison : sa parole est infaillible ; et notre raison se trompe facilement. Puisqu'il a dit : *Ceci est mon Corps*, soumettons-nous et croyons ! Ce que le Ciel renferme de plus auguste, je te le montre ici présent, sur la terre. Dans le palais d'un roi, ce qu'il y a de plus digne d'honneur, c'est la personne, c'est le corps même du roi assis sur son trône : ainsi en est-il du ciel. Eh bien, le Corps du Roi des cieux, il t'est donné de le contempler ici, sur l'autel. Ce n'est pas un Ange, ce

n'est pas un Archange, ce n'est pas même le ciel, ni le ciel des cieux, que je te montre ici : c'est leur Seigneur lui-même ! »

Je m'arrête, pour ne pas fatiguer le lecteur. S'il fallait réunir tous les témoignages des Pères de l'Église sur la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, on ferait plusieurs gros volumes. En voilà bien assez pour convaincre tout homme de bonne foi... C'est donc avec toute l'antiquité, avec les martyrs, avec les Apôtres, avec l'Évangile, que nous croyons et que nous disons ce que disait saint Remi au premier roi chrétien du monde, au glorieux chef de la monarchie française, à Clovis : « JÉSUS-CHRIST est réellement présent dans l'Eucharistie : bien qu'on n'y voie que du pain *c'est véritablement le Corps de JÉSUS-CHRIST.* »

### XIII

**Pourquoi Notre-Seigneur, présent au Saint-Sacrement, se dérobe à nos regards.**

Notre-Seigneur se voile sous les espèces eucharistiques pour trois raisons très-simples :

La première, c'est qu'ici-bas nous devons *croire* pour mériter de *voir* un jour : c'est dans le ciel, et non pas sur la terre, que DIEU se montre à découvert, avec toutes les splendeurs de sa beauté infinie ; et ce bonheur, il le réserve aux hommes qui auront cru en lui sur la terre.

Maintenant, c'est le temps de la foi, c'est le temps de l'épreuve : il faut mériter par notre fidélité le bonheur éternel et la récompense du Paradis. Ceux qui auront cru, verront ; ceux qui n'auront pas voulu croire, seront éternellement dans les ténèbres et privés de la vue de leur DIEU. Croyons Jésus-CHRIST sur parole ; ne l'a-t-il pas déclaré lui-même lorsqu'il reprocha à l'apôtre saint Thomas de n'avoir pas voulu croire sans voir ? « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru ; bienheureux « ceux qui ont cru sans avoir vu ! »

Notre-Seigneur, présent et vivant au Saint-Sacrement, y resté donc caché pour éprouver notre foi, pour nous obliger à soumettre notre raison à sa parole et à l'enseignement de son Église, et pour nous faire mériter ainsi de le voir un jour face à face dans le royaume des cieux.

Le beau mérite qu'il y aurait à croire en la présence réelle du Sauveur au Saint-Sacrement, si on l'y voyait ! La foi est et doit être méritoire, aussi bien que la douceur, que l'humilité, que la patience et toutes les autres vertus chrétiennes.

Donc, tant que nous serons en ce monde, abonnons-nous à croire sans voir, et ne demandons pas l'impossible.

La seconde raison pour laquelle Notre-Seigneur se cache au Saint-Sacrement sous l'apparence du pain et du vin, c'est qu'il est là pour être la *nourriture spirituelle* des chrétiens. C'est pour cela qu'il a pris cette

forme, et non pas une autre : le pain et le vin sont, en effet, la base de l'alimentation de l'homme.

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ se montrait au Saint-Sacrement sous sa forme humaine, comment pourrions-nous le recevoir en nourriture ? Ce serait physiquement impossible. Au contraire, sous la forme d'une petite hostie, il lui devient très-facile d'entrer en nous, et d'y entrer par notre bouche, comme tout aliment. Et puis, la seule vue du Saint-Sacrement nous devient ainsi un enseignement qui nous rappelle à la fois l'obligation où nous sommes de recevoir Jésus-Christ, et l'extrême facilité que sa bonté nous donne pour remplir ce devoir.

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur est, comme il le dit, *le Pain de vie, le Pain vivant descendu du ciel* ; aussi garde-t-il, dans ce doux mystère, la forme extérieure du pain. Demander le contraire serait anéantir les desseins de Dieu et aller directement contre l'institution même du Sacrement.

Enfin, la troisième raison pour laquelle Jésus-Christ se dérobe à nos regards dans l'Eucharistie, c'est qu'il y est dans cette gloire du ciel, que personne ici-bas ne peut voir sans mourir. « Personne ne verra ma gloire et de « meurera vivant, » disait le Seigneur à son serviteur Moïse. Sur le Thabor, Notre-Seigneur n'a montré aux Apôtres qu'un faible rayon ou, pour mieux dire, un pâle reflet de sa gloire céleste. Il en est de même de toutes les apparitions qu'il a daigné faire depuis à plusieurs Saints.

Quand nos corps seront ressuscités, quand nos sens seront pleinement purifiés par la terrible expiation du tombeau, alors, et alors seulement, nos yeux verront JÉSUS-CHRIST dans la gloire de son Père, nos oreilles entendront sa voix divine, nos mains le toucheront, nous serons tout à lui, comme il sera tout à nous.

Les Saints, qui jouissent maintenant du bonheur du ciel, n'en jouissent que par leurs âmes : leurs corps (sauf celui de la Sainte Vierge qui est ressuscité déjà) attendent, dans l'humiliation de la mort, le jour bienheureux où ils partageront avec leurs âmes les joies du Paradis.

Je le répète : il ne faut pas vouloir l'impossible ; et Notre-Seigneur demeure ici-bas caché dans le mystère eucharistique, parce qu'il ne doit pas, parce qu'il ne peut pas en être autrement.

## XIV

**Pourquoi JÉSUS-CHRIST demeure silencieux et comme impassible quand on l'insulte dans le sacrement de son amour.**

D'abord, parce que, pour les méchants, comme pour les bons, l'Eucharistie est « le Mystère de foi, » et que les insultes d'un impie ne sont pas le moins du monde une raison pour lui faire voir Celui qu'il ose outrager. Sans cela, il suffirait d'insulter le Saint-Sacrement pour v découvrir miraculeusement JÉSUS-CHRIST et le voir de

ses yeux. L'impiété obtiendrait des miracles, et à coup sûr : quoi de plus insensé ?

Et puis, ces impies, ces sacriléges, méritent-ils de voir Celui dont la vue les convertirait ? C'est à l'amour, et non à la haine, que le divin Sauveur se manifesterait s'il voulait se manifester : devant les Pilate, les Hérode, les pharisiens, les blasphémateurs et les bourreaux, Jésus se tait, et il se taira jusqu'à la fin des siècles. Ce silence même est une punition : il endurcit ; il éteint un dernier reste de foi ; il arrête les remords.

L'impie qui insulte le Saint-Sacrement, fait comme les Juifs sur le Calvaire. « Eh bien, criaient-ils au Fils de « DIEU suspendu à la croix pour les sauver, eh bien, toi « qui détruis le temple et le rebâties en trois jours, des- « cends donc maintenant de ta croix !... Voyez-le, ajou- « taient-ils, il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver « lui-même !... Si tu es le Fils de DIEU, descends de la « croix ; et nous croirons en toi !... » Et Jésus ne descendit point de la croix; et il ne dit autre chose que cette divine parole, qui convertit le bon larron : « Mon Père, pardon- « nez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Nos protestants, nos incrédules, nos sacriléges disent et font comme les Juifs : « Toi qui fais des miracles, toi que l'Église dit être son Dieu, montre-toi donc à nos regards, si tu es vraiment là !... Si tu es le Christ, si tu es réellement présent dans cette hostie, sors des voiles de ton Sacrement ! laisse-toi voir... et nous croirons en toi. » Et, comme au Calvaire, Jésus se tait.

Non, le blasphème n'est pas le chemin qui mène à la

foi ; et ceux qui outragent JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie se trompent étrangement s'ils s'imaginent que la simple vue du Sauveur suffirait pour les convertir. Ils auraient peur, ils se sauveraient, et voilà tout. Une fois revenus de leur frayeur, ils n'en seraient que plus furieux, et chercheraient, dans l'arsenal de la science moderne, des manières d'expliquer très-naturellement « ce phénomène singulier, cette illusion d'optique, cette hallucination des sens, » etc. La foi n'est pas fille de la terreur, encore moins de l'impiété : c'est une grâce qui ne germe que dans les cœurs purs, sincères et humbles.

Les miracles ne suffisent pas pour convertir. Voyez Caïphe, voyez les pharisiens. « Cet homme fait des miracles, se disent-ils les uns aux autres, et nous ne pouvons le nier. » Tous les persécuteurs, depuis ceux des Apôtres jusqu'à ceux de nos martyrs contemporains, ont pu en dire autant ; ils ont été témoins de mille prodiges... Se sont-ils convertis ?

Donc, Notre-Seigneur demeure et doit demeurer impossible en face de ceux qui l'outragent dans le Saint-Sacrement. Il est patient avec eux, comme avec tous les autres pécheurs, parce que l'éternité lui appartient. Ses ennemis ne peuvent échapper à sa terrible justice : pourquoi donc se presserait-il ? Il est le DIEU des miséricordes, qui veut, non la mort, mais la conversion du pécheur ; et il laisse ordinairement aux pauvres fous qui l'insultent le temps de se convertir.

Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, il sévit quelquefois et immédiatement contre les sacriléges ; mais

ce ne sont là que des exceptions miraculeuses, qui manifestent davantage les voies ordinaires de sa Providence.

## XV

**Comment Notre-Seigneur a souvent manifesté par d'éclatants miracles sa présence réelle dans la sainte Eucharistie.**

JESUS-CHRIST est bon et patient, et c'est pour cela qu'il garde ordinairement le silence quand il est outragé par les pécheurs ; il est bon et indulgent, et c'est pour cela qu'il a daigné souvent, dans le cours des siècles, manifester miraculeusement sa présence au Saint-Sacrement, pour fortifier la foi des peuples, pour ranimer leur piété et pour consoler ses fidèles.

Je pourrais rapporter ici des centaines de miracles très-authentiques, attestant de la manière la plus claire la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. En voici quelques-uns, des plus frappants, des plus indubiotables, et que leur publicité a revêtus d'un caractère de certitude tout à fait extraordinaire.

Je les rapporte ici tout simplement par ordre de date, en me bornant aux cinq ou six derniers siècles, où il est plus facile de recueillir certaines circonstances, certains détails qui satisfont davantage les exigences d'une saine critique.

*La sainte Hostie de Douai, en Flandre.*

En l'année 1254, un prêtre qui venait de distribuer la communion pascale dans l'église de Saint-Amé, à Douai, en Flandre, trouva une Hostie sur le pavé. Tout ému, il se prosternait pour la recueillir, lorsqu'elle se releva d'elle-même et alla se poser sur le purificatoire... Le prêtre appelle aussitôt les chanoines : ils accourent et voient, tout émerveillés, non plus l'Hostie, mais le Corps sacré de JÉSUS-CHRIST, sous la forme d'un enfant d'une beauté céleste. Le peuple est aussi convoqué ; tous indistinctement sont témoins du même prodige...

« Au bruit de ce miracle, je me rendis moi-même à Douai, écrit un historien contemporain ; j'allai à Saint-Amé, et m'étant approché du doyen, dont j'étais connu particulièrement, je le priai de me faire voir l'Hostie miraculeuse. Il donne ses ordres, on ouvre le ciboire : je vois la sainte Hostie... J'entends tous les assistants s'écrier qu'ils voient leur Sauveur... Quant à moi, je n'apercevais que le Sacrement dans sa forme ordinaire. Surpris et attristé, je consultai ma conscience pour savoir si quelque faute secrète me privait de la grâce qui réjouissait tous les autres, lorsque j'aperçus, avec des sentiments que je ne puis rendre, la face adorable de mon Seigneur JÉSUS-CHRIST. Ce n'était plus un petit enfant : la tête, qui se présentait presque de profil, du côté gauche, était légèrement inclinée sur la poitrine; elle était cou-

tronnée d'épines, et deux larges gouttes de sang découlaient sur les joues... Je me prosternai, adorant et priant avec larmes... Quand je me relevai, la couronne sanguinolente avait disparu, et je vis seulement mon divin Maître tel qu'il devait être dans les années de sa vie publique : le nez était long, les sourcils arqués, les yeux baissés ; la chevelure flottait sur les épaules ; la barbe, rare auprès des oreilles et sur les contours de la bouche, était bien fournie et se recourbait un peu sous le menton ; le front était haut et majestueux, le visage maigre, le cou long et un peu incliné, aussi bien que la tête. Tout dans cette divine face respirait la bonté.»

On apercevait le corps de Notre-Seigneur, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre : les uns le voyaient étendu sur la croix ; les autres le voyaient dans la majesté du jugement ; la plupart, sous la forme d'un enfant. Ce qui donne lieu de faire remarquer que, dans ce miracle eucharistique, comme dans tous les autres, du reste, les espèces sacramentelles ne disparaissent que pour nous attester la présence véritable de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement, et non pour nous le montrer dans l'état inaccessible de sa gloire, dans l'état où nous le verrons un jour au Paradis.

Ce miracle de Saint-Amé, examiné juridiquement et authentiqué non-seulement par les autorités ecclésiastiques du temps, mais encore par deux Souverains-Pontifes, Paul IV et Clément XIV, a donné lieu à la célèbre confrérie du Saint-Sacrement, érigée en cette église, et qui, dès sa fondation, compta dans ses rangs une foule de

personnes des plus considérables par leur rang et par leur piété.

*Le Sagro Corporale de Bolsena.*

En l'année 1264 arriva à Bolsena, petite ville de l'État pontifical, un autre miracle qui eut plus de retentissement encore et qui décida le Pape Urbain IV à instituer la fête et la procession solennelle du Saint-Sacrement, dont il était question depuis une vingtaine d'années.

Un prêtre, célébrant la messe dans l'église de Sainte-Christine, s'arrêta, après la consécration, à un doute coupable sur la présence réelle. Tout à coup le vin consacré prend la forme et la couleur du sang : il bouillonne, s'élançait par-dessus les bords du calice, couvre le corporal de larges taches de sang, et tombe jusque sur les dalles de marbre du marche-pied de l'autel... Le prêtre épouvanté s'enfuit. Il raconte ce qui vient d'arriver ; on accourt de toutes parts, et le fait étant vérifié, on se hâte de prévenir le Souverain-Pontife, qui était alors non loin de là, à Orvieto. Le Pape envoie un Légat et plusieurs autres Prelats pour constater la chose, et une procession solennelle, à laquelle assiste tout le peuple, apporte dans la cathédrale d'Orvieto ce corporal divinement ensanglanté, que l'on y vénère encore aujourd'hui. Il est connu dans toute l'Italie sous le nom de *Sagro Corporale*, et est enchassé dans un magnifique reliquaire. Les taches de sang, un peu effacées par le temps, présentent, les plus grandes du moins, le profil de la tête du Sauveur.

Les dalles colorées par le sang miraculeux ont été également mises à part, et les fidèles peuvent encore les vénérer au petit village de Bolsena, dans l'église même où s'est opéré le prodige.

Raphaël a choisi le miracle de Bolsena pour le sujet d'une de ses plus belles fresques dans les *Stanze* du Vatican.

### *L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais, à Paris.*

En 1274, quatre ans après la mort de saint Louis, Paris fut à son tour témoin d'une grande et divine manifestation de la présence réelle. Dans l'église de Saint-Gervais, un malfaiteur enleva nuitamment un vase sacré qui contenait la sainte Eucharistie. Le sacrilège, arrivé sur la place de Saint-Denys, essaya de le briser ; ses efforts furent vains, et il vit avec terreur la sainte Hostie s'élever de terre et voltiger autour de lui. Son impiété fut ainsi découverte ; et livré à la justice ecclésiastique, puis au bras séculier, ce misérable fut puni comme il le méritait.

L'Hostie miraculeuse resta suspendue en l'air à la vue de tous. Étienne, évêque de Paris, sur le territoire duquel l'Hostie avait été dérobée, revendiqua l'honneur de la reprendre, et il organisa une procession solennelle où tout son clergé fut convoqué. De son côté, l'abbé de Saint-Denys, Matthieu de Vendôme, à la tête de tous ses Religieux, se rendit processionnellement au lieu témoin du

miracle; il croyait que le prodige s'étant accompli sur le terrain de sa juridiction abbatiale, c'était à l'abbaye de Saint-Denys et non au diocèse de Paris, qu'appartenait désormais ce gage sacré et miraculeux de la présence réelle. Les deux processions se rencontrèrent, et la sainte Hostie vint se placer d'elle-même entre les mains du curé de Saint-Gervais. On la rapporta en grande pompe au même endroit où elle avait été prise. À partir de ce jour, une messe solennelle du Saint-Sacrement fut chantée tous les vendredis dans l'église de Saint-Gervais, en témoignage d'adoration et de réparation; et chaque année, le premier dimanche de septembre, jour anniversaire du miracle, une fête solennelle y fut célébrée pour honorer tout particulièrement le mystère du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

On remarquera le caractère public, officiel, tout à fait authentique de ce prodige et des autres.

### *Le miracle des Billettes, à Paris.*

Qui n'a entendu parler de cette autre manifestation miraculeuse de la présence réelle, devenue célèbre à Paris et dans toute la France sous le nom de *miracle des Billettes*?

C'était en 1290, sous le règne de l'impie Philippe le Bel. Une femme pauvre avait mis sa robe en gage chez un juif, pour une somme de trente sols parisis, c'est-à-dire environ cinquante francs. Le 2 avril, quelques jours

avant Pâques, elle pria le juif de lui rendre sa robe pour cette fête, afin qu'elle pût remplir avec plus de décence le devoir pascal. « Volontiers, dit le juif ; je vous la laisserai même pour toujours et sans intérêt, si vous voulez m'apporter ce pain que vous recevrez à l'église, et que vous autres chrétiens prétendez être votre DIEU : je voudrais voir s'il l'est en effet. » Soit ignorance, soit cupidité, la misérable femme y consentit, et ayant communié à Saint-Merri, sa paroisse, elle garda furtivement la sainte Hostie, la porta au juif et s'en alla.

Celui-ci la posa sur un coffre et se mit à la percer à coups de canif... Étonné et furieux d'en voir sortir du sang, il la prend et la cloue avec un marteau. Mais le sang se mit à jaillir autour du clou. Le juif entre alors dans une sorte de rage, arrache le clou, saisit la sainte Hostie et la jette dans le feu... Il croyait ainsi s'en défaire ; mais quelle ne fut pas sa terreur en voyant l'Hostie mystérieuse sortir intacte du milieu des flammes et voltiger çà et là par la chambre !

Sa femme et ses enfants étaient dans la stupeur ; quant à lui, de plus en plus furieux, il s'élance, saisit de nouveau l'Hostie, l'attache à un poteau et se met à la frapper à coups de fouet. Il essaye ensuite de la couper en morceaux avec un couteau de cuisine : vains efforts ; l'Hostie demeure tout entière, sans la moindre lésion. Éperdu, poussé par une rage diabolique, il la porte dans les latrines de sa maison, et digne fils de ses pères, il la fixe au mur avec trois clous, puis la transperce d'un grand javelot : des ruisseaux de sang s'échappent de l'Hostie...

Ne sachant plus que faire, ce scélérat la décloue encore, la saisit avec colère et la jette dans une chaudière d'eau bouillante que sa femme avait placée sur le feu. O prodige ! cette eau devient toute sanglante, et la sainte Hostie s'élève, laissant voir au juif, à sa femme et à ses enfants la figure du Sauveur crucifié, tel qu'il était quand il mourut sur la Croix... La femme, épouvantée et touchée tout à la fois, reproche alors à son mari tout ce qu'il vient de faire, et lui, perdant la tête, s'ensuit et se cache au fond de sa cave.

En ce moment même, on sonnait la grand'messe dans l'église voisine, et les fidèles qui s'y rendaient en foule remplissaient la rue. Un des enfants du juif, sous l'impression de ce qu'il venait de voir, dit à quelques petits camarades qui allaient à la Messe : « Vous perdez votre temps en allant prier votre DIEU dans l'église : il n'y est plus ; mon père, après l'avoir bien tourmenté, vient de le faire mourir. » Ces paroles, entendues par une voisine, excitèrent sa curiosité ; soupçonnant quelque chose, elle entra chez le juif, sous prétexte de lui demander du feu. Elle aperçut aussitôt le crucifix sanglant au-dessus de la chaudière, se jeta à genoux, adora son Seigneur... Mais bientôt la forme du crucifix disparut, et la femme n'aperçut plus que l'Hostie sacrée, qui vint d'elle-même se poser dans un vase qu'elle tenait dans sa main. Elle courut aussitôt porter son précieux et redoutable trésor à l'église de Saint-Jean en Grève, où l'Hostie miraculeuse fut déposée, par les prêtres, dans un soleil d'or.

Le bruit du miracle se répandit bientôt dans tout Paris.

Le peuple envahit la maison du juif, se saisit de sa personne et l'emmena prisonnier avec sa femme et ses enfants. Ils comparurent au tribunal de l'Évêque, avouèrent le crime avec toutes ses circonstances, et le détestable sacrilége fut condamné par la justice du roi à être brûlé vif en place de Grève. Sa femme et ses enfants, ainsi que plusieurs juifs, touchés de ce grand miracle, se convertirent et reçurent le Baptême. La maison du juif fut rasée et remplacée par une chapelle et un couvent de Religieux Carmes. Les murailles, qui existent encore, étaient ornées ça et là de sculptures représentant l'Eucharistie ; mais les protestants, entre les mains desquels est malheureusement tombé ce beau monument de la présence réelle, les ont fait disparaître, dans ces dernières années, le plus qu'ils ont pu. On voit encore la place du foyer où Notre-Seigneur est apparu sous la forme de son crucifiement.

Jusqu'à la grande Révolution, on célébrait chaque année la mémoire du *miracle des Billettes*, par un Office public, et l'Hostie miraculeuse, conservée dans un tube de cristal, était exposée à la vénération des fidèles.

Il est étrange que les protestants, qui sont les ennemis nés de la présence réelle, aient consenti à s'établir dans un lieu où les murailles seules les accusent et les condamnent.

Voici donc un miracle, ou plutôt une série de miracles, aussi authentiques, aussi constatés que possible, avoués par le coupable, par les témoins oculaires, et le juif sacrilége ne se convertit pas. Preuve évidente

que les miracles seuls ne donnent pas la foi; mais ils consolent grandement la piété, et ravivent la ferveur de ceux qui croient déjà.

*Le ciboire de saint Casimir, en Pologne.*

En 1545, saint Casimir, roi de Pologne, éleva un magnifique sanctuaire, destiné à perpétuer le souvenir d'un miracle qui venait de s'opérer sous ses yeux, et qui avait ému tout le royaume.

Des voleurs avaient enlevé un ciboire qui contenait les saintes Espèces. Le ciboire étant de cuivre doré, et n'ayant pas la valeur qu'ils avaient cru, ils le jetèrent avec dépit dans un marais qui se trouvait sur leur chemin. Aussitôt ce marais s'embrasa, et des flammes ardentes l'éclairèrent sans discontinuer. L'Évêque du lieu, ne comprenant pas la cause de ce prodige et y voyant une menace du ciel, ordonna un jeûne de trois jours. Puis, s'étant rendu processionnellement sur le théâtre du mystérieux incendie, il pria, et aperçut bientôt le saint ciboire qui en était la cause surnaturelle. Il le rapporta avec de grands sentiments de respect dans le lieu où les voleurs l'avaient pris, et le pieux roi de Pologne construisit à cette occasion le sanctuaire dont nous avons parlé. On y conservait les procès-verbaux authentiques du miracle.

*La sainte Hostie de Bruxelles.*

Quelques années après, en 1369, Notre-Seigneur voulut également manifester miraculeusement sa présence dans l'Eucharistie, à l'occasion d'un affreux sacrilège qui eut lieu dans les Pays-Bas, à Enghien près de Bruxelles. Comme aux Billettes, ce fut un juif qui en fut l'auteur.

Il se nommait Jonathas et présidait la synagogue du lieu. Sa haine contre les chrétiens était extrême. Ayant su que la conversion au christianisme d'un bourgeois de Bruxelles, nommé Jean de Louvain, n'était qu'apparente, il alla trouver ce traître, et le décida, moyennant la promesse d'une forte somme d'argent, à lui procurer des Hosties consacrées. Jean s'introduisit, en effet, pendant la nuit, dans l'église de Saint-Jean de Molembeck, située hors de la ville et fort isolée; et en ayant forcé le tabernacle, il enleva le ciboire qui renfermait une grande Hostie et quinze petites. Il les remit à Jonathas. Celui-ci, plein d'une joie satanique, se raillait plus vivement que jamais de nos saints mystères, n'épargnant ni imprécations, ni blasphèmes... Quelques jours après, il fut assassiné par des brigands; et sa femme, effrayée, vit dans cette fin tragique une punition de Dieu. Craignant d'être frappée à son tour, pour avoir coopéré à l'impiété de son mari, elle quitta Enghien, vint à Bruxelles; et remit le ciboire entre les mains de ses coreligionnaires. Ceux-ci le réserv-

vèrent pour le Vendredi-Saint de l'année suivante, 1370, afin de célébrer à leur façon l'anniversaire du grand déicide. Dans leur synagogue, ils répandirent, en effet, toutes les saintes Hosties sur une table; et là, s'abandonnant à toutes les fureurs de l'impiété, ils les percèrent à coups de couteaux. À la vue du sang qui en jaillit, ils tombent tous à la renverse, comme autrefois ceux du jardin des Olives; mais, bientôt, revenus de leur épouvante, ils délibèrent et se décident à faire disparaître sans retard ces dangereux témoins, en les envoyant à leurs confrères de Cologne.

Ils choisirent donc une femme de confiance, nommée Catherine, qui se mit en route pour s'acquitter de son infâme commission; mais bientôt, bourrelée de remords, elle revint sur ses pas et alla remettre le ciboire avec les Hosties au curé de sa paroisse, lui racontant en détail tout ce qui était arrivé. Le prêtre reçut le ciboire et s'empressa d'avertir le duc et la duchesse de Brabant. Saisi d'horreur, le duc fit immédiatement arrêter les coupables; on instruisit leur procès; ils furent pleinement convaincus, et subirent le châtiment qu'avait mérité leur crime. La sentence fut exécutée à Bruxelles même, près du lieu appelé la Grosse-Tour, la veille de l'Ascension, l'an 1370.

Tous les détails de ce miracle furent consignés dans les archives de la ville et dans plusieurs ouvrages marqués au coin de la plus sévère critique. Quant aux Hosties miraculeuses, elles sont conservées dans la belle église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, et l'on y voit encore les

tableaux qui rappellent les principaux traits de cet événement.

*Le miracle de Turin.*

A Turin, en 1453, un malfaiteur s'introduisit dans une église, brisa le tabernacle et s'empara de tous les vases sacrés, qu'il chargea sur son cheval. Le jour commençait à poindre, et le voleur passait sur une place de la ville avec son butin sacrilége, lorsque son cheval s'abattit des deux jambes de devant et resta comme agenouillé. Des coups redoublés ne peuvent le faire relever... Les passants s'arrêtent ; on s'assemble, on entoure le voleur : à son trouble, on se doute de quelque chose ; et on découvre bientôt les vases sacrés qui l'accusent. Pendant qu'on le garrotte, une Hostie qui était restée dans un ciboire, s'échappe à la vue de tous, et s'élève toute rayonnante dans les airs, où elle demeure suspendue à une hauteur de soixante-huit pieds.

Le bruit du miracle se répand bientôt dans toute la ville. L'Archevêque convoque de suite une procession générale qu'il veut présider en personne ; il arrive, et à la vue de toute la ville assemblée et prosternée, il présente un calice à la sainte Hostie, qui descend lentement et vient s'y poser. Au milieu des transports de la foule, on la porte à l'église métropolitaine de Saint-Jean.

En mémoire de ce splendide miracle, une église magnifique a été élevée sur la place même où il venait de

s'accomplir. Il y a peu d'années, on y voyait encore dans un coin, derrière une balustrade, cette inscription commémorative : « *Hic stetit equus*, Ici s'arrêta le cheval ; » indiquant l'endroit où le cheval du voleur s'était abattu sur les genoux. Chaque année, tout le diocèse célèbre ce grand événement par une fête, et la ville de Turin, par une procession solennelle.

Le prodige, juridiquement constaté et consigné dans les archives de Turin, arriva en 1453, le 6 juin, sous le pontificat de Nicolas V et le règne de Louis de Savoie, père du Bienheureux Amédée, ce même Archevêque de Turin qui reçut la sainte Hostie, comme nous venons de le dire.

Outre cette solennité annuelle, les fidèles de Turin, célèbrent, tous les cinquante ans, avec grande pompe, le souvenir du miracle dans l'église du *Corpus Domini*, spécialement consacrée à cet usage. Une confrérie d'ecclésiastiques, instituée dès cette époque pour honorer le Saint-Sacrement, existait encore avant les récentes révoltes d'Italie, et présidait à ces fêtes.

### *Nicole de Vervins.*

Peu d'années après l'invasion du protestantisme dans notre France, Notre-Seigneur voulut *protester* à sa façon contre les blasphèmes antieucharistiques des nouveaux sectaires par un fait aussi authentique qu'extraordinaire, qui servit puissamment à soutenir la foi des catholiques.

La France entière était à feu et à sang ; la fureur des huguenots exerçait partout d'incroyables ravages ; plus de mille églises venaient d'être saccagées ; un grand nombre de Prêtres, de Religieuses et de Religieux avaient été tués, brûlés vifs, pendus, massacrés ; les saintes Hosties étaient partout profanées avec des raffinements d'impiété, d'indécence qu'on n'oseraït redire ; l'Eucharistie était devenue le point de mire des attaques les plus horribles : il était bien juste que le divin Sauveur consolât et fortifiât ses fidèles par des voies extraordinaires. C'est ce qu'il fit en la personne d'une pauvre fille du Laonnais, Nicole de Vervins, laquelle devint pour toute la France l'instrument des miséricordes du Seigneur.

DIEU permit que trois princes des démons, Beelzébuth (dont parle expressément l'Évangile), Astaroth (jadis adoré à Tyr sous le nom d'Astarté ou Vénus), et un autre, nommé Cerberus (également honoré d'un culte public par les païens), entrassent en elle avec une *légion* de démons inférieurs, afin d'attirer sur cette simple et pieuse fille l'attention de tous, et de manifester hautement, par des miracles qui durèrent sans interruption pendant plus de trois mois, la réalité de la présence de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel. Toutes les autorités, ecclésiastiques et séculières, ont constaté de la manière la plus explicite la certitude des faits ; les ministres protestants en ont été témoins, aussi bien que les catholiques ; les choses se sont passées en plein jour, en public, et, je le répète, pendant trois mois consécutifs ; on y venait de plus de cent lieues à la ronde ; et plus de

cent mille personnes furent témoins de ces faits surnaturels ; c'était le grand aumônier du roi de France, Charles IX, messire Jean de Bourg, Évêque de Laon, qui faisait lui-même les exorcismes solennels ; et cela, en pleine cathédrale, sur une estrade élevée tout exprès, en présence de tout son clergé, des magistrats de la province et d'une assistance qui montait chaque jour à dix, quinze et jusqu'à vingt mille personnes ; les procès-verbaux étaient rédigés, séance tenante, par un notaire du roi ; les huguenots étaient là et surveillaient tout avec une impuissante colère.

Le lecteur comprendra que je ne puis, dans ce petit travail, rapporter avec tous les détails qu'il faudrait, ce fait si mémorable ; je le renvoie à l'histoire authentique et minutieuse qui en a été récemment publiée, et dont la lecture exclut la possibilité du moindre doute<sup>1</sup> !

Je me contenterai de dire que la pauvre possédée, réduite à chaque instant à des états de souffrance qui faisaient craindre pour sa vie, et à des transformations monstrueuses, à des phénomènes surnaturels et diaboliques, qui défiaient l'art et la science, était immédiatement guérie par l'attouchement sacré de la sainte Eucharistie. Elle devenait subitement aveugle, sourde, muette et paralysée : le Saint-Sacrement touchait ses yeux, et elle y voyait aussitôt ; ses oreilles, et elle entendait ;

<sup>1</sup> *Histoire de Nicole de Vervins*, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires, ou *le triomphic du Saint-Sacrement sur le démon*, à Laon en 1566 ; par l'abbé J. Roger, directeur au Petit-Séminaire de Notre-Dame-de-Liesse. — Paris, chez H. Plon.

sa langue, et elle pouvait parler ; son corps, et elle reprenait à l'instant sa forme naturelle et l'usage de tous ses membres. La communion était son unique remède : on dut souvent, par exception, la lui administrer jusqu'à vingt fois par jour.

« Le corps de la patiente, dit un des derniers procès-verbaux, faisait telle résistance qu'au lieu de dix hommes qui la portaient habituellement, il en fallait ce jour-là plus de quinze pour la mettre sur l'estrade, et encore n'y pouvaient parvenir... Lors donc, le Révérend Père Évêque, à jeun, confessé, et ainsi assisté, sur les trois heures après-midi, commença, continua et paracheva cette vingt et unième et dernière conjuration solennelle, durant laquelle la démoniaque horriblement gonflée, jetant la langue hors de la bouche jusqu'au menton, parlait quand même, nommant et apostrophant tous les gens de justice et autres, présents là !

« Le diable, adjuré de sortir, répond à l'Évêque qu'il ne sortira pas encore. Le Seigneur Évêque, qui tenait en main la sainte Hostie, lui dit : « Je ne te demanderai plus quand tu sortiras ; mais je te ferai bien sortir présentement par la puissance du DIEU vivant et du précieux Corps de Jésus-Christ, son cher Fils, ici présent. » — « Oui, je le confesse, dit le démon ; *c'est ici vraiment le Fils de DIEU : c'est mon Maître.* Je suis fort fâché de le confesser ; mais j'y suis contraint ! » Et il répéta avec rage, au grand étonnement de l'immense multitude : « Oui vraiment ; je sortirai présentement *en vertu d'iceluy Corps de DIEU.* Il faut que je sorte. Je suis

bien fâché de sortir sitôt et de confesser *cette vérité, qui ne vient pas de moi, mais de mon Maître qui m'a envoyé, et qui me commande et me constraint de la dire.* » Il répéta cela plusieurs fois.

« Puis l'Évêque, prenant l'Eucharistie sur la platine du calice d'or et la tenant élevée, dit : « O malin esprit Béclzébuth, mortel ennemi de DIEU, voici le précieux Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ton Maître. Je te commande, au nom de la vertu du Corps de notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, ici présent, que voilà, de sortir présentement du corps de cette pauvre créature de DIEU ; et t'en vas au profond des enfers pour y être tourmenté. Sors, esprit malin, sors ! Voici ton Maître ! sors ! »

« L'énergumène s'agitait d'une manière effrayante. Ses os craquaient plus que nulle des autres fois, à la grande peine et sueur de douze ou quinze personnes, qui, à la maîtriser, chancelaient ça là, tant elle reculait la vue de devant la sainte Hostie, que le Révérend Père Évêque lui mettait toujours devant les yeux, de quelque côté qu'elle les tournât. Davantage avait la bouche démesurément ouverte, la langue pendante, la face énormément gonflée, passant par toutes les couleurs, jaune, verte, grise, bleue. Tellement qu'elle n'avait aucune figure de créature humaine, mais seulement du grand diable qui ainsi au vif en elle se représentait.

« Le peuple, d'autre côté, émerveillé et effrayé de la voir et ouïr ainsi horriblement mugler (car la voix sortait comme le meuglement d'un gros taureau), le peuple

criait, voire les uns avec grosses larmes : Jésus, miséricorde ! »

« L'Évêque cependant pressait vivement le démon, qui ceda un moment. Nicole tomba évanouie entre les bras de ses gardes. En cet état, elle avait conservé son horrible difformité. On la montra à la justice et au peuple : tous furent saisis d'épouvante. Elle était comme une boule, comme un hérisson retiré en sa peau.

« Le Révérend Père Évêque s'approche d'elle, et, selon sa coutume, s'agenouille pour présenter l'Eucharistie à la patiente, laquelle on ne tenait plus, parce qu'elle était comme morte. Voilà soudain que le diable rentre en furieux, et, avec la main d'icelle, s'efforce de prendre le bras duquel l'Évêque tenait la sainte Hostie, et de prendre même la sainte Hostie ; puis, s'élève en l'air, quasi hors des mains des gardes et autres gens. L'Évêque recule saisi d'épouvante, se relève pâle comme un cadavre. Qui aussi n'aurait eu grand'peur ? Mais aussitôt il reprend ses sens et poursuit de toutes parts le démon, qui renverse ses gardes pour échapper à ce gracieux qui le poursuit. Le peuple, témoin de ce spectacle, pousse des soupirs et des cris, tombe à genoux, prie avec larmes et gémissements.

« Alors Satan s'échappe une seconde fois, faisant un grand bruit et soudre comme tonnerre. Mais il rentre aussitôt, et, se dressant avec fureur, il fixe un regard effrayant sur les gens du prince de Condé et autres huguenots qui étaient là debout et la tête couverte ; comme s'il leur reprochait tant d'audace et d'incrédulité. Le

peuple crie : « A genoux, et la tête découverte ! A genoux devant le précieux Corps de notre Sauveur et « Seigneur JÉSUS-CHRIST ! » Et il se fit un grand tumulte.

« L'Évêque cependant, sans quitter son poste, tenant toujours le *Corpus Domini* fermement, disait au peuple : « Mes amis, ne bougez pas ; voici le vrai et précieux « Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent, qui « nous aidera. Cessez ce tumulte ; mettez-vous à genoux « et en oraisons. Je vous prie au nom de DIEU, ne vous « faites tort l'un à l'autre ! »

« Incontinent après ces paroles, le peuple se met à genoux et prie DIEU pour la pauvre femme. Puis, toujours armée de la sainte et sacrée Hostie, l'Évêque continue de poursuivre son ennemi ; tellement que le diable, vaincu par la puissance et commandement de notre Rédempteur, s'échappe avec fumée, éclairs et deux coups de tonnerre, comme fidèlement ont attesté plusieurs qui étaient hors de l'église, et autres des champs s'acheminant à la ville.

« Ainsi laissa-t-il le corps de cette pauvre Nicole pour la troisième et dernière fois, vers les trois heures après midi, le 8 février, au jour de vendredi, environ l'heure que Notre-Seigneur triompha de l'enfer par sa glorieuse et à nous très-fructueuse mort.

« Et Nicole aussitôt, se mettant à genoux, fit pour marque de sa délivrance le signe de la croix ; puis, on l'entendit remercier DIEU et l'Évêque dévotement : « Monsieur, je vous remercie humblement du grand bien

« que Dieu me fait par vous, et de la peine qu'il vous a plu prendre pour moi. Jamais je ne l'oublierai, et prierais toujours Dieu pour vous. » Et l'Évêque lui donna la croix à baiser. Alors elle jeta sur le peuple, qui pleurait de joie, qui criait au miracle, qui chantait victoire, des yeux beaux, clairs et modestes, avec une face vermeille, le sourire de la reconnaissance et de la piété sur les lèvres... Les catholiques en fondaient en larmes de joie, dévotement aussi remerciant Dieu d'un si haut, si évident miracle, fait en la vertu de son précieux Corps et de sa puissance insinie.

« Enfin, l'Évêque communia Nicole de l'Hostie même qui venait de chasser le démon, et qu'elle reçut bien humblement. »

Cette possession extraordinaire et providentielle avait commencé le 5 novembre de l'année 1565 ; elle se termina, comme nous venons de le voir, le 8 février de l'année suivante. Nicole avait seize ans ; elle était mariée et de conduite fort pieuse et honnête. Le roi Charles IX voulut la voir et l'interroger, ainsi que plusieurs autres grands personnages, entre autres le prince de Condé, chef du parti huguenot. Tout la France retentit du bruit de ce terrible miracle de trois mois.

On ne saurait dire la fureur et la consternation des protestants, qui ne pouvaient nier des faits aussi publics, aussi notoires. A plusieurs reprises, ils voulurent enlever Nicole ; un des leurs, le médecin Carlier, parvint même à l'empoisonner, pendant qu'elle était dans une léthargie sur-

naturelle, recourbée comme un cercle, la tête touchant les pieds, et la bouche grande ouverte. Dès que la sainte Eucharistie eut touché ses lèvres, elle revint aussitôt à elle, criant : « JÉSUS ! MARIE ! qu'est-ce qu'on m'a donné ? Je brûle ! » Et à trois reprises elle vomit le poison, mais non la sainte Hostie. Ce que voyant, deux seigneurs huguenots, présents à toute cette scène, s'écrièrent : « Je le crois, car je l'ai vu. Je ne serai plus huguenot. » Et tous deux se convertirent.

Un grand nombre de protestants en firent autant ; entre autres un Allemand, Étienne de Vosque, que l'on avait fait placer tout près de la pauvre Nicole, sur l'estrade, pour mieux tout voir et constater. Pendant la grand'messe, à *l'élévation*, que l'Évêque prolongeait à dessin, la possédée se dressa soudain, s'élança jusqu'à la hauteur de six pieds, emportant avec elle tous ses gardes, et retomba sans mouvement. Étienne de Vosque tomba à genoux et s'écria, les yeux tout baignés de larmes : « Je crois maintenant que c'est vraiment le diable qui possède cette pauvre créature, et que c'est le vrai Corps de JÉSUS-CHRIST qui le chasse. Je crois et ne serai plus huguenot. »

Plusieurs ministres hérétiques vinrent pour découvrir, disaient-ils les supercheries papistes ; d'avance ils se vantaient que, s'il y avait vraie possession, ils seraient plus habiles et plus puissants que l'Évêque et tout son clergé. « De plusieurs lieux donc, rapporte un témoin oculaire, et à diverses fois, les ministres des hérétiques, vulgairement appelés huguenots, qui se disent réformés

parce qu'ils se sont ôtés de l'obéissance de notre sainte Église catholique apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a salut, ayant pour but final de nier notre Rédempteur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel, s'en vinrent à Vervins, pour conjurer Beelzébuth.

« Eux venus, Beelzébuth commença par les nommer par noms et surnoms : « Toi, tu es le ministre Tournevelles ; toi, Conflans de Ribemont. Je sais qui vous êtes « et d'où vous venez. C'est moi qui vous fais venir. » Lors, l'un d'eux, le ministre de Ramly, étant près de la patiente, prit un petit livre, les psaumes de Marot. L'esprit malin lui dit en riant à grosse voix, avec une sorte de meuglement : « Eh ! mon ami, que penses-tu faire ? « Penses-tu que tes plaisantes prières et chansons me « tourmentent ? Non, non, je m'en réjouis, car j'ai aidé « à les composer. » Ledit ministre répondit : « Je te « ferai sortir au nom de Dieu. — Non, feras mie au nom « du diable. Et viens ça, hé ! un diable en chasse-t-il un « autre ? — Je ne suis pas un diable, mais le serviteur du « Christ. — Oui, serviteur du Christ ! tu es pis que moi, « car je crois ce que tu ne veux pas croire. Aussi t'en ai- « mé-je mieux et tous mes autres huguenots qui font si « bien mes commandements. Penses-tu délivrer cette mé- « chante ribaulde de moi qui suis dedans son corps seu- « lement ? Non, non ; chasse plutôt ceux que tu as en la « cervelle ou en ton esprit. Va, va, je ne ferai rien pour « vous, je ne délogerai point, parce que je suis votre « maître, et tous vous êtes des miens. » Bref, il se moqua d'eux. »

Le lecteur me pardonnera sans doute l'étendue de ces citations. Elles me semblent aussi intéressantes que péremptoires; elles prouvent merveilleusement la très-sainte et très-réelle présence de Notre Seigneur Jésus-Christ au Saint-Sacrement; car ce fut là, de l'aveu même du démon, le but et la raison de cette miraculeuse possession. A la vue des innombrables conversions qui en étaient la suite, l'Évêque de Laon interrogea un jour le démon et lui reprocha sa maladresse : « Qu'as-tu gagné en ce pays? Beaucoup de gens se sont convertis en voyant ce miracle du Saint-Sacrement. Il faut maintenant que tu sortes; on te connaît trop : tout le monde a horreur de toi. — Je le sais, dit Satan, il s'en est converti; mais il reste encore bien des obstinés. Et puis, il faut que je fasse mon office, selon qu'il m'est commandé. — Dis-nous donc alors pourquoi tu es entré au corps de cette jeune femme catholique, droite, simple, et qui n'a jamais fait folie de son corps. — J'y suis entré par le commandement de Dieu, à cause des péchés du peuple; pour montrer à nos huguenots qu'il y a des diables qui peuvent posséder les corps quand Dieu le permet, ce qu'ils ne veulent croire. J'y suis entré pour les convertir ou pour les endurcir; pour faire tous les hommes ou tout un ou tout autre. Il faut que je fasse mon métier et mon office. Oui, je les rendrai tout un. »

Le Saint-Siége, instruit de tout, attacha au miracle du Corps de Dieu, comme on l'appelait, une telle importance, que les Souverains-Pontifes saint Pie V et Grégoire XIII appellèrent sur lui l'attention du monde entier,

bénissant Dieu d'avoir opposé cette digue aux flots furieux de l'hérésie. Saint Pie V disait entre autres, dans son Bref du 8 octobre 1571 : « Il faut s'efforcer de faire parvenir à la connaissance de tous les peuples ce miracle admirable de la sainte Eucharistie. »

### *L'ostensoir de Faverney, en Franche-Comté.*

Quarante ans après, en 1608, un autre grand miracle, revêtu comme les précédents d'un caractère de publicité, et, par conséquent, d'authenticité incontestables, manifesta la divinité du Sacrement de l'autel dans tout l'est de la France.

C'était le 26 mai ; dans l'église de Notre-Dame de Faverney en Franche-Comté, il y avait grande affluence de fidèles, à l'occasion d'une indulgence plénière accordée pour les fêtes de la Pentecôte. A l'entrée du chœur on avait élevé, pour la solennité, un autel en bois richement orné de cierges, de fleurs et de draperies, et l'on y avait exposé le très-saint Sacrement dans un riche ostensorial. Un cierge placé trop près d'un rideau y mit le feu, et en un instant l'autel, avec tous ses ornements, fut dévoré par les flammes. Les cris du peuple effrayé se changèrent bientôt en transports d'admiration et en cris de joie lorsqu'on vit l'ostensoir qui renfermait la sainte Hostie, non-seulement épargné par le feu, mais suspendu dans les airs, sans aucun appui, à la place même où il avait été exposé ! La multitude affluait de

toutes parts pour contempler ce grand prodige, qui dura trente-trois heures consécutives.

Plus de dix mille personnes furent témoins oculaires du miracle. Toutes les paroisses environnantes y vinrent en procession. Le mardi de la Pentecôte, au matin, une messe solennelle ayant été célébrée au maître-autel, l'ostensoir vint de lui-même, après l'élévation, se poser sur l'autel, à la vue de l'assistance tout émue.

Tout cela se passa devant une foule immense de spectateurs, parmi lesquels on choisit plus de cinquante témoins irrécusables. L'Archevêque de Besançon, Mgr Ferdinand de Rye, après les informations juridiques les plus minutieuses, fit imprimer et publier la relation officielle du miracle de Faverney. Saint François de Sales passa à Faverney très-peu de temps après, et il pria avec grande dévotion dans cette église où le Fils de Dieu, notre Sauveur, venait de faire éclater d'une façon si admirable la réalité de sa présence au très-saint Sacrement. Il eut le bonheur de vénérer l'Hostie miraculeuse, laquelle a été conservée religieusement, ainsi qu'il est d'usage après ces sortes de manifestations divines. De nos jours encore on la voit dans l'église de Faverney, où elle est honorée d'un culte facile à concevoir.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX vient de reconnaître solennellement et canoniquement l'authenticité du miracle de Faverney, et le 16 mai 1864, Son Eminence le Cardinal Matthieu, Archevêque de Besançon, a promulgué la sentence du Saint-Siège dans l'église même où le prodige a eu lieu.

Voici un extrait de la relation que publia à cette occasion le président du Conseil de fabrique.

Faverney, 17 mai 1864.

« Chacun sait que le 26 mai 1608 eut lieu dans notre vieille église abbatiale le double prodige qui conserva la sainte Hostie dans les flammes et tint l'ostensoir miraculeusement suspendu pendant trente-trois heures dans les airs. Ce prodige, constaté juridiquement par Ferdinand de Rye, Archevêque de Besançon, devint l'objet d'une fête qui se célèbre dans notre diocèse depuis cette époque.

« Établie seulement par l'autorité diocésaine, cette fête n'avait point reçu l'approbation du Saint-Siège, non que cette approbation eût été refusée ou que le miracle eût été contesté, mais parce qu'elle n'avait point été sollicitée. Les pièces originales qui se trouvent encore aux archives de l'abbaye en sont foi.

« L'occasion s'est présentée de demander cette approbation, et *notre miracle*, comme l'appellent les habitants de Faverney, est sorti victorieux de l'épreuve. Certes, quand on se présente avec un prodige qui a duré trente-trois heures et compté jusqu'à dix mille témoins, on peut avoir quelque confiance; mais quand on connaît les rigueurs de la critique des Congrégations Romaines, il est permis de trembler, et on ne doit négliger aucune précaution. Aussi Son Éminence, en se rendant dernièrement à Rome, arrivait-elle avec des actes authentiques

capables d'affronter les censeurs les plus impitoyables. Procès-verbaux, dépositions de témoins, lettres des Souverains, actes de l'autorité ecclésiastique, du parlement de Dôle, sentiment des peuples, tradition constante, possession séculaire, tout a été produit, tout a été pesé ; et, après mûr examen, le tribunal suprême de la Congréation des Rites a décidé à *l'unanimité* que le miracle de la sainte Hostie conservée dans les flammes avait tous les caractères de vérité et d'authenticité désirables ; que notre grand Archevêque Ferdinand de Rye avait suivi fidèlement les prescriptions du Concile de Trente sur la matière et avait très-bien jugé.

« Le miracle de la sainte Hostie sort donc victorieux de l'épreuve la plus délicate qu'il ait eu à subir, et le premier hommage que lui rend le Saint-Siège est d'admettre l'Office de la fête tel qu'il est présenté par Mgr l'Archevêque. C'est ainsi que la sage prévoyance de nos ancêtres a préparé, par une sévère critique, le triomphe dont nous venons d'être les témoins.

« Voilà la grande nouvelle que Son Éminence venait proclamer hier à Faverney ; c'est, de sa bouche, et du haut de la chaire de vérité, qu'un immense auditoire a pu l'entendre. Un instant nous nous sommes crus transportés au 27 mai 1608, alors que toutes les paroisses environnantes venaient admirer le prodige. Tout le pays savait que Son Éminence devait prendre la parole et annoncer la décision de Rome ; aussi chacun s'empressait d'accourir. Les sept paroisses les plus voisines sont venues en procession, chantant des hymnes et des can-

tiques, se joindre à la procession générale, composée des habitants de Faverney et des pèlerins éloignés qui arrivaient par centaines. On a suivi dans cette procession l'ordre traditionnel assigné aux paroisses par le décret archiépiscopal de 1682. Monseigneur portait avec le Saint-Sacrement la glorieuse relique de la sainte Hostie, qui est notre plus riche trésor. La musique ouvrait la marche, alternant avec les chants de quatre-vingt-deux prêtres revêtus de leurs insignes sacerdotaux, qui célébraient le Dieu de l'Eucharistie en répétant l'hymne du miracle. Notre petite garnison était sous les armes, le corps municipal, les autorités du canton et nombre de personnages honorables suivaient le dais. Une pieuse inspiration avait remis les flambeaux de la confrérie du Saint-Sacrement aux mains de quatre octogénaires qui semblaient oublier le poids des ans devant la gloire nouvelle de la sainte Hostie. Ils étaient là comme un témoignage vivant de la tradition de notre ville, qui a conservé sa précieuse relique en dépit des excès de la Révolution; ils étaient là comme des liens qui rattachent les souvenirs du passé aux joies du présent, aux espérances de l'avenir.

« La Messe pontificale solennelle a succédé à la procession. Pour la première fois le sanctuaire de notre église, qui est pourtant si vaste, nous a paru trop étroit. La foule, debout, compacte et silencieuse, contemplait cette pompe religieuse, et les plus indifférents sentaient l'émotion de la foi gagner leur cœur, en entendant chanter par les quatre-vingt-deux prêtres réunis le magni-

sique Office composé par les Bénédictins, monument de la piété antique, où la précision des termes le dispute à la sublimité des pensées. Bien des fois nous avons vu célébrer cette fête ; jamais nous ne l'avons trouvée comprise et appréciée comme elle a paru l'être aujourd'hui. Chacun semblait heureux, et c'est dans le plus profond silence, avec la plus religieuse attention, que la foule a entendu l'éminent Cardinal rappeler les circonstances principales du prodige et proclamer l'approbation que le Souverain-Pontife faisait des procédures relatives au miracle de 1608 et des fêtes dont il était l'objet. Chacun a compris que la Pentecôte de Faverney, déjà si populaire dans nos contrées, va le devenir encore davantage, aujourd'hui qu'elle est sanctionnée et recommandée par l'autorité la plus haute qui soit au monde. »

*L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-Saint-Florent, au diocèse d'Angers.*

Notre-Seigneur accorda une manifestation non moins incontestable au diocèse d'Angers en l'année 1666. Le 2 juin, samedi de l'Octave de la Fête-Dieu, tous les fidèles de la paroisse des Ulmes-de-Saint-Florent étaient assemblés dans leur église, pour le salut du Saint-Sacrement. Au moment où le curé entonna la strophe du *Pange lingua*, qui commence par ces paroles : *Verbum caro panem verum* (c'est-à-dire le Verbe fait chair change, par sa parole, la substance du pain en la substanté de sa

chair), à la place de la sainte Hostie, Notre-Seigneur apparut en sa forme humaine, les cheveux descendant jusque sur les épaules, le visage brillant et d'un port plein de majesté; il était vêtu de blanc, et ses mains sacrées étaient croisées sur sa poitrine...

Le curé s'en aperçut le premier et invita tous ses paroissiens à venir s'assurer du fait : « S'il est ici quelque incrédule, dit-il, qu'il approche! » Tous les assistants émerveillés virent le miracle et purent contempler pendant un quart d'heure leur divin Maître, qui daignait ainsi les favoriser d'une grâce si extraordinaire.

Puis un léger nuage vint couvrir la personne du Sauveur et la déroba aux regards;... le nuage lui-même disparut peu à peu, et l'on ne vit plus que la sainte Hostie, comme auparavant.

Ce fait surnaturel parvint bientôt à la connaissance de messire Henri Arnaud, alors Evêque d'Angers, qui se transporta immédiatement sur les lieux, entendit les témoins et constata l'authenticité absolue du miracle. Aussi en fit-il le sujet d'un mandement spécial, pour en faire part à toute la France et à toute l'Église.

Voilà, certes, des manifestations miraculeuses de la présence réelle, qu'il serait bien déraisonnable, pour ne pas dire impossible, de révoquer en doute. Elles ont toutes, comme je le disais plus haut, un caractère de publicité, un cachet de certitude qui désie toutes les négations. On n'a pas besoin d'être savant pour être certain que de pareils faits sont surhumains, inexplicables.

cables, et que la science moderne, malgré sa prétention de tout expliquer, viendrait se briser ici contre l'évidence et le bon sens. Elle en serait réduite à se taire ou à dire avec ce médecin incrédule, témoin oculaire d'une guérison miraculeuse : « C'est renversant ! »

On pourrait encore rapporter des milliers de miracles non moins authentiques, mais qui, n'ayant pas eu pour témoins des populations entières, pourraient prêter le flanc aux interprétations des esprits pointus. Ces *petits* miracles du Saint-Sacrement ont lieu de nos jours comme dans tous les siècles passés.

Pour n'en citer que deux ou trois, je rappellerai, par exemple, la guérison instantanée, évidemment surnaturelle, de ce jeune séminariste de Versailles, qui, le lundi 14 avril 1845, recouvrira subitement la santé et la vue en communiant. Il se nommait Pierre Renaudt ; sa cécité avait été reconnue incurable par plusieurs médecins habiles. Le Supérieur du Petit-Séminaire, où le fait avait eu lieu, terminait son rapport à l'Évêque en disant : « J'attesterai au besoin, sous la foi du serment, la vérité de tous les faits contenus dans le présent rapport. Ils ont eu lieu publiquement, dans une maison qui compte plus de deux cent trente habitants. Il sera très-facile de procéder à une enquête, si Monseigneur le juge convenable... Depuis qu'il a été guéri d'une façon si étonnante, Pierre Renaudt voit et se porte comme s'il n'avait jamais été malade ni aveugle. Il n'y a pas eu de convalescence, et le retour à la lumière a été subit et parfait, comme le retour à la santé. »

J'ai connu moi-même une petite fille de onze ans qui fut guérie de même, le 20 septembre 1860, d'une paralysie que la médecine avait déclarée, non-seulement incurable, mais mortelle. La pauvre enfant, en prenant à Paris une leçon de gymnastique, était tombée sur un crochet de fer, qui avait fait une lésion au crâne et aux membranes du cerveau, derrière l'oreille. La paralysie était complète, et des douleurs aiguës arrachaient des cris déchirants à la petite malade. Ses parents durent entendre de la bouche des médecins la fatale sentence : « Votre fille est perdue. »

La petite Denyse de la C... ne cessait de demander qu'on lui fit faire sa première communion, dans un sanctuaire qu'elle aimait. « Qu'on m'y porte, répétait-elle ; qu'on m'y laisse faire ma première communion ; et je serai guérie. »

On y consentit, pour ne point la contrarier ; mais le médecin déclara que, selon toute probabilité, elle mourrait en route. Si elle ne mourut pas, elle souffrit le martyre. Arrivée au sanctuaire cheri plus morte que vivante, elle reçut le très-saint Corps de Notre-Seigneur ; et là, séance tenante, elle se leva, se mit à genoux, reprit, sans transition, et la vie et les forces ; et lorsqu'au retour, on ouvrit la portière de la voiture, devant le perron du château, le pauvre père, qui n'avait pu l'accompagner, faillit tomber à la renverse de stupeur, de joie, de bonheur, en voyant son enfant s'élanter d'un bond et lui sauter au cou, en criant : « Papa, je suis guérie ! » — Je tiens de lui-même tous ces détails. Sa

fille ne s'est jamais ressentie depuis de la lésion organique qui devait l'emporter.

Enfin, cette année même où j'écris ces quelques pages, mademoiselle Anne de Cléry, fille du procureur général d'Alger, clouée depuis de longues années sur son lit de douleur, a été instantanément guérie, au pied du Saint-Sacrement, où on l'avait portée pour l'Adoration perpétuelle.

Dès l'âge de quatorze ans, mademoiselle de Cléry avait été attaquée dans le fond même de sa santé, et sa pieuse mère avait été obligée de la retirer du couvent du Sacré-Cœur de Metz, où elle commençait son éducation. Madame de Cléry avait été elle-même gravement malade, et sa fille, poussée par la tendresse filiale, s'était offerte au bon Dieu comme une sorte de petite victime, afin d'obtenir la guérison de sa mère. Notre-Seigneur l'avait prise au mot; et il aurait pu répondre à ceux qui, depuis lors, lui demandaient la guérison de la jeune fille, ce qu'il répondit à l'occasion de Lazare : « Cette infirmité n'est point pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, » afin que le Fils de l'Homme soit glorifié par elle. »

La pauvre enfant avait manqué mourir; pendant quinze jours, sa mère l'avait cru irrévocablement perdue. Elle en revint; mais, hélas! dans quel état! Ses jambes, atteintes de paralysie, ne pouvaient plus la porter; sa tête, pour se soutenir, avait besoin d'un continual appui. D'habiles praticiens employèrent sans succès, à Metz et à Paris, le fer rouge sur le dos, et la strychnine

et l'électricité. Ils conseillèrent les eaux d'Aix, en Savoie, et les bains de mer, qui ne produisirent aucun résultat. Le médecin de Paris avait déclaré qu'il y avait une paralysie musculaire atrophique. Le docteur de Metz fit faire, aux jambes de la malade, des frictions avec des orties, plus tard avec de la neige ; on la mit dans des bains sulfureux, dans des bains composés de marc de raisin, de gélatine. L'état, au lieu de s'améliorer, s'aggrava. En 1858, la contraction se joignit à l'atrophie, et les jambes commencèrent à se retirer en arrière. Les frictions furent continuées ; on employa divers moyens pour étendre les jambes. Malgré l'énergie du traitement, il se forma sous chaque genou, par la rétraction des muscles, une sorte de nœud de la grosseur d'un doigt, qu'on tenta encore vainement de faire disparaître par un traitement spécial. Découragée par l'avis très-net des médecins de Strasbourg, madame de Cléry se résigna à conserver son enfant infirme toute sa vie. Anne de Cléry, se conformant à la volonté de Dieu, acceptait généreusement la souffrance et faisait des neuvaines pour sa guérison, avec un grand abandon aux vues de la Providence sur elle.

Cette année 1865, l'Adoration perpétuelle avait lieu les 12, 13, et 14 juin, dans l'église de Saint-Martin, à Metz, près de laquelle est situé l'hôtel qu'habite madame de Cléry. Anne avait fait toutes les roses blanches qui devaient servir à l'ornementation de l'église.

« Autrefois, dit le vénérable curé de Saint-Martin dans son rapport officiel, la pauvre infirme avait pu encore.

moyennant quelques souffrances qu'elle endurait volontiers, se faire porter à l'église pour avoir le bonheur d'adorer Notre-Seigneur une ou deux fois l'an, aux époques solennnelles de la Fête-Dieu ou des Quarante-Heures ; mais depuis longtemps cela lui était devenu absolument impossible.

« Si je ne savais donc que pour atteindre ses fins, Dieu dispose toutes choses d'une manière souvent contraire à nos pensées, je ne comprendrais point que, dans l'état où je vis la malade quelques jours avant l'Adoration perpétuelle, j'eusse pu l'engager à se faire porter à l'église pendant cette solennité. La chose lui parut, en effet, d'une exécution fort difficile : « Je serais d'ailleurs incapable de prier, » ajoutait-elle, en me témoignant plus de désir que d'espérance de se rendre à mon invitation.

« Les deux premiers jours de l'Adoration s'étaient passés sans qu'il eût été possible de transporter la malade : elle avait des douleurs de tête atroces, on ne pouvait la soulever de sa couche ni presque la toucher. Le troisième jour, elle souffrait encore beaucoup, et on eut bien de la peine à lui mettre une simple robe, qu'elle désirait néanmoins revêtir pour se présenter d'une manière convenable dans la Maison de Dieu. Déjà le même sentiment de respect lui avait suggéré la pensée de se pourvoir d'une chaussure dont elle manquait, ses pieds depuis longtemps en ayant perdu l'usage ; mais Dieu avait d'autres desseins, et elle aussi y coopérait à son insu.

¶ Le mercredi 14 juin, Anne avait, le matin, com-

munié sur son lit. À midi, qui était l'heure indiquée par le règlement paroissial pour le tour d'adoration des habitants de la rue où est situé l'hôtel de Coëtlosquet, elle arrivait à l'église, portée, à l'âge de vingt-trois ans, comme une enfant de quelques mois, dans les bras de Clémentine, sa femme de chambre, qui, s'étant assise dans le dernier banc du côté gauche de la grande allée, la tint sur ses genoux. Madame de Cléry et mademoiselle Thérèse du Coëtlosquet, qui l'avaient accompagnée, s'agenouillèrent, l'une à côté d'elle, l'autre dans le banc au-dessus, la dérobant ainsi, autant qu'elles pouvaient, aux regards importuns des passants. Madame et mademoiselle Pauline du Coëtlosquet avaient précédé et s'étaient placées dans une autre partie de l'église. Toutes ne pensaient qu'à adorer, à prier ; personne, pas même la paralytique, ne s'attendait aux choses merveilleuses qui allaient s'accomplir.

« Après s'être un peu remise de la fatigue du trajet, qui commençait à produire l'effet ordinaire et si pénible de la rougeur des yeux, Anne resta quelques minutes en adoration ; puis, regardant le Saint-Sacrement, elle répétait la prière que souvent elle avait faite les jours de Communion : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Au même instant elle ressentit dans tous les membres des douleurs tellement fortes qu'elle dut faire un grand effort pour ne pas pousser des cris ; elle priait pour demander la grâce de se contenir, et elle ajoutait : « Si votre volonté, mon Dieu, est qu'on me reporte encore une fois sur mon lit, du moins donnez-

« moi toujours la résignation. » Ce qui se passa ensuite entre DIEU et elle, je ne puis le dire. Alors elle fut comme inondée, toute pénétrée de foi, et selon son expression, elle se sentait guérir. Elle voulut se mettre à genoux ; sa femme de chambre la retenait en lui disant avec une grande candeur : « Vous tomberiez, mademoiselle ! » Mais Anne s'y précipite, faisant entendre aux personnes dont elle est entourée ces paroles qui les frappent de stupeur : « Priez, priez ! je guéris ! »

« L'émotion était au comble ; les sanglots se mêlaient à la prière. Madame de Cléry, troublée, éperdue, ne sachant ce qu'elle faisait, partagée entre l'espérance et la crainte, fait lever sa fille et l'emmène hors de l'église. Elle n'en peut croire ses yeux quand elle la voit poser les pieds à terre et marcher avec le simple secours d'un bras. On s'arrête dans le jardin traversé peu de temps auparavant dans des circonstances bien différentes, et on entre dans le petit salon qui s'y trouve. La pauvre mère n'est entièrement rassurée que lorsque, portant la main aux jambes de sa chère enfant, elle constate que les gros noeuds qui les retiraient en arrière n'existent plus.

« Cependant Anne demandait avec instance qu'on la laissât retourner à l'église, où étant rentrée elle resta à genoux devant le Très-Saint Sacrement pendant trois quarts d'heure, ne ressentant pas la moindre fatigue et faisant aux actes de foi succéder des actes de reconnaissance et d'amour.

« Informé de ce qui venait d'arriver, je me rendis au petit salon du jardin, où je fis à peine attention aux per-

sonnes qui y étaient réunies autour d'Anne. Je ne vis qu'elle, et je la considérais en silence et plein d'étonnement, tandis qu'elle me montrait, en glorifiant Dieu, qu'elle pouvait étendre ses jambes, marchier, se mettre à genoux, et tenir aussi sa tête sans l'appuyer.

« Anne était guérie.

« Dieu avait accompli son œuvre ; et l'œuvre de Dieu, accomplie en un instant, était parfaite. Toutes les infirmités auxquelles était assujettie la pauvre enfant ont disparu en même temps que la paralysie ; la faiblesse qui suit toujours les longues maladies, cette faiblesse même ne se fera point sentir. Les preuves en surabonderont tous les jours.

« L'heure des Vêpres approchait. Anne exprima l'intention d'y assister. Ne consultant que la prudence humaine, car je ne savais pas encore combien, avec la santé, Dieu lui avait accordé de forces, je l'exhortai à prendre du repos, ou du moins, si elle voulait absolument revenir ce jour encore à l'église, à rester dans le petit salon jusque vers le moment de la Bénédiction. Anne se soumit ; mais lorsque commença le chant de l'hymne, et que retentirent à ses oreilles les paroles : *Pange lingua...* « Chante, ô ma langue, le mystère du « glorieux Corps de Jésus-Christ, » elle n'y put résister et vint aussitôt se mêler à la foule qui remplissait le lieu saint.

« Le lendemain, qui était le jour même de l'occurrence de la Fête-Dieu, elle assista à une messe d'action de grâces et y communia, agenouillée au milieu d'autres fidèles à la

Table sainte, bonheur qu'elle n'avait pas eu depuis neuf ans; un peu plus tard, on la voyait à la grand'messe célébrée à la paroisse, chaque jeudi, en l'honneur du Saint-Sacrement, et dans l'après-midi, on la retrouvait à l'église, témoignant, dans une longue visite, sa gratitude à Notre-Seigneur.

« Trois jours après, c'est-à-dire le dimanche auquel, en France, est transférée la solennité de la Fête-Dieu avec son Octave, Anne passa près de sept heures devant le Très-Saint Sacrement, soit en assistant à tous les Offices du matin et du soir, soit en venant adorer. Aux observations qu'on lui faisait sur une ferveur paraissant indiscrette, elle répondait que, loin d'en craindre le moindre inconvenient, elle sentait au contraire, chaque fois qu'elle se trouvait aux pieds de Notre-Seigneur, augmenter en elle les forces et la vie.

« La Procession du Saint-Sacrement, dans les paroisses de Metz, a lieu dans la matinée du dimanche qui clôt l'Octave de la solennité. Anne désirait ardemment de prendre part à celle de Saint-Martin : elle voulait que ses premiers pas dans la rue fussent consacrés à accompagner le triomphe de Notre-Seigneur; dans ce pieux dessein, elle n'a fréquenté encore d'autre maison que la Maison de Dieu.

« Son désir s'est accompli. On a vu la paralytique, qui si longtemps n'avait pas quitté son lit et que naguère on avait apportée sur les bras à l'église, on l'a vue, le onzième jour après sa guérison, vêtue de blanc, suivre la bannière de la Sainte-Vierge, et au retour de la Pro-

cession, dont la marche avait duré environ cinq quarts d'heure, assister à la messe solennelle, sans plus de lassitude, peut-être, mais avec plus de joie que les jeunes personnes les plus ferventes et les plus fortes.

« Depuis le mémorable jour du 14 juin jusqu'à celui où je termine cet écrit, deux mois et demi se sont écoulés. Pendant ce temps déjà long, celle qui s'était appelée l'enfant de la Croix, et que maintenant on nomme l'enfant du Miracle, n'a ressenti aucune de ses souffrances passées ; elle a pu prendre et digérer indistinctement toute sorte d'aliments ; elle a pu faire des courses à pied ou en voiture, voyager en chemin de fer ; les accidents morbides n'ont pas reparu une seule fois ; la tête, portée naturellement, n'a plus eu un seul instant besoin d'être soutenue, et les jambes, qui étaient restées ce qu'elles furent à l'âge de treize ans, n'ont pas tardé à prendre un accroissement sensible. La jeune fille, dès les premiers jours, s'est trouvée assez vigoureuse pour vouloir être elle-même sa chambrière, et elle disait en souriant : « Si « le bon DIEU ne m'a pas dit, comme au paralytique dans « l'Évangile, d'emporter mon lit et de marcher, il m'a « pourtant dit, comme à lui, de marcher, et il m'a « donné assez de force pour que du moins je fasse mon « lit. »

« Le bruit de la guérison miraculeuse de mademoiselle de Cléry est aujourd'hui répandu au loin, et partout où il est parvenu, il a excité une admiration très-grande. A Metz, surtout, cet événement a produit une impression profonde qui, dans les premiers jours, avait

un caractère particulièrement touchant. Tout le monde s'entretenait du miracle, et la plupart des personnes qui s'en entretenaient se sentaient émues, attendries ; celles, en grand nombre, qui rendirent visite à l'ancienne paralytique qu'elles avaient connue dans ses jours de douleurs, ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant le changement opéré en elle, et s'en retournaient en louant DIEU. Le médecin qui l'avait longtemps soignée se présenta un des premiers ; en sa personne, la science aussi venait rendre gloire à DIEU. Le docteur, en effet, tenant la main à mademoiselle de Cléry qui faisait quelques pas à sa rencontre, prononça ces paroles qu'il me répéta ensuite à moi-même : « DIEU a été plus fort que « les hommes ! »

*« Loué et adoré soit à jamais le Très-Saint Sacrement ! »*

Je crois que si on voulait aller à la recherche des manifestations surnaturelles et *évidemment* miraculeuses de la présence réelle, dans tous les pays catholiques du monde, il n'y aurait, peut-être pas une année, pas un pays où l'on n'en pût constater plusieurs. Nos rationalistes modernes lèveraient sans doute les épaules avec un geste de mépris, s'ils nous entendraient parler ainsi ; mais leurs dédains transcendants et leurs partis pris de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien admettre, ne font exactement rien à la réalité des choses. Cette réalité les condamne, autant qu'elle nous console, nous autres chrétiens honnêtes, amis de la lumière et de la

vérité. Ce n'est pas pour eux que le bon DIEU fait ses miracles ; c'est contre eux et pour nous.

Aussi n'en avons-nous pas véritablement *besoin*; pas plus qu'on n'a *besoin* de consolations sensibles dans la piété, de superflu dans l'aisance. Les miracles en général, et en particulier ceux de l'Eucharistie, sont des grâces extraordinaires, accordées presque toujours pour la consolation de quelques âmes très-pieuses, ou bien dans des vues de miséricorde ou de justice, que nous ignorons; mais, je le répète, ils ne sont point nécessaires pour que nous croyions. Ce n'est pas sur eux que repose notre foi : c'est avant tout sur l'enseignement infaillible de la sainte Église catholique, par qui DIEU et son Christ apprennent au monde ce qui est vrai et ce qu'il faut croire. Pour les enfants de l'Église, les miracles sont le superflu, le luxe de la foi.

C'est ce que pensait notre grand roi de France, saint Louis. On vint un jour lui dire qu'à la Sainte-Chapelle, attenante à son palais, un grand et beau miracle avait lieu après la consécration de la Messe qu'un saint prêtre y célébrait. A la place de l'Hostie consacrée, on voyait le divin Enfant Jésus, tout resplendissant de beauté... Cela durait, lui dit-on, depuis près d'un quart d'heure, et on le pressait de s'y rendre pour être lui-même témoin du prodige. « Je crois si parfaitement, répondit le saint roi, que mon Sauveur JÉSUS-CHRIST est réellement présent dans l'Eucharistie, que je n'ai pas besoin d'aller voir ce miracle pour m'en convaincre. Je l'y crois présent plus fermement que si je l'y voyais; et je préfère ne point

le voir, afin de garder tout le mérite de ma foi. »

Même parole sortit du cœur si catholique de Simon de Montfort, l'héroïque défenseur de la foi et de l'Église contre les révolutionnaires du treizième siècle. On était venu lui annoncer, comme à saint Louis, une apparition miraculcuse du divin Maître sur l'autel, pendant la Messe: « Allez-y, vous autres qui doutez, répondit tranquillement le comte; pour moi, je n'ai pas besoin de cela pour croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. »

Concluons donc, et bénissons DIEU de ce que notre foi à la présence réelle repose sur l'évidence même de la raison éclairée par la grâce, ou, pour mieux dire, sur l'évidence d'une foi essentiellement raisonnée, raisonnable et logique. Les objections des rationalistes n'ont pas plus de valeur que celles des protestants : l'ignorance seule leur donne une apparence de solidité.

Tout homme instruit, droit et sérieux, dira comme Henri IV, dont la conversion à l'Église a été beaucoup plus sincère que plusieurs historiens semi-protestants ont voulu le faire croire. Il avait la foi la plus vive au très-saint Sacrement. Passant un jour près du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Viaticque; aussitôt il se mit à genoux en pleine rue, et l'adora fort respectueusement... Il était accompagné de quelques gentilshommes, entre autres du duc de Sully, entêté huguenot, comme chacun le sait. « Sire, lui dit ce dernier, est-il possible que vous croyiez en cela? — Vive DIEU! repartit

Henri IV, oui, j'y crois ! et il faut être vous pour n'y pas croire ; je voudrais qu'il m'eût coûté un doigt de la main, et que vous y crussiez comme moi »

## XVI

**De la sanction solennelle donnée par le saint Concile de Trente au dogme de la présence réelle.**

Luther et Calvin ayant osé, après quinze siècles de foi, nier ou travestir le mystère de la présence réelle, la sainte Église se leva indignée et, par la bouche du Concile de Trente, foudroya leur erreurs. Or, qu'on le sache bien, ces erreurs sont au fond les mêmes que celles de tous les esprits forts qui, depuis, ont déblatéré contre le très-saint Sacrement.

Voici quelques-uns des *canons*, c'est-à-dire des règles de foi, que le Concile formula dans ce but, et qu'il accompagna de la redoutable sentence de l'anathème. Être anathème, c'est être retranché de l'Église, exclu du royaume de Dieu, en ce monde et en l'autre.

« Si quelqu'un dit que le Sacrement de la Très-Sainte Eucharistie ne contient pas véritablement, réellement et实质iellement le Corps et le Sang ainsi que l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par conséquent le Christ tout entier ; et que Jésus-Christ

« n'y est qu'en symbole ou en figure, qu'il soit anathème ! »

« Si quelqu'un dit que, dans le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistic, la substance du pain et du vin demeure avec le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et s'il osenier cet admirable changement de toute la substance du pain et du vin en la substance du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, changement incomparable après lequel il ne reste plus que les apparences du pain et du vin... ; qu'il soit anathème ! »

« Si quelqu'un dit que, dans le vénérable Sacrement de l'Eucharistie, le Christ n'est pas contenu tout entier sous chacune des deux espèces, et sous chaque partie de chacune des espèces... ; qu'il soit anathème ! »

« Si quelqu'un dit que, dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistic, le Christ, Fils unique de Dieu, ne doit pas être adoré, même extérieurement... ; qu'on ne doit pas le porter solennellement en procession, conformément à l'usage légitime et universel de la sainte Église ; et qu'on ne doit pas l'exposer publiquement à l'adoration des peuples... ; qu'il soit anathème ! »

Telles sont les sentences terribles et irrévocables, prononcées contre tous ceux qui osent nier la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. C'est la parole infailible de l'Église : c'est le jugement des successeurs

des Apôtres, à qui il a été dit par DIEU lui-même : *Tout ce que vous licerez sur la terre, sera lié dans les cieux.*

## XVII

**D'une autre sanction, plus terrible encore, de la vérité de la présence réelle.**

DIEU a fait des miracles pour consoler et raviver la foi de ses fidèles à l'égard du Saint-Sacrement : il a voulu punir également d'une manière, sinon miraculeuse, du moins tout à fait extraordinaire et surnaturelle, quelques-uns des ennemis de son Sacrement. Pourquoi a-t-il choisi ceux-là plutôt que d'autres ? Nous le saurons au jour du jugement : ce que nous savons dès maintenant, c'est que ces redoutables exemples de la justice divine doivent nous profiter à tous, en imprimant dans nos cœurs une crainte salutaire et en nous donnant une grande horreur des blasphèmes et des sacriléges.

Ces punitions surnaturelles sont plus fréquentes, plus nombreuses qu'on ne le croit généralement ; mais on conçoit facilement que la plupart demeurent cachées : elles révéleraient nécessairement un crime, et l'on craint toujours ou bien le scandale ou bien le déshonneur.

Me bornant à notre siècle, je crois utile de mettre sous les yeux du lecteur quelques faits, absolument authentiques, en laissant à chacun le soin de tirer les conséquences.

En 1803, pendant l'invasion du Piémont par les Français, on faisait à Turin la procession solennelle qui avait lieu tous les ans, en l'honneur et en mémoire de l'Hostie miraculeuse dont nous avons parlé plus haut. Un barbier, connu pour son impiété, après s'être raillé d'une personne qu'il rasait, parce qu'elle voulait se rendre à cette procession, sortit lui-même de sa boutique pour la voir défiler. Il affecte de garder son chapeau sur la tête, et ne veut point le quitter malgré l'ordre réitéré qu'on lui en donne. Il brave ainsi la procession et le Saint-Sacrement de la manière la plus insolente. Mais au moment où le Saint-Sacrement passe devant lui, le misérable tombe roide mort sur la place, en présence des fidèles épouvantés, qui ne purent s'empêcher de voir dans cette mort soudroyante le juste châtiment du ciel.

Cet événement produisit une telle sensation dans la ville de Turin, que les magistrats firent exposer le cadavre pendant trente-six heures devant l'hôtel de ville.

En 1832, le curé de Sèvres, près Paris, cédant aux prières de presque tous ses paroissiens, se résolut à faire la procession solennelle de la Fête-Dieu, interrompue par la révolution de Juillet. Au moment où le Saint-Sacrement sortait de l'église, un blasphémateur qui s'était posté sur les degrés du porche, insulta tout haut l'adorable Eucharistie : « Le voilà donc, s'écria-t-il avec colère; le voilà, leur bon Dieu de papier ! » Il allait s'élançer; mais le peuple se jeta sur lui, le repoussa de

vive force, et l'indignation publique allait lui faire un mauvais parti, lorsque le vicaire prit sa défense et lui facilita la retraite. En s'en allant, il s'exhala en menaces, et dit entre autres choses : « L'année prochaine, nous verrons !... »

L'année suivante, en effet, le jour de la Fête-DIEU, même blasphème à la sortie de la procession et à la même place. Mais cette fois, ce ne fut pas le vicaire, ce ne fut pas le peuple, ce fut DIEU lui-même qui intervint : l'impie tomba mort en blasphémant, et son cadavre vint rouler aux pieds du curé, qui portait le Saint-Sacrement...

Je tiens le fait d'un de mes amis, à qui le curé de Sèvres l'avait raconté avec tous ses détails. Il paraît que, pendant trois ou quatre jours, tout le pays, malgré son peu de foi, demeura comme frappé de stupeur.

A Madrid, aux fêtes de Noël de l'année 1857, deux mauvais sujets osèrent se moquer tout haut du Saint-Sacrement, dans une église, pendant la messe de minuit. L'un d'eux alla même jusqu'à parier qu'il irait recevoir la Communion avec la foule des fidèles. Il y alla en effet: communia et revint auprès de son compagnon, le sourire du triomphe sur les lèvres. Mais son prétendu triomphe ne fut pas de longue durée : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un affreux vomissement de sang vint épouvanter le sacrilège. On le transporta hors de l'église, et au milieu des flots de sang qui continuaient à sortir de sa bouche, on l'entendit répéter ces paroles sinistres ,

« J'ai communiqué indignement ! Je suis un sacrilége... »

Je ne sais comment la chose finit ; mais l'émotion fut grande parmi tous les assistants, qui s'unirent pour demander pardon au saint Enfant-Jésus et pour expier l'outrage dont il venait d'être l'objet dans le sacrement de son amour.

L'impiété et le sacrilége sont, hélas ! de tous les âges. Les châtiments surnaturels de la profanation de l'Eucharistie par des enfants, soit au jour de leur première Communion, soit dans d'autres circonstances moins solennelles, ont été et sont encore moins rares qu'on ne pense.

Je tiens d'un bon prêtre du clergé de Paris le trait suivant, où il a été mêlé personnellement, et qui prouve cette terrible vérité. C'était en 1831, à Paris, dans le quartier du Marais. Un petit collégien, digne élève d'une de ces pensions, non-seulement indifférentes en fait de religion, mais hostiles, mais impies, se préparait à faire avec les autres sa première Communion. Deux ou trois camarades juifs et protestants se moquaient de lui, ou pour mieux dire, se moquaient avec lui du Saint-Sacrement qu'il allait recevoir. Ils le décidèrent à réservé, pour le leur montrer, ce que le prêtre lui donnerait.

Le misérable enfant tint parole : il s'agenouilla comme les autres à la Table sainte, reçut la divine Communion, et retourna à sa place... Un de ses petits voisins s'aperçut qu'il tirait quelque chose de sa bouche et le mettait dans du papier. La pensée d'un sacrilége lui vint aus-

sitôt ; dans le premier moment de son indignation, il se leva et avertit son maître, qui était ce prêtre-là même de qui je tiens le fait. Le coupable, troublé par son crime et se doutant qu'il avait été vu, n'osa garder sur lui la sainte Hostie ; il la jeta à terre, sous un banc, et partit avec tout le monde quand la cérémonie fut terminée.... Le curé et le vicaire furent avertis immédiatement après la Messe. On trouva le Saint-Sacrement, enveloppé dans le papier et foulé aux pieds ; et, la douleur dans l'âme, on le reporta dans le Tabernacle....

Trois mois après, le Fils de Dieu montrait au petit Judas qu'on n'insulte point impunément au mystère de son Eucharistic : l'enfant sacrilége, au commencement de ses vacances, tomba du haut d'un arbre dans le jardin de son père, et une branche brisée, lui entrant dans la gorge, traversa de part en part cette même langue qui avait été naguère l'instrument de son affreux attentat. Il expira le soir même, sans repentir, sans sacrements et dans une sorte de rage.

A peu près à la même époque, peu de temps après la révolution si impie de 1830, un autre collégien de Versailles apprit également de Dieu même qu'on joue gros jeu quand on s'attaque à l'Eucharistie.

Il avait quinze ans. On prêchait dans le collège où il était élevé la retraite de première Communion. La plupart des enfants étaient fort touchés des paroles du prédicateur, non moins que de la belle fête qui se préparait. La veille du grand jour, pendant la récréa-

tion, le mauvais enfant parla avec colère à deux ou trois camarades, et de la retraite, et de la Religion en général, et surtout de la Communion. « Je n'y crois pas, répétait-il, je ne croirai jamais que DIEU soit là ; ce n'est que du pain... je veux être coupé en quatre s'il y est ! » Ses camarades voulurent le faire taire ; ils lui dirent : « Du moins, ne communique pas demain, puisque tu n'y crois pas : il ne faut pas faire de sacrilège ; cela porte malheur. » L'autre, s'enfonçant de plus en plus dans le mal, leur répondit que, tout au contraire, il voulait y aller. « Je n'ai pas peur, disait-il, de ce bon DIEU-là ! » Il communia en effet, avec tous les autres, sans même s'être confessé.

Le lendemain, selon l'usage, on alla en grande promenade, et on se dirigea du côté de Marly, pour voir fonctionner le curieux mécanisme des pompes aspirantes, établies sous Louis XIV, afin de faire monter l'eau de la Seine et d'alimenter les célèbres bassins du parc de Versailles. Les maîtres recommandèrent aux enfants de bien prendre garde, de ne pas trop s'approcher.

C'est là que la justice de DIEU attendait le coupable ; un pan de son habit fut pris, on ne sait comment, dans un engrenage, et tout son corps, irrésistiblement attiré par la redoutable machine, fut littéralement broyé et mis en pièces sous les yeux de ses compagnons... Que l'on juge de la consternation, de la terreur de tous, quand ils apprirent l'horrible défi auquel DIEU venait de répondre !

Voici un autre fait plus récent, que me rapportait tout dernièrement un excellent missionnaire, du couvent des Frères-Mineurs de ce même diocèse de Versailles. Il avait été le témoin oculaire de la chose.

« Je prêchais, me disait-il, une importante mission, dans le diocèse, à l'occasion du mois de MARIE de 1859, à \*\*\*. Le bon DIEU nous bénissait visiblement : tous les jours l'église était pleine ; les conversions étaient nombreuses et très-sincères. Le digne curé de la paroisse avait réservé, pour le jour de la clôture, la première Communion d'un certain nombre d'enfants.

« Huit jours auparavant, il me signala un garçon de treize ans, polisson sieffé, qui ne savait pas son catéchisme, qui ne se préparait pas sérieusement et qui semblait tout à fait inadmissible. Les parents de cet enfant ne valaient pas mieux que lui : ils ne mettaient pas les pieds à l'église, et ne suivaient pas la mission. La première Communion était pour eux une formalité à laquelle il fallait bien se soumettre pour faire comme tout le monde.

« Le jour de l'examen définitif, j'interrogeai le petit drôle : il ne savait rien, répondit tout de travers ; impossible de l'admettre à la Communion. Il s'en retourna chez lui, pleurant et honteux. Lorsque la mère apprit que nous ne voulions pas lui laisser faire sa première communion, elle s'emporta contre moi, contre le curé, contre la Religion, contre son fils, contre tout le monde. « Ma foi ! s'écria-t-elle, ça m'est égal ; tu la feras. Les habits sont achetés. Tu la feras tout de même, malgré

eux ! » L'enfant répondit : « Mais ils ne voudront pas me donner l'absolution. — Qu'est-ce que cela me fait ? dit la méchante femme. Tu iras faire ta communion sans te confesser. Tout ça, c'est des bêtises. Tu n'iras pas te confesser : je te le défends ; je te mettrai tes beaux habits, et tu iras comme tous les autres, faire la première Communion. Ils ne s'en apercevront pas ; et du moins nous en serons débarrassés ! » L'enfant se tut ; et moitié crainte de sa mère, moitié insouciance, il résolut de se tirer d'affaire comme il pourrait

« Il ne se confessa point ; le jour venu, il revêtit ses habits neufs, et pendant la grand'messe, se glissa parmi les autres enfants ; il s'approcha à son tour de la Sainte-Table, reçut la Communion de mes mains sans que je le reconnusse, et retourna à sa place... Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il tomba sans connaissance. On l'emporta ; mais au milieu de la foule, mise en mouvement par les allées et venues de tous ceux qui communiaient, nous nous aperçûmes à peine de ce qui se passait.

« Après la Messe et la cérémonie, qui avait été admirable, on vient me chercher en toute hâte à la sacristie. « Mon Père, venez vite : un des petits enfants de la première Communion a été pris de convulsions, et il se meurt ! » Je cours aussitôt ; j'entre dans la maison ; l'enfant était couché dans le lit de sa mère, laquelle essayait de calmer ses souffrances. Dès qu'il m'aperçoit, il se retourne violemment du côté de la muraille, en criant : « Non, non, je ne veux pas ! Non ! » Je m'approche néan-

moins ; je tâche de lui dire quelques bonnes paroles. J'ignorais ce qui s'était passé. La mère, honteuse et désespérée, me le laisse entendre. Je reste glacé d'épouvante. Tout à coup, l'enfant est pris d'un redoublement de convulsions ; il se soulève, et regardant sa mère, laisse échapper, d'une voix rauque et entrecoupée, ces paroles effrayantes : « Maman... tu m'as fait faire une mauvaise première Communion... Je vais en enfer... c'est la faute. » Et là, sous mes yeux, il expira dans une dernière convulsion. »

Les malheureux qui osent outrager le Saint-Sacrement, surtout par des sacriléges, ne sont pas heureusement frappés ainsi immédiatement, comme tous ils le méritaient : le Jésus qu'ils insultent est patient, parce qu'il est bon ; il veut, non la mort, mais la conversion des pécheurs, et il leur laisse ordinairement le temps du repentir. S'il en frappe quelques-uns, c'est plus encore pour le salut du grand nombre que pour la satisfaction, bien légitime assurément, de sa justice infinie.

Il est patient parce qu'il est éternel : aucun coupable, aucun sacrilége, ne peut lui échapper ; tôt ou tard il les jugera, les frappera ; et pour eux le feu éternel de l'enfer sera la sanction inévitable de ces dogmes auxquels ils n'auront pas voulu croire, et en particulier, de ce sacrement adorable contre lequel ils se seront révoltés.

Il y a du reste, dès ce monde, une foule de châtiments secrets, que l'on ne s'explique pas, dont on ignore la cause, et qui (au jour du jugement, tout le monde le

saura) viennent directement de la malédiction divine, imprimée au front des sacriléges. Plus souvent qu'on ne pense, ces malheurs privés et publics sont la conséquence d'attentats secrets, commis contre le Saint-Sacrement. C'est une chose connue, entre autres, qu'une mauvaise première Communion est souvent le premier pas dans la voie, non-seulement du mal, mais du crime. Je n'en veux pour témoin que cet assassin qui comparaissait naguère devant la Cour d'assises de Caen, en Normandie, accusé de six meurtres, qu'il avoua et dont il eut le bonheur de se repentir. Jeune encore, Lemaire était le chef d'une bande d'assassins, qui étaient devenus la terreur de tout le pays. Sur le banc des assises, après avoir entendu sa condamnation à mort, il se tourna vers son fils, qu'il avait aperçu dans la foule, et lui dit : « Écoute bien : j'ai mal fait ma première Communion, à Paris, dans l'église de Saint-Merri. Depuis, j'ai été de sacrilége en sacrilége, de vol en vol, de crime en crime, et enfin à l'échafaud auquel je suis condamné ! Dieu veuille me pardonner ! »

Dieu veuille pardonner également à tous ceux qui osent insulter au Saint-Sacrement !

## XVIII

**Pourquoi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST demeure ainsi avec nous au Saint-Sacrement.**

On pourrait écrire un gros livre sur ce sujet. Voici les idées principales qui répondent, ce semble, le plus directement à la question.

Notre-Seigneur demeure avec nous dans l'Eucharistie, d'abord pour continuer sur la terre, jusqu'à la fin du monde, l'œuvre de son Incarnation.

Le Fils éternel de DIEU s'est fait homme pour unir DIEU à l'homme, l'homme à DIEU. Il s'est fait homme pour donner DIEU aux hommes, pour mettre DIEU à la portée des hommes. Aussi est-il appelé d'avance par les Prophètes : *Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*.

Ce que DIEU a fait une fois par le ministère de la très-sainte Vierge MARIE, il le fait tous les jours par le ministère non moins admirable de son Église. La Sainte Vierge nous a donné DIEU en enfantant JÉSUS : la sainte Église continue à nous donner DIEU en consacrant sur les autels et en nous donnant le même JÉSUS dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est le même miracle de bonté, de miséricorde et d'amour.

En second lieu, Notre-Seigneur demeure avec nous

sous cette forme visible et sensible de son sacrement, pour être lui-même le centre, la vie de son Église.

Nous sommes composés de corps et d'âme, et il nous faut, pour ainsi dire, un DIEU à la fois visible et invisible. Le Fils de DIEU s'est fait homme, au milieu des temps, afin de satisfaire ce besoin du cœur humain : en JÉSUS, DIEU-Homme, vrai DIEU et vrai Homme, nous trouvons le DIEU qu'il nous faut ; un DIEU éternel, infini, tout-puissant, tout adorable, et en même temps un DIEU que nous pouvons voir de nos yeux, entendre de nos oreilles, toucher de nos mains ; un DIEU qui parle notre langage, dont le cœur est un cœur de chair comme le nôtre, dont la main se lève pour nous bénir, dont la bouche s'ouvre pour nous enseigner, dont les lèvres sacrées nous donnent le doux baiser de l'amour. Or, l'Eucharistie continue ce beau mystère autant que la chose est possible : le Saint-Sacrement est le centre visible de la Religion et du culte du bon DIEU ; c'est lui qui continue sur la terre le rôle de l'humanité visible du Sauveur ; c'est lui qui nous permet de voir, d'approcher, de toucher, de recevoir en nous-mêmes le DIEU que nous aimons et que nous verrons face à face dans le ciel.

La sainte Eucharistie est comme l'âme de nos églises, comme le cœur de notre piété. Ce qui rend les temples protestants si froids, si vides, c'est que JÉSUS-CHRIST n'y est pas. Au contraire, ce qui rend la religion catholique si vivante, c'est la présence de son Seigneur et de son grand Roi sur les autels. Dans nos églises, c'est à l'Eucharistie que tout se rapporte ; et si la Messe est l'acte

principal de toute la Religion, c'est que la Messe produit et donne le Saint-Sacrement.

Troisièmement, Notre-Seigneur demeure jour et nuit présent sur nos autels, afin d'y recevoir les adorations du monde.

Le Saint-Sacrement, c'est JÉSUS-CHRIST ; et JÉSUS-CHRIST, c'est le vrai DIEU vivant. L'autel est, sur la terre, le trône où réside la majesté du vrai DIEU, le lieu où DIEU fait homme attend ses créatures pour recevoir leurs hommages et leurs adorations. C'est là qu'il veut être cherché, trouvé, adoré. C'est là que le ciel s'ouvre pour la terre ; c'est là que DIEU appelle tous ses serviteurs.

C'est encore par sa présence réelle dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ravive incessamment en nous le souvenir de tout ce qu'il a fait pour nous sauver.

En instituant le Saint-Sacrement, il a dit à ses Apôtres, qui furent ainsi ses premiers Prêtres : « Et vous, « toutes les fois que vous ferez ce que je viens de faire, « vous le ferez *en mémoire de moi.* »

En mémoire de moi, c'est-à-dire en souvenir de l'amour infini qui m'a fait descendre sur la terre pour vous apporter le salut et la vie éternelle ; en souvenir de tous mes mystères, de tous mes miracles, de toutes mes paroles, de toutes mes souffrances ; en souvenir de ma naissance à Bethléem, dans l'abandon et la pauvreté ; en souvenir de mon enfance persécutée, de ma vie cachée et obscure à Nazareth ; en souvenir de toute ma vie pu-

blique et de la douloureuse Passion qui a couronné mon sacrifice de trente-trois ans ; en souvenir de mes larmes et de mon agonie, de ma condamnation, de mes outrages, de ma sanglante flagellation, de ma couronne d'épines ; en souvenir de mon crucifiement et de ma mort, de ma sépulture, de mes anéantissements ; en souvenir de ma résurrection triomphante et de mon ascension dans les cieux ; enfin, en souvenir de ce second avénement, où je reviendrai plein de gloire et de majesté, pour accomplir mon mystère, pour venger et glorifier mon Église, pour juger les justes et les pécheurs, les vivants et les morts.

Voilà ce que nous rappelle chaque jour Jésus présent lui-même au milieu de nous dans son Eucharistie. À Noël, c'est lui, l'Enfant-Jésus, qui est là, devant nous, que nous adorons, que nous recevons en communiant ; au Vendredi-Saint, c'est encore Jésus, Jésus crucifié ; à Pâques, c'est Jésus ressuscité ; et ainsi de suite, à toutes les fêtes qui composent la liturgie de l'Église.

Le Dieu de l'Évangile, le doux Jésus de Madleine et de Zachée, le divin Prédicateur du sermon de la montagne et du sermon de la Cène, est là en personne, présent et vivant, tout près de nous. Oh ! qu'il est bon de méditer à ses pieds le divin Évangile, où il a consigné pour nous ses actes et ses paroles !

Ainsi, Notre-Seigneur est au Saint-Sacrement pour nous empêcher de l'oublier, et comme un *mémorial* perpétuel de son incarnation, de sa rédemption et de sa grâce.

Une autre raison qui fixe ainsi notre miséricordieux Sauveur au milieu de nous, c'est le besoin que nous avons, et qu'il connaît si bien, d'un consolateur, d'un ami intime, d'un refuge, d'un médecin, d'un confident au milieu de toutes nos peines et de toutes nos douleurs. Jésus, au Saint-Sacrement est tout cela pour nous; à ses pieds, nous allons nous reposer de toutes nos fatigues. Quand notre cœur est trop gros, trop plein de larmes, nous allons pleurer près de lui; quand les hommes nous abandonnent, quand leur méchanceté nous poursuit et nous décourage, nous avons là, tout près de nous, l'ami fidèle qui ne trompe pas. Aussi devrait-on écrire, en lettres d'or, sur tous les tabernacles, l'invitation si tendre consignée dans l'Évangile : « *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et moi je vous soulagerai!* »

Le Saint-Sacrement est le rendez-vous de tous les cœurs, la source à laquelle les âmes, comme de belles petites colombes, vont se désaltérer et se rafraîchir; le foyer de la prière et de la ferveur; c'est, en un mot, le centre de tout et la vraie vie du chrétien ici-bas.

C'est le rendez-vous du ciel et de la terre : en Jésus, et en Jésus seul, nous nous unissons à ceux que nous avons aimés sur la terre et qui ne sont plus. On ne s'unit jamais plus intimement à la Sainte Vierge, aux Anges, aux Saints du ciel et aux âmes saintes du Purgatoire, qu'en s'approchant de Jésus au Saint-Sacrement, et surtout en le recevant dans la communion.

Oui, dans la communion ; car notre divin Maître demeure tous les jours au milieu de nous dans le Pain eucharistique, pour être lui-même et en personne la nourriture de nos âmes. Par sa grâce, JÉSUS-CHRIST est la vie de notre âme : par l'Eucharistie, il se fait notre Pain de vie. De même que notre corps ne peut vivre sans nourriture, de même aussi la vie de notre âme a besoin de s'alimenter pour ne point défaillir. Le Saint-Sacrement est la nourriture *nécessaire* des chrétiens : « Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si « vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en « vous. » Ce sont les propres paroles de Notre-Seigneur.

Oh ! quelle grande merveille de l'amour du bon DIEU ! Non content de venir à nous, de nous bénir, de nous promettre son Paradis, il veut être et il est réellement l'aliment de nos pauvres âmes ! Oui, l'aliment, et l'aliment quotidien : si nous le voulons, nous pouvons tous les jours nous nourrir de DIEU, unir notre chair infirme et misérable à la vraie Chair du bon DIEU, notre sang au vrai Sang de JÉSUS, notre pauvre âme à l'Ame très-sainte de ce Sauveur, notre humanité à son humanité et à sa divinité !... Nous pouvons tous les jours nous incorporer dès ici-bas le divin Fils de MARIE et ne plus faire qu'un avec lui.

La communion : voilà le but final de la présence de JÉSUS au milieu de nous dans l'Eucharistie. Il n'est là sur l'autel, entre les mains de ses Prêtres ; il ne repose jour et nuit dans son Tabernacle, que pour entrer en

nous, que pour venir se reposer en nous et nous remplir de lui-même.

Telles sont, si je ne me trompe, les principales raisons pour lesquelles notre Sauveur, réellement présent dans l'Eucharistie, demeure au milieu de son Église, comme un roi au milieu de ses sujets.

Conçoit-on que tant d'amour soit payé par tant d'ingratitude ! On dirait, en vérité, que nous n'avons pas de foi. Nous devrions tous les jours aller adorer Jésus dans son grand sacrement et lui rendre là tous nos devoirs d'amour, de reconnaissance, de piété, de prière ; nous devrions passer avec bonheur à ses pieds tout le temps que nous perdons en bavardage et en frivolités ; nous devrions recourir à lui à tout propos, pour nos besoins et pour ceux du monde entier. Si nous avions une foi vive, nous ferions comme tant de bons chrétiens qui trouvent moyen d'assister à la Messe tous les jours, ou presque tous les jours ; de communier souvent ; de rendre au Sauveur dévouement pour dévouement, amour pour amour.

Si nous avions une foi vive, nous respecterions profondément nos églises ; nous ferions toutes sortes de sacrifices pour les orner et les rendre dignes de Jésus-Christ ; rien ne serait épargné... La nudité honteuse de tant d'églises, le dénuement de tant de sanctuaires, qu'est-ce, sinon le témoignage accusateur de notre peu de foi ?

## XIX

**La foi et l'esprit de foi au Saint-Sacrement.**

Il y a une grande différence entre *la foi* et *l'esprit de foi* au Saint-Sacrement ; et c'est sur ce point, mon très-cher lecteur, que j'appellerai votre attention en terminant cette causerie.

Vous avez la *foi* ; vous croyez très-sincèrement en la présence de votre Sauveur au Saint-Sacrement : oh ! oui, certes ! Vous n'êtes ni un incrédule, ni un hérétique, et vous aimeriez certainement mieux mourir que d'apostasier. Vous avez la *foi*, mais avez-vous l'*esprit de foi* ? Avez-vous, en la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, cette *foi vivante, pratique, efficace*, dont les vrais chrétiens vous donnent l'exemple ? Si vous ne l'avez pas, ou du moins si vous ne l'avez pas suffisamment, voici ce qu'il faut faire pour l'acquérir :

D'abord, priez. Demandez souvent, demandez de tout votre cœur à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il daigne augmenter en vous la *foi* au Saint-Sacrement. Ses Apôtres lui adressèrent un jour cette simple et naïve prière : *Seigneur, augmentez en nous la foi,* » Dites-le-lui de même, avec autant de sincérité, avec autant d'humilité et de confiance.

La *foi* est, en effet, une *grâce* que nous ne pouvons pas nous donner, qui vient de Dieu, et que Dieu n'accorde

qu'aux hommes de bonne volonté. C'est comme la lumière ; elle nous vient du ciel, et si DIEU ne nous la donnait, nous aurions beau ouvrir les yeux comme des portes cochères, nous n'y verrions pas.

Demandez donc au bon Sauveur une foi vive au Saint-Sacrement. Il a dit en son Évangile : *Demandez, et vous recevrez.* » On ne prie pas assez ; et c'est souvent pour cela qu'on n'a pas la foi, ou du moins qu'on n'a point l'esprit de foi.

Mais, notez-le bien, pour que la lumière de la foi puisse pénétrer jusqu'au fond de votre âme, il faut que vous n'y mettiez pas obstacle. Toutes les passions mauvaises, la haine, la gourmandise, la luxure, l'égoïsme, l'envie, l'avarice, l'orgueil surtout, sont autant d'obstacles qui arrêtent, en tout ou en partie, la grâce de la foi : les âmes souillées sont comme ces carreaux couverts de poussière, de toiles d'araignées et d'ordures, que les rayons du soleil ne peuvent plus traverser.

La pureté du cœur, la pureté et la sincérité des bonnes intentions : voilà donc une seconde condition indispensable pour recevoir la grâce de l'esprit de foi, que DIEU nous présente. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur !* a-t-il dit ; *ce sont eux qui verront DIEU.* » Ceux qui ont le cœur pur, ceux qui cherchent sincèrement et qui aiment véritablement la lumière ; ceux-là, et ceux-là seuls, *verront DIEU*, réellement présent dans le mystère eucharistique.

Il y en a qui demandent la foi, avec grand'peur de

l'obtenir : ils sentent qu'une foi vive oblige vivement ; et au fond ils ne se soucient guère d'embrasser une vie chrétienne plus parfaite, de quitter des habitudes commodes de laisser-aller, de négligences et de plaisirs ; ce ne sont pas là des cœurs purs ; aussi leur prière demeure-t-elle sans effet.

Ayez plus de courage que ces gens-là ; et soyez bien déterminés à suivre le bon DIEU dès qu'il daignera se montrer. N'ayez pas peur d'être trop bons : meilleur on est, plus on est heureux

Outre les obstacles qui pourraient venir du cœur, ayez encore bien soin d'écartier ceux qui pourraient venir de l'esprit : je veux parler surtout de l'ignorance. Cherchez à vous instruire de plus en plus des choses de la foi ; dans vos difficultés, consultez quelque prêtre, non-seulement bon et pieux, mais encore éclairé, instruit, capable de vous faire avancer dans la connaissance de JÉSUS-CHRIST. Quand on a l'amour de la vérité, plus on scrute les mystères du christianisme, et en particulier le mystère du Saint-Sacrement, plus on y trouve de lumières, de magnificences et d'harmonies : et c'est là une des preuves les plus splendides de la divinité de la Religion,

Enfin, mon bon lecteur, croyez-moi : si vous voulez obtenir de DIEU une foi très-vive au Saint-Sacrement, recevez-le souvent dans de bonnes communions.

La sainte Communion est la source de toutes les grâces : avant tout, elle nous est donnée pour fortifier notre foi et

pour la perfectionner. Quand on ne communique pas assez, la foi s'assablit et devient peu à peu si languissante, qu'on la croirait morte. Communiez, communiez pieusement, communiez souvent ; et vous verrez bientôt votre foi se développer, comme une plante que l'on arrose et dont on soigne la culture. Ce qui a préparé notre pauvre France à recevoir le venin de l'incrédulité et de l'indifférence, c'a été la perfide hérésie du jansénisme, qui, sous prétexte de respect, a tenu les âmes éloignées de la communion.

Hâtons-nous de revenir puiser la vie à la source unique de la vie : l'esprit de foi, et avec lui la régénération religieuse, rentreront dans nos églises lorsque la sainte Communion y ressuscitera et y sera pratiquée avec amour.

Ainsi donc, prière, bonne volonté, pureté de cœur, instruction religieuse, fréquentation de la Communion : tels sont, mon cher lecteur, les moyens que je vous engage à prendre, afin d'obtenir du bon Dieu la grâce d'une foi vive en sa présence, très-réelle et très-sainte, dans la divine Eucharistie.

Béni soit le Dieu d'amour qui nous y nourrit de sa Chair et de son Sang ! Bénie soit la Sainte Église qui nous présente le Pain de vie ! et bénie soit également l'Immaculée, très-douce, très-bonne et très-sainte Vierge MARIE, qui la première nous a donné Jésus-Christ, notre Sauveur !

Paris, 8 décembre 1865, fête de l'Immaculée-Conception.

---

# PRIE-DIEU

POUR

L'ADORATION DU SAINT-SACREMENT



## P R É F A C E

---

Il y a beaucoup de personnes très-récllement pieuses, mais peu habituées à prolonger leur prière, qui ne savent trop comment s'y prendre pour passer utilement et saintement une heure devant le Saint-Sacrement.

J'ai pensé leur rendre service, en leur ouvrant quelques vues et en leur suggérant quelques moyens fort simples de s'occuper au pied des autels.

Je leur offre ce petit livre comme on offre un *prie-DIEU* à son voisin, agenouillé sur la dalle et fatigué de cette posture.

Voici donc un petit *prie-DIEU*, un appui spirituel destiné à vous faciliter la prière.

*Unde pascor, inde pasco,* disait jadis saint Augustin. *Ce dont je me nourris, j'en nourris les autres.* C'est ce que je fais ici ; je propose avec simplicité à votre piété, bon lecteur, ce que je sais par expérience être doux et utile à l'âme.

Il ne faut pas *lire* ces quelques pages ; il les faut *méditer* et *pratiquer* : cet opuscule étant uniquement pratique.

Je demande à mon bon Maître de s'en servir pour

vous unir à lui, pour vous faire goûter plus intimement la prière au pied des autels, et pour vous faire tirer du saint commerce de Jésus dans l'Eucharistie des fruits de sainteté de plus en plus abondants.

Que la Vierge Immaculée daigne le bénir, elle qui ne méprise pas les petites choses ; qu'elle daigne surtout vous bénir, cher et pieux lecteur, et qu'elle vous inspire de vouloir bien vous souvenir de moi, durant vos heures d'adoration !

† G. S

# P R I E - D I E U

POUR

## L'ADORATION DU SAINT-SACREMENT

---

### **Avant l'Adoration.**

Après l'assistance à la Messe et la sainte Communion, qui sont les deux grands actes chrétiens et eucharistiques, il n'est pas de pratique pieuse plus sanctifiante, plus catholique, que l'adoration du Saint-Sacrement.

Chacun sait que la divine Eucharistie est perpétuellement conservée dans chacune de nos églises. Lors même qu'elle ne serait point exposée solennellement, elle demeure toujours dans le tabernacle, comme le centre vivant de la piété des fidèles. Il faut avoir bien peu de foi, bien peu de sentiment chrétien, pour laisser passer un seul jour sans aller rendre visite à ce bon Dieu qui nous aime tant, et qui nous laisse, dans le Saint-Sacrement, le gage tendre de son amour.

Une lampe, perpétuellement allumée, est l'indice de la présence du Saint-Sacrement dans le tabernacle. Cette lampe est, dans la pensée de l'Église, le symbole du chrétien, qui doit désirer d'être ainsi, devant Jésus, un véritable adorateur, tout brûlant d'amour et tout illuminé par la foi. Les adorateurs fidèles du Saint-Sacrement sont les lampes vivantes de l'Église. Il faut qu'ils soient tout or par la charité, et tout argent par l'innocence; il faut que leur prière soit toute suave et toute dans l'onction du Saint-Esprit, comme cette huile pure qui se consume en présence de Jésus.

L'adoration du Saint-Sacrement exige une vie chrétienne et recueillie comme préparation éloignée. Si nous sommes distraits au pied de l'autel, bien souvent la faute en est à nous-mêmes et à l'ensemble de notre vie trop mondaine. Il est vrai qu'à son tour l'adoration nous aide à vivre chrétiennement. C'est donc au pied des autels qu'il faut aller avec grande confiance demander au miséricordieux Sauveur ce qui nous manque pour le bien servir.

Recueillez-vous doucement en entrant dans l'église. Aidez-vous pour cela de la récitation de quelque pieuse prière, du psaume *Miserere*, par exemple, ou bien, comme saint Thomas d'Aquin, de la récitation d'une partie du *Te Deum*. Ce grand Saint, si dévoué à la gloire du Saint-Sacrement, disait toujours en entrant dans l'église, et en faisant la genuflexion : *Tu Rex gloriæ, Christe; tu Patris sempiternus es Filius*, et le reste du *Te Deum*.

Autant que votre santé vous le permettra, faites l'adoration à genoux. On prie bien mieux à genoux que debout ou assis. Cependant, prenez garde de trop vous fatiguer ; le malaise du corps nuit souvent beaucoup au recueillement de la prière, et sainte Thérèse, que personne ne soupçonnera certes de délicatesse, recommande d'éviter les postures incommodes en priant. En tous cas, commencez et terminez toujours l'adoration à genoux ; et lorsque vous êtes obligé de vous asseoir devant Notre-Seigneur, tenez-vous à ses pieds comme Marie-Madeleine, avec grande humilité, amour et révérence.

Si vous le pouvez, restez longtemps devant le Saint-Sacrement.

Il faut du temps pour se recueillir et se mettre en oraison. La ferveur est certainement la qualité la plus indispensable de la prière ; mais quand à la qualité on peut joindre la quantité, les fruits de l'adoration sont infiniment plus profonds et plus durables. N'entendons-nous pas Notre-Seigneur nous adresser, du fond de son tabernacle, le reproche qu'il faisait aux Apôtres de Gethsémani : *Ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi ? — Non potuistis una hora vigilare mecum ?*

La prière, et surtout la prière devant le Saint-Sacrement, est, après la Communion, l'acte le plus excellent, le plus utile dont nous soyons capables sur la terre ; et le temps que nous donnons, ou plutôt que nous rendons au bon Dieu, est sans comparaison le mieux employé.

Tenez-vous, pendant tout le temps de l'adoration, le plus profondément recueilli qu'il vous sera possible, non

point par contention d'esprit, mais par amour et par union intérieure à Jésus. Il n'est là sur l'autel que pour mieux être en vous, ou plutôt pour que vous soyez mieux en lui. L'union, la vie intérieure, est le but unique de tous les exercices extérieurs de la Religion. Veillez surtout sur vos regards : les cérémonies religieuses, bien qu'elles soient faites pour exciter le respect et la dévotion, ne doivent cependant pas distraire de ce qui est mille fois plus important.

Avant tout, mettez-vous par la foi en présence du divin Maître. Il est là devant vous, aussi réellement présent sur l'autel que vous êtes vous-même réellement présent à ses pieds. Il vous voit, il vous entend, il vous écoute, il vous bénit, il vous aime.

*Le pain que je vous donnerai*, disait-il en promettant l'Eucharistie, *le pain que je vous donnerai, c'est ma Chair, qui sera livrée pour le salut du monde.* — *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* Et, exécutant sa promesse, au jour de la Cène, il donne le pain mystérieux et le change en son Corps, disant : *Prenez et mangez-en tous ; car CECI EST MON CORPS.* — *IUOC EST ENIM CORPUS MEUM.*

Jésus est le bon Dieu, la Vérité incarnée ; sa parole est la Lumière, et elle opère ce qu'elle signifie. Il dit : *Ceci est mon corps* ; donc ceci est son Corps. Je le crois, je l'adore, je le sais. Je crois à sa parole ; je m'anéantis devant les mystères de son amour tout-puissant.

Commencez toujours l'adoration par vous renouveler de la sorte dans l'esprit de foi en la présence très-réelle

du bon DIEU dans la sainte hostie consacrée. Si trop souvent notre prière est languissante, même au pied des autels, c'est faute d'esprit de foi vivante et ardente.

**Simple contemplation de la présence de Jésus.**

Vivement pénétré de la présence du divin Sauveur, vous n'aurez peut-être pas besoin d'une autre pensée pour vous recueillir et vous nourrir pendant votre heure d'adoration, et il vous suffira, de temps à autre, de vous renouveler en ce souvenir.

« O mon Seigneur JÉSUS, Fils éternel de DIEU et de ta Vierge MARIE, ceci est votre Corps. Je vous adore donc et m'anéantis devant vous dans le sentiment d'un très-profound amour.

« Enfant-JÉSUS, vous êtes ici comme jadis en l'humilité de la crèche. Je m'unis à la Vierge MARIE, à saint Joseph, aux bergers et aux rois pour vous adorer.

« JÉSUS agonisant, JÉSUS trahi, JÉSUS souffleté, JÉSUS blasphémé, JÉSUS flagellé, JÉSUS couronné d'épines et bafoué, JÉSUS crucifié, JÉSUS mourant, JÉSUS mort et enseveli au saint Sépulcre, je me prosterne devant vous, ô mon Amour crucifié, ô rédemption de ma vie.

« JÉSUS ressuscité, triomphateur, vainqueur de Satan, JÉSUS éternellement glorifié en la gloire du Père par le

Saint-Esprit, je suis ici devant vous, vous suppliant d'augmenter la lumière de ma foi et les ardeurs de mon amour. *Adauge nobis fidem*; donnez-moi *les yeux illuminés du cœur*, afin que ma foi soit vivante et non point morte ou endormie. »

Faites ainsi de temps à autre un acte de foi et d'adoration; Notre-Seigneur lui-même illuminera votre intelligence, et y produira de ces impressions divines que les chrétiens connaissent.

Surtout produisez ces actes avec une grande suavité de cœur et dans la paix de l'amour : *Pax Christi exultet in cordibus vestris*. — *Que la paix du Christ se réjouisse en vos cœurs*. A l'adoration la plus profonde doit toujours se joindre, dans la prière chrétienne, le sentiment prédominant de la joie, de la douceur et de la paix.

### **Les Litanies du saint Nom de JÉSUS.**

Une excellente prière aux pieds du Saint-Sacrement est la récitation méditée des Litanies du saint nom de Jésus. Récitation *méditée*, approfondie, comme doit être faite, pour être utile, toute récitation de prières vocales. Il est très-bon de réciter ces prières, de les prononcer avec les lèvres, afin de mieux fixer l'esprit; mais il est encore plus nécessaire de s'en nourrir l'intelligence et le cœur en les méditant devant Jésus.

Cette simple prière : *Miserere nobis, — ayez pitié de nous*, donne aux Litanies un charme incomparable de simplicité. C'est le cri de l'amour humble. Un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, qui se croyait seul aux pieds de Notre-Seigneur, dans une petite chapelle de son couvent de Rome, fut entendu répétant, durant toute sa prière, cette seule parole : *Jesu, miserere ! — Jésus, ayez pitié !*

Les meilleures Litanies sont celles que l'on compose soi-même, dans le sentiment de l'adoration et de la piété. « *Jésus, notre Amour, ayez pitié de nous.* »

« *Jésus, notre Vie intérieure et éternelle, ayez pitié de nous ;* »

« *Jésus, Dieu vivant et unique, Créateur de tout ce que je vois ici, de tout ce que je suis et de tout ce que j'ai, ayez pitié de nous.* »

« *Jésus, oublié par tout le monde, blasphémé par les incrédules et les impies, ayez pitié de nous.* »

« *Jésus, que nous aimons si peu et que nous devrions tant aimer, ayez pitié de nous ;* » et autres invocations semblables. Les plus simples et les plus cordiales seront toujours les meilleures, et il les faut répéter tant que l'on y trouve de la saveur.

#### **Les Psaumes et les Prières liturgiques.**

Les formules de prières par excellence, aux pieds du Saint-Sacrement, comme partout ailleurs, sont les

## Psaumes et les prières authentiques de l'Église.

Il est grandement à désirer que l'on récite ces prières, dans la langue latine, qui est la langue de l'Église ; la traduction leur enlève presque toujours de leur vie et de leur profondeur. Ce conseil est de saint François de Sales.

Les Saints ne connaissaient pour ainsi dire d'autres prières que le Psautier. Beaucoup le savaient par cœur, et le récitaient presque continuellement. Sous chaque verset, sous chaque parole, à la lumière divine, ils découvraient Notre-Seigneur.

Si vous comprenez le latin, et si Notre-Seigneur vous donne de goûter les Psaumes, que remplit son Esprit, ne vous lassez pas de les dire et de les redire aux pieds de Celui qui en est l'âme et le sujet. Demandez-en l'intelligence à Jésus, notre lumière, qui les a inspirés. Revenez surtout à l'admirable psaume cxviii : *Beati immaculati in via*, que l'Église met chaque jour sur les lèvres de ses ministres, aux *Petites Heures* de l'Office.

Le Missel et le Bréviaire offrent encore à la piété une source inépuisable d'incomparables prières ; entre autres, le *Gloria*, le *Credo*, les *Préfaces*, les *Hymnes*, les *Collectes* et l'Office tout entier du Saint-Sacrement, composé par saint Thomas.

L'affaiblissement de la foi et de l'esprit catholique fait négliger d'une manière désolante ces grandes sources de la prière des chrétiens, et beaucoup de fidèles ne rougissent pas de leur préférer des formules sans inspiration, sans grandeur, d'invention tout humaine, et étrangères à la tradition de l'Église.

### Méditation du saint Évangile.

Si vous aimez la *méditation* proprement dite, une excellente manière de tirer parti de vos heures d'adoration sera la lecture méditée du saint Évangile ou des Épîtres des Apôtres.

Avant de commencer, demandez avec humilité et confiance au divin Maître de vous faire comprendre ce que vous allez lire et de nourrir votre âme de sa vérité. *Da mihi intellectum et vivam, — Domine, da mihi bibere.*

Suivant fidèlement l'attrait que DIEU vous donnera, goûtez les paroles de vie, selon la mesure de votre grâce, tantôt au moyen d'une lecture plus considérable et d'une impression générale de la vérité, tantôt en scrutant chaque parole, et en approfondissant tous les sens. *Etiam singularum syllabarum oportet nos esse scrutatores*, disait jadis saint Ambroise. *Il nous faut scruter chacune des syllabes de la parole de DIEU.*

Le Sermon sur la montagne, l'Évangile tout entier de saint Jean, et, dans cet Évangile, le sermon eucharistique des chapitres XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> doivent surtout être médités.

Entre les Épîtres de saint Paul, celles aux Éphésiens, aux Colossiens et aux Philippiens, ainsi que celle aux Hébreux, sont capables, plus encore peut-être que les

autres, d'élever l'âme en JÉSUS-CHRIST, et d'inonder à la fois l'intelligence et le cœur des sources d'eau vivantes qui, du mystère de l'Incarnation, jaillissent pour nous à la vie éternelle.

La méditation de l'Écriture sainte tire une grâce toute particulière de la présence du Saint-Sacrement. Qu'il est doux et bon, lorsqu'aux pieds de l'Eucharistie on lit quelques-unes de ces pages divines, où sont exposés les mystères, les paroles et les actions de DIEU incarné, de lever les yeux sur le sacrement d'amour qui à la fois nous présente et nous voile ce même JÉSUS, ce même Fils de DIEU et de la Vierge MARIE, dont parlent les saints Livres ! Muet dans le Sacrement, il nous parle dans l'Écriture. Il existe donc une intime union entre le Saint-Sacrement et la Parole de DIEU.

**LA PASSION****DE NOTRE-SEIGNEUR**

Ranimez votre foi et souvenez-vous que JÉSUS, dont vous venez de méditer les souffrances, est là présent dans l'Eucharistie, réellement, personnellement et avec tous ses mystères glorifiés.

« JÉSUS, mon Sauveur, j'adore vos souffrances et je déteste mes péchés qui en ont été la cause.

« MARIE, mère de JÉSUS, et ma mère, vous avez contemplé les douleurs de mon DIEU ; convertissez-moi et convertissez tous les pécheurs. Obtenez-nous un profond repentir. »

*I. La sainte Cène et le sacrilège de Judas.* JÉSUS, sachant que l'heure de la rédemption est arrivée, institue le sacrifice et le sacrement de la divine Eucharistie. Il institue le mystère de l'amour, avant de nous donner le grand témoignage de l'amour, qui est le témoignage du sang. L'insidèle Judas le trahit.

Prions pour les sacriléges, et réparons leurs crimes par la pureté de notre amour et par l'ardeur de nos prières. Faites, Seigneur, que je ne communie jamais

indignement, ni même avec tiédeur. — *Pater.* — *Ave.*

**II. *L'Agonie du jardin des Olives.*** Jésus commence sa Passion par la prière. À son exemple, je dois chercher dans la prière, et dans la prière persévérande, la force et la sainteté. Il prie pour moi, il pleure pour moi, il souffre pour moi ; et moi, lâche et ingrat, je dors comme les Apôtres ; je ne puis veiller une scule heure avec Lui, aux pieds de son Sacrement. *Una hora non potuistis vigilare mecum ?*

Par votre agonie et votre sainte prière, accordez-moi, divin Jésus, la grâce de la persévérance et de la ferveur dans la prière. Soutenez-moi dans les sécheresses. — *Pater.* — *Ave.*

**III. *Jésus est garrotté et insulté par les Juifs.***

Le doux Agneau de Dieu, abandonné par ceux qu'il aimait, se livre à l'impie Judas et aux satellites. On le lie comme un malfaiteur, on le frappe, on le blasphème.

Abandonné de tant d'âmes qu'il aime, Jésus est là dans le Saint-Sacrement, et je dois, par mon amour, compenser ce cruel oubli. Je dois compenser ces insultes par mes louanges, ces blasphèmes par mes adorations, ces liens par la liberté de mon obéissance. — *Pater.* — *Ave.*

**IV. *Jésus souffleté devant Anne.***

Un misérable frappe le Seigneur au visage.

Jésus, humble et doux de cœur, donnez-moi votre patience dans les affronts et dans les injures. Vous êtes mon Maître, et le disciple n'est pas au-dessus du Maître. S'ils vous ont persécuté, ils me persécuteront. Comme vous, je dois pardonner et souffrir en silence. Donnez-moi la patience et la douceur, et pardonnez à ceux qui me font du mal. — *Pater.* — *Ave.*

#### *V. Jésus devant Caiphe.*

Solennellement interrogé par le grand prêtre, Jésus se déclare le Fils de Dieu.—*Es-tu le Christ, Fils du Dieu vivant?* — *Oui, tu l'as dit, je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme venir dans la gloire céleste.*

Je crois en vous, ô Dieu caché. Augmentez la foi dans le cœur de vos fidèles. Éclairez ceux qui ne vous connaissent pas ; convertissez les hérétiques et tous les impies.

Dieu a souffert et est mort pour moi ! *Sic nos amantem quis non redamaret ?* — *Pater.* — *Ave.*

#### *VI. Jésus traité comme un fou par Hérode.*

La fausse sagesse et la philosophie mondaine méprisent la folie de la Croix. Le divin Maître n'a cependant pas d'autre sagesse, et moi non plus je n'en veux point avoir d'autre. L'humble obéissance, voilà ma vraie liberté et ma vraie grandeur ; la douceur et le sacrifice, voilà ma seule force ; la pauvreté de cœur, voilà mon trésor et ma richesse. Dieu seul, Jésus seul, voilà toute ma prétention, toute ma science, toute ma vie. *Nihil scire*

*nisi JESUM CHRISTUM et hunc crucifixum. — Pater. — Ave.*

### VII. Jésus couronné d'épines.

O Jésus couronné d'épines, votre front déchiré et sanglant expie ces continuelles pensées de fausse gloire, ce frivole désir d'obtenir l'approbation des hommes. Autant de vanités de ce genre en mes pensées, autant d'épines au front de mon Rédempteur. Son front ensanglanté m'avertit d'y renoncer et de les combattre.

Donnez-moi, Seigneur, la véritable humilité de cœur.  
— *Pater. — Ave.*

### VIII. Jésus flagellé.

Mon Sauveur expie en sa chair innocente tous les péchés de la chair. O DIEU, combien pour ma part n'ai-je point à me reprocher d'avoir été votre bourreau ! Vierge MARIE, qui avez été témoin de ces expiations épouvantables, obtenez-moi de DIEU votre Fils une parfaite pureté, et convertissez à lui tant de pauvres pécheurs qui se laissent entraîner par les séductions des mauvais plaisirs.  
— *Pater. — Ave.*

### IX. Jésus porte sa croix.

Condamné à mort, le Christ porte sa Croix. Cette Croix, c'est moi-même, moi qui l'ai crucifié, moi qu'il aime et qu'il vivifie par sa Rédemption. A son exemple, il faut que je porte la Croix, me supportant moi-même avec toutes mes imperfections et toutes mes langueurs. Il faut

que je porte ma Croix, qui est devenue la Croix de Jésus, les souffrances, les injustices, les humiliations, les maladies et la mort elle-même.

Donnez-moi votre patience et votre courage, ô très-saint Rédempteur. — *Pater.* — *Ave.*

## X. Jésus crucifié.

— *Mon père, pardonnez-lur, ils ne savent ce qu'ils font.*

*Aujourd'hui, tu scras avec moi dans le Paradis.*

*Femme, voici ton fils. — Voici ta mère.*

*Consummatum est. — Tout est consommé.*

Je m'unis à la Sainte Vierge, que vous me donnez pour mère ; à la pénitente et très-sainte Marie-Madeleine, votre brebis retrouvé ; au bon larron, le converti du Calvaire ; à saint Jean, votre disciple fidèle, ô doux Jésus ; et je vous supplie, par les mérites divins de votre Passion et de votre mort, d'avoir pitié de mon âme, de me pardonner mes péchés et de me faire mourir en ce moment même si je dois jamais encore me séparer de vous. Accordez-moï une sainte vie, et une sainte mort, et une sainte éternité. — *Pater.* — *Ave.*

## XI. Jésus au tombeau.

Voici mon modèle. *Mortuus sum et vita mea est abscondita cum Christo in Deo. — Je suis mort, et ma vie est cachée en Dieu avec le Christ.* En ce monde, je dois m'appliquer sans cesse à mourir à moi-même et à me re-

noncer. Là est la vraie vie. C'est tout le christianisme, c'est toute la sainteté.

O Jésus, mort et enseveli, donnez-moi l'amour de l'obscurité, de la retraite et du silence. Que je meure au monde et à moi-même, afin que vous seul viviez en moi. — *Pater.* — *Ave.*

## XII. Résurrection du Sauveur.

Jésus est la Vie. Sa divinité ressuscite son humanité, l'arrache à Satan, prince de la mort. Il triomphe, et désormais il ne peut plus mourir. Dans le Baptême, il m'a ressuscité ; mais, hélas ! je suis mort depuis ; et combien de fois ! et quelles morts ! La bonté divine, qui est sans mesure, m'a rendu de nouveau à la vie ; désormais je ne veux plus la perdre. *Resurgens jam non moritur.* Je veux être un chrétien véritable, un disciple vivant, un digne frère de Jésus ressuscité. Et pour cela je prends la résolution de persévérer dans la prière, dans la fréquentation fervente des sacrements et dans la fuite du monde et de ses vanités. — *Pater.* — *Ave.*

*Regina cœli, lætare, alleluia.*

## Les sept Paroles.

Renouvez votre foi en la présence de votre Rédempteur dans l'Eucharistie.

— *Ave, verum Corpus natum de MARIA Virgine, vere*

*passum, immolatum in cruce pro homine.* Salut, ô vrai Corps né de la Vierge MARIE ; salut, ô Corps de mon DIEU, qui avez souffert, immolé sur la croix pour sauver l'homme.

Je viens ici méditer les paroles que vos lèvres adorables ont laissé tomber sur le monde durant l'agonie du Calvaire. Que chacune de ces paroles me perce le cœur d'un amour si pur pour vous, ô JÉSUS, que je ne sorte d'ici que ressuscité et totalement purifié par un parfait repentir.

I. JÉSUS est suspendu à la croix. Sa mère est à ses pieds, abîmée dans la douleur. Saint Jean, Marie-Madelcine, les saintes femmes, sont auprès de la croix. JÉSUS est crucifié entre deux voleurs qui le blasphèment. Le Calvaire est couvert de pharisiens et de houreaux : « Eh bien ! toi qui prétends détruire le temple de DIEU et le rebâtir en trois jours, descends donc maintenant de ta croix ! Voyez-le, il sauve les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! — S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et alors nous croirons en lui ! »

PATER, DIMITTE ILLIS, NESCIUNT ENIM QUID FACIUNT. *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Oh ! non ! nous ne savons pas ce que nous faisons quand nous péchons contre vous, Seigneur. Nous ne savons pas, ou du moins nous ne réslechissons pas que nous sommes déicides, tout autant que ces misérables Juifs qui ont été l'instrument de vos douleurs. C'est moi qui vous ai crucifié, qui vous ai flagellé, qui vous

ai brisé et rejeté, toutes les fois que j'ai péché. Pardonnez-moi, mon Père et mon Dieu, car je ne savais alors ce que je faisais.

Pardonnez en ce moment à tant de blasphémateurs, de pécheurs de toute espèce, qui ne croient pas en vous, qui se raillent de vous et de votre croix, et de votre Mère, qui blasphèment votre Eucharistie, et qui seraient tentés de dire, en vous voyant sur nos autels : « Eh bien ! toi que les chrétiens adorent, fais donc un miracle, soulève le voile de ton Sacrement ; alors seulement nous croirons en toi ! » Immobile sur l'autel comme sur la croix en présence des impies, vous ne vous manifestez qu'à vos amis, dont le cœur est pur. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Je crois en vous, ô Christ, Fils du Dieu vivant ! Malgré l'humilité de l'Eucharistie, je vous reconnaissais ici pour mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus et Deus meus !* Je suis de ces bienheureux que vous avez préconisés vous-même et qui croient sans avoir vu. *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! Beati qui non viderunt et crediderunt !*

— Demandez, en récitant quelque prière vocale, le renouvellement de l'esprit de foi dans le monde, le pardon des blasphémateurs, la conversion des Juifs. Renouvelez-vous aussi dans la ferme volonté de pardonner à tous ceux qui vous font du mal, et priez pour vos ennemis.

II. A cette douce et adorable parole : *Mon père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font !* le cœur de

Dismas, le voleur crucifié à la droite du Christ, fut touché d'un subit repentir.

A tant d'amour, à tant de miséricorde, il reconnut son Dieu, et, première conquête de la croix du Sauveur, il cessa tout à coup ses blasphèmes, et tournant vers Jésus des yeux baignés de larmes : « Seigneur, lui dit-il avec une humble confiance, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ! » — Jésus lui répondit : *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis!*  
*HODIE MECUM ERIS IN PARADISO.*

O Sauveur, que de pauvres pécheurs ont été consolés par cette divine réponse ! que de chères et saintes larmes elle a fait verser ! quelle puissance elle donne au repentir ! Mais aussi quelle foi prodigieuse dans ce grand pénitent du Calvaire ! Il n'a devant lui qu'un homme défiguré, couvert de sang, pendu comme lui à un gibet infâme ; et, à travers tous ces voiles, il reconnaît son Dieu

Dieu de l'Eucharistie, vous êtes moins caché pour ma foi que vous ne l'étiez aux yeux du larron sur la croix du Calvaire. Avec lui et comme lui, je crois et j'espère en vous ; souvenez-vous de moi dans votre royaume. Vous me répondez au fond du cœur comme à ce pécheur : *Mecum eris in Paradiso.* — Tu entreras dans mon Paradis.

Oui, je l'espère, j'irai au Paradis, si j'ai le courage de persévérer avec vous sur le Calvaire. Oui, j'irai au Ciel, si je suis doux et humble de cœur, pénitent, mortifié et chaste. J'irai au Ciel, si je demeure, sur cette terre, fidèle à votre Eucharistie, où je vous retrouve, ô bon JÉ-

sus, où je suis près de vous, comme le bon larron sur sa croix !

— Priez Jésus, par l'intercession du bon larron, pour la conversion des grands pécheurs, surtout des agonisants. Réjouissez-vous dans la confiance que bientôt vous irez au Paradis.

III. Au pied de la croix se tenait debout, immobile et brisée de douleur, la Vierge Immaculée que le Fils de Dieu avait choisie pour sa mère. MARIE, dans le sein de laquelle s'était opéré le mystère sacré de l'Incarnation, s'unissait sur le Calvaire à son Fils Jésus, l'offrant en sacrifice pour le salut du monde.

Elle avait enfanté sans douleur le Christ trois fois saint ; maintenant que son Fils et son Dieu avait accompli sa mission sur la terre, elle enfantait dans des douleurs surhumaines le fils adoptif et coupable pour lequel mourait Jésus. Cet enfant prodigue, ce second fils de Dieu et de MARIE, c'est le genre humain, c'est l'Église, c'est chacun de nous, c'est moi-même.

Sur le Golgotha, l'humanité était représentée par saint Jean ; saint Jean, le disciple aimé de Jésus, le disciple pur et vierge qui devint l'enfant de MARIE. Peu de temps avant d'expirer, Jésus, le montrant du regard à sa sainte Mère, laissa tomber sur tous deux cette divine parole : *MULIER, ECCE FILIUS TUUS. Femme, voici ton fils.* Et indiquant ensuite la Sainte Vierge à son fidèle Apôtre, il ajouta : *Voici ta Mère.* — *ECCE MATER TUA.*

*Voici ta Mère.* Vous me le répétez du fond de votre tabernacle, ô mon Maître, et vous m'imposez la douce loi d'aimer votre Mère comme vous l'aimez vous-même, de la servir de tout mon cœur et de l'honorer pour l'amour de vous. Faites que je l'aime avec un dévouement aussi pur, aussi profond, aussi constant que celui de votré Apôtre bien-aimé. Donnez-moi d'être un digne fils de MARIE, c'est-à-dire un vrai chrétien, un disciple fidèle jusqu'à la croix.

— Renouvlez-vous dans la piété envers MARIE, et récitez le *Stabat*, ou le *Salve, Regina*, ou quelque autre prière en l'honneur de la Sainte Vierge.

IV. L'heure solennelle approchait. Les ténèbres miraculeuses commençaient à se dissiper, et laissaient voir suspendu à la croix le corps livide et palpitant du Rédempteur... Tout son sang s'était épuisé, et les ombres de la mort voilaient déjà sa face sacrée.

Pour nous faire comprendre l'abîme de ses douleurs, et l'abandon où la justice divine avait plongé son humilité, il s'écria d'une voix pleine d'angoisse : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé !* — *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Victime du péché, il n'ose plus, il ne peut plus appeler DIEU son Père. Si nous avons, nous misérables, le droit de répéter ce doux nom de Père, il faut nous souvenir que nous le devons à notre Sauveur, qui s'est anéanti pour notre amour et nous a rendu par sa mort la gloire perdue de notre héritage.

« Que je me souvienne toujours, dans mes angoisses spirituelles ou temporelles, de votre abandon sur la croix, ô Seigneur Jésus ! que j'y puise votre courage et la force que vous m'avez mérités, et que je sanctifie mes peines, en les unissant aux vôtres. Mon Père céleste ne m'abandonnera jamais, tant que je vous aimerai. Il ne vous a abandonné sur la croix que parce que vous avez aimé mon âme plus que vous-même. »

— Priez pour les pauvres âmes tentées de désespoir, et en général pour tous ceux qui souffrent, afin qu'ils puissent la patience dans l'amour du Saint-Sacrement et dans l'union intérieure à Jésus crucifié.

### V. SITIO. *J'ai soif.*

Vous avez soif des âmes, et les âmes ne se donnent pas à vous. Vous me demandez en particulier la mienne, la mienne tout entière; et vous me dites comme à la Samaritaine : *Da mihi bibere. Donne-moi à boire.*

Donne-toi à moi, et pour cela aime-moi, l'amour étant le don de soi-même, l'union, la vie et le bonheur. Donne-toi à moi, qui me suis tout entier livré pour toi dans mon sacrifice, et qui chaque jour, perpétuant ce sacrifice sur mes autels, me présente à ton amour dans le sacrement de l'Eucharistie.

Viens à moi, viens au Pain de vie, viens au ciel. Laisse-moi entrer en toi par la sainte Communion; pourquoi me fermes-tu la porte de ton cœur ?

— Demandez à Notre-Seigneur le zèle de votre âme, l'amour d'une sanctification plus parfaite, et promettez-

lui de vivre si chrétientement qu'il vous soit permis de communier très-souvent

VI. PATER, IN MANUS TUAS COMMENDO SPIRITUM MEUM.  
*Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. — Je m'unis à vous, divin Sauveur, pour remettre mon esprit entre les mains de notre Père qui est dans les cieux. En vous, DIEU est mon Père ; et à cause de vous, à cause de votre croix, à cause de votre mort, je ne puis plus craindre d'être condamné. Si ma vie et ma mort sont unies à votre vie et à votre mort, je n'ai rien à craindre, et je suis sauvé !*

Lorsque vous viendrez pour la dernière fois me reconforter dans le saint Viatique, vous m'apporterez la paix des justes, et vous recevrez vous-même mon esprit entre vos mains pour l'offrir au Père, en l'union de votre esprit.

— Priez pour les mourants, et demandez pour vous et pour tous ceux que vous aimez la grâce d'une très-sainte mort.

VII. Enfin, se montrant DIEU une dernière fois, le Christ mourant poussa un cri immense : **CONSUMMATUM EST !** — *Tout est consommé !... Et, inclinant sa tête vers nous, il rendit l'esprit... emisit spiritum.*

Tout était consommé pour le mystère de douleur; mais tout n'était pas consommé pour le mystère d'amour. L'Eucharistie nous demeurait, nous portant tout le sacrifice, toute la rédemption du Seigneur.

Et même avec l'Eucharistie, la consommation n'a point encore lieu sur la terre; dans l'éternité seulement, dans le ciel bienheureux, viendra la consommation. *Et tunc veniet consummatio.* La consommation de tous les mystères de DIEU, la consommation du mystère fondamental, qui est le Christ, et la vie du Christ en toute créature.

*Oremus hanc consummationem.* Demandons cette consommation dernière. Faites, ô Sauveur, que je me consomme de plus en plus en vous, durant le temps de l'épreuve et du travail. Attachez-moi à votre croix par une pénitence parfaite, vivifiez-moi en votre mort divine, afin que je puisse dire en toute vérité la grande parole de la sainteté, de l'amour et de l'espérance : *Christo confixus sum cruci; vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* — *Je suis attaché à la croix avec le Christ, et je vis, non plus moi, mais JÉSUS en moi.*

#### Le Pater devant le Saint-Sacrement.

Notre-Seigneur me répète ici l'enseignement qu'il donna jadis à ses Apôtres et à ses disciples au sujet de la prière.

*Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive; que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos*

*offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! (Saint Matthieu, vi.)*

### I. PATER NOSTER. — NOTRE PÈRE.

Par la création seule Dieu n'est pas notre *père* ; car le propre du *père* est de communiquer à ses enfants la même vie, la même nature dont il est doué lui-même. Mais par l'Incarnation, le Fils de Dieu revêtant notre nature humaine et se donnant à nous par son Saint-Esprit pour être notre vie intérieure et éternelle, nous sommes devenus en lui véritablement les enfants de Dieu ; et en Jésus-Christ nous avons un droit rigoureux d'appeler Dieu *notre Père*<sup>1</sup>.

Vous êtes ici, en Jésus votre Fils, ô mon Père ! Vous êtes caché en votre Fils dans le mystère du Sacrement, et, vous réalisez pour nous tous, qui sommes ici prosternés au pied des autels, la parole du Sauveur : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui*<sup>2</sup>.

Vous venez à nous par Jésus, pour nous unir tous en lui et en vous-même dans la charité de votre Saint-Esprit. Vous nous consommez tous en l'unité de votre amour et de votre Église<sup>3</sup>, de sorte que nous ne devons

<sup>1</sup> In quo clamamus : Abba, Pater.— Ut filii Dei nominemur et simus.— Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.

<sup>2</sup> Si quis diligit me, Pater meus diligit eum, et ad eum veniemus.

<sup>3</sup> Tu in me et ego in eis, ut sint omnes consummati in unum.

plus dire : MON *Père*, mais NOTRE *Père*. — *Pater noster*. En JÉSUS nous ne faisons tous qu'une seule famille, groupée autour de vous, ô notre bon Père. La Vierge MARIE est la Mère de cette famille céleste, et c'est elle qui nous obtient de vous et de JÉSUS la grâce de devenir et de demeurer vos fidèles enfants.

## II. *Pater noster, qui es in cœlis. — Notre Père qui êtes aux cieux.*

Nous sommes sur la terre, et vous êtes dans les cieux. JÉSUS, notre Médiateur, est à la fois dans les cieux et sur la terre<sup>1</sup>, comblant ainsi par le mystère de son Incarnation, de son Eucharistic et de sa Grâce, l'abîme infini qui sépare votre majesté de notre misère, votre essence éternelle, parfaite, infinie, de notre petitesse et de notre néant.

Vous êtes dans les cieux, et vous mappelez des ce monde à vivre avec vous dans les cieux, à vivre de votre vie, que je trouve tout entière en JÉSUS-CHRIST<sup>2</sup>.

Si je suis sur la terre un enfant fidèle, un véritable-frère et membre de JÉSUS ; si JÉSUS vit en moi et si je meurs à moi-même, je suis assuré d'aller avec vous dans les cieux, ô mon Père. Purifiez-moi de plus en plus par le feu de votre Saint-Esprit ; ayez pitié de ma faiblesse, qui me détourne de vous, malgré que je vous aime ; augmentez en moi et dans tous vos autres enfants la piété envers l'Eucharistie, que vous donnez au monde

<sup>1</sup> *Filius hominis qui descendit de cœlo et qui est in cœlo*

<sup>2</sup> *Qui habet Filium, habet vitam. — In ipso vita erat. Ego sum vita.*

pour soutenir sa faiblesse, pour entretenir sa vie et pour le conduire jusqu'à votre Paradis.

### III. SANCTIFICETUR NOMEN TUUM. — Que votre nom soit sanctifié.

Le véritable nom de DIEU, c'est JÉSUS. JÉSUS est le nom propre de DIEU, le nom qui exprime DIEU au dehors et le manifeste au monde. JÉSUS est l'image visible de DIEU invisible, la figure de sa substance. *Imago Dei invisibilis, et figura substantiae ejus.* Il est lui-même ce nom incommunicable que les Hébreux n'avaient pas le droit de prononcer, mais que nous autres, enfants de grâce, nous nommons et répétons sans cesse, aux pieds de notre *Père* qui est dans les cieux.

*Que votre nom soit sanctifié* par toute la terre, par toutes les créatures, et en particulier par nous tous, chrétiens admis par le Baptême au nombre de vos fils ! Que JÉSUS soit glorifié en chacun de nous et par chacun de nous ; qu'il soit sanctifié en nous et par notre docilité à le laisser vivre en nous et manifester en notre corps mortel sa sainteté toute céleste. *Dominum Christum sanctificate in cordibus vestris,* disait à nos premiers frères le Prince des Apôtres ; *Sanctifiez le Seigneur Christ en vos cœurs.* Et saint Paul : *Glorifiez et portez DIEU en votre corps.* — *Glorificate et portate DEUM in corpore vestro.*

Que votre Nom, que votre Christ soit donc sanctifié, glorifié et bénî dans tous les siècles, ô divin Père ! Pardonnez à ceux qui le méconnaissent, surtout à ceux qui

le blasphème, et donnez-moi la grâce de l'honorer toujours par une vie digne de mon baptême.

#### IV. ADVENIAT REGNUM TUUM. — Que votre règne arrive.

DIEU vit et règne dans la création par son Fils JÉSUS, à qui toute sa puissance a été donnée au ciel et sur la terre<sup>1</sup>, et qui en est constitué le Roi; REX SUM EGO; et JÉSUS vit et règne en tout son empire par la puissance de son Saint-Esprit.

Cet empire saint du Christ, ce règne de DIEU dans le ciel et sur la terre, dans l'éternité et dans le temps, s'appelle l'Église.

Que votre règne arrive, Seigneur JÉSUS! Que par vous notre Père céleste règne pleinement sur nous en ce monde, afin que nous puissions dans le Paradis régner par vous, avec vous et comme vous!

Que votre règne arrive et se développe de plus en plus sur la terre! Que votre sainte Église étende de plus en plus ses conquêtes pacifiques sur le démon et sur le péché! Qu'elle enfante des apôtres de votre Évangile, afin que la lumière de votre vic pénètre dans les pays infidèles, éclaire les protestants, les hérétiques, les schismatiques, et confonde tous vos ennemis! *Adveniat regnum tuum.*

Que votre règne arrive en moi, pauvre et faible pécheur, chrétien toujours prêt à défaillir, toujours prêt à me révolter contre vous et à dire, sinon par mes paroles,

<sup>1</sup> Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra

du moins par mes œuvres · *Nolumus hunc regnare super nos. Je ne veux point que celui-ci règne sur moi !*

Jésus, sainte Eucharistic, vencez et vivez en moi dans votre esprit de sainteté, dans la plénitude de votre puissance, dans la perfection de vos vertus et de vos voies. Dominez en moi sur la puissance de l'ennemi, en la vertu de votre Esprit, pour la gloire de votre Père !

V. FIAT VOLUNTAS TUA SICUT IN CŒLO ET IN TERRA.— *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

La volonté du Père céleste, c'est son amour. Cet amour, que son Fils Jésus nous a apporté, et dont il nous a expliqué les lois, nous devons le mettre en pratique sur la terre, afin de pouvoir un jour nous reposer en lui dans les cieux. Nous ne devons pas mettre de bornes à la perfection de cet amour pratique de Dieu ; nous devons faire cette volonté sur la terre, comme nous la ferons dans le ciel, comme la font éternellement les saints Anges et les Bienheureux, qui nous ont déjà précédés dans la patrie. *Celui qui m'aime observera ma parole*, dit Notre-Seigneur. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*

C'est à cette marque de la parfaite obéissance que nous pouvons apprécier la réalité de notre amour. Si nous désobéissons aux lois du Christ et de son Église, nous n'aimons pas Dieu en esprit et en vérité, et nous n'aurons point de part à l'amour de Dieu dans le ciel.

Pardonnez-moi mes désobéissances, ô Père des miséricordes ! et par Jésus-Christ, mon Sauveur, souvenez-vous de moi dans votre royaume !

VI. PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM DA NOBIS HODIE. —  
*Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

C'est le pain de l'âme et aussi le pain du corps. Le pain, c'est-à-dire le nécessaire. Nous le demandons aujourd'hui pour aujourd'hui ; car il ne faut pas s'inquiéter du lendemain, qui ne luira peut-être pas pour nous, et à chaque jour suffit son mal.

Le pain de l'âme, l'unique nécessaire, c'est JÉSUS-CHRIST. *Je suis moi-même le Pain de la vie, afin que si quelqu'un mange de ce Pain, il vive éternellement ; et le Pain que je donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde.*

Le pain de l'âme, c'est l'Eucharistie ; et Notre-Seigneur nous convie par cette demande du *Pater*, à venir chaque jour au banquet de la vie de l'âme. Il nous invite, lui qui est le Pain vivant, à venir lui demander la communion sacramentelle de son Corps et de son Sang, afin que ce Corps sacré garde nos âmes pour la vie éternelle.

*HODIE, si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, ne fermez pas vos cœurs.* Demain peut-être il ne sera plus temps. La communion de chaque jour est, dans le dessein de JÉSUS, le viatique de chaque jour, la force de chaque jour, l'aliment spirituel et surnaturel de chaque jour. Si notre volonté était chrétienne, c'est-à-dire purement dressée vers DIEU, nous comprendrions tout ce qu'il y a d'amour dans cette offre que JÉSUS nous fait quotidiennement de lui-même.

« Ayez pitié des pauvres, ô Seigneur ; des pauvres

dans l'ordre spirituel, qui sont bien plus pauvres encore et plus dignes de compassion que les pauvres de biens temporels. Donnez-leur et donnez-moi notre pain quotidien, votre sainte grâce, l'amour de votre Eucharistie et le besoin de la communion fréquente. »

**VII. ET DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA, SICUT ET NOS DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOSTRIS.** — *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont offensés.*

Quand nous nous présentons devant DIEU, le péché élève entre lui et nous un obstacle infranchissable. Nous lui demandons pardon ; mais qui sommes-nous pour être exaucés ? Nous ne méritons que le châtiment. Notre Médiateur et Sauveur adoré se présente alors à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur : c'est moi votre Fils, votre bien-aimé, que vous exaucez toujours, c'est moi qui demande, qui exige ce pardon. Je suis mort pour eux, et ils ne font qu'un avec moi par la foi et par la pénitence<sup>1</sup>. » Et à cause de JÉSUS, DIEU nous pardonne.

Le même JÉSUS, Médiateur de réconciliation et de charité, se pose entre moi et mon ennemi : « Cet homme ne mérite pas le pardon, me dit-il, car il est mauvais ; mais moi, ton Maître et ton Rédempteur, je te demande ce pardon ; accorde-le-moi. Je suis mort pour lui comme pour toi-même, et je veux vous réunir tous deux en mon amour. » Et à cause de JÉSUS, je dois pardonner à mon tour.

<sup>1</sup> Qui adhaeret Domino unus spiritus est. (Saint Paul.)

J'imiterai ainsi mon Père céleste et j'accomplis toute justice. En outre, je m'assure d'une manière insaillible le pardon de mes propres péchés, la Vérité dont les paroles ne passent point, ayant posé cette règle divine : *Pardonnez et il vous sera pardonné.* — *Dimitte et dimittet mihi.*

Si je ne pardonne pas, si je ne suis pas disposé à rendre le bien pour le mal, je n'ai plus le droit de rester ici en présence du Saint-Sacrement. Je m'excommunie moi-même et me sépare de Jésus en ce monde et en l'éternité.

— Priez pour vos ennemis, pour vos calomniateurs; et demandez la paix pour tous les chrétiens.

### VIII. ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM. — *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

La tentation est l'attraction dangereuse que Satan exerce sur nous durant le temps de cette vie, au moyen de nos sens, de notre chair et des scandales du monde. Jésus, qui vit en nous, nous attire au dedans par l'union de son Saint-Esprit ; et le démon nous attire au dehors pour nous séparer de Dieu et nous perdre dans les fausses amours des créatures.

Le Saint-Sacrement, par lequel Jésus se pose dans ce monde extérieur où Satan cherche à nous entraîner, est le remède direct à la tentation de l'ennemi. Aussi le moyen le plus efficace de combattre toutes les tentations, de quelque nature qu'elles soient, c'est la communion sainte et fréquente, et l'adoration assidue de l'Eucha-

ristie. L'Eucharistie est le pain des forts ; celui qui mange ce pain ne mourra point, ne succombera point.

Dans les grandes épreuves et tentations, il faut donc se renouveler dans la ferveur envers le Saint-Sacrement. Durant les premières persécutions de l'Église, les chrétiens communiaient tous les jours pour persévéérer en Jésus-CHRIST. Si l'on en croit de bien graves indices, voici que des épreuves non moins redoutables se préparent pour l'Église ; voici que la Révolution, qui est le règne de Satan sur la terre, devient de plus en plus menaçante, et semble préparer ces temps d'angoisses où l'Église, Épouse du Christ, subira à son tour sa Passion, où l'Antechrist apparaîtra pour un moment vainqueur, et où l'effort de Satan sera tel, que les élus eux-mêmes en seront ébranlés.

Mais avec vous, Jésus, DIEU tout-puissant, avec vous je n'ai rien à craindre ; ni les tentations, ni les persécutions, ni l'Antechrist, ni Satan. *Dominus mecum est, quem timebo ?* L'Eucharistie, voilà mon refuge, voilà ma victoire, voilà ma vie et mon salut.

## IX. SED LIBERA NOS A MALO. — *Mais délivrez-nous du mal.*

Le mal, c'est l'œuvre antichrétienne du démon : c'est la révolte de Satan et des siens contre Jésus et les siens. Le mal, c'est, en ce monde, le péché ; en l'autre, l'enfer. Le mal, le vrai mal, c'est tout ce qui peut affaiblir et détruire notre union avec DIEU en Jésus-CHRIST ; car cette

union, qui est la vie de notre âme, est l'unique bien véritablement nécessaire.

Les maladies, les souffrances, la pauvreté, les persécutions et en général toutes les peines de la vie sont des maux, il est vrai ; mais ce ne sont point des maux sans mélange, et il dépend de nous d'ordinaire de les changer en de grands biens. Tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu<sup>1</sup>.

Délivrez-moi, délivrez-nous du mal, ô notre Père qui êtes dans les cieux ; délivrez-nous de Satan, délivrez-nous du péché qui nous environne, délivrez-nous des souillures de nos âmes. Par une sainte vie et par une sainte mort, délivrez-nous de ce monde de péché, qui ne nous porte qu'au mal, et admettez-nous dans votre royaume par les mérites de la Rédemption sanglante de votre Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons, en qui nous espérons uniquement, que nous aimons et adorons de tout notre cœur, de toutes nos forces et par-dessus toutes choses, et qui règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit dans l'immuable éternité. Ainsi soit-il.

#### **Le Veni Creator.**

Une prière authentique de l'Église, qui renferme une source toujours féconde pour la piété, et qui est égale-

<sup>1</sup> Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (Saint Paul.)

ment toute vivifiée, quand on la récite devant le Saint-Sacrement, c'est le *Veni, Creator.*

Le Père opère tout par son Fils, et le Fils opère tout en son Saint-Esprit, qui est l'Esprit éternel d'amour, la Vie infinie, l'union de Vie, le Bien, le Don divin.

Le Saint-Esprit est l'Esprit de Jésus, et c'est par lui que nous connaissons Jésus, que Jésus vient à nous, que nous allons à lui, que nous l'aimons, que nous vivons en lui.

I. C'est le Saint-Esprit qui nous crée par une action commune avec le Père et le Fils, qui nous donne tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. C'est lui que le Père répand en nous par son Fils Jésus, et qui, nous élevant à la vie divine, opère en nous le mystère de la Grâce.

Venez donc, Esprit créateur, Esprit de mon Jésus, et remplissez mon âme qui vous appartient.

*Veni, Creator Spiritus,  
Mentes tuorum visita,  
Imple superna gratia  
Quæ tu creasti pectora.*

II. C'est par son Esprit de paix et d'amour que Jésus nous console; c'est par lui qu'il se donne à nous, qu'il demeure en nous, et qu'il unit en sa personne adorable l'éternité et le temps, ce qui est et ce qui n'est pas, Dieu et nous. C'est par son Saint-Esprit qu'il nous vivifie, qu'il nous embrase de son amour et qu'il nous sanctifie dans la paix de Dieu.

*Qui diceris Paraclitus,  
Altissimi Donum Dei,  
Fons vivus, ignis, caritas,  
Et spiritalis unctio*

III. Jésus possède la plénitude du Saint-Esprit, qui procède de lui comme du Père, *Requiescat super eum Spiritus Domini*. Il nous le communique en ses sept dons, qui sont le trésor des âmes. Jésus est le bras de DIEU, la droite du Père ; et les doigts opérateurs de cette main divine sont les grâces et les dons du Saint-Esprit.

Jésus est le Rédempteur promis dès l'origine, qui à son tour, a promis l'autre *Consolateur, alium Paracletum*, par lequel il accomplit toutes choses, et sans lequel il n'opère point. En ce moment où je le prie, il me remplit de son Esprit-Saint; il prie en moi et avec moi par cet Esprit, et par lui me donne tout ce que lui rendent mon cœur et mes lèvres.

*Tu septiformis munere,  
Digitus Paternæ dexteræ,  
Tu rite promissum Patris,  
Sermone ditans guttura.*

IV. Jésus est la Vérité. *Ego sum veritas*. Il est la Lumière. — *Lux vera, Lux mundi*. Par son Esprit créateur il fait la lumière extérieure de ce monde, et aussi la lumière intérieure des âmes; lumière de la raison et lumière de la foi, qui nous fait connaître notre bon DIEU.

C'est toujours par le Saint-Esprit qu'il illumine de la sorte et qu'il éclaire ; et en éclairant il embrase et vivifie ; en vivisiant il fortifie. Tout nous vient de lui ; il est la richesse de notre misère.

*Accende lumen sensibus,  
Infunde amorem cordibus,  
Infirma nostri Corporis,  
Virtute firmans perpeti.*

V. JÉSUS, par son Esprit tout-puissant, chasse et punit Satan. Présent en nous, il le chasse de notre cœur, et nous fait entrer, lorsque nous le voulons, en participation de son triomphe. Cette victoire nous donne la paix, qui est la jouissance de l'Esprit de DIEU, et le seul vrai bonheur sur la terre. Le Saint-Esprit de JÉSUS est cette paix, comme il est la force, la lumière et l'amour. Il est tout cela avec JÉSUS et en JÉSUS, de même que JÉSUS est tout cela avec son Père et en son Père.

Ne sortons jamais de cette source de vie, et l'ennemi ne pourra rien sur nous.

*Hostem repellas longius,  
Pacemque dones protinus;  
Ductore sic te prævio,  
Vitemus omne noxiun.*

VI. Gardez-nous, Saint-Esprit de JÉSUS, Esprit du Père, Esprit de force et de vérité, gardez-nous dans la sainteté

de la foi catholique. Donnez-nous, non-seulement la pure croyance, mais encore l'intelligence vivisante des mystères qu'enseigne l'Église ; du mystère de la Sainte Trinité, dont vous êtes la vie et le lien d'union ; du mystère de l'Incarnation, par lequel vous nous manifestez, en l'humanité de Jésus, l'invisible Divinité, l'Éternité, l'Infini ; du mystère de la Création que vous opérez en Jésus, par Jésus et pour Jésus, faisant tout à son image et à sa ressemblance ; du mystère de la grâce, par lequel vous nous unissez à Jésus et par Jésus au Père ; du mystère de la Rédemption, par lequel, Amour infini, vous nous rendez le trésor que nous avons perdu , et qui n'est autre que vous-même ; du mystère de l'Église, par lequel vous unissez en un seul corps et en Jésus toutes les créatures du ciel et de la terre, qui reçoivent Jésus, qui croient en lui, qui se laissent pénétrer de son amour ; enfin du mystère de l'Éternité, que vous opérerez bientôt en moi, ou plutôt que vous y opérez d'avance en m'unissant à Dieu mon Jésus, qui est lui-même la vie éternelle.

*Per te sciamus da Patrem,  
Noscamus atque Filium ;  
Teque utriusque Spiritum  
Credamus omni tempore.*

VII. Je vous glorifie et vous adore, mon Père , par Jésus votre Fils, et je vous glorifie, ô Jésus, mon unique Maître, ma vie et mon espérance, dans votre Saint-Esprit adorable.

*Deo Patri sit gloria  
Ejusque soli Filio  
Cum spiritu Paraclito.  
Nunc et per omne sæculum.*

AMEN

**Le Chapelet médité.**

La méditation et la récitation du chapelet offre encore, aux fidèles prosternés aux pieds de JÉSUS-CHRIST, une matière non moins ample que féconde de bonne prière.

Méditer le chapelet, ce n'est pas méditer chacune des paroles du PATER et de l'AVE MARIA. Cette méditation est admirablement utile; mais tous ne la savent point faire; tandis que tous peuvent méditer le chapelet. En effet, cet exercice de piété consiste à réfléchir un instant, au commencement de chacune des dizaines, à une vérité ou à une pensée pieuse qui produit dans l'âme un bon sentiment, *sous l'impression* duquel on récite la dizaine. Il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir beaucoup de science; aussi les âmes humbles goûtent-elles beaucoup cette sorte de prière.

En joignant la réflexion et la méditation à la récitation d'une prière vocale, on peut ainsi, sans se lasser, occuper pendant fort longtemps et avec un grand profit spirituel son intelligence et son cœur aux pieds du Saint-Sacrement.

Semblable à la manne du désert, qui s'adaptait à tous les goûts et prenait mille saveurs différentes, selon que le désiraient les serviteurs de DIEU qui en faisaient usage, la prière du chapelet, si profondément catholique, se diversifie selon les goûts, et s'adapte à toutes les pensées, à tous les吸引ts spirituels.

Aux pieds du Saint-Sacrement, le chapelet, joint à la méditation, a en outre l'incomparable avantage d'unir les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE avec la pensée des vérités chrétiennes qui font l'objet spécial de la méditation de chaque dizaine. Vous vous habituerez ainsi à tout rapporter à JÉSUS-CHRIST, seul auteur et consommateur de la foi, seule vie du christianisme et de toute la piété; et de plus à tout contempler en MARIE, par laquelle nous viennent les dons de JÉSUS, aussi bien que JÉSUS lui-même.

Ainsi pratiquée, la prière du chapelet, qui fatigue et ennuie plusieurs personnes, prend un attrait incroyable, et son extrême simplicité repose l'esprit, au lieu de le fatiguer.

— Nous allons indiquer ici, avec de courts développements, quelques points qui semblent seconds pour la piété.

**Ardor.**

Cette parole latine, qui veut dire **FERVEUR**, présente, par les cinq lettres qui la composent, la suite des principaux actes qui sortent tout naturellement du cœur, pendant l'adoration du Saint-Sacrement. Ils peuvent également servir pour l'action de grâces après la communion.

**I. Adoration, Amour.** Adorez du fond de votre cœur Jésus, votre grand Dieu, ici présent dans l'Eucharistie ; souvenez-vous qu'il vous aime infiniment et éternellement, et dites-lui combien vous l'aimez tendrement en échange de cet amour.

Unissez-vous dans ce sentiment d'adoration affectueuse, au Cœur immaculé de MARIE, et récitez une dizaine de votre chapelet.

**II. Reconnaissance.** Remerciez le bon Jésus des grâces dont il vous comble, et entre autres de l'esprit de foi qu'il vous a donné et qui vous amène en ce moment à ses pieds.

Une seconde dizaine du chapelet, également en union à la Sainte Vierge, qui daignera suppléer à la faiblesse de vos actions de grâces.

III. *Demande.* Exposez tous vos besoins spirituels et temporels à votre Seigneur, qui est là si près de vous. *Demandez*, a-t-il dit, *et vous recevrez*. Demandez donc avec humilité, avec confiance, l'esprit de sainteté, de foi, de pauvreté, de détachement, de piété, etc. Priez pour les besoins de l'Église et aux intentions particulières qui vous sont chères.

Dans ce but, une troisième dizaine du chapelet, toujours en union à la bonne Vierge, qui est l'avocate de l'Église.

IV. *Offrande.* Offrez-vous à Notre-Seigneur avec tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Il se donne à vous tout entier; donnez-vous tout entier à lui. Rendez-lui fidèlement tous ses dons, votre vie, votre pensée, votre amour, votre souvenir, le développement de toute votre activité. Offrez-lui en particulier vos misères spirituelles, afin qu'il vous les enlève, et abandonnez-vous totalement à sa douce providence.

Offrez-vous à lui par la Sainte Vierge; *Ad JESUM per MARIAM*; et récitez ainsi une quatrième dizaine de votre rosaire.

V. *Résolution.* Terminez votre adoration (ou votre action de grâces) en prenant devant DIEU des résolutions pratiques. Appliquez-vous surtout à développer ce que l'on peut appeler la *grâce dominante*, c'est-à-dire la vertu chrétienne pour laquelle DIEU vous donne le plus de dis-

positions; et par contre, à combattre plus spécialement votre défaut dominant.

Mettez vos bonnes résolutions sous la protection de la Vierge Immaculée, et récitez sous cette impression la dernière dizaine du chapelet.

L'expérience a démontré l'excellence de cette petite méthode d'action de grâces et d'adoration, fort en usage dans le pieux Séminaire de Saint-Sulpice.

### **Les sept Dons du Saint-Esprit.**

Jésus est là, devant moi, pour répandre en mon âme et dans tous ses fidèles les sept dons de son Esprit. Je n'ai rien et ne suis rien ; mais il est l'infinité bonté et l'amour infini qui se donne aux âmes. Venez donc, Seigneur Jésus. *Veni, Domine JESU.* Venez, Esprit-Saint, et remplissez de vos dons les cœurs de vos fidèles. *Veni, sancte Spiritus.*

I. *Spiritus timoris DEI.* Le don de *crainte* de Dieu et de pureté chasse le péché et unit l'âme à Jésus dans la très-pure lumière de la foi. Il donne de l'horreur, non-seulement pour les péchés graves, mais même pour les fautes légères.

Demandez à Notre-Seigneur, aux pieds duquel vous êtes prosterné, cet esprit de pureté, de sainteté et de crainte amoureuse; unissez-vous à la Sainte Vierge pour

le demander et pour l'obtenir, non-seulement pour vous-même, mais aussi pour toute l'Église. Dans ce sentiment, récitez une première dizaine du chapelet.

**II. *Spiritus pietatis.*** Don de piété, de tendresse pour Jésus et pour tout ce qui se rapporte à Jésus ; prière affectueuse.

En récitant une seconde dizaine du chapelet, unissez-vous au Cœur immaculé de MARIE, tout rempli de tendresse et de piété, et demandez par l'intercession de cette bonne Vierge, un cœur plus ouvert pour les choses de DIEU, et un amour plus tendre envers Jésus au Saint-Sacrement.

**III. *Spiritus scientiae.*** L'esprit de science est ce don de DIEU qui nous fait percer le voile des choses visibles pour arriver aux réalités invisibles, et pour en mieux comprendre la grandeur. C'est le don par lequel l'Esprit de Jésus nous détache des créatures et du monde.

En récitant une troisième dizaine du chapelet, demandez à Notre-Seigneur, par la Sainte Vierge, cet esprit si nécessaire au chrétien, et demandez pour vous, pour l'Église, et spécialement pour les faux savants que perd la science humaine, l'esprit de la vraie science.

**IV. *Spiritus fortitudinis.*** L'esprit de force est la communication de la force même de Jésus-CHRIST, qui élève jusqu'à lui notre faiblesse et notre misère, pour nous

faire triompher du démon, et pour nous confirmer dans une inébranlable sainteté.

En récitant la quatrième dizaine du chapelet, unissez-vous à la Bienheureuse Vierge Immaculée, qui, par la vertu de son Fils, a triomphé de Satan, et n'a jamais été ébranlée par ses attaques, et suppliez-la de vous obtenir l'esprit de force, ainsi qu'aux membres de l'Église, qui en ont en ce moment un besoin plus pressant.

V. *Spiritus consili.* L'esprit de *conseil* est le don admirable par lequel Notre-Seigneur nous fait discerner les inspirations, nous donne pour notre conduite et pour celle des autres une prudence toute surnaturelle, et nous fait éviter les illusions du démon. Celui-ci, en effet, se change souvent en ange de lumière, pour mieux séduire les hommes.

Demandez à la Sainte Vierge de vous garder toujours de ces dangereuses illusions et de répandre sur vous, sur tous les fidèles, mais spécialement sur les prêtres, directeurs des âmes, et sur tous les Supérieurs, cet esprit de conseil, sans lequel il est impossible de conduire les âmes dans la voie de DIEU.

VI. *Spiritus intellectus.* L'esprit d'*intelligence*, d'intelligence surnaturelle et divine, est celle grâce par laquelle Jésus remplit notre esprit de sa divine lumière et nous fait comprendre, aux clartés de cette lumière, la magnificence de tous ses mystères. Par le don d'intelligence il nous fait pénétrer entre autres, les profondeurs

cachées du mystère de l'Incarnation et du mystère de l'Eucharistie, dans lesquels tous les autres viennent, pour ainsi dire, se résumer, et qui sont la vie de nos âmes et la gloire de la création.

La Bienheureuse Vierge, dont JÉSUS était toute la lumière, vous accordera ce don d'intelligence, si vous le lui demandez avec pureté d'intention et avec ferveur. Suppliez-la de vous faire comprendre, avec les Anges et avec les Saints, quelle est la profondeur et l'ineffable sainteté du mystère de JÉSUS-CHRIST, et demandez cette grâce pour toute l'Église, et surtout pour les Évêques, les docteurs et les prédicateurs, qui sont chargés de répandre sur la terre la connaissance et l'amour de JÉSUS-CHRIST. Dans cette intention récitez la sixième dizaine du chapelet.

VII. *Spiritus sapientiae.* L'esprit de sagesse, ou plutôt de *sapience*, qui est le plus sublime des dons de DIEU. *Sapere*, connaître et aimer. Ce don de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST s'appelle encore la contemplation ou l'union. C'est l'état des âmes saintes, qui ont faim et soif de la justice, et que DIEU appelle à la perfection.

Humiliez-vous d'avoir si peu cet esprit, et en récitant la septième et dernière dizaine du chapelet, adorez JÉSUS vivant en la plénitude de son Esprit, en la Bienheureuse Vierge MARIE, ainsi que dans les saints Anges, dans les Apôtres, dans les saints contemplateurs, et dans les âmes parfaites que renferment les monastères. Demandez pour vous cette grâce insigne, et demandez-la pour toutes les âmes d'élite, dans lesquelles JÉSUS-CHRIST veut vivre en

plénitude, et qui doivent obtenir au monde la miséricorde que celui-ci ne mérite pas.

---

## LES SEPT SACREMENTS

---

Jésus, qui est là devant moi dans l'Eucharistie, est l'auteur et l'âme de tous les sacrements. Il les a institués pour nous communiquer sa vie divine, pour entretenir l'union intérieure que son Saint-Esprit opère avec nous, pour la fortifier, pour la réparer et pour la consommer.

Méditons à ses pieds tous ces mystères de sanctification.

I. *Le saint Baptême.* Conçu dans le péché originel, je suis entré en ce monde dans un état de mort surnaturelle, et mon âme était détournée de Dieu par le démon, en la puissance duquel j'étais tombé par la faute de mon premier père. Jésus, mon Dieu créateur, a eu pitié de moi. Par les mains de son Église et par l'eau de son baptême, il m'a régénéré, m'a retourné, pour ainsi dire, vers lui, rétabli l'union primitive, m'a remis en la vie véritable, qui est la grâce. Il m'a fait chrétien, c'est-à-dire fils de Dieu par adoption et par union avec lui-même, qui est le Fils unique de Dieu par nature.

Je vous remercie de toute mon âme, divin Sauveur, de cette miséricorde première. Pardonnez-moi l'ingratitude par laquelle j'y ai répondu.

— Dans ce double sentiment renouvez les promesses de votre baptême et récitez une première dizaine du chapelet, en priant la Sainte Vierge et votre saint Patron de suppléer à la pauvreté de vos actions de grâces.

*II. La Confirmation.* Jésus, par le Baptême, nous a régénérés dans la vie spirituelle ; mais cette vie est une lutte terrible contre Satan, et contre le parti de Satan, c'est-à-dire contre les démons et contre le monde. Au moment où j'entre activement dans le combat de la vie, Jésus vient donc à moi et me communique, dans le sacrement de la Confirmation, non plus seulement la vie, comme dans le Baptême, mais la force de sa propre victoire. Par sa croix et sa résurrection, il a vaincu le prince de ce monde, il a triomphé de la mort et du péché : il m'associe, par la Confirmation, à ce divin état et me donne son Esprit de force et de triomphe..

Je suis confirmé, je dois être parfait chrétien, mort au monde, supérieur à toutes ses séductions et à toutes les tentations de l'ennemi. Hélas ! qu'ai-je fait du don de Dieu ! Jésus, ayez pitié de moi , et confirmez-moi dans votre amour.

— Dans ce sentiment, recommandez-vous à la Sainte Vierge, et, en récitant la seconde dizaine du chapelet, suppliez-la de raviver en vous la grâce de votre Confirmation.

III. *L'Eucharistie* est le sacrement de l'alimentation spirituelle, qui entretient la vie du Baptême et la force de la Confirmation.

L'Eucharistie est le Pain de vie, qui produit en l'âme ce que le pain matériel produit dans la vie du corps. Le pain ne donne pas la vie, mais il l'entretient et l'alimente. Ainsi en est-il de l'adorable Eucharistie ; elle ne donne point la vie : c'est le Baptême qui nous l'apporte ; mais elle l'entretient et l'empêche de défaillir.

Le corps ne peut vivre sans manger ; de même l'âme ne peut vivre sans la Communion. *Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Jésus Eucharistique entretient, par le sacrement de son amour, l'union de vie qu'il a opérée entre lui et nous au saint jour du Baptême.

Il vient sans cesse à nous pour nous empêcher de nous séparer de lui, entraînés que nous sommes sans cesse par le démon, qui veut nous détacher de Jésus pour nous attacher au monde et aux créatures. Jésus Eucharistique est encore, dans son Église, le centre vivant et visible de tout le culte de DIEU, de toute la piété catholique. C'est autour de lui que viennent se grouper les véritables adorateurs en esprit et en vérité, comme les aime le Père. *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ.* *Là où sera le Corps, là se rassembleront les aigles,* c'est-à-dire les âmes d'élite, les âmes fortes et portées vers les lieux.

— Remerciez tendrement le doux Sauveur du don

qu'il vous a fait dans ce Saint-Sacrement, *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* Renouvez-vous dans l'esprit de foi, dans l'esprit d'amour et de dévouement envers le très-saint mystère de l'Eucharistie. Promettez à Jésus de répondre à sa pensée, d'abord en communiant très-saintement et très-fréquemment, puis en venant lui faire une cour assidue au pied de ses autels. *C'est ici le lieu de mon repos ; je m'y fixerai, parce que je l'ai choisi.* — *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitaro quoniam elegi eam.*

Uni à la Sainte Vierge, la plus sainte adoratrice de Jésus, récitez en l'honneur du Saint-Sacrement une troisième dizaine du chapelet et demandez pour vous et pour toute l'Église l'augmentation de l'esprit de piété envers l'Eucharistie.

**IV. La Pénitence.** C'est par excellence le sacrement de la miséricorde. Le Baptême est déjà un abîme de miséricorde ; mais, on peut le dire, le Baptême, au point de vue de la miséricorde, est peu de chose auprès de la Pénitence. Je serais mille fois perdu sans cet ineffable sacrement, où vous pardonnez tout et toujours au repentir, ô Jésus, ma miséricorde et mon amour. Votre sang et vos douleurs sont le remède de mes misères, et je ne lasse jamais votre patience. Voilà bien ce qui montre que vous êtes le bon Dieu. Le bon Dieu, puissance sans bornes, amour sans mesure, peut seul pardonner ainsi.

Renouvez-vous dans la haine du péché, qui vous sé-

pare de JÉSUS ; remerciez humblement votre Rédempteur de toutes les absolutions que vous avez reçues, et unissez-vous à la Vierge sans péchié, pour réciter sous cette impression une quatrième dizaine du chapelet.

**V. L'Extrême-Onction.** L'amour de JÉSUS nous suit ainsi pendant tout le temps de la vie ; il ne nous abandonne pas au moment d'entrer dans la divine éternité. Appliquant, par un dernier mystère, tous les mérites de sa Passion et de sa mort à notre agonie et à notre mort, il les sanctifie, les divinise, efface par cette touche dernière ce que l'Église appelle les restes du péché, et nous prépare ainsi à quitter ce monde, pour entrer dans l'immuable vie, qui est lui-même. *Ego sum vita.— Je suis la Vie.*

— Demandez pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers la grâce d'une sainte mort. Désirez par avance ce sacrement d'Extrême-Onction, qui est la dernière visite de JÉSUS à son enfant sur la terre.

Oh ! que j'aurai besoin de ce dernier secours, pécheur que je suis, imparfait dans toutes mes bonnes œuvres ! Ayez pitié de moi, miséricordieux JÉSUS.

Vierge MARIE, priez pour moi pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort.

Dans ce sentiment, récitez avec ferveur la dizaine du chapelet.

**VI. L'Ordre.** Mais ces cinq sacrements, qui sont les canaux de la vie chrétienne, nous ne les recevons du Sau-

veur que par les mains de l'Église, et le sacrement de l'Ordre est institué pour perpétuer, au milieu des hommes, les ministres et les dispensateurs des dons de Dieu. L'Ordre est ainsi le mystère de la paternité spirituelle, de la fécondité de Jésus dans les âmes.

Jésus, Dieu incarné, est l'unique Médiateur de Dieu et des hommes. *Mediator Dei et hominum homo Christus Jesus.* Seul il est Prêtre de son Père dans le Saint-Esprit. Seul il est Sauveur ; seul il est le porteur de la vie.

Par le sacrement de l'Ordre, il associe quelques hommes élus à ce sacerdoce admirable, et ils deviennent Prêtres en lui. Ils acquièrent le droit de faire ce qu'il a fait lui-même, d'enseigner la vérité, de prêcher l'Évangile, d'administrer les sacrements, de pardonner les péchés, de consacrer l'Eucharistie, d'offrir le Sacrifice, et enfin, par l'Épiscopat, de faire des Prêtres. Pour mieux dire, c'est Jésus qui fait tout cela en eux, et ils ne sont pas prêtres, pères, sanctificateurs, sauvateurs, consécrateurs, pasteurs qu'en Jésus et dans le Saint-Esprit de Jésus.

O Sauveur des âmes, suscitez de saints Prêtres, de saints Évêques, des ministres parfaits de vos miséricordes sur votre peuple. *Mitte, Domine, quem missurus es.* Envoyez, Jésus, ô Christ, ô fils de Dieu, ô Prêtre éternel, envoyez celui que vous devez envoyer : envoyez-nous de grands Papes, de grands Pontifes, de grands Évêques, de grands Docteurs, de grands Saints ! Bénissez et assistez ceux par lesquels vous nous gouvernez actuellement, et sanctifiez-les puissamment, afin qu'ils nous sanctifient à leur tour.

Recommandez avec amour à la Sainte Vierge, Reine de l'Église, Notre Saint-Père le Pape, tous les Évêques, et en particulier l'Évêque de ce diocèse, tous les Prêtres, tous les Diacones et les autres ministres. Demandez-lui de susciter de nombreuses et pures vocations au Sacerdoce. Une dizaine de chapelet.

**VII. Le Mariage.** Par lui, vous relevez, Seigneur Jésus, ce que Satan a perdu et dégradé. Vous sanctifiez cette union qui peuple la terre, et qui présente à votre Église la matière des chrétiens. Mais qu'il est meilleur de s'unir à vous, ô divin Époux des âmes!

— Si vous êtes marié, priez pour la sanctification de votre union ; si vous ne l'êtes pas, remerciez Notre-Seigneur de la plus grande liberté que vous avez de le servir, et demandez-lui la pureté de son amour. Priez la Sainte Vierge à vos intentions particulières et d'une manière générale pour tous les pères et pour toutes les mères de famille. Dans ce but, récitez, aux pieds du Saint-Sacrement, une dernière dizaine de votre chapelet.

#### Les huit Béatitudes.

Le Docteur éternel de la vraie sainteté et du vrai bonheur est ici dans son Sacrement. Il me parle par son Évangile : *Heureux ceux qui entendent sa parole et qui l'observent.—Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt*

*illud.* Donnez-moi la grâce de la bien comprendre, ô mon divin Maître, et, quand je l'aurai pénétrée, donnez-moi la grâce de ne pas y être infidèle.

I. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* — *Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*

Voici la première condition de la vraie sainteté et du vrai bonheur, la vertu de *pauvreté*. Jésus entend par là le détachement de la terre, la séparation intérieure de tout ce qui n'est pas Dieu et l'amour pur.

Il nous en donne, dans le Saint-Sacrement, un type admirable. Il est là, tout en son Père, parfait Adorateur et tout céleste, bien que reposant sur la terre. Jésus est le vrai pauvre d'esprit.

L'esprit de pauvreté s'appelle encore *humilité*. L'ame est humble, quand elle aime Jésus si purement, qu'elle lui rend toute la gloire, toute l'estime, tout l'amour, toute l'attention des créatures. Voyant clairement, par une lumière très-parfaite de foi, qu'elle n'est rien, qu'elle ne mérite rien, que tout ce qu'elle a, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, vient uniquement de Jésus son Créateur et son Rédempteur, elle aime cette vue, elle se complaît dans sa pauvreté, aux pieds de son Bien-Aimé, qui est tout. Aimant la vérité et la justice, elle lui rend ce qui est à lui : la gloire, l'honneur, l'amour ; elle se rend à elle-même ce qui lui appartient : *l'oubli*, car elle n'est rien par elle-même ; le *mépris*, car elle est pécheresse et souillée.

Et non-seulement elle fait ainsi pour elle même, mais elle veut que tous les hommes, toutes les créatures entrent dans cette même voie, l'oublient et la méprisent pour ne faire attention qu'à Jésus seul, pour ne s'attacher qu'à Jésus, pour n'aimer que Jésus, pour ne penser qu'à Jésus.

Telle est l'humilité chrétienne, la simplicité chrétienne, l'esprit de pauvreté. Telle est la première Béatitude, la première leçon que nous enseigne le divin Maître. Si nous ne la recevons pas, il n'y a pour nous ni sainteté, ni bonheur, ni salut.

« Jésus, humble et doux de cœur, adoré en votre divinité, et adorant par votre humanité divine, donnez-moi votre esprit d'humilité et de pur amour, afin que je sois chrétien, afin que je sois pauvre en esprit, et que de la sorte je vous sois uni, et sur la terre, et dans l'éternité, ô Roi des cieux, centre et vie du céleste royaume ! »

— Dans ce sentiment, récitez pieusement une dizaine de chapelet, demandant, par l'intercession de la Sainte Vierge, de saint Joseph, des saints Apôtres et du grand pauvre de Jésus-Christ, le séraphique François d'Assise, la pauvreté et l'humilité pour vous et pour tous vos frères.

*II. Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram. — Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.*

Si l'humilité est la pureté parfaite de l'amour de Dieu, la douceur est la suavité de ce pur amour. Apprends de

*moi, me dit Jésus du fond de son Sacrement, apprends de moi que je suis doux et humble de cœur, c'est-à-dire que j'aime très-purement mon Père, mes frères et toutes les créatures, et que cet amour est tout imprégné de suavité et de tendresse.*

Il nous faut, à l'exemple de Notre-Seigneur, être doux de cœur, rejeter loin de nous toute amertume, toute aigreur, toute irritation. Dans la douceur est la vraie force. Aussi saint Ignace d'Antioche dit-il aux premiers fidèles qu'elle rend vaines toutes les attaques de Satan. *Mansuetudo qua princeps sæculi hujus destruitur.*

La douceur et mansuétude est le lieu d'amour qui nous unit les uns aux autres, et qui nous fait pratiquer en sa perfection la charité fraternelle. Elle est la gardienne de toutes les vertus, du recueillement, de la chasteté, de la paix du cœur. Elle est une effusion de l'Esprit-Saint de Jésus en nous ; car Jésus est le Saint des saints, et son Esprit est l'humilité des humbles, la douceur de ceux qui sont doux, la sainteté des chrétiens.

*Veni, Sancte Spiritus.* Vencez donc en votre esprit de sainte douceur, ô Jésus, et remplissez de mansuétude les cœurs de tous vos fidèles.

— Pour obtenir cette grâce, récitez une seconde dizaine du chapelet, et mettez-vous sous la garde de la Sainte Vierge, de saint Jean l'Évangéliste, et du plus doux de tous les Saints, le Bienheureux François de Sales.

III. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

— *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*

Notre amour humble et suave est un amour pénitent; car JÉSUS, qui en est le principe, n'est pas seulement Roi des âmes et Seigneur, mais encore Rédempteur et Victime. *Mon amour est crucifié*, disait saint Ignace d'Antioche, *Amor meus crucifixus*.

Je dois donc, pour être saint et heureux sur la terre et dans l'éternité, demeurer en JÉSUS pénitent, et me laisser pénétrer par son esprit de pénitence. Je dois, avec lui et en son esprit de sainteté, pleurer mes péchés et ceux du monde. Je dois pleurer sur JÉSUS et sur sa Passion, dont mes péchés ont été la cause, et rendre à mon Rédempteur les larmes qu'il a versées pour moi.

*Douce Victime d'amour, Hostie de mon sacrifice, donnez-moi l'esprit d'austérité qui convient à vos disciples et qui les distingue des mondains. Les mondains rient, oubliieux de leurs misères; faites que je ne sois point entraîné par cette folie, que je ne sois jamais ni effrayé ni dégoûté de votre croix, afin qu'après les larmes de cette vie je reçoive le fruit de votre promesse : Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*

— Vous unissant à la pénitence si profonde de la Sainte Vierge, de Marie-Madeleine, de saint Pierre, de tous les martyrs et de tous les grands pénitents de l'Église, béatifiés dans les cieux, demandez à JÉSUS la participation de son esprit de pénitence, pour vous et pour tous les fidèles. — Récitez une dizaine du chapelet.

*IV. Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. — Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.*

La *justice* est l'esprit de sainteté de JÉSUS-CHRIST. Il nous l'apporte dans ses Sacrements, et l'Eucharistie est instituée pour l'entretenir et la fortifier en nos âmes. Le désir de la sainteté se confond en réalité avec la faim et la soif de l'Eucharistie.

Bienheureux ceux qui sont de la sorte affamés et altérés de JÉSUS, source de toute justice et de toute sainteté.

Bienheureuses les âmes affamées de la communion, affamées de la parole de DIEU ! Elles seront rassasiées. *Jamais, dit JÉSUS, je ne rejeterai celui qui vient à moi. J'aime ceux qui m'aiment. — Diligentes me diligo.*

— Pour obtenir l'ardeur de ces saints désirs, invoquez la Sainte Vierge, Reine des Saints, saint Jean-Baptiste, saint Paul, saint Dominique, saint Charles Borromée et tous ceux des serviteurs de DIEU qui ont aimé davantage la justice et la perfection, et récitez pour vous et pour toute l'Église une quatrième dizaine du rosaire.

*V. Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur. — Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. L'amour de JÉSUS pour nous s'appelle miséricorde ; car nous sommes des pécheurs, et nous n'avons en propre que des misères*

Il veut que nous soyons, comme lui, aimants et miséricordieux les uns pour les autres, supportant nos frères

et compatissant à toutes leurs misères. Si nous faisons ainsi, nous serons vraiment chrétiens ; et, misérables pécheurs, nous obtiendrons miséricorde en ce monde et en l'autre.

— Demandez humblement au divin Maître cette participation de son esprit de bénignité; renouvez-vous dans l'amour des pauvres, dans la volonté de pardonner les injures et d'être indulgent pour tous vos frères; et récitez, pour obtenir cette grâce, une cinquième dizaine de votre chapelet, invoquant l'assistance de la Mère de miséricorde, de saint Philippe de Néri, de saint Vincent de Paul et de tous ceux des Saints qui ont le plus brillé par la miséricorde et par la bonté.

*VI. Beati mundo corde, quoniam ipsi DEUM videbunt.*

— *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront DIEU.*

Ils verront DIEU, par des grâces très-abondantes de foi, en ce monde; en l'autre, ils verront DIEU face à face et le posséderont en JÉSUS-CHRIST. L'Esprit de JÉSUS purifie les cœurs. JÉSUS est notre chasteté, notre pure chasteté d'esprit, de cœur et de corps. L'Eucharistie qui nous imprègne tout entier de JÉSUS, et ravive sans cesse l'union qui le fait vivre en nous et nous fait vivre en lui, est le Sacrement de la pureté, non moins que de l'humilité, de la douceur, de la pénitence et de toute sainteté.

La communion fréquente et la piété envers le Saint-Sacrement sont le moyen le plus efficace et aussi le plus suave de garder intact le trésor de la chasteté. *Frumen-*

*tum electorum, et vinum germinans virgines.* Jésus Eucharistique est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges.

— En adoration à ses pieds, demandez instamment la grâce d'une très-parfaite pureté, et mettez votre prière sous la protection de la pure et immaculée Vierge MARIE, du chaste saint Joseph, du Disciple vierge et de toutes les vierges sacrées qui, depuis le commencement de l'Église, ont conservé plus saintement cet incomparable trésor.

VII. *Beati pacifici, quoniam ipsi filii DEI vocabuntur.* — *Heureux les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de DIEU.*

L'esprit que Jésus vient nous apporter dans le Sacrement de son amour est l'esprit de paix. Il est la Paix. *Et erit iste Pax.* Il chasse le démon, qui brouille et bouleverse ; il rétablit l'ordre et, par l'ordre, la paix. Il vient régner, saint et pacifique.

Bienheureuse l'âme qui reçoit ainsi Jésus ! Sa joie vient du ciel, et personne sur la terre ne peut la lui ravir. *Nemo tollet a vobis.* Demandez au Seigneur de le laisser régner en vous, de le laisser établir en vous son règne et sa paix. *Pax Christi exultet in cordibus vestris.* — *Que la paix du Christ se réjouisse en vos coeurs, et que la paix de DIEU, qui surpassé tout sentiment, garde en JÉSUS-CHRIST votre intelligence et votre cœur.* — *Pax DEI, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat intelligentias vestras et corda vestra in CHRISTO JESU.*

— Dans ce sentiment, récitez, aux pieds du Saint-Sacrement, une dizaine du rosaire, demandant cet esprit par la sainte Vierge MARIE, par saint François d'Assise, par le pacifique saint François de Sales, et en général par l'intercession de ceux des Saints en qui la paix de DIEU a brillé d'un plus doux éclat.

VIII. *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cælorum.* — *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est pour eux.*

JÉSUS et les siens sont combattus par Satan et les siens. Heureux le serviteur fidèle qui n'abandonne point la vie pour la mort, le maître pour le rebelle ; le royaume du ciel est à lui, en ce monde, par l'union intérieure à JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire par le mystère de la grâce ; dans l'éternité, par la participation totale de la gloire infinie et de la bénédiction divine de JÉSUS, c'est-à-dire par le mystère du Paradis.

Je suis au milieu du monde, et le monde hait la Croix de JÉSUS-CHRIST. Disciple fidèle de la Croix, il est donc tout simple que le monde me haisse et me persécute. Il a persécuté et rejeté mon Maître ; le disciple n'est pas au-dessus du Maître.

Donnez-moi, mon JÉSUS, la force de persévérer jusqu'à la fin dans la sainteté de votre service, au milieu des attaques et de la corruption du monde, et malgré tous les obstacles et toutes les souffrances.

Donnez-moi de puiser en votre Sacrement cette force

qui me manque. Je ne puis rien ; mais en Celui qui me fortifie, je puis tout. *Omnia possum in eo qui me confortat.* Avec lui, par lui, et en lui, je puis persévérer jusqu'à la fin et sauver mon âme.

— Récitez dans ce but une dernière dizaine du chapelet, et demandez la force et la patience par l'intercession de MARIE au pied de la Croix, des saints Apôtres et Martyrs, de tous les Saints qui ont été persécutés sur la terre, et en particulier du grand saint Ignace, qui a légué à ses enfants la huitième bénédiction comme testament spirituel.

#### Prier pour l'Église.

Notre piété doit être catholique, c'est-à-dire universelle. Membres de la grande famille, nous ne devons pas dire *mon* Père, mais *notre* Père. Les intérêts de l'Église sont donc nos intérêts propres, et oublier dans ses prières les besoins de l'Église, c'est faire preuve d'un esprit bien peu chrétien.

I. Priez pour notre Saint-Père le Pape, Chef de l'Église et notre Pasteur à tous. Le Pape est établi, de droit divin, Souverain-Pontife de DIEU, Vicaire du Christ, centre de l'unité catholique, Gouverneur des hommes, Docteur de la vraie foi et Juge suprême au nom de Jésus-Christ.

Demandez au divin Maître qu'il resserre de plus en plus parmi les fidèles le lien de l'unité, en augmentant dans tous les cœurs l'amour, le respect et l'obéissance envers le Saint-Siége. Demandez-lui pour son Vicaire toutes les grâces de sainteté et de force qui lui sont nécessaires pour saintement conduire l'Église dans les voies du salut, et recommandez-le à l'assistance toute spéciale de la Sainte Vierge, Reine et Mère de l'Église. — Dans cette intention, une dizaine du chapelet.

II. Priez pour l'Épiscopat, demandant à Jésus de remplir tous nos Évêques, et en particulier celui sous la houlette pastorale duquel vous vivez, de son Esprit de sainteté, de lumière, de force, de zèle pour la gloire de DIEU et le salut des âmes ; qu'ils soient des Pasteurs selon le cœur de Jésus, et l'exemple de leur troupeau.

Suppliez le Seigneur de détruire dans l'Église l'esprit de discorde et d'insoumission aux Évêques ; et dans cette intention récitez la seconde dizaine du rosaire.

III. Priez pour les Prêtres, demandant au bon DIEU par l'intercession de la Sainte Vierge de susciter dans son Église des vocations sacerdotales nombreuses et très-pures, afin que tous ses ministres soient de dignes dispensateurs des divins mystères et de tous les dons de DIEU. Priez pour les bons Prêtres, afin qu'ils deviennent plus saints encore. *Qui sanctus est sanctificetur ad-huc.*

Priez pour les prêtres négligents, afin qu'ils se donnent

tout à Dieu et aux âmes; enfin pour la conversion et le pardon des quelques ministres prévaricateurs qui, semblables à Judas, trahissent leur Maître, scandalisent et perdent les âmes, en se perdant misérablement eux-mêmes.—A cette intention une troisième dizaine du chapelet.

IV. Priez pour la propagation de la Foi, pour la conversion des pécheurs et principalement pour ceux que vous connaissez. Priez pour le succès de nos missions catholiques dans les pays infidèles, pour nos missionnaires persécutés en Chine et en Cochinchine, dans toutes les îles de l'Océanie, chez les Nègres en Afrique, en Orient chez les Turcs, dans les deux Amériques au milieu des Sauvages. Priez pour la conversion de l'Angleterre, de Genève, de la Russie, de la Prusse et des autres États hérétiques. Recommandez ces importantes prières à la Vierge, Mère de la Vérité. Une dizaine du Chapelet.

V. Priez pour les princes et pour les rois, afin qu'ils servent l'Église, comme c'est leur devoir. Demandez au Roi des rois, aux pieds duquel vous êtes ici prosterné, de déjouer les complots qui se forment autour des princes pour les empêcher de bien faire et pour les mettre en opposition avec le Pape et avec les Évêques. Demandez en particulier pour votre patrie la paix et la bénédiction, et par vos prières assistez-la devant Dieu.

Priez la très-sainte Vierge pour la France, et récitez dans cette intention une dernière dizaine de votre chapelet.

**Les sept Péchés capitaux.**

Adorez JÉSUS, Saint des saints, detestez le péché, qui sépare de DIEU et prépare l'enfer. En méditant les sept péchés capitaux, examinez avec soin votre conscience et voyez si le démon n'a point de part en vous.

I. *L'Orgueil* est l'amour déréglé de sa propre excellence. L'orgueilleux oublie que tout ce qu'il a de bon, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, vient de JÉSUS-CHRIST, et qu'ainsi à JÉSUS seul doit revenir toute la gloire de ce bien. Rendez à DIEU ce qui est à DIEU : la gloire, l'estime, l'honneur, l'amour. Rendez-vous à vous-même ce qui est à vous-même : l'oubli, car de vous-même vous n'êtes rien ; le mépris, car vous êtes un misérable pécheur. — Une dizaine du chapelet à cette intention.

II. *L'Envie* est une disposition égoïste et haineuse, qui nous attriste à la vue du bien de nos frères. L'envie est le vice directement opposé à la charité fraternelle. Suppliez Notre-Seigneur de ne jamais la laisser entrer en votre âme. — Une dizaine de chapelet.

III. La *colère* est une révolte de l'esprit et de la chair contre les obstacles qui s'opposent à notre volonté. C'est

un feu diabolique qui enlève momentanément la raison, fait sortir l'homme de lui-même et le rend capable de tous les excès. Demandez à Notre-Seigneur l'esprit de paix et de douceur opposé à l'esprit du démon, qui est rage et colère, et récitez dans ce but une troisième dizaine du chapelet.

**IV. L'avarice** est un amour désordonné des biens de ce monde et en particulier de l'argent, symbole de tous ces biens. L'argent devient le dieu de l'avare. Mésiez-vous beaucoup de ce vice, que l'on colore toujours de noms honnêtes : économie, ordre, etc.; et demandez au bon JÉSUS l'esprit de générosité, l'amour des pauvres et la grâce de ne pas tomber dans la damnation de Judas. Une dizaine du rosaire.

**V. La gourmandise**, vice très-commun, est l'amour désordonné du boire et du manger. Le gourmand est un animal et non plus un homme; encore plus l'ivrogne, qui perd la raison dans le vin. Demandez à votre Sauveur de vous garder de ce vice par la sobriété chrétienne. — Une dizaine du chapelet.

**VI. La luxure** ou impureté est l'amour désordonné des plaisirs de la chair. C'est un sacrilège véritable; car notre chair est le temple de DIEU, le temple vivant de JÉSUS-CHRIST, qui habite en nous et qui doit vivre en nous. Demandez humblement à JÉSUS, par l'intercession de la Vierge Immaculée, de vous garder dans la chasteté parfaite, et renouvez-vous dans la résolution de veiller

avec soin sur vos sens, et d'éviter toutes les occasions du mauvais péché. — Dans cette intention, récitez une dizaine du chapelet.

**VII.** La paresse est un vice négatif qui nous porte à nous abstenir du bien, du travail et de l'accomplissement de la volonté de DIEU. Le serviteur *inutile* sera jeté dans les ténèbres extérieures. Voyez en présence de JÉSUS, votre Juge, si vous n'avez pas beaucoup à vous reprocher sur ce point. Renouvez-vous dans l'énergie chrétienne et dans la volonté ferme d'accomplir désormais parfaitemennt tous vos devoirs vis-à-vis de DIEU, vis-à-vis du prochain et vis-à-vis de vous-même.

Mettez toutes vos bonnes résolutions sous la protection de la Mère de DIEU, et terminez votre adoration en récitant avec ferveur une dernière dizaine du chapelet.

### Réparations.

Nous sommes les amis de JÉSUS et nous devons, par notre parfaite fidélité, le consoler de l'abandon et des mépris du monde. Pour une âme fidèle prosternée au pied de ses autels, combien de centaines qui vivent comme s'il n'existaient pas ! Prions et aimons pour ceux qui ne prient pas et qui n'aiment pas.

I. Demandez pardon à JÉSUS pour tous les blasphémateurs et tous les impies qui ne croient pas en sa divinité,

qui se raillent de ses mystères, et récitez, dans ce sentiment de réparation, la première dizaine du rosaire.

**II.** Demandez pardon à Jésus pour les protestants et pour tous ceux qui blasphèment son Eucharistie. Priez pour leur conversion, et afin que leurs paroles et leurs écrits soient frappés de stérilité et n'enlèvent pas la foi aux catholiques simples qui les reçoivent. — Une dizaine du chapelet.

**III.** Récitez la troisième dizaine en réparation de toutes les communions sacriléges qui se sont faites depuis Judas jusqu'à ce jour. Demandez pardon au miséricordieux Sauveur pour toutes ces misérables âmes qui le trahissent ainsi par un baiser.

**IV.** Récitez la quatrième dizaine en réparation de l'indifférence de tant de demi-chrétiens qui ont la foi, mais qui n'ont point l'esprit de foi, et qui délaissent Jésus au fond de ses tabernacles. Tâchez de réparer ce scandale et cet oubli par votre assiduité à la visite du Saint-Sacrement et par votre ferveur lorsque vous êtes au pied des autels.

**V.** Récitez la cinquième dizaine du rosaire en réparation des blasphèmes abominables des incrédules et des hérétiques contre la très-sainte Vierge MARIE, et en particulier contre le mystère de foi de son Immaculée Conception. Priez Jésus, afin qu'il pardonne à ces contempteurs de sa Mère.

**VI.** Récitez la sixième dizaine en réparation de l'ingratitude de tant d'âmes baptisées, qui vivent en état de péché mortel, méprisant l'amour et la grâce de Jésus et ne pensant presque point à lui.

**VII.** Récitez la septième dizaine de votre chapelet en réparation de tous les scandales qui se donnent dans les églises par défaut de révérence envers le lieu saint, par manque d'esprit de foi et d'esprit de religion, particulièrement à l'égard du divin Sacrement. On passe devant le tabernacle sans faire la génuflexion, ou bien on la fait à la hâte; on néglige d'entretenir nuit et jour la lampe allumée devant le Saint-Sacrement; les autels, les tabernacles, les linges sacrés, les habits sacerdotaux sont misérables et indignes de Dieu; l'église est pauvre et nue. Suppliez le Seigneur d'avoir pitié de tant d'ingrats, et déposez toutes vos prières dans le sein de la Mère des miséricordes, qui entourait son Fils de soins si dévoués et si délicats.

### Jésus, Roi de l'Église.

L'Église est la société de toutes les créatures qui participent à la vie de Dieu par le Christ et dans le Saint-Esprit. Jésus, Verbe incarné, est le Roi de l'Église.

1. *Jésus, Roi de l'Église triomphante.* Adorez dans la sainte Eucharistie Jésus, Roi des Anges et des Saints, Vie

éternelle de tous les habitants du Paradis, Ciel des cieux, gloire et bénédiction de l'Église triomphante. C'est par lui, avec lui et en lui que les Anges, les Archanges, les Chérubins et les Séraphins louent et adorent la Majesté divine<sup>1</sup>.

Unissez-vous à la Reine des cieux, la Vierge MARIE glorifiée, à l'Archange saint Michel, à tous les saints et à tous les Anges, pour adorer, louer et remercier Jésus, et récitez dans ce but une première dizaine de votre chapelet

**II. Jésus, Roi de l'Église souffrante.** Les âmes du Purgatoire sont saintes et confirmées dans le salut, quoiqu'elles n'y soient point arrivées encore. Jésus, Saint des saints, — *Tu solus sanctus, JESU CHRISTE*, — est le Roi et l'espérance de ces âmes élues. Prions-le pour elles et supplions-les de les admettre sans retard dans la bénédiction de son Paradis. Dans ce but, offrez au bon Dieu une seconde dizaine du chapelet.

**III. Jésus, Roi de l'Église militante.** Sur la terre comme dans le ciel, Jésus est tout en tous dans son Église. *Omnia in omnibus Christus*. Il en est le Pontife céleste, le recteur et la vie. Le Pape et les Évêques ne sont que les ministres de sa royauté et ses vicaires visibles. Demandons au divin Roi qu'il daigne humilier les ennemis de son Église sur la terre, qu'il règne dans tous les cœurs et en particulier dans le nôtre. *Adveniat regnum tuum.*

<sup>1</sup> Per quem Majestate tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, etc.

*Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.* Une dizaine du chapelet.

**Les âmes du Purgatoire.**

Si DIEU vous fait la grâce de compatir aux pauvres âmes qui sont dans le Purgatoire, vous pouvez bien utilement et bien saintement employer à leur service votre heure d'adoration.

Jésus, aux pieds duquel vous êtes, est la source de toute miséricorde, et il n'attend peut-être que cette prière pour recevoir en son sein plusieurs âmes, auxquelles manque une purification dernière.

I. Invoquant avec confiance la Sainte Vierge, par laquelle Notre-Seigneur dispense dans le Purgatoire, comme sur la terre, tout le trésor de ses miséricordes, récitez la première dizaine de votre rosaire pour la plus sainte de toutes les âmes du Purgatoire, et qui est la plus proche de la délivrance.

II. Récitez la seconde dizaine pour les âmes les plus abandonnées ; vous devenez leur seul ami et leur seul bienfaiteur.

III. Priez pour les âmes des Évêques et des prêtres, des Religieux et des Religieuses, dont le compte est plus ri-

goureux devant la divine justice, parce qu'ils ont reçu davantage.

**IV.** Priez pour les âmes de vos parents, de vos bienfaiteurs spirituels ou temporels, de vos amis ; témoignez leur ainsi la constance de votre affection, dont ils n'attendent plus que cette seule preuve. Récitez dans celle intention si bonne la quatrième dizaine du rosaire.

**V.** A la cinquième priez pour les âmes du Purgatoire qui ont été le plus dévouées au culte du Saint-Sacrement.

**VI.** A la sixième priez pour celles qui ont le plus aimé la Sainte Vierge, et qui ont eu le plus de dévotion au mystère de son Immaculée Conception.

**VII.** Priez pour les âmes qui ont eu durant leur vie le plus de compassion et de charité pour les âmes du Purgatoire ; cette assistance spéciale leur est bien due.

#### **Les Fins dernières.**

**I. La mort.** En récitant la première dizaine du chapelet, demandez au bon Dieu ici présent la grâce de la persévérance finale et de la bonne mort.

La mort, si redoutable en elle-même et si affreuse, n'est pour le chrétien que le passage à une vie meilleure. C'est

la fin du travail, c'est le repos. C'est le commencement de la vraie vie, qui est la vie éternelle et bienheureuse, où nous verrons DIEU face à face, où nous participerons à la bénédiction divine en JÉSUS-CHRIST. Ne craignons plus la mort, désirons-la au contraire, et, vivant par la foi, ne jugeons point de ces choses comme en jugent les mondains.

**II. Le jugement.** À la seconde dizaine du rosaire, adorez dans l'Eucharistie JÉSUS, le juste Juge. Il ne sera point votre Juge, s'il est votre Sauveur, et si durant l'épreuve de la vie présente vous avez eu la sagesse de vous juger vous-même au tribunal de sa miséricorde. *In judicium non venit, sed transit ad vitam.* Suppliez-le de vous faire miséricorde en ce moment redoutable, et invoquez d'avance l'assistance de la Sainte Vierge, de votre bon Ange et de vos saints Patrons. Renouvez-vous dans la résolution de ne point juger ni condamner vos frères, vous souvenant de la promesse divine : *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamné.*

**III. Le Purgatoire.** Souvenez-vous que si vous n'expiez pas vos péchés sur la terre par une véritable pénitence, par l'aumône, par la prière, par l'austérité de vie et de mortification, vous passerez nécessairement par les expiations mille fois plus redoutables des flammes du Purgatoire. Faites dès maintenant ce que vous voudriez avoir fait au moment de votre mort; soyez un chrétien

sérieux, un vrai pénitent, un homme de l'éternité. Renouvez-vous dans l'esprit chrétien, et suppliez la Sainte Vierge de vous garder de l'esprit du monde. Récitez dans cette intention la troisième dizaine du chapelet.

**IV. Le Paradis.** *Rejouissez-vous en JÉSUS-CHRIST ; oui, je le dis, rejouissez-vous !* Vous irez dans la maison du Seigneur ; vous entrerez dans son Paradis, c'est-à-dire en la vie éternellement bienheureuse de JÉSUS-CHRIST, qui règne en cette bénédiction infinie dans tous les siècles des siècles avec le Père et le Saint-Esprit.

Vous verrez à découvert dans le ciel ce même JÉSUS, que vous adorez ici voilé sous son Sacrement. Vivez en lui sur la terre, afin de le posséder dans le ciel. O JÉSUS, je vous aime et je vous aimerai éternellement. Dans ce sentiment de joie et d'espérance, récitez la quatrième dizaine du rosaire.

**V. L'Enfer.** A la dernière dizaine de votre chapelet, méditez la terrible damnation de tous ceux qui auront rejeté JÉSUS-CHRIST. *Recedite a me, maledicti, in ignem æternum.* Retirez-vous loin de moi, maudits, dans le feu éternel.

L'Enfer de feu, l'enfer de feu éternel, la séparation de DIEU, la malédiction, le désespoir, le remords, la douleur sans mesure : tel est le sort que le pécheur se fait à lui-même en méprisant votre amour, ô mon JÉSUS. Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde ; ne perdez pas mon âme avec les impies, avec Satan, avec les

démons, avec les mondains. Donnez-moi la peine du péché.

— Invoquez le secours de votre sainte Mère, qui ne laissera pas votre âme tomber dans l'enfer. Demandez-le-lui humblement par les mérites de la Passion de son Fils.

### **Les mystères du Rosaire.**

Chacun connaît les quinze mystères du rosaire. Ce sont les quinze actes principaux de la vie de la Sainte Vierge, dans ses rapports avec son divin Fils. On peut très-utilcement méditer de la sorte et réciter le saint rosaire aux pieds du Saint-Sacrement, qui est JÉSUS-CHRIST lui-même, le Fils de MARIE. Pour entrer dans l'esprit des mystères du rosaire, il est bon de lire quelqu'un des nombreux ouvrages de piété composés exprès pour les expliquer. Contentons-nous de les indiquer ici, avec la vertu principale que chacun d'eux présente et, pour ainsi dire, exhale.

**I. L'Annonciation de la Sainte Vierge et l'Incarnation du Fils de DIEU.** — Foi vive en JÉSUS-CHRIST et profond respect envers la maternité divine de MARIE.

**II. La Visitation de la Sainte Vierge à sainte Élisabeth, et la présanctification de saint Jean-Baptiste dans**

le sein de sa mère — La charité envers le prochain et le zèle du salut des âmes.

**III.** La Nativité de Notre-Seigneur à Bethléem, avec l'adoration des bergers et des rois mages. — Amour de la pauvreté et de la simplicité; amour des pauvres.

**IV.** La Présentation de l'Enfant-Jésus au temple et la Purification de la Sainte Vierge. — Esprit de sacrifice et d'oblation de tout soi-même; observance des lois de l'Église.

**V.** L'Enfant-Jésus perdu et retrouvé au temple de Jérusalem. — Ne jamais perdre Jésus; aller le chercher au temple, c'est-à-dire dans le Sacrement de l'autel, où nous sommes toujours assurés de le trouver.

**VI.** L'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers; la trahison de Judas, la négligence et l'abandon des Apôtres. — Reconnaissance envers notre Sauveur; haine du péché, qui a causé la Passion du Seigneur; persévération dans la prière, surtout dans les sécheresses.

**VII.** Jésus flagellé et déchiré en sa chair très-sainte. — Horreur de l'impureté.

**VIII.** Jésus couronné d'épines, bafoué et souffleté. — Humilité, support et pardon des injures.

**IX.** Le Portement de croix. — Patience et joie dans

les souffrances ; sanctification de ces souffrances par leur union à la croix du Seigneur.

X. JÉSUS crucifié et MARIE au pied de la croix. — Amour de JÉSUS ; esprit de pénitence.

XI. Résurrection triomphante du Sauveur. — Persévérande constante en l'état de grâce, en la vie de JÉSUS, qui veut nous associer intérieurement à son triomphe sur le démon.

XII. L'Ascension de JÉSUS ressuscité. — Détachement des choses de la terre, espérance de la vie à venir.

XIII. La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres dans le Cénacle, et l'inauguration solennelle de l'Église. Amour de la sainte Église, du Souverain-Pontife et de l'unité catholique : priez pour le Pape, pour les Évêques, pour la propagation de la foi et pour l'humiliation des ennemis de DIEU.

XIV. La Mort bienheureuse de la Sainte Vierge et son Assomption au Paradis : — Espérance de la bonne mort ; prier pour obtenir la persévérande finale et le salut éternel.

XV. La Gloire éternelle de MARIE, Mère de DIEU, Reine du ciel et de la terre. — Amour de la Sainte Vierge ; prier pour que cet amour se répande de plus en plus dans les âmes, et remercier Notre-Seigneur de la proclamation de l'Immaculée Conception.

Il est facile, comme on le voit, de tirer abondamment de chacun de ces mystères des sentiments de piété chrétienne, et de les unir à l'adoration du très-saint Sacrement, en récitant à ses pieds les dizaines du rosaire.

#### Intentions particulières.

Une manière très-profitable à soi et aux autres de passer l'heure d'adoration devant le Saint-Sacrement, c'est de réciter successivement, soit les dizaines du rosaire, soit toute autre prière vocale, le *Miserere*, le *Veni Creator*, le *Memorare*, etc., pour des intentions particulières.

Par exemple, je réciterai la première dizaine pour le salut de mon père, la seconde pour celui de ma mère, ou bien de tel ou tel de mes bienfaiteurs ; pour chacun de mes frères, ou de mes sœurs ; pour chacun de mes enfants, si je suis père ou mère de famille ; — pour telle personne qui m'a fait du mal, qui me calomnie, qui me persécute ; — pour obtenir telle grâce spirituelle ou temporelle ; — pour la correction de tel défaut ; — pour la délivrance de telle ou telle personne défunte, que j'ai connue et aimée sur la terre ; — ou encore, pour le développement et la bénédiction de telle ou telle œuvre à laquelle je m'intéresse, pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, pour l'extension de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, pour l'œuvre des Tabernacles, pour l'Association catho-

lique de saint François de Sales, pour la charitable société de Saint-Vincent-de-Paul, etc., etc.

Une pensée vraiment chrétienne, que DIEU bénira certainement, sera de recommander à sa protection et miséricorde tant de petites et excellentes œuvres de charité, auxquelles presque personne ne s'intéresse dans le monde, et qui sont connues de JÉSUS seul et de ceux à qui JÉSUS les confie. Ce sont de petites violettes cachées sous les grandes herbes et qui courrent grand risque d'être étouffées par elles. Aidez-les à vivre, à grandir, à répandre autour d'elles leur excellent parfum. Vous êtes aux pieds de Celui qui seul peut leur donner leur accroissement

**LES PAROLES****DE NOTRE-SEIGNEUR SUR L'EUCHARISTIE****AU SIXIÈME CHAPITRE DE SAINT JEAN**

Notre-Seigneur ayant parlé lui-même dans son Évangile du mystère de l'Eucharistie, il est bien juste que nous, ses adorateurs en ce divin Sacrement, nous méditons entre toutes les autres ces paroles sacrées, durant le temps que nous sommes à ses pieds. Demandons-en l'intelligence, et prions Jésus d'embraser nos cœurs de l'amour de sa parole.

Au sixième chapitre de l'évangile de saint Jean, est rapportée tout au long la promesse de l'Eucharistie, faite par le Seigneur à Capharnaüm, un an avant l'institution<sup>1</sup>. *Le pain que je vous donnerai<sup>2</sup>, c'est ma Chair pour la*

<sup>1</sup> Le 25 mars, jour anniversaire de son incarnation, selon les calculs du savant docteur Scpp.

<sup>2</sup> Il s'agissait seulement à Capharnaüm de la *promesse* de l'Eucharistie. Notre-Seigneur n'instituait pas le Saint-Sacrement, il l'annonçait : *Le pain que je vous donnerai*. Il ne l'a donné qu'à la Cène, un an après. — Cette simple observation suffit pour démontrer l'inanité de l'interprétation protestante, qui, fermant les yeux à l'évidence, ne veut pas voir ici les paroles eucharistiques.

*vie du monde. — Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.*

I. Jésus commence avant tout par exiger la foi de ceux qui l'écoutent. *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé*<sup>1</sup>. — *En vérité, en vérité, je vous le déclare : celui qui croit en moi, a la vie éternelle. — Amen, amen, dico vobis : qui credit in me, habet vitam æternam.*

La foi en Jésus-Christ, la foi vivante, la foi pratique, la foi profonde en sa parole, en ses affirmations divines, voilà l'œuvre de Dieu. — *Hoc est opus Dei*; voilà ce qui fait le chrétien, voilà ce qui manque au monde. Je ne suis pas un impie, mais je suis une âme légère, qui reçoit sans attention la parole du Dieu éternel. A cause de cela, l'œuvre de Dieu est toujours incomplète en moi, et je ne réponds pas à la vocation de mon baptême. Je le sais cependant, l'œuvre de Dieu est que je croie en Jésus-Christ. Celui qui croit en lui a la vie éternelle. Celui qui ne croit point est jugé d'avance, car il ne croit pas au Fils unique de Dieu, il ne croit pas au seul Dieu vivant et véritable.

Jésus est Dieu. C'est là le résumé du christianisme, de la seule vraie religion. Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu unique, manifesté en l'Incarnation, s'appelle Jésus. Jésus n'est pas le Père ; mais le Père est en Jésus et Jésus est dans le Père<sup>1</sup>, et qui voit Jésus voit le Père. Jésus et le

<sup>1</sup> *Hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille.*

<sup>2</sup> *Pater in me est, et ego in Patre. — Qui videt me, videt et Patrem meum. — Ego et Pater unum sumus.*

Père ne sont qu'un, en l'invisible et éternelle perfection de la nature divine. De même Jésus n'est pas le Saint-Esprit ; mais qui reçoit Jésus, reçoit le Saint-Esprit ; qui entend Jésus, entend le Saint-Esprit ; le Saint-Esprit posé dans avec le Père et le Fils la plénitude de la divinité.

Ainsi le vrai Dieu, c'est Jésus-Christ. Qui veut aller à Dieu, doit aller à Jésus. Il est la voie adorable et divine qui, par le Saint-Esprit, mène au Père. Personne ne vient au Père que par moi<sup>1</sup>. Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils daigne le révéler. Le Père vient à nous par son Fils éternel Jésus ; et Jésus vient à nous dans le Saint-Esprit, qui procède de lui comme du Père.

Toute créature qui aspire vers Dieu, aspire donc à Jésus, lors même qu'elle ne le connaît pas ; et c'est là ce que Tertullien appelle l'instinct « d'une âme naturellement chrétienne. »

Il n'y a en effet en Jésus-Christ, Verbe incarné, qu'une seule personne en deux natures ; cela est de foi catholique. Et cette personne unique est la personne divine, éternelle, insinie, créatrice, toute-puissante du Fils de Dieu. L'Incarnation et la Rédemption ne changent rien à ses attributs inammissibles. Jésus est Dieu en son humanité, avec son humanité, et, si j'ose le dire, malgré son humanité ; de même il est fils de Marie, il est homme véritable, il naît, il est sujet au temps et au lieu, il

<sup>1</sup> Ego sum via. — Nemo venit ad Patrem nisi per me. — Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.

souffre, il meurt, en l'union hypostatique de sa divinité, avec sa divinité et malgré sa divinité.

Il ne faut jamais oublier cette grande doctrine de l'Incarnation, qui unit, sans les confondre, les deux natures, divine et humaine, en l'éternelle et adorable personne du Christ, Fils de DIEU et de la Vierge MARIE.

Hélas ! dans notre siècle, miné par le rationalisme, combien y a-t-il de chrétiens qui croient cela *pratiquement*? Combien, au contraire, établissent, en leur language, une distinction réelle, une véritable division entre JÉSUS et le bon DIEU! Sans le savoir et surtout sans le vouloir, ils tombent dans l'hérésie condamnée du nestorianisme, qui établissait précisément cette distinction, ruinait le christianisme par sa base, et proclamait MARIE Mère du CHRIST, et non point Mère de DIEU.

« Je crois en vous pleinement, Seigneur JÉSUS. Augmentez encore ma foi. Je crois et je sais que vous êtes mon DIEU, mon unique Seigneur. C'est vous qui êtes l'Éternel, le Créateur, le DIEU d'Adam, des Patriarches, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'est vous le DIEU de Moïse, le DIEU du Sinaï, le DIEU de David et des saints Prophètes. Vous êtes le Principe et la Fin de toute créature; vous êtes en particulier, mon premier principe et ma dernière fin.

« Uni à la Sainte Vierge, à tous vos Anges et à tous vos Saints, je vous adore en votre crèche, ô Éternel, en vos anéantissements d'amour, en vos souffrances sur votre croix.

« Je vous adore ici, caché dans le Sacrement de la foi.

Je sais que vous y êtes ; remplissez-moi des ardeurs de votre lumière et accomplissez en moi l'œuvre de votre Père. *Hoc est opus Dei ut credatis in eum quem misit ille.* — *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé.* »

Ranimez ainsi votre foi aux pieds du Saint-Sacrement, et souvenez-vous que vous êtes en présence de Dieu !... C'est lui-même qui va vous parler dans son Évangile. Demandez-lui l'intelligence de sa parole : *Da mihi intellectum et scrutabor legem tuam.* — *Donnez-moi l'intelligence et je scruterai votre Loi*

II. *Ego sum panis vitæ.* — *Patres vestri manducauerunt manna in deserto et mortui sunt.* — *Hic est panis de cælo descendens ; ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur.* — *Ego sum panis virus, qui de cælo descendit.* — *Si quis manducaverit, ex hoc pane, vivet in æternum.* — *Et panis, quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.*

*Je suis le Pain de vie.* — *Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts.* — *Mais celui-ci est le Pain descendant du ciel ; afin que celui qui en mange ne meure point.* — *C'est moi qui suis le Pain vivant, qui suis descendu des cieux.* — *Si quelqu'un mange de ce Pain, il vivra éternellement, et le Pain que je donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde.*

Le Corps vivant de Jésus, Jésus vrai Dieu et vrai homme, est donc l'aliment de mon âme. Jésus est la vie. *Ego sum*

*vita*; et il est le PAIN DE LA VIE, parce qu'il se donne à moi dans le Saint-Sacrement, pour alimenter et entretenir l'union de vie qu'il a formée avec moi au jour de mon baptême.

Au jour de mon baptême, JÉSUS, mon Créateur, a brisé, par la toute-puissance de son Saint-Esprit et par le ministère de son Église, le lien de mort qui me tenait séparé de lui. Il m'a réuni à lui, par un pur effet de sa miséricorde, et son Saint-Esprit a opéré en mon âme le mystère de la grâce.

Dans son Eucharistie, il vient entretenir son œuvre, et le Pain qu'il me donne, c'est son Corps, c'est lui-même, c'est le Sacrement de vie, c'est DIEU.

La manne miraculeuse du désert était la figure prophétique de l'Eucharistie. Elle était le pain quotidien du peuple de DIEU, durant son voyage à la terre promise; elle tombait du ciel et ne sortait point de la main des hommes; elle suffisait à tous les besoins des enfants de DIEU, et prenait, selon leur degré de sainteté, une saveur et plus abondante et plus délicieuse.

Tel est pour nous l'adorable Pain vivant de l'autel. Sous une faible apparence il cache la vie; il est par excellence le don de DIEU et le miracle des miracles: il est quotidien et permanent, offert chaque jour aux enfants de DIEU, aux frères de JÉSUS, qui hélas! ne le reçoivent point chaque jour! il est le Pain descendu du ciel, ou plutôt il est le ciel même descendant sur la terre, sous le voile du pain. Le ciel est, en effet, un état, plus encore qu'un lieu; là où est JÉSUS, là est DIEU, là est le ciel; et

celui qui posséde Jésus, possède le ciel. *Qui habet Filium, habet vitam :* Comme la manne, et plus que la manne, Jésus Eucharistique suffit surabondamment à tous les besoins de notre âme, et selon la mesure de notre foi et de notre amour, il nous rassasiedes dons de Dieu.

*Le Pain que je vous donnerai, c'est ma Chair pour la vie du monde. — Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.* A la sainte Cène, le divin Maître accomplit cette promesse. Prenant le pain entre ses mains saintes et vénérables, et levant les yeux au ciel, afin de nous faire comprendre que l'Eucharistie est le mystère du ciel, il présente ce pain à ses Apôtres et il leur dit : *Prenez et mangez-en tous, CAR CECI EST MON CORPS. — Hoc EST ENIM CORPUS MEUM.*

Admirable concordance de la promesse et de l'institution ! Jésus a promis de donner un Pain vivant, qui serait sa Chair, son Corps ; et voici qu'il donne ce Pain divinement transsubstantié en son Corps sous la forme du pain. **Hoc EST CORPUS MEUM.** Ceci, ce que je vous présente, c'est mon Corps, *est corpus meum.* Ce n'est point la figure, le symbole de mon Corps; c'est mon Corps, mon Corps vivant, moi-même.

O JÉSUS, je crois à votre parole. Je crois et j'adore. Je crois et j'aime. C'est ici le mystère de la foi, le mystère de l'amour !

III. *Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ?*

*Or, les Juifs s'interrogeaient entre eux, et se disaient : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair en nourriture ?*

*Comment cela se peut-il faire ?* Tel est le murmure des infidèles de tous les siècles. La réponse est dans cette seule parole échappée de la bouche des Juifs : *Comment CELUI-CI peut-il?... Quomodo potest IHC?* — CELUI-CI est le bon DIEU, est le Verbe incarné. Sa Chair adorable, glorifiée dans l'Eucharistic, ne peut être jugée selon les lois des sens. Là tout est esprit et vie, tout est céleste, tout est divin ; et les pensées terrestres deviennent inutiles et fausses. *Caro non prodest quidquam.*

Le Corps de JÉSUS dans le Saint-Sacrement n'est plus, comme en sa vie mortelle, soumis aux lois imparfaites et terrestres du temps et de l'espace. Il est dans un état absolument *surnaturel*. Il est invisible, sous la forme visible et sacramentelle du pain. Il est impalpable, spirituel, *corpus spiritale*<sup>1</sup>, comme le dit saint Paul ; c'est-à-dire tout dans le Saint-Esprit, et non plus dans ce mode d'existence que nous connaissons aux corps sur la terre.

C'est là ce qui explique comment Notre-Seigneur est réellement et substantiellement présent en mille hosties consacrées, dans tous les temps comme dans tous les lieux de l'espace. Cette division des hosties consacrées est purement apparente et extérieure ; elle laisse indivisible et unique le Corps sacré et tout céleste du Christ.

Ainsi le *ciel* explique l'Eucharistie, qui nous est donnée

<sup>1</sup> Non pas dans le sens impie de Calvin, qui par *spirituel*, entendait *imaginaire*.

par le Roi du ciel, afin de nous conduire en la vie de son royaume

*IV. Dixit ergo JESUS : Amen, amen dico vobis. Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.*

*Et JÉSUS leur répondit : En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'est bien réellement et substantiellement le Corps du Seigneur que nous recevons en la sainte Communion ; et en ce sens les Juifs de Capharnaüm avaient bien compris les paroles de JÉSUS. Aussi ne leur dit-il point qu'ils se trompent et qu'il ne s'agit pas de se nourrir de sa Chair. Il insiste au contraire : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous.* Mais les Juifs se trompaient en entendant une manducation grossière et charnelle ; et à cause de cela le divin Maître va leur dire : *Mes paroles sont esprit et vie.* La communion du Corps eucharistique de JÉSUS est le plus saint, le plus spirituel, le plus céleste de tous les actes de la vie chrétienne ; il n'y a rien là de terrestre ni d'humain

JÉSUS est la vie de nos âmes, et à la fois l'aliment de de cette vie. Nous vivons spirituellement lorsque nous lui sommes intérieurement unis par la grâce, et lorsque notre esprit adhère à son Saint-Esprit. Et de même que corporellement nous ne pouvons vivre sans manger, de

même spirituellement nous devons communier pour ne point défaillir en la vie.

Le Baptême nous donne la vie en nous unissant spirituellement à Jésus ; et l'Eucharistie alimente cette vie en renouvelant sans cesse par la voie du Sacrement l'union intérieure avec le divin principe de la vie.

*V. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam ; et ego resuscitabo eum in novissimo die.*

*Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang a la vie éternelle, et c'est moi qui le ressusciterai au dernier jour.*

Cette vie, que nous apporte Jésus, est la vie éternelle ; ou pour mieux dire, Jésus est lui-même la vie : *Ego sum vita* ; et, comme il est le bon Dieu, l'Éternel, il est实质iellement la vie éternelle elle-même.

La communion nous donne voilé ce que nous posséderons à découvert dans la gloire. Il n'y a qu'une seule et même vie, qui est Jésus, et l'union avec Jésus ; c'est en ce monde la vie chrétienne, la vie spirituelle, la vie intérieure ; et dans le ciel, c'est la vie bienheureuse. Nous avions donc bien raison de le dire : l'Eucharistie, c'est le ciel voilé, c'est le paradis sur la terre.

Au dernier jour, à la fin des temps, nos corps ressusciteront en la vertu du corps de Jésus, et nous lui serons semblables en sa gloire. *Et similes ei erimus.* Dans l'éternité comme dans le temps, nous serons en lui ; et dans le ciel se réalisera immuablement l'oracle évangélique :

*Sicut tu, Pater, in me, et ego in eis, ut sint et ipsi consummari in unum. — De même que vous êtes en moi, mon Père, de même je suis en eux, ainsi qu'ils soient tous consommés dans l'unité.*

**VI. *Caro enim mea verc est cibus ; et sanguis meus vere est potus.***

*Ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage.*

Pour alimenter notre corps, nous mangeons et nous buvons chaque jour. Pourquoi donc avons-nous moins de sollicitude pour notre âme que pour notre corps ?

La vie de notre âme ne défaillie-t-elle pas chaque jour, par l'influence délétère du démon ? Par nos sens, par notre chair et ses concupiscences, par le monde et les séductions mondaines, Satan nous attire sans cesse au dehors, et tend, par une action continue, à nous séparer de Jésus, qui est notre vie intérieure.

La sainte Eucharistie nous étant donnée pour remédier à cette déperdition incessante, et pour nous fortifier contre l'attraction de Satan, pourquoi ne recourons-nous pas sans cesse à ce remède préservatif ? Je le sais, pour communier très - fréquemment, il faut avoir des dispositions excellentes : mais qui nous empêche de nous mettre en ces dispositions ? Pourquoi n'imitons-nous pas nos Pères de l'antique Église, qui estimraient tellement l'amour de Jésus et la sainteté de la vie chrétienne, qu'ils communiaient chaque jour ?

Si nous sommes purs, pourquoi ne communions-nous

pas, afin de rester purs ? Si nous sommes dans le péché, pourquoi n'allons-nous pas nous purifier au sacrement de la Pénitence, afin de communier ensuite et de nous fortifier contre la rechute ? C'était le raisonnement sans réplique qu'adressait jadis aux fidèles de Constantinople saint Jean Chrysostome.

L'Église catholique, au Concile de Trente, exprime formellement le vœu de voir les fidèles communier sacramentiellement toutes les fois qu'ils assistent à la Messe<sup>1</sup>. Sommes-nous plus sages que l'Église ? et n'est-elle pas la voix de Dieu, sainte et infaillible ?

« Notre Père qui êtes dans les cieux, donnez-nous aujourd'hui, donnez-nous chaque jour notre pain quotidien. Donnez-nous chaque jour notre pain supersubstancial,— *panem nostrum supersubstantialem*, le vrai Pain de vie, qui est Jésus dans l'Eucharistie. Donnez-nous les dispositions nécessaires pour une si sainte union, et que le Corps de votre Fils Jésus garde ainsi nos âmes pour la vie éternelle ! »

*VII. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo.*

*Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.*

Cette parole de Jésus est considérable. *In me MANET et*

<sup>1</sup> Optaret quidem sacrosancta Synodus, ut in singulis Missis fideles adstantes, non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam Eucharistie perceptione communicarent. — Voyez le petit traité : *La très-sainte Communion*, qui développe cette pensée.

*ego in illo.* Celui qui communie DEMEURE en JÉSUS, et JÉSUS demeure en lui. Le sacrement, le signe sensible, disparaît promptement ; mais JÉSUS demeure, et le péché seul nous peut arracher à lui.

On confond souvent, en ce point, deux choses cependant parfaitement distinctes : Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et les espèces sacramentelles, dont il daigne se revêtir pour entrer en nous.

Sa parole est formelle : *Celui qui mange ma Chair DEMEURE en moi, et moi je DEMEURE en lui.* Nous sommes les tabernacles vivants de JÉSUS-CHRIST, ses vivants ci-boires. Partout et toujours nous portons avec nous notre Bien-Aimé. Si nous lui sommes fidèles, si nous restons intérieurement recueillis en lui, si nous préférons sa divine conversation aux bagatelles du monde qui nous entoure, nous sommes vraiment chrétiens, vraiment dignes du nom d'enfants de DIEU.

Notre intérieur est un sanctuaire portatif, d'où nous ne devons jamais sortir.

Combien il doit être saint ! *Templum DEI sanctum est, quod estis vos.* — Glorifiez et portez DIEU en votre corps. — *Glorificate et portate DEUM in corpore restro.* N'oublions jamais l'incomparable trésor que nous avons en nous-mêmes ; ne soyons pas semblables aux chrétiens peu fidèles, que l'Apôtre saint Paul était obligé d'apostropher ainsi : *Nonne cognoscitis vos melipsos, quia CHRISTUS JESUS in vobis est ?* — Oubliez-vous qui vous êtes, et ne savez-vous pas que JÉSUS-CHRIST est en vous ? — Reconnaît donc, ô chrétien, ta dignité. — *Agnosce, o chris-*

*tiane, dignitatem tuam.* Tu portes DIEU en toi ; JÉSUS est en toi ; reste en JÉSUS ! c'est là toute ta gloire et aussi toute ta vocation en ce monde et en l'éternité<sup>1</sup>.

La communion fréquente a pour but d'entretenir cet état divin, cette union surnaturelle et sanctifiante de notre âme avec JÉSUS-CHRIST, et de nous empêcher de nous séparer de lui.

VIII. *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

*De même que mon Père, qui m'a envoyé, est vivant, et que moi je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange rivra lui-même par moi.*

Vivre de JÉSUS, vivre par JÉSUS, de la vie même de JÉSUS, n'avoir d'autre esprit que l'Esprit saint de JÉSUS, telle est la vocation chrétienne.

JÉSUS n'avait qu'une même vie avec son Père, qu'un même esprit d'éternelle sainteté. Selon ce divin exemple, nous ne devons faire qu'un avec lui, mourir à nous-mêmes, afin que JÉSUS seul vive en nous.

Si nous n'avons pas son Esprit, nous ne sommes pas chrétiens, nous ne lui appartenons pas. *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Or l'esprit de JÉSUS est l'esprit de sainteté sans tache, l'esprit de foi, l'esprit d'amour, l'esprit d'humilité, de modestie, de sacrifice ; c'est l'esprit de mansuétude, de douceur, de paix

<sup>1</sup> Voir l'exposition raisonnée de cette doctrine, aussi douce que sanctifiante, dans un petit traité qui a été composé tout exprès et qui a pour titre : *la Piété*.

et de patience, l'esprit de miséricorde et d'inépuisable charité; c'est l'esprit de pureté et de chasteté, de pénitence, de mortification, de recueillement et de prière; c'est l'esprit de pauvreté et de détachement des choses mondaines, l'esprit de parfaite obéissance. C'est l'amour de DIEU, l'amour puissant et fort jusqu'à la mort; c'est l'amour de la Sainte Vierge, l'amour de l'Église, l'amour de nos frères, l'amour de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint.

Tel est l'esprit, telle est la vie de Jésus. C'est là ce qu'il vient opérer en nous; et tout le travail de notre sanctification est la coopération à cette opération divine.

Tel est le fruit que nous devons tirer de nos communions : la transfiguration de nous-mêmes en JÉSUS-CHRIST, le nouvel homme substitué à l'ancien ; de sorte que nous puissions dire sans mentir ce que disait jadis de lui-même le bienheureux et très-saint apôtre Paul : *Vivre pour moi, c'est le Christ, — Mihi vivere Christus est*; et encore : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus. — Je vis, non plus moi, mais le Christ en moi.*

O Sauveur, que je suis loin de cette perfection, et combien, par mon infidélité, je rends stérile en moi votre divine présence !

**IX.** *Plusieurs disciples, entendant ces choses, dirent : Cette parole est intolérable, et qui peut y croire ? — Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? — Et Jésus leur répondit : Cela vous scandalise ? Que sera-ce donc lorsque vous aurez vu le Fils de l'homme remonter dans*

*les cieux? C'est l'esprit qui vivifie; la chair ne sert de rien. Les paroles que je viens de dire sont esprit et vie. — Spiritus est qui virificat: caro non prodest quidquam. Verba, quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt, — Mais il en est parmi vous qui n'ont pas de foi. — Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt.*

« O mon Maître, je ne suis pas de ce nombre; votre parole embaume mon cœur et illumine mon esprit, au lieu de me scandaliser.

« Oui, votre corps sacré est véritablement monté au ciel, et vous êtes à toute éternité dans la gloire de votre Père. Mais je sais que je ne dois pas juger du ciel par la terre, et des choses que je ne vois pas comme de celles que je puis voir. Je sais que vous êtes le ciel vivant, et que c'est en vous, ô Christ de DIEU, que tout a sa consistance, dans les cieux comme sur la terre. *Omnia in ipso constant, sive quæ in cœlis, sive quæ in terra sunt.*

« Votre Eucharistie est le mystère céleste. Je l'adore sur la terre, et ma foi perce les voiles dont vous nous enveloppez ici.

« C'est l'esprit qui vivifie, l'esprit de foi et d'intelligence, l'esprit de lumière surnaturelle que vous répandez vous-même en mon esprit, ô mon DIEU!

« Vie de mon âme, vous nous répandez en moi comme un torrent de flammes d'amour! Augmentez en moi et dans tous mes frères le don de la foi vive, afin que nous vivions tout dévoués à votre Sacrement. »

X. *A partir de ce jour, beaucoup de disciples aban-*

*donnèrent JÉSUS et ne marchèrent plus à sa suite. Et JÉSUS dit aux douze Apôtres : Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? — Numquid et vos vultis abire ?*

*Simon-Pierre lui répondant, s'écria : O Seigneur, à qui donc irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. — Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes. — Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de DIEU. Et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus, Filius DEI.*

« Ce cri de saint Pierre est le cri de la foi, le cri de l'Église ; c'est le cri de mon âme ! Vous êtes le Christ, Fils éternel de DIEU. Vous avez les paroles de la vie éternelle, les paroles de la vérité et du bonheur. A qui donc irai-je, si ce n'est à vous, ô JÉSUS, créateur de mon être, Seigneur de mon âme et de mon corps, mon unique Sauveur ?

« Non-seulement je n'ai rien sans vous, ni dans l'ordre de la nature, ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la gloire ; mais encore je ne subsiste, je ne suis que par vous, aussi bien que toute créature. *Per quem et propter quem omnia.* C'est en vous, qui êtes ici caché dans l'Eucharistie, c'est en vous et en vous seul que nous avons la vie, le mouvement et l'être. *In ipso vivimus et movemur et sumus.* Rien ne m'est plus intime que vous, mon divin principe et ma fin dernière, ma vie, ma voie et ma vérité ; lumière de mon intelligence, force de ma volonté, amour de mon cœur, puissance de toutes mes puissances. Vous êtes ma vie sainte en ce monde et vous serez ma vie bienheureuse dans l'autre. Faites votre

œuvre en moi, ô mon Dieu, malgré les révoltes de mon vieil homme et les luttes de Satan; donnez-moi vous-même cette victoire persévérente par le saint usage de l'Eucharistie; et gardez-moi, Corps divin de mon Sauveur, pour la vie éternelle. »

---

## LA SAINTE MESSE ET LA COMMUNION

---

Je reviens ici sur une pensée indiquée seulement au commencement de ce petit livre. La principale adoration du Saint-Sacrement, l'adoration catholique par excellence, c'est l'assistance à l'adorable sacrifice de la Messe, où le prêtre, semblable au Père éternel, à la Vierge Immaculée, enfante Jésus, par la puissance du Saint-Esprit survenu en lui au jour de son ordination<sup>1</sup>.

L'assistance à la Messe est la grande pratique de la piété chrétienne. Dans les temps de foi, tout le monde ou presque tout le monde assistait à la Messe tous les jours; c'est là, au pied des autels, en union avec le sacrifice du salut, en présence de Jésus lui-même, que les chrétiens

<sup>1</sup> *Spiritus Sanctus superveniet in te, et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.*

adressaient au Cicl leurs prières, et donnaient à Dieu les prémisses de leur journée. De nos jours encore on voit cette pieuse pratique en honneur dans certains pays privilégiés, dans le Tyrol, par exemple, où chaque jour les villages tout entiers viennent entendre la Messe, avant le lever de l'aurore, ne trouvant pas dans le travail manuel lui-même une raison suffisante pour se priver d'une telle grâce.

Voilà ce qu'ont fait, ce que font les vrais catholiques, les vrais *fidèles*, plus soucieux des choses divines que des choses humaines, des réalités éternelles que des bagatelles passagères de ce monde.

Dans nos pays, où la foi a reçu de si rudes atteintes, ces vieilles traditions trouvent, hélas ! bien peu d'imitateurs. Combien parmi nous se gênent pour assister tous les jours à la Messe ? combien regardent cette pratique de piété comme fondamentale dans le service qu'ils rendent à Dieu ? L'esprit de foi fait défaut au milieu de nous ; on pratique peu ce que l'on estime peu ; et l'on estime peu parce que l'on connaît mal et que l'on croit peu.

Assistez donc, si vous le pouvez, tous les jours, sans y manquer jamais, à la sainte Messe. S'il le faut, levez-vous une demi-heure plus tôt, et imposez-vous quelques sacrifices. Dieu saura bien vous le rendre. Prenez l'habitude d'assister à la Messe à une heure fixe. On ne peut croire combien la régularité matérielle est importante dans la vie spirituelle. Si vous n'avez qu'une demi-heure à donner à Dieu chaque matin, passez ce temps au pied de l'autel ; contentez-vous d'un court moment de prière dans votre

chambre, avant de sortir pour aller à l'Église ; et, pendant la Messe, faites vos prières, vos exercices de piété, qui tireront du saint Sacrifice et de la bénédiction du Prêtre une puissance toute particulière.

Si les heures de vos devoirs d'état ne peuvent absolument se combiner avec l'assistance à la Messe, allez, du moins, s'il se peut, faire chaque jour votre première prière dans l'église, au pied du Saint-Sacrement.

La manière la plus simple et la plus excellente d'entendre la Messe, c'est de réciter les prières liturgiques, appelées *Ordinaire de la Messe*. Elles ont une grandeur incomparable. Elles remontent aux siècles apostoliques, et une partie d'entre elles est attribuée à saint Pierre lui-même.

Cette prière est vraiment catholique, c'est-à-dire universelle ; elle s'élève vers DIEU de tous les points de la terre, et quand vous la récitez, vous êtes uni, non-seulement par la même foi, mais encore par la même formule de foi à tous les Prêtres qui célèbrent le saint Sacrifice par toute la terre, à tous les Évêques et au Souverain-Pontife, Vicaire de DIEU.

Si vous ne savez pas le latin, vous pourrez très-utilement pendant la Messe vous servir de la petite méthode indiquée dans ce livre pour l'adoration du Saint-Sacrement, et qui consiste à joindre la prière vocale à la prière mentale, soit en méditant la Passion de Notre-Seigneur<sup>1</sup>, soit en méditant le chapelet.

<sup>1</sup> Voyez les deux chapitres sur la Passion.

Vous entrerez parfaitement dans les intentions de l'Église, en rappelant à votre pensée les quatre fins du Sacrifice de l'Eucharistic, qui sont aussi les quatre fins de l'Incarnation et de la Rédemption de Notre-Seigneur.

Ces fins sont :

**1<sup>o</sup>** *L'adoration de Dieu* en esprit et en vérité, que nous ne pouvons rendre au Seigneur que par Jésus, le seul Adorateur parfait et le seul Médiateur entre Dieu et les hommes ;

**2<sup>o</sup>** *L'action de grâces*, que nous ne pouvons également rendre que par Jésus, avec Jésus et en Jésus, de la plénitude duquel nous avons tout reçu ;

**3<sup>o</sup>** *L'impétration*, c'est-à-dire la prière de demande, par laquelle nous obtenons de Dieu, par Jésus-Christ, tous les biens de l'âme et tous les biens du corps, les biens de l'éternité comme ceux du temps ;

**4<sup>o</sup>** Enfin la *propitiation*, ou le pardon des péchés, que nous n'obtenons également que par les mérites de la Rédemption du Sauveur, qui rend présent à travers tous les siècles, sous une forme sacramentelle et non sanglante, le sacrifice sanglant qui nous a donné la vie dans sa mort.

Nous devons tous adorer, rendre grâces, exposer nos besoins et implorer notre pardon, par Jésus-Christ et toujours en lui ; et l'Eucharistie nous rend sans cesse présent ce divin Médiateur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez le petit chapitre intitulé : ARDOR.

Quant à la sainte Communion, nous en avons parlé suffisamment pour en faire comprendre l'idée fondamentale, et pour exciter le zèle des vrais serviteurs de Jésus. Nous avons rappelé le *désir* du saint Concile de Trente. La communion est le but, la fin du sacrement de l'Eucharistie; elle nous incorpore la Victime du divin sacrifice, et nous consomme dès ce monde en l'union parfaite du Seigneur.

Comme *préparation* et comme *action de grâces*, je vous engage encore ici à joindre la prière des lèvres à celle du cœur, et à vous servir de quelques-unes des pensées indiquées dans cet opuscule en les appliquant à la Communion. Le quatrième livre de *l'Imitation* vous fournira d'admirables formules de prière avant et après la communion.

Saint Alphonse de Liguori recommande aux prêtres et aux fidèles de prolonger le plus qu'ils peuvent leur action de grâces, ce moment étant le plus précieux de tous et le plus propre à l'union spirituelle. Il demande deux heures ou au moins une. Saint Louis de Gonzague restait deux heures en oraison après chaque communion. Nous sommes bien loin de ces grands modèles. Du moins donnons à Notre-Seigneur un quart d'heure ou vingt minutes après la messe où nous avons reçu le Sacrement de son amour, et, par notre recueillement, prolongeons notre action de grâces durant tout le jour, lui tenant assidûment compagnie dans le sanctuaire de notre cœur.

**Après l'Adoration.**

Je vous engage fort à toujours terminer votre adoration par un petit *examen de prévoyance*, destiné à en conserver les fruits. Demandez-vous d'abord en quelles dispositions vous êtes en ce moment à l'égard de Notre-Seigneur. Puis, préparez votre journée et prévoyez les occasions principales où vous allez vous trouver.

Proposez-vous une vertu chrétienne à pratiquer plus particulièrement, et un défaut à corriger entre tous les autres ; et cela, en telle ou telle circonstance, qui se présentera sans doute bientôt.

Proposez-vous de parfaitement remplir tous les devoirs de votre état, et spécialement tel et tel qui vous déplaît. Demandez à Notre-Seigneur d'accomplir en cela sa sainte volonté et de vous remplir de son Esprit de force et de douceur, de sainteté, de renoncement, de pénitence, d'amour.

Après avoir pris de la sorte quelques bonnes et pratiques résolutions, demandez au divin Maître sa bénédiction ; remerciez-le affectueusement de la grâce qui vient de vous être accordée de passer quelques instants au pied de ses autels, et retirez-vous avec recueillement, prenant bien garde de vous dissiper par trop de paroles et par le commerce des mondains. L'union intérieure avec Jésus

se conserve par la paix du cœur, le silence et la gravité chrétienne.

Souvenez-vous des saintes paroles de l'Écriture que je vous ai citées plus haut. Vous portez en vous votre Seigneur, vous êtes son temple, sa demeure vivante. Comme le disait saint Ignace d'Antioche aux premiers chrétiens, vous êtes un *Porte-Christ*, un *Porte-Saint-Esprit*, un *Porte-DIEU*, — *Christiferi*, *Spiritiferi*, *Deiferi*. Portez donc et glorifiez DIEU en votre corps. *Glorificate et portate DEUM in corpore vestro.*

Portez au dehors, dans le monde, dans votre maison, la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST. Montrez à tous ce que l'on va puiser au pied du Saint-Sacrement, et laissez pleinement JÉSUS vivre et se manifester en vous. *Et vita IESU manifestetur in carne nostra mortali.*

ADOREMUS IN ÆTERNUM  
SANCTISSIMUM SACRAMENTUM

---

## CONCLUSION

---

Il est maintenant facile de comprendre comment on peut occuper saintement son cœur et sa pensée, durant de longues heures passées au pied des autels. Il suffit d'unir ensemble la méditation et la prière vocale ; elles s'aident mutuellement et forment la prière parfaite des chrétiens. La prière mentale se soutient difficilement sans l'oraïson des lèvres, et celle-ci devient bientôt insipide et fatigante sans la première, qui en est l'âme.

Ce qui est important, c'est de se livrer à son attrait spirituel et de suivre avec simplicité, pour aller au bon DIEU, la voie par laquelle il nous appelle. Les méthodes (celle que je vous présente ici aussi bien que les autres) ne sont jamais que des moyens, qui deviennent nuisibles lorsqu'ils n'aboutissent pas à unir l'âme à JÉSUS-CHRIST. Cette union, en laquelle consiste toute la vie spirituelle et intérieure, toute la sainteté et perfection chrétienne, est l'unique nécessaire.

SUB TUUM PRÆSIDIUM  
IMMACULATA

## PRIÈRE DE M. OLIER

### POUR DEMANDER LA VIE INTÉRIEURE

(Indulgence de trois cents jours.)

---

○ JESU, vivens in MARIA, veni et vive in famulis tuis,  
in Spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ,  
in veritate virtutum tuarum, in perfectione viarum tua-  
rum, in communione mysteriorum tuorum.

Dominare omni adversæ potestati, in Spiritu tuo, ad  
gloriam Patris. Amen.

---

O JÉSUS, vivant en MARIE, venez et vivez en nous, vos  
serviteurs, dans votre Esprit de sainteté, dans la pléni-  
tude de votre force, dans la vérité de vos vertus, dans  
la perfection de vos voies et dans la communion de vos  
mystères.

Dominez en nous sur toute puissance ennemie, dans  
votre Saint-Esprit et pour la gloire de votre Père. Ainsi  
soit-il.

## PSAUME DE LA PÉNITENCE

---

Récitez toujours cette admirable prière en vous unissant intérieurement à Jésus, Pénitent universel de l'Église, qui s'est chargé du poids de tous nos péchés, qui les a expiés par sa pénitence, son sang, ses larmes et ses prières. Notre pénitence n'a de valeur que par son union à la pénitence du Sauveur. En demandant au Père le pardon de nos péchés, unissons-nous à Jésus par l'amour, qui est l'âme de la vraie pénitence.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.

Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me;

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.

Tibi soli peccavi, et malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas quum judicaris.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde.

Et, par un effet de votre bonté infinie, effacez mon iniquité

Lavez-moi de plus en plus de mes fautes, et purifiez-moi de mon péché;

Car j'ai conscience de l'état de mon âme, et mon péché s'élève toujours contre moi.

C'est contre vous seul que j'ai péché ; j'ai commis le mal en votre présence. Pardonnez-moi, afin que vous soyez reconnu fidèle dans vos promesses, et que votre justice éclate aux yeux de tous.

Pour moi j'ai été conçu dans l'iniquité; et ma mère m'a conçu dans le péché.

Et vous, qui aimez la sincérité, vous m'avez découvert les mystères et les profondeurs divines de votre Sagesse.

Purifiez-moi avec l'hysope <sup>1</sup>, et je serai pur; lavez-moi et je deviendrai plus blanc que la neige;

Vous remplirez alors mon intelligence de joie et de consolation et mes os brisés tressailleront d'allégresse.

Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.

Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvez au fond de mon âme l'esprit de la vraie justice.

Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre saint Esprit;

Rendez-moi la sainte joie du Sauveur que vous m'avez donnée, et confirmez-moi dans l'esprit de votre Christ <sup>2</sup>.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.

Ecce enim veritatem dilexisti; incerta et occulta Sapientiae tuae manifestasti mihi.

Asperges me hyssopo, et mundabor; lavabis me, et super nivem dealbabor;

Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata.

Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.

Cor mundum crea in me, Deus; et spiritum rectum innova in viscerebus meis.

Ne projicias me a facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me;

Redde mihi lætitiam Salutaris tui, et Spiritu principali confirma me.

<sup>1</sup> L'hysope était le symbole de la Croix. On s'en servait pour asperger le peuple, après avoir attaché à ses branches un petit oiseau vivant, lié en croix avec de la laine rouge, et trempé avec l'hysope dans de l'eau vive mêlée au sang d'un autre petit oiseau; après quoi on déliait le passereau, qui s'envolait. — Touchante image de la Passion et Résurrection du Sauveur et du mystère de la Rédemption.

<sup>2</sup> Notre-Seigneur est le *Salutare Dei*, et aussi le *Principe*, ainsi qu'il le déclare lui-même aux Juifs : *Je suis le PRINCIPE, moi qui vous parle.* — *PRINCIPUS qui es loquor vobis.*

Docebo iniquos vias tuas ; et impii ad te convertentur.

Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ ; et exultabit lingua mea justitiam tuam.

Domine, labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam.

Quoniam, si voluisses sacrificium, dedissem utique, holocaustis non delectaberis.

Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificantur muri Jerusalem.

Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta : tunc imponent super alare tuum vitulos.

Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto ;

Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum.

Amen.

Je veux faire connaître vos voies aux pécheurs, et les impies se convertiront à vous.

Délivrez-moi donc des œuvres de la chair, ô Dieu, ô Dieu mon Sauveur ; et ma langue proclamera avec joie votre justice.

Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche publierà vos louanges.

Si vous m'aviez demandé des victimes, je vous les aurais données avec amour ; mais que vous importent les holocaustes ?

Le sacrifice agréable à mon Dieu, c'est une âme pénitente ; vous ne rejetterez jamais, ô Seigneur, un cœur contrit et humble.

Dans votre saint amour, traitez Sion avec bénignité, Seigneur, afin que les murs de Jérusalem puissent s'élèver.

Alors vous accepterez le sacrifice saint, les oblations et les holocaustes ; alors on chargerà votre autel de victimes.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ;

Comme dans le principe, maintenant et toujours dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

## PRIÈRE

### EN L'HONNEUR DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR

(Indulgence plénière, après la sainte Communion, quand on récite cette prière à genoux devant un Crucifix après avoir prie pour le Pape et à toutes ses intentions.)

---

O bon et très-doux JÉSUS, je me prosterne à genoux en votre présence, et je vous prie et vous conjure avec toute la ferveur de mon âme, de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes égarements, et une volonté très-ferme de m'en corriger, pendant que je considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies, avec un grand amour et une grande douleur, me souvenant de ces paroles que le Prophète David prononçait d'avance de vous, ô Jésus mon DIEU : *Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont complé tous mes os.*

Ainsi soit-il.

---



**LA RELIGION  
ENSEIGNÉE AUX PETITS ENFANTS**



## P R É F A C E

---

Me trouvant à la campagne, dans le repos de la famille, mes sœurs m'ont prié de donner à leurs petits enfants les premiers éléments de la connaissance et du service de DIEU, en attendant qu'elles pussent leur faire suivre les Catéchismes ordinaires des paroisses.

Elles avaient essayé de faire elles-mêmes ce petit cours de religion, à l'aide des Catéchismes diocésains dont on se sert habituellement; mais elles s'étaient trouvées embarrassées à chaque pas par des formules trop relevées et par un langage trop théologique pour de très-jeunes enfants.

J'ai rempli avec amour ce cher petit ministère, et, à mesure que je faisais une leçon, je la rédigeais, en m'efforçant de conserver aux demandes et aux réponses la simplicité d'une parole très-familière.

. Beaucoup d'excellentes mères de famille se trouvent arrêtées, me dit-on, par les mêmes difficultés que mes sœurs. Je crois leur rendre un véritable service en leur

offrant, ainsi qu'aux maisons d'éducations religieuses,  
ce petit enseignement préparatoire, dont le seul mérite  
est d'avoir été, pour ainsi dire, *sait d'après nature*.

Je dépose cet humble travail entre les mains de la très-  
bonne et très-sainte Vierge MARIE, au pied de la crèche  
de l'Enfant-JÉSUS.

---

# LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX PETITS ENFANTS

---

## LEÇON 1<sup>RE</sup>

### LE BON DIEU

*Qui a fait le ciel et la terre?*

C'est le bon DIEU

*Qu'est-ce que le bon Dieu?*

Le bon DIEU est le Créateur et le Maître de toutes choses.

*Peut-on voir et toucher le bon Dieu?*

Non, parce que le bon DIEU est un esprit.

*Qu'est-ce qu'un esprit?*

Un esprit est un être qui n'a pas de corps et qu'on ne peut ni voir ni toucher.

*Le bon Dieu occupe-t-il une place?*

Non, car il est un esprit et les esprits n'occupent pas de place.

*Le bon Dieu a-t-il eu un commencement?*

Non, DIEU n'a pas eu de commencement.

*Aura-t-il une fin?*

Non, DIEU n'aura pas de fin.

*Pourquoi n'a-t-il pas eu de commencement et n'aura-t-il pas de fin?*

Parce qu'il est éternel, c'est-à-dire qu'il est toujours.

*Comprenez-vous cela?*

Non, mais nous devons le croire ; c'est un mystère.

*Qu'est-ce qu'un mystère?*

Un mystère est une chose qui existe véritablement, mais que nous ne pouvons pas comprendre.

*Si nous ne pouvons pas comprendre Dieu, pouvons-nous du moins savoir qu'il existe?*

Oui, nous le pouvons très-certainement.

*Comment cela?*

En voyant tout ce qu'il a fait, le ciel, la terre et nous-mêmes.

*Dieu voit-il tout?*

Oui, DIEU voit tout au ciel et sur la terre ; il voit mon âme aussi bien que mon corps et connaît toutes mes pensées.

*Faut-il aimer le bon Dieu?*

Oh ! oui, de tout son cœur, parce qu'il est infiniment bon et que c'est lui qui nous a donné tout ce que nous avons.

*Faut-il craindre d'offenser le bon Dieu?*

Oui, parce qu'il est infiniment juste et que, par conséquent, il déteste le mal et punit ceux qui le font.

*Faut-il le servir fidèlement?*

Oui, parce qu'il ne nous a faits que pour cela.

*Comment s'appelle un homme qui sert bien le bon Dieu?*

Un homme qui sert bien le bon DIEU s'appelle un bon chrétien.

#### Mystère de la Sainte-Trinité.

*Y a-t-il plusieurs Dieux?*

Non, il n'y a qu'un seul DIEU, qui a tout fait et qui est le Maître de tout.

*Y a-t-il plusieurs personnes en Dieu?*

Oui, il y a en DIEU trois personnes.

*Comment les appelle-t-on?*

La première s'appelle le Père, la seconde le Fils, et la troisième le Saint-Esprit.

*Le Père est-il plus grand et plus puissant que le Fils et le Saint-Esprit?*

Non, ces trois personnes divines sont égales en toutes choses.

*Le Père est-il avant le Fils?*

Non, le Fils est éternel comme le Père et le Saint-Esprit.

*Le Père est-il Dieu?*

Oui, le Père est DIEU.

*Le Fils est-il Dieu?*

Oui, le Fils est DIEU.

*Le Saint-Esprit est-il Dieu?*

Oui, le Saint-Esprit est DIEU.

*Ces trois personnes font-elles trois Dieux?*

Non, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu.

*Peut-on comprendre cela?*

Non, c'est un grand mystère.

*Comment appelle-t-on ce mystère?*

On l'appelle le mystère de la Sainte-Trinité.

*La Sainte-Trinité ou le bon Dieu, est-ce la même chose?*

Oui, c'est la même chose.

*Comment savons-nous qu'il y a trois personnes en Dieu?*

Nous le savons, parce que le bon DIEU lui-même nous l'a dit et qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper.

## LEÇON II

### L'HOMME

*Qui est-ce qui vous a fait et mis au monde?*

C'est le bon DIEU.

*Pourquoi le bon Dieu vous a-t-il fait?*

Le bon DIEU m'a fait pour le connaître, l'aimer et le

servir sur la terre, et mériter d'aller au Ciel après ma mort.

*Avec quoi pouvez-vous connaître, aimer et servir le bon Dieu?*

Avec l'âme qu'il m'a donnée.

*Pouvez-vous me faire voir votre âme?*

Non, parce que mon âme est un esprit, c'est-à-dire une chose qui ne peut se voir avec les yeux ni se toucher avec les mains.

*Comment savez-vous que vous avez une âme?*

Parce que je pense et que j'aime, et que mon corps ne peut ni penser ni aimer.

*Il y a donc deux choses en vous?*

Oui, il y a en moi mon âme et mon corps.

*Et comment s'appellent un corps et une âme unis ensemble?*

Cela s'appelle un homme.

*Quelle différence y a-t-il entre les hommes et les bêtes?*

C'est que les bêtes n'ont pas d'âme et ne peuvent pas, comme nous, connaître, aimer et servir le bon DIEU.

### LEÇON III

#### LES BONS ANGES ET LES DÉMONS

*N'y a-t-il que les hommes qui puissent connaître, aimer et servir le bon Dieu?*

Non, il y a encore les Anges

*Qu'est-ce qu'un Ange?*

Un Ange est un esprit invisible, capable de connaître le bon DIEU, de l'aimer et de le servir.

*Quelle différence y a-t-il entre un Ange et un homme?*

C'est qu'un Ange n'a pas de corps et n'habite pas comme nous sur la terre.

*Tous les Anges sont-ils bons et fidèles à Dieu?*

Non, un grand nombre sont orgueilleux et se révoltent contre DIEU.

*Comment appelle-t-on ces mauvais anges révoltés?*

On les appelle les démons ou les diables.

*Où sont les bons Anges?*

Les bons Anges sont dans le ciel avec le bon DIEU, et ils y sont heureux pour toujours.

*Où sont les démons?*

Les démons sont en enfer, en punition de leur révolte, et ils y sont malheureux pour toujours.

*Que font les démons?*

Ils tâchent de nous faire commettre le mal et de nous faire révolter avec eux contre le bon DIEU.

*Que font les bons Anges?*

Les bons Anges nous aident au contraire à servir le bon DIEU et nous protègent contre les démons.

*Qu'est-ce que l'Ange gardien?*

C'est un bon Ange que DIEU donne à chacun de nous pour le préserver du mal et l'aider à être bon chrétien.

*Peut-on voir son Ange gardien?*

Non, parce que c'est un esprit.

*Notre Ange gardien nous voit-il toujours?*

Oui, il nous voit toujours, et à cause de cela nous devons toujours être très-bons.

## LEÇON IV

### LE PÉCHÉ ORIGINEL

*Combien y a-t-il de temps que le monde existe?*

Il y a près de six mille ans.

*Comment s'appelaient le premier homme et la première femme que Dieu a créés?*

Le premier homme s'appelait Adam et la première femme Ève.

*Est-ce d'Adam et d'Ève que sont sortis tous les hommes?*

Oui, tous les hommes sont sortis d'Adam et d'Ève.

*Comment le bon Dieu avait-il créé Adam et Ève?*

DIEU les avait créés très-bons et très-heureux.

*Où les avait-il placés?*

Dans un jardin admirable, qu'on appelait le Paradis terrestre, et où ils étaient très-heureux.

*Adam et Ève demeurèrent-ils fidèles au bon Dieu?*

Non, le démon leur conseilla de désobéir à DIEU, et ils l'écoutèrent.

*Comment furent-ils punis de cette désobéissance?*

Adam et Ève furent chassés du Paradis terrestre ; ils

furent condamnés à souffrir et à mourir, et, après leur mort, à aller en enfer.

*Et pour leurs enfants, qu'arriva-t-il?*

Leurs enfants naquirent tous pécheurs, portés au mal, et condamnés, comme Adam et Ève, à la souffrance, à la mort et à l'enfer.

*Comment appelle-t-on ce péché que nous apportons en naissant et qui nous vient de notre premier père?*

On l'appelle le péché originel.

*Le bon Dieu a-t-il abandonné Adam et Ève et leurs enfants dans leur malheur?*

Non, comme il est très-bon, il leur a promis et donné un Sauveur, qui a obtenu leur grâce, et leur donne les moyens d'entrer au Ciel.

*Qui est ce Sauveur?*

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

## LEÇON

### NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

#### Mystère de l'Incarnation.

*Qu'est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ?*

Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est le bon Dieu qui s'est fait homme.

*Laquelle des trois personnes de la Sainte-Trinité s'est fait homme?*

C'est la seconde, c'est-à-dire le Fils de Dieu.

*Qu'est-ce que cela veut dire : le Fils de Dieu fait homme?*

Cela veut dire qu'il a pris un corps et une âme comme les nôtres.

*Comment appelle-t-on le mystère du Fils de Dieu fait homme?*

On l'appelle *le mystère de l'Incarnation.*

*Où le Fils de Dieu a-t-il pris un corps et une âme quand il a voulu descendre sur la terre?*

Dans le sein de la Bienheureuse Vierge MARIE.

*En se faisant homme a-t-il cessé d'être Dieu?*

Non, JÉSUS-CHRIST est à la fois vrai DIEU et vrai homme.

*A-t-il quitté le ciel en venant sur la terre?*

Non, JÉSUS-CHRIST était à la fois dans le ciel et sur la terre.

*Le petit Enfant-Jésus dans sa pauvre crèche était-il le bon Dieu?*

Oui, il était le bon DIEU.

*La Sainte Vierge est donc vraiment la Mère de Dieu?*

Oui, puisqu'elle est la Mère de JÉSUS, qui est le bon DIEU.

*Lorsque Jésus bénissait les petits enfants, qu'est-ce qui les bénissait?*

C'était DIEU lui-même descendu sur la terre.

*Et lorsque les Apôtres et les Juifs entendaient Jésus prêcher la Religion à Jérusalem et autre part, qui écoutaient-ils?*

Ils écoutaient le bon DIEU, qui leur parlait au moyen du corps qu'il avait pris pour se faire homme.

*Quand on désobeit à Jésus, est-ce à Dieu même que l'on désobéit ?*

Oui, c'est à DIEU même que l'on désobéit, et c'est un grand péché.

*Pourquoi le bon Dieu est-il descendu au milieu de*

Pour nous montrer combien il nous aime et pour être notre maître et notre modèle.

#### **Mystère de la Rédemption.**

*Jésus n'est-il pas venu aussi pour nous sauver ?*

Oui, le bon DIEU s'est fait homme pour sauver nos âmes et effacer nos péchés.

*Comment Jésus a-t-il effacé nos péchés ?*

JÉSUS nous a sauvés et a effacé nos péchés en souffrant et en mourant pour nous.

*Jésus crucifié, souffrant et mourant pour nous sur la croix, est-il vraiment le bon Dieu notre Créateur ?*

Oui, JÉSUS crucifié est vraiment le bon DIEU.

*Pourquoi Dieu a-t-il daigné souffrir et mourir ainsi pour nous ?*

Afin de nous montrer davantage encore combien il nous aime et combien nous devons l'aimer.

*Jésus sauve-t-il tout le monde ?*

JÉSUS veut sauver tout le monde, mais tout le monde ne veut pas se laisser sauver par JÉSUS.

*Et que faut-il faire pour être sauvé par Jésus?*

Il faut se repentir de ses péchés et s'unir à JÉSUS.

*Qu'est-ce que cela veut dire, s'unir à Jésus?*

Cela veut dire croire en JÉSUS, espérer en sa bonté, l'aimer et lui obéir de tout son cœur.

*Comment s'appelle le mystère du Fils de Dieu souffrant et mourant pour nous sauver?*

Le mystère du Fils de DIEU souffrant et mourant pour nous sauver s'appelle le *mystère de la Rédemption*.

*Les chrétiens ont-ils un signe particulier qui leur rappelle que Dieu est mort pour eux sur la croix?*

Oui; c'est le *signe de la croix*, que nous devons faire souvent en souvenir de la Passion de notre Sauveur.

*Comment fait-on le signe de la croix?*

On fait le signe de la croix en portant avec respect sa main droite au front, puis à la poitrine, puis à l'épaule gauche et enfin à l'épaule droite, et en disant : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

*Quand faut-il faire le signe de la croix?*

Il faut faire le signe de la croix le matin en s'éveillant, le soir avant de s'endormir, avant et après ses prières, quand on est tenté par le démon, et quand on court quelque danger.

### Vie de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

*Quel jour Notre-Seigneur Jésus-Christ est-il né?*

Il est né le 25 décembre, le jour de Noël.

*Où est-il né?*

Il est né dans une étable, dans une petite ville appelée Bethléem, près de Jérusalem.

*Pourquoi a-t-il voulu naître dans une pauvre étable?*

Pour consoler les pauvres et nous apprendre à ne pas tenir aux richesses ni aux plaisirs.

*Où a-t-il passé son enfance et sa jeunesse?*

A Nazareth, auprès de la Sainte Vierge et de saint Joseph.

*Qu'est-ce que saint Joseph?*

Saint Joseph était un pauvre charpentier, qui a servi de père à l'Enfant-Jésus.

*Et qu'est-ce que la Sainte Vierge?*

La Sainte Vierge est la Mère de Jésus et la plus excellente de toutes les créatures du bon DIEU.

*La Sainte Vierge n'est-elle pas aussi notre Mère?*

Oui, puisqu'elle est la Mère de Jésus, qui s'est fait notre frère.

*Faut-il aimer la Sainte Vierge?*

Oui, il faut l'aimer tendrement, à l'exemple de l'Enfant-Jésus, car elle est la meilleure de toutes les mères.

*Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait jusqu'à l'âge de trente ans à Nazareth?*

Il a prié et travaillé avec la Sainte Vierge et saint Joseph, auxquels il était très-obéissant.

*Pourquoi a-t-il voulu travailler et obéir de la sorte, lui qui était le bon Dieu?*

Pour nous donner à tous l'exemple.

*A partir de l'âge de trente ans, qu'a fait Jésus?*

Il a prêché la Religion et la vraie loi du bon DIEU, et a donné l'exemple de toutes les vertus.

*Qu'a-t-il fait encore?*

Il a fait de grands miracles pour montrer à tout le monde qu'il est vraiment le bon DIEU fait homme.

*Qu'est-ce qu'un miracle?*

C'est une chose extraordinaire que le bon DIEU seul peut faire.

*Tous les Juifs qui ont vu Jésus-Christ ont-ils cru en lui?*

Non, il y en a eu de méchants, qui, au lieu de l'aimer, l'ont fait mourir en le clouant sur une croix.

*Quel jour le bon Dieu est-il mort?*

Le Vendredi-Saint, à trois heures après-midi.

*En quel endroit?*

Sur la montagne du Calvaire, près de Jérusalem.

*Jésus aurait-il pu échapper à ceux qui l'ont fait mourir?*

Oui, puisqu'il est le bon DIEU.

*Pourquoi donc s'est-il laissé crucifier, c'est-à-dire clouer sur une croix?*

Parce qu'il voulait souffrir et mourir pour expier nos péchés.

*Comment appelle-t-on les dernières souffrances et la mort de Jésus-Christ?*

On les appelle la *Passion*.

*Où a-t-on mis Jésus après sa mort?*

Dans un tombeau creusé dans un rocher.

*Qu'est-il arrivé ensuite ?*

Le troisième jour après sa mort il est ressuscité.

*Qu'est-ce que cela veut dire ?*

Cela veut dire qu'il a rendu lui-même la vie à son corps.

*Comment s'appelle le jour où Jésus est ressuscité ?*

Ce grand jour s'appelle le jour de *Pâques*.

*Combien de temps Notre-Seigneur est-il resté sur la terre après sa résurrection ?*

Quarante jours.

*Qu'a-t-il fait le quarantième jour ?*

Il est remonté au ciel, où il est assis à la droite de DIEU le Père.

*Qu'est-ce que cela veut dire : assis à la droite de Dieu le Père ?*

Cela veut dire que JÉSUS, qui est DIEU comme le Père, est le premier dans le ciel, avant la Sainte Vierge, avant tous les Anges et tous les Saints.

*Comment appelle-t-on le livre où est racontée la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?*

Le livre où est racontée la vie de Notre-Seigneur s'appelle l'*Évangile*.

*Qui a écrit l'Évangile ?*

Ce sont les Apôtres, qui ont accompagné JÉSUS pendant toute sa vie et qui ont raconté tout ce qu'ils ont vu et entendu eux-mêmes.

## LEÇON VI

## L'ÉGLISE

*Qu'est-ce que c'étaient que les Apôtres?*

Les *Apôtres* étaient douze hommes que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avait choisis pour être les chefs des chrétiens.

*Que veut dire Apôtre?*

*Apôtre* veut dire *Envoyé*.

*Pourquoi Jésus a-t-il envoyé les Apôtres?*

Pour apprendre aux hommes à le connaître, à l'aimer et à le servir, et, par ce moyen, à aller au ciel.

*Les Apôtres étaient-ils tous égaux entre eux?*

Non, Jésus avait choisi l'un d'eux, appelé saint Pierre, pour être le chef des onze autres.

*A qui Jésus a-t-il envoyé saint Pierre et les Apôtres?*

Jésus a envoyé saint Pierre et les Apôtres à tous les hommes.

*Tous les hommes les ont-ils écoutés?*

Non ; les uns ont cru à leur parole et sont devenus chrétiens ; les autres n'ont pas cru et sont morts dans le péché.

*Comment saint Pierre et les Apôtres sont-ils morts?*

Ils ont été tous martyrs, c'est-à-dire que les méchants les ont tués parce qu'ils prêchaient la religion chrétienne.

*Maintenant que les Apôtres sont morts, les chrétiens n'ont-ils plus de chefs ?*

Si ; les chrétiens ont toujours des chefs, qui sont les successeurs de saint Pierre et des Apôtres.

*Comment appelle-t-on les successeurs de saint Pierre et des Apôtres ?*

On les appelle le Pape et les Évêques.

*Qu'est-ce que le Pape ?*

Le Pape est le successeur de saint Pierre, le représentant sur la terre de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le chef suprême de tous les Évêques et de tous les chrétiens.

*Qu'est-ce que les Évêques ?*

Les Évêques sont les successeurs des Apôtres.

*Que sont les Évêques ?*

Ils enseignent la Religion et la font enseigner par les Curés et les Prêtres.

*Qu'est-ce que les Curés et les Prêtres ?*

Les Curés et les Prêtres sont les aides des Évêques et les ministres du bon DIEU.

*Comment appelle-t-on les hommes qui écoutent les Prêtres, les Évêques et le Pape ?*

On les appelle les chrétiens ou les fidèles.

*Et comment appelle-t-on les chrétiens unis ensemble au Pape, aux Évêques et aux Prêtres ?*

On les appelle l'Église catholique, apostolique et romaine.

*Que veut dire Église ?*

Église veut dire Société.

*Pourquoi l'Église est-elle appelée Catholique ?*

Parce que *catholique* veut dire *universel*, et que l'Église de Jésus-Christ s'étend sur tout l'univers.

*Pourquoi l'Église est-elle appelée Apostolique?*

Parce qu'elle a été fondée par saint Pierre et par les Apôtres, et qu'elle est gouvernée par le Pape et les Évêques, qui sont les successeurs des Apôtres.

*Pourquoi l'Église est-elle appelée Romaine?*

Parce que le Pape, chef suprême de l'Église et successeur de saint Pierre, est Évêque de Rome, comme saint Pierre l'a été.

*Quand on obéit au Pape, aux Évêques et aux Prêtres, est-ce aux hommes que l'on obéit?*

Non, c'est à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire au bon Dieu, qui les envoie.

*Comment appelle-t-on ceux qui ne veulent pas écouter le Pape et les Évêques?*

On les appelle des protestants.

*Les protestants ont-ils la vraie religion de Jésus-Christ?*

Non, il n'y a qu'une seule vraie religion de Jésus-Christ, qui est la religion catholique, apostolique et romaine.

*L'Église catholique durera-t-elle toujours?*

Oui, l'Église catholique durera tant que durera le monde, comme l'a déclaré Notre-Seigneur Jésus-Christ.

**La Foi catholique.**

*Qu'est-ce que c'est que d'avoir la foi ?*

Avoir la foi, c'est croire de tout son cœur ce que l'Église nous enseigne au nom de JÉSUS-CHRIST.

*Pourquoi faut-il croire tout ce que nous enseignent les Pasteurs de l'Église ?*

Parce qu'ils sont les successeurs des Apôtres, à qui JÉSUS-CHRIST a dit : « Allez, enseignez toutes les nations ; « celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. »

*En écoutant notre Curé, quand il nous enseigne la Religion, sommes-nous sûrs de ne pas nous tromper ?*

Oui nous en sommes très-assurés.

*Pourquoi cela ?*

Parce qu'il nous enseigne au nom de notre Évêque.

*Mais notre Évêque lui-même ne peut-il pas se tromper dans l'enseignement de la Religion ?*

Non, les Évêques ne peuvent pas se tromper, quand ils obéissent au Pape.

*Et le Pape lui-même, quand il nous enseigne, ne peut-il pas se tromper ?*

Non, le Pape ne peut pas se tromper, parce qu'il est le représentant de JÉSUS-CHRIST et le chef suprême de la vraie religion.

*Est-ce un grand péché de ne vouloir pas croire ce que l'Église nous enseigne de la part de Dieu ?*

Oui, c'est un grand péché et une révolte contre DIEU lui-même.

*Faites un acte de Foi.*

Mon DIEU, je crois de tout mon cœur tout ce que l'Église catholique m'enseigne de votre part.

*Où sont contenues les vérités que l'Église nous ordonne de croire?*

Les vérités que l'Église nous ordonne de croire sont contenues dans une prière appelée *Symbolle des Apôtres* et dans le catéchisme.

*Que veut dire Symbolle?*

Symbolle veut dire abrégé de ce qu'il faut croire.

*Récitez cette prière, que tout bon chrétien doit savoir par cœur.*

Je crois en DIEU le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-CHRIST, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge MARIE, a souffert sous Ponce-Pilate ; a été crucifié, est mort, et a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de DIEU le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

*Pourquoi appelle-t-on cette prière Symbolle des Apôtres?*

On appelle cette prière *Symbolle des Apôtres*, parce

qu'elle a été composée par saint Pierre et par les Apôtres.

*Qu'est-ce que le catéchisme?*

Le catéchisme est l'explication de toute la Religion.

## LEÇON VII

### LA MORALE CHRÉTIENNE

*Pour être un bon chrétien, suffit-il de croire tout ce que l'Église nous enseigne?*

Non, il faut encore obéir aux Commandements de DIEU et de l'Église et pratiquer les vertus chrétiennes.

#### Commandements de Dieu.

*Combien y a-t-il de Commandements de Dieu?*

Il y en a dix.

*Récitez-les.*

1. Un seul DIEU tu adoreras et aimeras parfaitement.

2. DIEU en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement.

3. Les dimanches tu garderas en servant DIEU dévoilement.

4. Tes père et mère honoreras afin de vivre longue-ment.

5. Homicide point ne seras de fait ni volontairement.

6. Luxurieux point ne seras de fait ni de consentement.

7. Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.

8. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucune ment.

9. L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.

10. Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement.

*Que nous ordonne le premier Commandement : Un seul DIEU tu adoreras et aimeras parfaitement ?*

Le premier Commandement nous ordonne d'adorer le bon DIEU de tout notre cœur, d'espérer en sa bonté, de l'aimer plus que tout et de le prier souvent.

*Que nous défend-il ?*

Le premier Commandement nous défend d'oublier nos prières, de les mal faire, de nous moquer des choses saintes et de vivre comme s'il n'y avait pas de bon DIEU.

*Que nous ordonne le second Commandement : DIEU en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement ?*

Le second Commandement nous ordonne de prononcer toujours avec respect le nom du bon DIEU.

*Que nous défend-il ?*

Il nous défend de jurer et de dire des mots grossiers.

*Que nous ordonne le troisième Commandement : Les dimanches tu garderas en servant DIEU dévotement ?*

Le troisième Commandement nous ordonne de penser au bon DIEU le dimanche plus que les autres jours et de bien prier pendant la Messe.

*Qu'est-ce qu'il nous défend?*

Il nous défend de travailler sans nécessité le dimanche et de nous mal tenir à l'Église pendant les offices.

*Que nous ordonne le quatrième Commandement : Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement ?*

Le quatrième Commandement de DIEU nous ordonne de respecter et d'aimer nos parents et d'obéir à tous ceux qui ont droit de nous commander.

*Que nous défend-il?*

Il nous défend d'être ingrats et désobéissants et de faire de la peine à nos parents et à nos maîtres.

*Que nous ordonne le cinquième Commandement de Dieu : Homicide point ne seras de fait ni volontairement ?*

Il nous ordonne de bien traiter tout le monde.

*Que nous défend-il de faire?*

Il nous défend de frapper les autres, de leur faire du mal, et surtout de les tuer.

*Que nous ordonne le sixième Comandement de Dieu : Luxurieux point ne seras de fait ni de consentement ?*

Le sixième Commandement nous ordonne de bien garder notre innocence.

*Que nous défend-il?*

Il nous défend de faire ou de dire de vilaines choses et d'aller avec les mauvais sujets.

*Que nous ordonne le septième Commandement :* Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient ?

Le septième Commandement nous ordonne de laisser aux autres ce qui leur appartient.

*Que nous défend-il ?*

Il nous défend de voler ou d'abîmer ce qui n'est pas à nous.

*Que nous défend le huitième Commandement :* Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement ?

Le huitième Commandement nous ordonne de dire toujours la vérité.

*Que nous défend-il ?*

Il nous défend de mentir pour nous excuser lorsque nous avons fait quelque chose de mal, et d'en accuser un autre à notre place.

*Que nous défend le neuvième Commandement :* L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement ?

Il nous défend de penser exprès à de mauvaises choses.

*Que nous défend le dixième Commandement :* Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement ?

Il nous défend de désirer et surtout d'essayer de prendre ce qui ne nous appartient pas.

### **Commandements de l'Église.**

*Qu'est-ce que les Commandements de l'Eglise .*

On appelle *Commandements de l'Église* les pratiques de religion que le Pape et les Évêques ordonnent à tous les chrétiens.

*Fait-on un peché en n'obéissant pas aux Commandements de l'Église?*

Oui, car l'Église nous commande au nom du bon Dieu.

*Combien y a-t-il de Commandements de l'Église?*

Il y en a six.

*Récitez-les :*

1. Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement.

2. Les dimanches messe ouïras, et les fêtes pareillement.

3. Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an.

4. Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.

5. Quatre-Temps, Vigiles jeûneras, et le Carême entièrement.

6. Vendredi chair ne mangeras ni le samedi même.

*Que nous ordonne le premier Commandement de l'Église :* Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement ?

Le premier Commandement de l'Église nous ordonne de ne pas travailler les jours de fêtes d'obligation.

*Qu'appelle-t-on fêtes d'obligation ?*

On appelle ainsi quatre jours de fête où l'on est obligé de ne pas travailler et d'aller à la Messe, quoique ce ne soit pas le dimanche.

*Quels sont ces quatre jours de fête ?*

Ce sont : 1<sup>o</sup> le jour de Noël ; 2<sup>o</sup> le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur ; 3<sup>o</sup> le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge ; 4<sup>o</sup> le jour de la Toussaint.

*Que nous ordonne le second Commandement de l'Église :* Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement ?

Le second Commandement de l'Église nous ordonne d'aller à la messe tous les dimanches et aux quatre grandes fêtes.

*Faut-il assister à la messe tout entière ?*

Oui, il faut y assister depuis le commencement jusqu'à la fin, et y prier le bon Dieu de tout son cœur.

*Que nous ordonne le troisième commandement de l'Église :* Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an ?

Le troisième Commandement de l'Église nous ordonne de nous confesser au moins une fois par an.

*Les tout petits enfants sont-ils obligés à aller à la messe et à confesse ?*

Non, ils n'y sont pas encore obligés, parce qu'ils ne comprendraient pas ce qu'ils feraient.

*Que nous ordonne le quatrième Commandement de l'Église :* Ton Créateur tu recevas, au moins à Pâques humblement ?

Le quatrième commandement de l'Église nous ordonne de communier au moins une fois par an, à Pâques.

*Comment appelle-t-on cela ?*

On appelle cela faire ses Pâques.

*Quels sont ceux qui sont obligés à faire leurs Pâques ?*

Tous ceux qui ont fait leur première communion sont obligés à faire leurs Pâques chaque année.

*Est-ce un grand péché de ne pas faire ses Pâques ?*

Oui, c'est un des plus grands péchés que puisse faire un chrétien.

*Que nous ordonne le cinquième Commandement de l'Église : Quatre-Temps, Vigiles jeûneras et le Carême entièrement ?*

Le cinquième Commandement de l'Église nous ordonne de jeûner pendant le Carême, et pendant quelques autres jours dans l'année.

*Qu'est-ce que cela veut dire, jeûner ?*

Jeûner, c'est se passer de déjeuner le matin, et ne faire par jour qu'un seul grand repas.

*A quel âge est-on obligé de jeûner ?*

On n'est obligé de jeûner qu'à vingt et un ans.

*Qu'appelle-t-on le Carême ?*

On appelle *Carême* les quarante jours qui sont avant la fête de Pâques.

*Pourquoi tous les chrétiens jeûnent-ils pendant le Carême ?*

Tous les chrétiens jeûnent pendant le Carême pour faire tous ensemble pénitence de leurs péchés.

*Qu'est-ce que les Quatre-Temps ?*

Les *Quatre-Temps* sont des jours de jeûne qui arrivent quatre fois par an, au printemps, en été, en automne et en hiver.

*Qu'est-ce qu'on appelle Vigile ?*

On appelle *Vigile* la veille des grandes fêtes.

*Que nous ordonne le sixième Commandement de l'Eglise : Vendredi chair ne mangeras, ni le Samedi même?*

Le sixième Commandement de l'Église nous ordonne de faire maigre le *Vendredi* et le *Samedi*.

*Qu'est-ce que cela veut dire : faire maigre?*

Cela veut dire ne pas manger de viande.

*Est-il quelquefois permis de manger de la viande le Vendredi ou le Samedi?*

Oui, quand on ne peut pas faire autrement, c'est-à-dire quand on ne se porte pas bien, quand on se fatigue beaucoup en travaillant, et enfin quand on est trop pauvre.

*Qui est-ce qui donne cette permission?*

C'est le Curé ou le Confesseur.

### Les Vertus chrétiennes.

*Qu'est-ce qu'une vertu?*

Une vertu, c'est une bonne disposition que Jésus met dans notre cœur.

*Quelles sont les principales vertus qu'un chrétien doit avoir?*

Les principales vertus qu'un chrétien doit avoir sont : la foi, l'espérance, la charité, la pénitence, l'humilité, l'obéissance, la douceur, la patience et la pureté.

*Qu'est-ce que la foi?*

La foi est une vertu que Jésus met en notre cœur et qui nous fait croire tout ce que l'Église nous enseigne.

*Qu'est-ce que l'espérance ?*

*L'espérance* est une vertu que Jésus met en notre cœur et qui nous donne une grande confiance en la bonté de Dieu

*Qu'est-ce que la charité ?*

*La charité* est l'amour de Dieu et des hommes, qui sont tous nos frères.

*Pourquoi faut-il aimer tous les hommes ?*

*Il faut les aimer tous* parce que Jésus les aime tous, et qu'il veut que nous les aimions tous comme lui.

*Faut-il aimer aussi ceux qui nous font du mal ?*

Oui, il faut les aimer, c'est-à-dire ne pas leur en vouloir, et leur pardonner, comme le bon Dieu pardonne lui-même à ceux qui l'offensent.

*Qu'est-ce que la vertu de pénitence ?*

*La pénitence*, c'est le repentir sincère de nos péchés et la volonté de les éviter à l'avenir.

*Qu'est-ce que l'humilité ?*

*L'humilité* est une vertu qui nous fait reconnaître de tout notre cœur que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de Dieu et non pas de nous-mêmes.

*Qu'est-ce que l'obéissance ?*

*L'obéissance* est une bonne disposition qui nous fait aimer à faire la volonté de nos parents et de nos maîtres, parce que telle est la volonté de Dieu.

*Qu'est-ce que la douceur ?*

*La douceur* est une vertu qui nous rend bons et aimables avec tout le monde.

*Qu'est-ce que la patience ?*

*La patience* est une vertu qui nous fait supporter,

sans nous fâcher et pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, les souffrances et les contrariétés.

*Qu'est-ce que la pureté?*

La pureté est une vertu qui nous fait détester le vice et aimer l'innocence.

*Doit-on faire tous ses efforts pour avoir les vertus chrétiennes?*

Oui, on doit faire tous ses efforts pour acquérir les vertus chrétiennes; sans quoi on ne serait pas un bon chrétien.

*Que faut-il faire quand on veut acquérir une de ces vertus?*

Il faut la demander au bon JÉSUS, et tâcher de la pratiquer, toutes les fois que l'occasion s'en présente.

### Le Péché

*Qu'est-ce que c'est que faire un péché?*

Faire un péché, c'est offenser DIEU.

*Quand on fait une chose mauvaise, sans savoir qu'elle est défendue, fait-on un péché?*

Non, pour qu'il y ait péché il faut savoir que ce que l'on fait est mal.

*Comment offense-t-on le bon Dieu?*

On offense le bon DIEU en désobéissant aux Commandements de DIEU et de l'Église, et en ne pratiquant pas les vertus chrétiennes.

*Tous les péchés offensent-ils également le bon Dieu?*

Non, il y a des péchés qui offensent plus le bon Dieu les uns que les autres.

*Quels sont ceux qui offensent le plus le bon Dieu?*

Ce sont les grands péchés, que l'on appelle *péchés mortels*.

*Comment appelle-t-on les péchés qui offensent moins le bon Dieu?*

On les appelle des *péchés vénitels*.

*Quand fait-on un péché mortel?*

On fait un *péché mortel* quand on sait qu'une chose est très-mauvaise et très-défendue, et qu'on la fait tout de même.

*Pourquoi appelle-t-on ces péchés-là péchés mortels?*

On les appelle *péchés mortels*, parce qu'ils donnent la mort à notre âme.

*Qu'est-ce que cela veut dire : la mort à notre âme.*

Cela veut dire qu'ils séparent notre âme de Jésus qui est en nous.

*Après un péché mortel notre âme reste-t-elle séparée du bon Dieu?*

Oui, notre âme reste séparée de Jésus, jusqu'à ce que nous nous repentions et que nous allions nous confesser.

*Quand nous ne sommes pas séparés de Jésus par le péché mortel, comment appelle-t-on cela?*

On appelle cela être en état de grâce.

*Qu'est-ce que la grâce?*

*C'est l'union de notre âme avec JÉSUS-CHRIST.*

*Faut-il toujours tâcher d'être en état de grâce?*

Oui, il faut toujours tâcher d'être en état de grâce; car sans cela le bon DIEU ne nous aime pas.

### **Les Vices ou Péchés capitaux.**

*Qu'est-ce qu'un vice?*

C'est une mauvaise disposition que le démon met dans notre cœur pour nous faire faire des péchés et nous séparer de JÉSUS.

*Quels sont les principaux vices que nous devons éviter?*

Les principaux vices que nous devons éviter sont l'orgueil, l'envie, la colère, l'avarice, la luxure, la gourmandise et la paresse.

*Qu'est-ce qu'un orgueilleux?*

C'est un homme qui veut paraître plus que les autres, et qui est fier de ce qu'il y a de bon en lui.

*Pourquoi ne devons-nous pas être fiers de ce qu'il y a de bon en nous?*

Parce que cela ne vient pas de nous-mêmes, mais de JÉSUS-CHRIST.

*Qu'est-ce qu'un envieux?*

Un envieux est un homme qui a mauvais cœur, et qui est jaloux du bien des autres.

*Qu'est-ce qu'un homme colère?*

Un homme colère est celui qui se fâche dès qu'on le contrarie.

*Qu'est-ce qu'un avare ?*

Un *avare* est un homme qui aime trop l'argent, qui le préfère au bon Dieu, et qui ne donne rien aux pauvres.

*Qu'est-ce qu'un luxurieux ?*

Un *luxurieux* est un mauvais sujet qui aime les vilaines choses.

*Qu'est-ce qu'un gourmand ?*

Un *gourmand*, c'est celui qui aime trop à boire et à manger.

*Qu'est-ce qu'un paresseux ?*

Un *paresseux*, c'est un lâche qui aime mieux ne rien faire que travailler.

*Quel est le vice qui produit tous les autres vices ?*

C'est l'*égoïsme*.

*Qu'est-ce qu'un égoïste ?*

Un *égoïste*, c'est celui qui ne pense qu'à lui-même, qui n'aime que lui, et qui n'a pas de cœur pour les autres.

*Le bon Dieu peut-il aimer ceux qui ont ces vices ?*

Non, il ne les aime pas, et il les punira dans l'enfer, s'ils ne s'en corrigeant pas.

*Que faut-il faire pour se corriger ?*

Pour se corriger, il faut demander au bon Dieu qu'il nous aide, et faire des efforts pour devenir meilleurs.

## LEÇON VIII

## LES MOYENS DE SANCTIFICATION

*Quels sont les moyens que Jésus nous donne pour nous aider à faire sa volonté?*

Les moyens que Jésus nous donne pour nous aider à faire sa volonté sont la prière et les sacrements.

**La Prière.**

*Qu'est-ce que c'est que prier?*

*Prier,* c'est penser au bon DIEU : 1<sup>o</sup> pour l'adorer; 2<sup>o</sup> pour le remercier; 3<sup>o</sup> pour lui demander ce dont nous avons besoin, et 4<sup>o</sup> pour lui demander pardon de nos péchés.

*Que faut-il faire pour bien prier?*

Il faut faire bien attention à ce qu'on dit et avoir beaucoup de confiance en DIEU.

*Quand faut-il prier?*

Il faut prier tous les matins et tous les soirs, et penser souvent au bon DIEU pendant la journée.

*Quelles sont les principales prières que nous devons réciter tous les jours?*

Les prières que nous devons réciter tous les jours sont : *Notre Père...* *Je vous salue, MARIE...* *Je crois en*

DIEU... et les Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition<sup>1</sup>.

**Les Sacrements.**

*Qu'est-ce qu'un sacrement ?*

Un *sacrement* est un moyen extérieur par lequel le bon DIEU nous donne sa grâce.

*Qui a établi les sacrements ?*

C'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, quand il est venu sur la terre.

*Combien Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il établi de sacrements ?*

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a établi *sept* sacrements.

*Quels sont-ils ?*

Ces sacrements sont : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

*Qu'est-ce que le Baptême ?*

Le *Baptême* est un sacrement qui efface le péché original et nous fait chrétiens.

*Comment donne-t-on le Baptême ?*

On donne le Baptême en versant de l'eau pure sur la tête de l'enfant, et en disant : Je te baptise au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit.

*Qu'est-ce que la Confirmation ?*

La *Confirmation* est un sacrement qui nous donne la

<sup>1</sup> Voir la *Prière du matin*, pages 44 et suiv.

force de résister aux tentations du démon, aux mauvais exemples et aux mauvais conseils<sup>1</sup>.

*Qu'est-ce que l'Eucharistie ?*

L'*Eucharistie* est un sacrement dans lequel nous recevons Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même, caché sous ce qui paraît être du pain et du vin.

*Qu'est-ce que la Pénitence ?*

La *Pénitence* est un sacrement dans lequel nous recevons le pardon des péchés que nous avons eu le malheur de faire après avoir été baptisés.

*Qu'est-ce que l'Extrême-Onction ?*

L'*Extrême-Onction* est un sacrement par lequel le bon DIEU vient à notre secours quand nous sommes très-malades et en danger de mourir.

*Qu'est-ce que l'Ordre ?*

L'*Ordre* est un sacrement établi par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour ceux qui doivent être Prêtres.

*Qu'est-ce que le Mariage ?*

Le *Mariage* est un sacrement établi par Notre-Seigneur pour bénir ceux qui veulent se marier.

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur la Confirmation, la Confession et la Communion, voir le *Supplément*.

## LEÇON IX

## P R A T I Q U E S D E P I É T È

## Prières du matin et du soir.

*Que faut-il faire le matin en s'éveillant*

Le matin, dès que l'on s'éveille, il faut faire avec respect le signe de la croix et dire à JÉSUS-CHRIST : *Mon Dieu, je vous donne mon cœur.*

*Après nous être levés et habillés, que devons-nous faire sans retard?*

Il faut nous mettre à genoux, nous rappeler que le bon DIEU nous voit et nous écoute, et réciter de tout notre cœur la *prière du matin*.

*Quelles prières dit-on ordinairement le matin.*

On dit ordinairement :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, MARIE, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et JÉSUS, le fruit de vos entrailles, est béni.

Sainte MARIE, Mère de DIEU, priez pour nous, pauvres

pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en DIEU, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en JÉSUS-CHRIST son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge MARIE, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de DIEU le Père tout-puissant, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des Saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

#### ACTE DE FOI.

Je crois fermement, ô mon Dieu, toutes les vérités qui nous sont enseignées par l'Église, parce que c'est vous qui les lui avez révélées, et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.

#### ACTE D'ESPÉRANCE.

Mon DIEU, j'espère de votre bonté la vie éternelle et les moyens d'y arriver, parce que vous me l'avez promis, et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses.

#### ACTE DE CHARITÉ.

Mon DIEU, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, infini-

ment aimable, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

#### ACTE DE CONTRITION.

Mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et que le péché vous déplaît. Je prends la résolution, avec votre secours, de ne plus recommencer à l'avenir et de faire pénitence.

*O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous !*

*Mon saint Patron et mon bon Ange gardien, priez pour moi !*

---

*Quelles sont les prières du soir ?*

Ce sont les mêmes prières que celles du matin.

*Peut-on faire sa prière du soir dans son lit ?*

On peut faire sa prière dans son lit, quand il n'y a pas moyen de faire autrement, mais il vaut beaucoup mieux la faire à genoux, avant de se déshabiller.

*Pourquoi vaut-il mieux faire ses prières à genoux ?*

Il vaut mieux faire ses prières à genoux, parce que c'est plus respectueux, et qu'on ne risque pas de s'endormir au lieu de prier.

#### La Messe et les Vêpres.

*Quand on va à l'église, que faut-il faire en entrant ?*  
En entrant dans l'église, il faut garder le silence par

respect pour le bon DIEU, et prendre de l'eau bénite en faisant le signe de la croix.

*Que faut-il faire ensuite ?*

Il faut se mettre à genoux, adorer Jésus et lui demander la grâce d'être bien sage et de bien prier.

*Comment faut-il se tenir pendant la Messe ?*

Pendant la Messe, il faut toujours se tourner vers l'autel, ne pas regarder de côté et d'autre, et se lever, s'asseoir et se mettre à genoux en même temps que tout le monde.

*A quel moment de la Messe faut-il surtout bien prier le bon Dieu ?*

Il faut surtout prier quand le prêtre élève la sainte Hostie et aux autres moments où l'on sonne la clochette.

*Que faut-il faire après la Messe ?*

Après la Messe, il faut remercier le bon DIEU qui nous a permis d'y venir, et lui promettre de penser souvent à lui pendant la journée.

*Est-ce qu'on peut aller à la Messe tous les jours ?*

Oui, il est très-bon d'aller à la Messe tous les jours quand on le peut.

*Qu'est-ce qu'on appelle les Vêpres ?*

Les *Vêpres* sont des prières qu'on chante et qu'on récite dans les églises, tous les dimanches et tous les jours de fête dans l'après-midi.

*Est-ce un péché de ne pas aller aux Vêpres ?*

Non, ce n'est pas un péché, mais on fait très-bien de ne pas y manquer.

*Que faut-il faire pendant les Vêpres?*

Il faut prier le bon DIEU, et chanter avec les autres si on a un livre et si on peut chanter.

*Qu'est-ce que le Salut du Saint-Sacrement?*

Le Salut est une très-belle cérémonie où le Prêtre bénit avec le Saint-Sacrement tous ceux qui sont dans l'église.

*Faut-il aller à l'église autrement que pour la Messe et pour les Vêpres?*

Il est bon d'entrer quelquefois dans l'église pour adorer Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent dans le Saint-Sacrement.

*Le Saint-Sacrement est-il toujours dans les églises?*

Oui, le Saint-Sacrement est toujours conservé dans le tabernacle qui est sur l'autel

#### **La Piété envers la Sainte Vierge.**

*Faut-il aimer et honorer la Sainte Vierge?*

Oui, il faut beaucoup l'aimer et l'honorer, parce qu'elle est la Mère de DIEU, la Reine du Ciel et la Mère de tous les chrétiens.

*Que faut-il faire pour honorer la Sainte Vierge?*

Pour honorer la Sainte Vierge il faut surtout avoir confiance en sa bonté et la prier très-souvent.

*Par quels moyens pouvons-nous montrer à la Sainte Vierge que nous l'aimons?*

Les moyens les plus faciles et les plus ordinaires de montrer à la Sainte Vierge que nous l'aimons sont : la médaille, le scapulaire, le chapelet.

*Qu'est-ce que la médaille?*

C'est une petite image de la Sainte Vierge que tous les bons chrétiens aiment à porter sur leur cœur.

*Qu'est-ce que le scapulaire?*

Le *scapulaire* est une petite bande d'étoffe bénie par un Prêtre et que l'on porte sur soi, quand on veut se mettre sous la protection spéciale de la Sainte Vierge.

*Qu'est-ce que le chapelet?*

Le chapelet est une suite de petits grains ensilés les uns après les autres, et dont on se sert pour compter les prières que l'on récite en l'honneur de la Sainte Vierge.

*Comment dit-on son chapelet?*

On baise d'abord la croix où la médaille qui est au bout du chapelet ; puis sur les gros grains on dit : *Notre Père...* et sur les petits *Je vous salue, MARIE.*

*Qu'est-ce qu'on appelle réciter une dizaine du chapelet?*

On récite une dizaine du chapelet, en disant une fois *Notre Père...* et dix fois *Je vous salue, MARIE.*

*Combien y a-t-il de dizaines dans le chapelet?*

Dans le chapelet tout entier il y a cinq dizaines.

*Faut-il dire son chapelet tous les jours?*

Quand on le peut, c'est une très-bonne habitude ; mais si on ne peut pas le dire tout entier, il faut tâcher d'en dire au moins une dizaine tous les jours.

*Quand on n'a pas de chapelet, comment faut-il faire?*

On peut dire une fois *Notre Père* et dix fois *Je vous salue, MARIE*, en comptant sur ses doigts.

## LEÇON X

## LES FINS DERNIÈRES

*Sommes-nous sur la terre pour y rester toujours?*

Non, nous ne devons passer sur la terre qu'un temps bien court qu'on appelle la vie.

*Que devons-nous faire pendant notre vie?*

Nous devons pendant notre vie mériter d'aller au ciel, en faisant la volonté de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

*Comment s'appelle la fin de la vie?*

La fin de la vie s'appelle la mort.

*Qu'est-ce que la mort ?*

C'est la séparation de l'âme et du corps et la punition du péché originel.

*Que devient le corps après la mort?*

Après la mort le corps tombe en pourriture.

*Le corps doit-il toujours rester ainsi en pourriture?*

Non, à la fin du monde, le corps ressuscitera, c'est-à-dire qu'il redeviendra vivant pour ne plus jamais mourir.

*Que devient l'âme après la mort?*

Au moment même de la mort, l'âme est jugée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

*Sur quoi notre âme sera-t-elle jugée?*

Sur ce que nous aurons fait de bien ou de mal pendant notre vie tout entière.

*Que nous arrivera-t-il si nous sommes en état de grâce, et si nous avons fait pénitence de tous nos péchés?*

Si nous mourons en état de grâce et si nous avons fait pénitence de tous nos péchés, nous serons au *paradis* pour y être toujours parfaitement heureux.

*Et si nous mourons en état de grâce, mais sans avoir fait encore pénitence de tous nos péchés?*

Si nous mourons en état de grâce, mais sans avoir fait encore pénitence de tous nos péchés, nous serons en *purgatoire*.

*Qu'est-ce que le purgatoire?*

Le *purgatoire*, c'est le passage par le feu avant d'être au ciel, pour achever la pénitence qu'on aurait dû faire sur la terre.

*Reste-t-on toujours en purgatoire?*

Non, on reste plus ou moins longtemps en purgatoire selon qu'on a plus ou moins de pénitence à faire.

*Que nous arrivera-t-il si nous sommes en état de péché mortel au moment de notre mort?*

Si au moment de notre mort nous sommes en état de péché mortel, nous serons en *enfer* pour n'en plus jamais sortir.

*Qu'est ce que l'enfer?*

L'*enfer* est un état épouvantable, dans lequel tous les démons et tous les méchants sont éternellement brûlés en punition de leurs péchés.

*Peut-on encore se repentir en enfer?*

Non, il n'est plus temps de se repentir en enfer.

*Le paradis et l'enfer doivent-ils durer toujours?*

Oui, le paradis et l'enfer dureront toujours ; c'est ce qu'on appelle l'**Éternité**.

*Comment le savons-nous?*

Nous le savons parce que l'Église nous l'enseigne de la part de Dieu.

*Que ferons-nous donc pour éviter l'enfer et pour gagner le paradis ?*

Nous tâcherons d'être toujours en état de grâce, et pour cela : 1<sup>o</sup> nous obéirons de notre mieux aux Commandements de Dieu et de l'Église ; 2<sup>o</sup> nous pratiquerons les vertus chrétiennes : 3<sup>o</sup> nous éviterons toute sorte de péché ; et 4<sup>o</sup> lorsque nous serons dangereusement malades, nous demanderons qu'on aille chercher le Prêtre, afin de recevoir les sacrements de l'Église.

---

## SUPPLÉMENT

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LA CONFÉSSION

*Qu'est-ce que se confesser ?*

Se confesser, c'est dire à un Prêtre tous ses péchés pour en recevoir le pardon.

*Pourquoi faut-il dire ses péchés aux Prêtres?*

Il faut dire ses péchés aux Prêtres, parce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a donné aux Prêtres seuls le pouvoir de pardonner les péchés.

*Faut-il dire à son Confesseur tous ses péchés, sans exception?*

Oui, il faut dire à son Confesseur tous les péchés qu'on se rappelle avoir faits.

*Qu'arriverait-il si on cachait exprès un péché à confesse?*

Si on cachait *exprès* un péché à confesse, on ferait une très-grande faute, et on ne recevrait pas même le pardon des autres péchés qu'on aurait dits.

*Et si on oubliait un ou plusieurs péchés sans le faire exprès?*

Si on oubliait un ou plusieurs péchés *sans le faire exprès*, tous les péchés seraient pardonnés, même ceux qu'on aurait oubliés.

*Que faut-il faire si, après s'être confessé, on se souvient des péchés oubliés?*

Il faudra les dire au Confesseur, la première fois qu'on ira se confesser.

*Les Prêtres peuvent-ils raconter ce qu'on leur a dit en confession?*

Non, cela leur est défendu sous peine de péché mortel, et jamais cela n'arrive.

**La Contrition.**

*Suffit-il, pour avoir le pardon de ses péchés, de les dire tous au Confesseur ?*

Non, il faut de plus se repentir de tout son cœur de tous les péchés que l'on a faits.

*Comment appelle-t-on ce repentir ?*

On l'appelle *la contrition*.

*Faites un acte de contrition, c'est-à-dire de repentir.*

Mon DIEU, je vous aime de tout mon cœur, et je me repens de vous avoir offensé. Je vous promets, avec le secours de votre grâce, de ne plus faire de péchés à l'avenir.

*Pourquoi ajoutez-vous : Je vous promets de ne plus faire de péchés à l'avenir ?*

Parce que, si on se repent véritablement d'une faute, on doit être décidé à ne plus la recommencer.

*Et pourquoi ajoutez-vous encore : Avec le secours de votre grâce ?*

Parce que, sans le secours du bon DIEU et sans sa grâce, nous ne pouvons pas éviter le mal et faire le bien.

*Et le bon Dieu nous donne-t-il toujours le secours de sa grâce ?*

Oui, le bon DIEU nous donne toujours le secours de sa grâce, et, quand nous péchons, c'est par notre faute.

**L'Absolution.**

*Suffit-il, pour être pardonné, de confesser tous ses péchés et de s'en repentir ?*

Non, il faut de plus recevoir le pardon du Prêtre, c'est-à-dire l'*absolution*.

*Comment sait-on qu'on a reçu l'absolution?*

On le sait parce que le Prêtre prévient toujours quand il va la donner.

*Que faut-il faire pendant qu'on reçoit l'absolution?*

Pendant qu'on reçoit l'absolution, il faut faire un acte de contrition, et dire à Jésus qu'on l'aime de tout son cœur.

*A quel âge peut-on recevoir l'absolution?*

Dès que l'on a l'âge de pécher et de se confesser.

#### La Satisfaction ou Pénitence.

*Quand on a reçu l'absolution, que reste-t-il à faire?*

Il faut : 1<sup>o</sup> remercier le bon Dieu, qui vient de nous pardonner tous nos péchés, et 2<sup>o</sup> faire sa pénitence.

*Qu'est-ce que faire sa pénitence?*

C'est réciter les prières que le Confesseur a indiquées.

*La pénitence que donne le Prêtre est-elle toujours une prière?*

Non, elle peut consister en une autre chose, par exemple passer quelque temps à l'église, donner une aumône, se priver de quelque plaisir.



*Combien de fois par an est-on obligé de se confesser?*

On est obligé de se confesser au moins une fois par an.

*Est-il bon de se confesser plus souvent?*

Oui, cela est très-bon et très-utile.

*Pourquoi est-il bon de se confesser plus souvent?*

Il est bon de se confesser plus souvent : 1<sup>o</sup> pour s'habituer à ne pas rester dans le péché ; 2<sup>o</sup> pour se corriger plus facilement de ses défauts ; et 3<sup>o</sup> pour recevoir les bons conseils du Confesseur.

*Qu'entendez-vous par se confesser souvent?*

J'entends par se confesser souvent, se confesser au moins tous les mois.

*Faut-il aller à confesse dès qu'on a fait un péché mortel?*

Oui, il ne faut pas y manquer, car si l'on mourait avant de s'être confessé on irait en enfer.

#### **Manière de se confesser.**

*Quand on doit se confesser, que faut-il faire?*

Quand on doit se confesser il faut d'abord examiner sa conscience.

*Qu'est-ce que cela veut dire : Examiner sa conscience ?*

Cela veut dire chercher à se rappeler tous les péchés qu'on a faits depuis la dernière confession.

*Comment fait-on pour se rappeler tous ses péchés?*

Pour se rappeler tous ses péchés, il faut prier le bon DIEU et lire avec attention ce qu'on appelle un Examen de conscience.

## PETIT EXAMEN DE CONSCIENCE

Ai-je dit tous mes péchés, la dernière fois que j'ai été à confesse? — Ai-je bien fait ma pénitence? — Depuis ce temps-là ai-je tâché de me corriger de mes défauts et de devenir meilleur? — Ai-je fait mes prières tous les jours, matin et soir? — Combien de fois les ai-je oubliées? — Combien de fois les ai-je faites sans attention?

Ai-je dit des mots grossiers? — Ai-je juré? — Ai-je prononcé sans respect le nom du bon Dieu? — Ai-je manqué la Messe par ma faute les Dimanches et les jours de fête? — Me suis-je mal tenu à l'Église? — Ai-je causé? — Ai-je ri? — Combien de fois?

Ai-je désobéi à mes parents? — Ai-je désobéi à mes maîtres ou à ceux qui s'occupent de moi? — Leur ai-je manqué de respect? — Leur ai-je dit des paroles grossières? — Ai-je eu le malheur de lever la main sur eux? — Ai-je été entêté? — Combien de fois?

Me suis-je mis bien fort en colère? — Me suis-je battu avec mes camarades? — Leur ai-je fait du mal exprès? — Ai-je tâché de me venger? — Combien de fois cela m'est-il arrivé? — Ai-je fait inutilement du mal aux animaux?

Ai-je fréquenté de mauvais sujets? — Ai-je parlé avec eux de vilaines choses? — Ai-je été indécent? — Combien de fois?

Ai-je pris quelque chose qui n'était pas à moi? — Qu'est-ce que c'était? — Ai-je pris de l'argent à mes pa-

rents ou à quelques autres personnes ? — Combien t'as-tu pris et combien de fois ? — Ai-je gardé quelque chose que j'ai pris et pourquoi ne l'ai-je pas encore rendu ?

Ai-je dit des mensonges pour m'amuser ? — Ai-je menti pour ne pas être puni ? — Ai-je accusé les autres à ma place ? — Ai-je menti en disant du mal des autres ? — Ai-je raconté leurs défauts ou leurs fautes ? — Combien de fois ?

Ai-je cherché à paraître plus que les autres ? — Ai-je été fier de mes habits ou bien de ma figure ? — Ai-je méprisé ceux qui sont moins riches, moins pieux, moins instruits, etc... ? — Me suis-je vanté ? — Combien de fois ?

Ai-je été bon pour les pauvres ? — Quand j'ai pu leur donner, l'ai-je fait ? — Ai-je trop tenu à l'argent ?

Ai-je été jaloux des choses qu'avaient mes camarades, de leurs habits, de leurs joujoux, etc... ? — Ai-je eu du chagrin, quand on a dit du bien d'un autre ?

Ai-je été gourmand ? — Ai-je mangé en cachette de mes parents ? — Ai-je dépensé mon argent en friandises au lieu de penser aux pauvres ?

Ai-je été paresseux ? — Ai-je mal fait mes devoirs ? — Ai-je mal appris mes leçons ? — Combien de fois ?

Ai-je été égoïste et peu complaisant pour les autres ?

*Quand on a fini l'examen de conscience, que faut-il faire ?*

Il faut demander pardon au bon Dieu de tout son cœur et lui promettre de ne plus recommencer.

*Comment faut-il faire pour avoir du repentir ?*

Il faut penser : 1<sup>o</sup> que nous avons offensé Jésus, qui est si bon et qui nous aime tant ; 2<sup>o</sup> que nous avons été cause des larmes et des souffrances de notre Sauveur ; 3<sup>o</sup> que si nous mourions en état de péché mortel, nous brûlerions éternellement en enfer.

*Quand le moment de se confesser est venu, que fait-on ?*

On va se mettre à genoux auprès du Confesseur, on fait le signe de la croix et on dit : *Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.*

*Que fait-on ensuite ?*

On récite : *Je confesse à Dieu jusqu'à c'est ma faute.*

*Après je confesse à Dieu que fait-on ?*

Après je confesse à Dieu on dit tous ses péchés, sans parler trop haut ni trop bas ; on écoute bien les questions du Confesseur, et on y répond sans rien cacher.

*Quand on a dit tous ses péchés, que faut-il faire ?*

Il fautachever *je confesse à Dieu*, en commençant par *c'est ma faute.*

*Et quand on a fini je confesse à Dieu ?*

Quand on a fini *je confesse à Dieu*, on se tient bien tranquille pour écouter avec respect ce que dit le Confesseur, et on tâche de ne pas oublier la pénitence qu'il donne.

*Et pendant que le Confesseur dit tout bas les paroles de l'absolution ?*

Pendant que le confesseur dit tout bas les paroles de l'absolution, on baisse la tête, on fait l'acte de contrition, et on se relève en faisant le signe de la croix.

*Faut-il sortir tout de suite de l'église quand on vient de se confesser?*

Non, il faut prier un peu le bon Dieu et le remercier.

*Quand faut-il faire la pénitence?*

Il faut la faire le plus tôt que l'on peut, pour ne pas l'oublier.

*Faut-il parler à ses camarades de sa confession et de ce que le Prêtre a dit?*

Non, et surtout il ne faut jamais en faire de plaisanteries.

## CHAPITRE II

### LA COMMUNION

*Qu'est-ce que communier?*

Communier, c'est recevoir la sainte Eucharistie.

*Qu'est-ce que la sainte Eucharistie?*

La sainte Eucharistie, qu'on appelle aussi le Saint-Sacrement, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même caché sous l'apparence d'une petite *Hostie*.

*Qu'est-ce qu'une hostie?*

C'est un petit morceau de pain rond et blanc, dont les prêtres se servent pour dire la *Messe*.

*Qu'est-ce que la Messe?*

La *Messe* est une cérémonie que les petits enfants ne peuvent pas comprendre, et pendant laquelle le Prêtre

change le pain et le vin, qui sont sur l'autel, au Corps et au Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*A quel moment de la Messe Jésus-Christ vient-il sur l'autel?*

C'est au milieu de la Messe, et au moment qu'on appelle l'*élévation*, où on sonne la clochette et où tout le monde se met à genoux et s'incline.

*Voit-on Jésus-Christ descendre du Ciel sur l'autel?*

Non, on ne peut pas le voir, et l'Hostie consacrée paraît toujours être du pain.

*Comment savons-nous donc que l'hostie devient le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ?*

Nous le savons et nous en sommes sûrs, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous l'a dit.

*Qu'est-ce donc que l'Hostie consacrée par le Prêtre?*

L'Hostie consacrée par le Prêtre n'est plus du pain, mais c'est le bon Dieu lui-même présent sur l'autel.

*Et comment appelle-t-on l'Hostie consacrée?*

On l'appelle le Saint-Sacrement ou bien la sainte Eucharistie.

*Qu'est-ce que l'on reçoit quand on communique?*

Quand on communique on reçoit dans sa bouche et dans son cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ tout entier, vrai Dieu et vrai homme.

*Jésus quitte-t-il le Ciel pour venir sur l'autel et dans nos coeurs?*

Non, Jésus est à la fois dans le Ciel et dans nos coeurs, sur l'autel et en nous.

*Tout le monde est-il obligé de communier ?*

Tous les chrétiens qui ont fait leur première communion sont obligés de communier au moins une fois par an, à Pâques.

*Pourquoi faut-il communier ?*

Il faut communier parce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous apporte, quand nous communions, les grâces dont nous avons besoin pour rester de bons chrétiens.

*Est-il bon de communier plus souvent qu'une fois par an ?*

Oui, cela est très-utile et cela nous aide beaucoup à éviter le péché et à faire le bien.

*Jésus désire-t-il que nous communions plus souvent ?*

Oui, Jésus désire venir souvent à nous par la communion, parce qu'il nous aime.

*Devons-nous aussi désirer de communier souvent ?*

Oui, nous devons beaucoup désirer de communier souvent, pour aimer davantage le bon DIEU et lui rester très-fidèles.

*Qu'est-ce que cela veut dire : communier souvent ?*

Cela veut dire communier tous les dimanches et toutes les fêtes.

*Comment faut-il se préparer à communier ?*

Il faut se préparer à communier : 1<sup>o</sup> en pensant quelques jours d'avance à ce que l'on va faire et en priant plus que d'habitude ; 2<sup>o</sup> en faisant une bonne confession ; 3<sup>o</sup> en restant pieux et bien recueilli avant et pendant la Messe.

*Peut-on boire ou manger avant de communier?*

Non, le jour où l'on doit communier, on ne peut rien manger ni rien boire, depuis minuit jusqu'après la Messe.

*Ferait-on un péché si on communiait après avoir mangé ou bu quelque chose?*

Oui, ce serait un très-grand péché.

*Au moment où le Prêtre va donner la Communion, que faut-il faire?*

Il faut se lever de sa place, s'approcher de l'autel en tenant les yeux baissés et en disant au bon Dieu qu'on l'aime de tout son cœur. Puis on se met à genoux, on prend sur ses mains la nappe blanche, et on tient la tête droite.

*Que faut-il faire lorsque le Prêtre s'approche en tenant la sainte Hostie?*

Lorsque le Prêtre s'approche, il faut ouvrir la bouche, avancer la langue et ne la retirer que lorsque le Prêtre y a placé la sainte Hostie.

*Et quand on a reçu la sainte Hostie?*

Il faut la mouiller un peu avec la salive et l'avaler, sans se troubler ni sans se presser, pendant qu'on retourne à sa place.

*Que faut-il faire après avoir eu le bonheur de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ?*

Il faut rester quelque temps à genoux, bien recueilli, il faut dire au bon Jésus qu'on l'aime et qu'on l'aimera toujours, et prendre bien garde de se distraire.

*Comment appelle-t-on les prières que l'on fait après avoir communié?*

On appelle ces prières *l'action de grâces.*

*Comment faut-il faire son action de grâces?*

On peut lire les *prières après la communion* dans son livre de Messe ; ou bien, si on ne sait pas lire, on peut réciter deux ou trois dizaines de son chapelet ; ou encore quelque autre prière.

*Doit-on quitter l'église de suite après la Messe, quand on a communié?*

Non, si on le peut, il faut rester quelque temps encore pour finir son *action de grâces.*

*Et quand on est sorti de l'église, que doit-on faire?*

On doit éviter la dissipation et penser souvent à JÉSUS pendant la journée.

*Et les jours qui suivent la Communion, comment faut-il les passer?*

Il faut se rappeler souvent la grâce que l'on a reçue, et, par cette bonne pensée, éviter le péché et remplir parfaitement tous ses devoirs.

*Qu'est-ce qu'une mauvaise Communion?*

On fait une mauvaise Communion quand on reçoit le bon DIEU avec un péché mortel sur la conscience.

*Est-ce un grand péché que de faire une mauvaise Communion?*

Oui, c'est un crime appelé *sacrilège.*

*Quand on fait un sacrilège, peut-on en obtenir le pardon?*

Oui, si l'on s'en repent de tout son cœur et si on s'en confesse.

## CHAPITRE III

### LA CONFIRMATION

*Qu'est-ce que la Confirmation ?*

La *Confirmation* est un sacrement établi par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour donner au chrétien la force du Saint-Esprit.

*Pourquoi avons-nous besoin du sacrement de Confirmation et de la force du Saint-Esprit ?*

Nous en avons besoin pour vaincre les tentations du démon, et pour persévérer dans le service de DIEU, malgré les exemples et les conseils des méchants.

*Est-il nécessaire de recevoir le sacrement de Confirmation ?*

Oui, cela est nécessaire, et si on n'avait pas reçu la Confirmation étant jeune, il faudrait se faire confirmer, même si on était déjà vieux.

*Que faut-il faire pour bien recevoir la Confirmation ?*

Pour bien recevoir la Confirmation, il faut être *en état de grâce*, et s'être bien préparé en priant le bon DIEU.

*Serait-ce un grand péché que de recevoir le sacrement de Confirmation en état de péché mortel ?*

Oui, ce serait un sacrilège.

*Si on a eu le malheur de recevoir la Confirmation en état de péché mortel, y a-t-il un remède?*

Oui, on peut réparer sa faute par une bonne confession, et on reçoit alors la grâce de la Confirmation, qu'on avait rendue inutile.

*Qui est-ce qui donne le sacrement de Confirmation?*

Ce sont les Évêques.

*Comment l'Évêque donne-t-il le sacrement de Confirmation?*

L'Évêque donne la Confirmation en faisant une croix sur le front avec une huile bénite qu'on appelle le *Saint-Chrême*, et en disant : « Je te marque du signe de la croix, et je te confirme par l'onction du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

*Que se passe-t-il alors?*

Pendant que l'Évêque dit ces paroles, celui qui est confirmé reçoit le Saint-Esprit, qui est Dieu même et la troisième personne de la Sainte-Trinité.

*Que fait le Saint-Esprit dans le cœur de celui qui l'a reçu?*

Le Saint-Esprit le rend parfait chrétien et soldat de Jésus-Christ.

*Pourquoi dit-on que la Confirmation nous fait soldats de Jésus-Christ?*

La Confirmation nous fait soldats de Jésus-Christ, parce qu'elle nous donne la force de combattre et de vaincre les ennemis de Jésus-Christ, qui sont aussi les nôtres.

*Quels sont les ennemis de Jésus?*

Les ennemis de Jésus sont le démon et le péché.

*Peut-on recevoir plusieurs fois le sacrement de Confirmation?*

Non, une fois qu'on est soldat de JÉSUS-CHRIST, on l'est pour toujours.

*Comment se fait-il que tant de chrétiens pèchent encore après avoir reçu la Confirmation?*

C'est qu'ils ne se servent pas de la force que DIEU leur donne ; ce sont des soldats, mais de mauvais soldats.

*Que faut-il faire pour bien profiter du sacrement de Confirmation?*

Pour bien profiter du sacrement de Confirmation, il faut veiller sur soi, éviter les occasions de pécher, et être fidèle à prier, à se confesser et à communier souvent.

---



**LA PIÉTÉ**

**ENSEIGNÉE AUX ENFANTS**



## PRÉFACE

---

La piété est à la Religion ce que la crème est au lait. La crème vaut encore mieux que le lait : la piété est supérieure encore à la Religion, ou, pour mieux dire, elle est la Religion pratiquée d'une manière plus parfaite et supérieure.

Les enfants sont beaucoup plus susceptibles de piété qu'on ne le pense généralement. Surtout aux approches de leur première communion, leurs petits cœurs s'ouvrent à l'amour du bon DIEU, comme, aux approches du printemps, le calice des fleurs s'épanouit à la chaleur du soleil.

J'offre ce petit livre à tous les parents chrétiens, à toutes les personnes qui comprennent ce que renferme de sainteté et de fécondité la mission de l'éducation chrétienne des enfants ; comme il est basé tout entier sur l'expérience, j'ose espérer que, DIEU aidant, il pourra servir à la sanctification de l'enfance.

Il se compose d'enseignements familiers, de directions et de conseils pratiques, capables, ce me semble, d'être

facilement compris par l'enfant le plus ordinaire. Je me suppose en face d'un enfant suffisamment instruit de son catéchisme, et âgé de neuf à quatorze ou quinze ans. Il y a néanmoins, quant à la science de la piété, des enfants bien plus vieux que cela, des enfants de trente, quarante et même quatre-vingts ans ; sauf la forme, qui n'est pas faite pour eux, je prends la liberté de leur offrir, à eux aussi, mon petit travail.

Il comprend deux parties : l'une, plutôt formée d'enseignements ; l'autre, présentant plutôt des conseils pratiques.

La première partie renferme trois livres : 1<sup>o</sup> *l'Enfant-Jésus* : petite exposition, aussi familière qu'il m'a été possible, du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, par lesquels Dieu est venu à nous ; 2<sup>o</sup> *la Piété et les Vertus chrétiennes* : petite exposition, également toute familière, de l'ineffable mystère de la grâce, qui n'est autre chose que notre union avec Jésus et comme la moelle de la vie chrétienne. Dieu vient à nous : il faut que nous allions à lui et que nous lui rendions amour pour amour ; 3<sup>o</sup> *les Tentations et le Péché* : exposition du mystère redoutable de la lutte du mal contre le bien, du démon contre Jésus vivant en nos coeurs. — Cette première partie, accompagnée d'une quantité de conseils pratiques, donne à l'enfant ce qu'on pourrait appeler la théorie de la piété. Elle est d'une extrême importance, et il faut que le cher petit lecteur puisse se rendre bien compte de toutes les phrases, de tous les mots.

La seconde partie a pour but de bien faire comprendre

aux enfants l'usage et la pratique des trois grands moyens que l'Église nous présente pour faire vivre Jésus en nos cœurs, pour nous faire pratiquer avec lui toutes les vertus, pour nous faire vaincre les tentations, pour nous faire éviter le péché. Comme ces moyens sont au nombre de trois, notre seconde partie renferme, comme la première, trois livres : 1<sup>o</sup> *Conseils pratiques sur la Prière*, qui est, pour ainsi dire, la respiration de notre âme et de notre piété ; 2<sup>o</sup> *Conseils pratiques sur la Confession*, qui est la purification et comme la toilette de l'âme ; 3<sup>o</sup> *Conseils pratiques sur la Communion*, laquelle est la nourriture, la force et le soutien de la piété, comme le pain est le soutien et l'alimentation de la vie du corps.

Cet ordre me paraît simple et logique, et je crois qu'un enfant bien disposé, qui lira et relira ce petit traité, qui de bons parents ou de bons maîtres en mâcheront la lecture (comme cela est nécessaire, à cause de la légèreté de l'ensance), y trouvera à peu de chose près tout ce qu'il lui faut pour entrer saintement dans les voies de l'adolescence.

Humblement prosterné aux pieds de la très-sainte Vierge MARIE et de son Fils adoré, l'Enfant-Jésus Notre-Seigneur, je les supplie de daigner bénir chacune de ces pages, ainsi que chacun des enfants qui les liront avec une sincère et bonne volonté.



LA PIÉTÉ  
ENSEIGNÉE AUX ENFANTS

---

PREMIÈRE PARTIE



# LA PIÉTÉ ENSEIGNÉE AUX ENFANTS

---

## LIVRE PRÉMIER

### L'ENFANT JÉSUS

---

#### I

**La Sainte Vierge et l'Annonciation.**

Le bon DIEU, en créant le monde, l'a fait pour son Fils unique, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui devait se faire homme et descendre sur la terre au milieu des temps. Parmi toutes les créatures qui étaient ainsi destinées à former le grand royaume de son Fils, DIEU en fit une qu'il combla de grâce, de bénédictions, de priviléges tout

extraordinaires, afin qu'elle pût être la digne mère de ce Fils unique, qui est vrai DIEU avec le Père et le Saint-Esprit. Cette créature, unique et incomparable, c'est la Sainte Vierge MARIE, que ta bonne mère t'a fait connaître et chérir dès tes premières années, mon cher petit enfant.

DIEU l'envoya au monde quarante siècles après la création d'Adam et d'Ève ; et il la fit de deux saints époux, déjà avancés en âge, appelés Joachim et Anne. Dès sa petite enfance, MARIE fut élevée dans le temple de Jérusalem par les femmes pieuses qui se dévouaient au service de DIEU, aux bonnes œuvres et à la prière. A l'âge de quatorze ou quinze ans, MARIE fut fiancée à un très-saint homme de sa famille, nommé Joseph ; et elle vint habiter dans la petite ville de Nazareth en Judée, sur les bords de la mer de Galilée.

La Vierge MARIE, plus pure et plus douce que les Anges, passait toutes ses journées à prier et à travailler, dans l'humble solitude de cette maison de Nazareth. Elle ignorait les grands desseins que le bon DIEU avait sur elle ; et, en demandant chaque jour dans ses prières la grâce de voir avant de mourir, le DIEU-Sauveur, le Christ promis et attendu dès le commencement du monde, elle aspirait au bonheur d'être la servante de la Vierge, qui, selon les antiques prophéties, devait l'enfanter.

Le 25 mars de l'année 4004, et de la première année de l'ère chrétienne, la Sainte Vierge, plus recueillie que jamais dans la prière et embrasée d'un amour extraordinaire pour le bon DIEU, s'était retirée dans une petite grotte (que l'on vénère encore à Nazareth), creusée dans

la montagne au pied de laquelle s'élevait son humble demeure. Tout à coup une grande lumière brilla devant elle, et un Ange, revêtu d'une forme humaine, se présenta à sa vue. C'était l'Archange Gabriel, un des sept grands Séraphins, qui, dans la gloire du ciel, se tiennent devant le trône du Seigneur. Il venait, de la part du Père, du Fils et du Saint-Esprit, annoncer à MARIE qu'elle était la créature choisie de toute éternité, pour recevoir du ciel et pour donner à la terre le Christ, c'est-à-dire le Fils de Dieu se faisant homme.

S'inclinant profondément devant la Sainte Vierge, l'Archange Gabriel, au nom du ciel tout entier, la salua en ces termes : « Je vous salue, ô pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

L'humble MARIE, en voyant cet Ange et en entendant ce magnifique salut, fut toute troublée ; elle gardait le silence, se demandant à elle-même ce que cela voulait dire... Gabriel reprit avec un religieux respect : « Ne craignez point, ô MARIE ! car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous allez concevoir et enfanter un Fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera très-grand, et son nom sera le *Fils du Très-Haut*. Le Seigneur Dieu lui donnera l'héritage royal de David son Père, et il régnera éternellement sur la race de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

MARIE et Joseph avaient fait vœu l'un et l'autre de rester toujours consacrés au service du Seigneur comme le font encore maintenant les Religieux et les Religieuses ;

et ils ne s'étaient mariés que pour s'aider l'un l'autre à servir le bon DIEU avec plus de ferveur. Aussi la Sainte Vierge demanda-t-elle à l'Ange comment elle pourrait avoir un fils, elle qui était la Vierge de DIEU. Gabriel lui répondit : « Le Saint-Esprit va descendre en vous, et c'est « par la toute-puissance du Très-Haut que s'accomplira « ce grand mystère. Et voilà pourquoi l'Être saint qui « naîtra de vous sera le Fils de DIEU. Rien n'est impos- « sible au Seigneur. »

Alors MARIE, donnant son consentement libre à l'incarnation du Fils de DIEU en son chaste sein, dit à l'Ange Gabriel : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit « fait selon votre parole ! » Et l'Ange disparut... Et DIEU le Fils *s'incarna* en MARIE, c'est-à-dire qu'il prit en cette Vierge très-parfaite un corps humain, un vrai corps de petit enfant, auquel il joignit une âme semblable à nos âmes ; et à ce corps et à celle âme il unit sa divinité éternelle et infinie.

Et ainsi la Sainte Vierge devint miraculeusement mère : mère du Fils unique de DIEU, vraie Mère de DIEU, Épouse du Père céleste, Mère du Fils, temple et chef-d'œuvre du Saint-Esprit.

O Sainte Vierge, que vous êtes grande aux yeux de DIEU et aux yeux de l'univers ! Vous êtes la Reine du ciel et de la terre ! Le Créateur de l'univers repose en votre sein pour arriver jusqu'à nous. Priez pour moi, pauvre petit pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

## II

## L'Enfant Jésus dans le sein de MARIE.

De même que les Anges et les chrétiens adorent Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le saint ciboire de nos tabernacles, de même devons-nous l'adorer d'abord dans ce premier ciboire vivant qu'il s'est formé lui-même et qui est la Sainte Vierge MARIE.

MARIE portait et renfermait en elle JÉSUS, DIEU fait homme. La petite maison de Nazareth fut ainsi la première église catholique, et MARIE en fut le premier ciboire, le premier tabernacle, le premier autel; mille fois plus saint que nos autels, nos tabernacles et nos ciboires d'or et de pierres précieuses. C'était en effet un ciboire vivant pour le DIEU vivant; c'était un tabernacle qui pouvait rendre et qui rendait à JÉSUS amour pour amour; un autel rempli du Saint-Esprit, vivant de la vie de DIEU, qui comprenait le prix infini du trésor qu'il portait. Là l'Enfant JÉSUS, qui, dès le premier moment de son incarnation, avait la plénitude de sa raison et de sa volonté, trouvait en sa bienheureuse Mère un objet absolument digne de son amour, un cœur absolument pur, une âme absolument sainte, de telle sorte que, malgré sa sainteté infinie, JÉSUS ne voyait rien en MARIE qui pût lui faire la moindre peine. Au contraire, tout en elle le réjouissait,

le consolait, et il se complaisait parfaitement dans ce chef-d'œuvre de sa grâce.

Jésus, qui demeura ainsi renfermé neuf mois dans le sein de sa mère, la comblait nuit et jour de grâces nouvelles, dont aucune créature ne peut même avoir l'idée : il augmentait à chaque instant en elle la foi, l'humilité et la douceur, le détachement de toutes les choses de la terre, la pureté du cœur, l'esprit d'obéissance et de soumission, la patience, la charité envers le prochain, le zèle du salut des âmes, la bonté, la miséricorde, et, par-dessus tout, l'ardent amour de DIEU , de DIEU devenu son fils.

Et la Sainte Vierge, digne mère d'un tel fils, digne créature d'un si bon DIEU, correspondait parfaitement à chacune de ces grâces ; elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour aimer et servir son DIEU de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme. Les Anges la vénéraient comme leur Souveraine, comme la mère de leur Roi ; et ils commençaient ainsi dans le ciel ce culte magnifique que l'Église a reçu d'eux et qu'elle rend à MARIE de siècle en siècle, de génération en génération ; qu'elle lui rendra jusqu'à la fin du monde sur la terre, et qu'elle continuera de lui rendre pendant toute l'éternité, à la plus grande gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est donc en vous, ô très-sainte Vierge, que je trouve et que j'adore mon cher Enfant Jésus, qui est mon DIEU, mon grand Roi, mon doux Sauveur, et le Bien-Aimé de mon âme. Je ne suis qu'un pauvre enfant ; aidez-moi donc vous-même à l'adorer et à l'aimer comme il faut. Ap-

prenez-moi à le bien prier, à l'aimer parfaiteme nt, à le conserver toujours en mon cœur où il repose aussi par sa grâce : car c'est le même Jésus, c'est votre fils qui a demeuré neuf mois dans votre chair très-pure, qui maintenant demeure, habite et vit en mon âme baptisée ; et il veut la voir aussi belle que la vôtre, aussi pure, aussi innocente, aussi douce et aimante.

O Jésus, vivant en MARIE, venez donc et vivez aussi dans mon pauvre petit cœur ! remplissez-le de votre sainteté : communiquez-lui votre force, pour qu'il fasse toujours le bien et qu'il évite toujours le mal. Donnez-moi vos vertus solides et vraies, nécessaires pour sanctifier mon enfance. Faites-moi aimer tout ce qui est parfait, comme vous l'aimez vous-même ; faites-moi comprendre de plus en plus le mystère de votre enfance, modèle de mon enfance... Régnez en moi, ô très-doux, très-bon et très-saint Enfant Jésus ; régnez en moi et empêchez le méchant démon de triompher de ma faiblesse ; régnez en moi pour la gloire de votre Père, pour mon bonheur et pour mon salut !

### III

**Saint Joseph, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.**

Saint Joseph était destiné par la Providence à jouer un bien grand rôle dans le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu : il était destiné à être le gardien, le protec-

teur de la faiblesse et de la virginité de la Sainte Vierge, et plus tard le père nourricier, le protecteur de Jésus, pendant tout le temps de son enfance et de sa jeunesse.

Le Père éternel le choisissait ainsi pour son représentant, pour son vicaire, auprès de sa sainte Épouse, la Vierge MARIE, devenue mère de son Fils unique. Il le choisissait seul entre tous les hommes pour être le dépositaire de ce double trésor, dont aucune créature ne pourra jamais comprendre la valeur : JÉSUS et MARIE.

Et non-seulement saint Joseph gardait et protégeait JÉSUS et MARIE, mais, au nom de DIEU le Père, il les dirigeait, il leur donnait des ordres, et tous deux lui étaient soumis. La très-sainte Vierge obéissait à Joseph, comme une épouse parfaite obéit à son époux et à son chef ; et JÉSUS, tout DIEU qu'il était, lui obéissait également avec une humble soumission, comme un fils obéit à son père. En saint Joseph, l'Enfant JÉSUS ne voyait que son Père céleste, et l'obéissance qu'il portait à celui-ci se confondait avec l'obéissance qu'il observait en toutes choses à l'égard de son père adoptif.

Mon cher enfant, il faut beaucoup vénérer et aimer saint Joseph. En le faisant, tu imiteras parfaitement ton Maître, l'Enfant JÉSUS. Saint Joseph est un Saint qui, en un sens, n'a pas eu son pareil sur la terre : sa vocation a été cent fois supérieure à celle de tous les Patriarches, de tous les Prophètes, de tous les Apôtres, de tous les Saints. Au-dessus de lui, il n'y a que la Sainte Vierge, vraie Mère du DIEU qui a daigné l'adopter pour père ici-bas.

Joseph, l'Enfant Jésus et MARIE représentaient sur la terre la très-sainte Trinité : Joseph représentait le Père qui lui avait départi ses droits sur son Fils ; JÉSUS non-seulement représentait, mais était le Fils de DIEU lui-même, le Verbe éternel et infini ; la Sainte Vierge représentait le Saint-Esprit, dont elle était le temple sans souillure.

Ce fut le bon DIEU lui-même qui, par le ministère de l'Ange Gabriel, apprit miraculeusement à saint Joseph le mystère de l'Incarnation opéré dans le sein de MARIE. Celle-ci, par humilité, n'en avait rien dit à personne, pas même à son très-saint époux. A partir de ce moment, Joseph ne cessa d'adorer JÉSUS encore caché dans le sein de sa mère. Il était auprès de MARIE comme un prêtre est auprès du tabernacle qui renferme le Saint-Sacrement ; et il s'unissait à la Sainte Vierge et aux Anges pour rendre au Fils de DIEU fait homme toutes les adorations que méritait un si grand amour.

Il pourvoyait aussi aux besoins matériels de la Sainte Vierge, en travaillant à la sueur de son front ; car, malgré qu'ils fussent tous deux descendants de la race royale de David, ils étaient pauvres. Oh ! qu'ils étaient riches en cette pauvreté, puisqu'ils possédaient le Roi du ciel et le Trésor du Paradis !

## IV

**Bethléem et la nuit de Noël.**

Vers la fin du mois de décembre de cette même année, la Sainte Vierge et saint Joseph furent obligés de se rendre de Nazareth à Bethléem, malgré la rigueur de l'hiver, afin d'obéir à un édit de l'empereur Auguste, lequel avait ordonné un recensement général de l'empire. Les Romains avaient conquis la Judée comme tout le reste du monde, et l'empereur désirait, dans son orgueil, savoir au juste le nombre de ses sujets. La petite ville de Bethléem, située près de Jérusalem, était le lieu où devaient se faire inscrire tous les membres encore existants de la famille de David: Plus de mille ans auparavant, David lui-même était né et avait vécu à Bethléem ; c'est là que, pendant de longues années, il avait gardé les troupeaux de son père : figure prophétique de Jésus, vrai Roi d'Israël, qui devait naître en ce même lieu pour y devenir le bon Pasteur de tous les enfants de Dieu et le Roi de l'Église.

Le 25 décembre, après plusieurs journées de marche, Joseph et MARIE arrivèrent à Bethléem ; mais comme ils étaient de pauvre apparence, on ne voulut les recevoir dans aucune hôtellerie. Ils furent obligés de se réfugier dans une grotte, voisine de Bethléem, afin d'y trouver un abri pendant la nuit. Cette grotte était creusée dans

le roc vif, elle servait d'étable aux pauvres animaux des environs : il y avait au fond une auge de pierre, surmontée d'une crèche, c'est-à-dire d'un râtelier de bois destiné à porter le fourrage des bestiaux.

Saint Joseph, doux et humble de cœur, ne se plaignit point de cette dure nécessité, et installa de son mieux la Sainte Vierge dans ce misérable asile. Dieu, qui se plaît à confondre l'orgueil des hommes et à tirer la grandeur du néant, avait choisi cette pauvre grotte pour être le premier palais de son Fils unique lorsqu'il apparaîtrait au milieu des hommes.

Aux approches de minuit, la Sainte Vierge connut que l'heure était arrivée où elle allait enfanter son Dieu et son fils. Elle en avertit saint Joseph, et tous deux préparèrent un pauvre petit lit d'herbe et de paille dans l'auge de pierre, puis dans la crèche. Ils préparèrent aussi quelques langes qu'ils avaient apportés. Suivant les saintes traditions, la Bienheureuse Vierge se revêtit alors d'une longue robe de laine blanche et d'un voile blanc, symbole de son innocence. Le blanc est en effet une couleur parfaite, la couleur de Dieu... Elle se sentit embrasée d'un amour extraordinaire ; elle se mit à genoux, et les mains étendues vers le ciel, elle attendit le moment du Seigneur...

Au milieu d'une lumière ardente, elle vit bientôt apparaître son adorable Enfant devant ses yeux, comme suspendu en l'air, tout environné de flammes, et la regardant avec un doux amour. Elle le prit dans ses mains très-pures, l'adora comme son Créateur, son Sauveur et

son Dieu ; le baissa mille fois comme son fils bien-aimé ; puis elle le présenta à saint Joseph, qui n'osait approcher, se regardant indigne de lever les yeux sur le Verbe fait chair... Enfin, MARIE enveloppa l'Enfant divin dans ses pauvres langes, et, aidée de Joseph, elle le déposa doucement sur la paille.

Dans le temple de Jérusalem, deux Séraphins d'or, d'une grandeur colossale, étaient représentés en adoration de chaque côté de l'arche d'alliance : ils figuraient MARIE et Joseph adorant l'Enfant JÉSUS, dont l'humanité sainte est la véritable arche d'alliance et le centre de toute la Religion.

Unissons-nous, mon cher enfant, aux adorations, aux prières et à l'amour de la Sainte Vierge et de saint Joseph, lorsque nous nous trouvons dans nos églises au pied du Saint-Sacrement. L'Enfant JÉSUS est là présent comme il l'était jadis dans la grotte de Bethléem, et, du fond du tabernacle, il nous bénit, il nous regarde, il nous aime, comme il bénissait, regardait et aimait, au jour de Noël, sa Bienheureuse Mère et Joseph, son père adoptif.

## V

### **Les Bergers et l'Enfant JÉSUS.**

Pendant cette nuit sacrée, plusieurs bergers veillaient dans la campagne de Bethléem, gardant leurs troupeaux,

comme le faisait jadis le jeune David. La tradition nous apprend qu'il y en avait trois : un vieillard, son fils et son petit-fils.

Tout à coup l'Ange du Seigneur (sans doute l'Ange Gabriel, qui est l'Ange de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus) apparut devant eux, et ils furent enveloppés dans une lumière éclatante, et ils eurent grand'peur. Cette lumière figurait Jésus-CHRIST, qui est la vraie lumière des âmes, et aussi la foi, qui est la connaissance de Jésus-CHRIST. Et l'Ange leur dit d'une voix toute céleste : « N'ayez pas peur, car je viens vous annoncer un « grand sujet de joie pour vous et pour tous les hommes : « aujourd'hui même, le Sauveur vient de naître dans la « cité de David ; c'est le CHRIST, le Seigneur. Voici à quel « signe vous le reconnaîtrez : vous le trouverez petit « enfant, enveloppé de langes, et couché dans une pauvre « crèche. »

Et aussitôt une multitude d'esprits célestes, se joignant à l'Ange, firent retentir les airs des louanges de DIEU, et entonnèrent ce cantique, que l'Église répète tous les jours à la Messe : « *Gloria in excelsis Deo ! Gloire à DIEU « dans le ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne « volonté !* » Puis les Anges disparurent et rentrèrent dans les cieux.

Les bergers, remplis d'admiration et de joie, se levèrent aussitôt, se disant l'un à l'autre : « Hâtons-nous, et allons à Bethléem, et voyons les merveilles que le Seigneur vient de nous annoncer. » Et ils accoururent à la grotte de David, et ils trouvèrent MARIE et Joseph, et

l'Enfant Jésus dans sa crèche... Ils se prosternèrent devant lui, pleins de foi et de bonne volonté. Ils l'adorèrent comme leur Sauveur, comme le Rédempteur du monde, comme le CHRIST Seigneur, comme le Fils de DIEU fait homme ; et leur foi leur fit découvrir, sous les humbles apparences de ce pauvre petit nouveau-né, le DIEU vivant, Créateur et Seigneur de toutes choses, régnant avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles.

Il en est ainsi de nous, fidèles enfants de l'Église, lorsque, dociles aux enseignements de nos prêtres qui sont les Anges, c'est-à-dire les *envoyés de Dieu*, nous allons à Jésus, présent et caché au Saint-Sacrement de l'autel. Sous l'humble apparence du Sacrement, notre foi découvre et adore l'Enfant Jésus, vrai Dieu et vrai homme. Les bergers de Béthléem n'apercevaient qu'un petit enfant, et ils adoraient le Fils de Dieu en cet enfant ; et ils avaient bien raison : nous autres, héritiers de leur foi et éclairés comme eux de la lumière céleste, nous n'apercevons dans l'Eucharistie qu'une petite hostie, que l'apparence du pain, et nous adorons Jésus dans son Sacrement ; et nous avons bien raison, car il est là tout entier présent, tel qu'il règne dans les cieux, et tel que nous le verrons un jour au Paradis.

Oh ! que l'Enfant Jésus a bénit le bon cœur ces bons bergers, ces chers pauvres qu'il appelait ainsi les premiers à l'honneur de le voir et au bonheur de le connaître ! Comme la Sainte Vierge le leur a donné avec joie, pour qu'ils pussent baiser tout à leur aise ces petites mains, ces petits pieds qui devaient un jour être crucifiés.

fiés pour nous ! Heureux bergers de la crèche, priez pour nous dans le ciel, afin qu'après avoir, comme vous, reconnu, adoré, aimé et suivi Jésus dans ses anéantissements sur la terre, nous le voyions et adorions avec vous dans la lumière éternelle, où il se montre sans voile à tous ses Saints !

## VI

**Les Mages et l'Enfant Jésus.**

Le bon Jésus, qui est le Sauveur de tous les hommes, aime d'un égal amour les petits et les grands, les pauvres et les riches. Il appela d'abord les pauvres et les petits, parce que ceux-ci étaient plus abandonnés, et avaient encore plus besoin que les autres des consolations de la foi ; mais aussitôt après, le voici qui du fond de sa crèche fait un second miracle pour appeler à lui les savants et les grands de ce monde.

La lumière céleste, qui avait enveloppé les bergers durant la nuit de Noël, figurait la foi, lumière du ciel, qui amène les hommes aux pieds de Jésus-Christ.

Une étoile miraculeuse, d'une grandeur et d'une splendeur extraordinaires, qui, elle aussi, était une figure de la foi, apparut en même temps, très-loin de là, à trois riches et savants personnages qu'on appelait des *Mages*. Ils régnaien t en qualité de princes sur une partie de la

Chaldée ou de l'Arabie. C'étaient des hommes religieux, droits et sincères, non moins bien disposés que les bergers de Bethléem. Mais ils étaient riches; et les riches, même les bons riches, ont toujours beaucoup de chemin à faire pour arriver à JÉSUS-CHRIST. Les bergers, au contraire, étaient pauvres; ils n'avaient pas les embarras de l'opulence et des grandeurs; et libres de cet attirail, ils purent aller de suite à leur Sauveur.

Comme les bergers, les Rois-Mages répondirent à l'appel céleste : l'étoile miraculeuse leur fit connaître quel le moment prédit par les anciennes traditions du genre humain était enfin arrivé, et que le Christ, Roi et Sauveur du monde, était né.

Dociles à la voix du ciel, ils se mirent bientôt en marche, bien assurés que le bon DIEU ne les tromperait pas, et que l'étoile les conduirait au Messie nouveau-né. En effet, l'étoile céleste, dirigée par les Anges, avança devant eux, leur montrant le chemin : semblable à la lumière de la vraie foi, qui nous conduit, à travers les obscurités de ce monde, dans la vraie voie du ciel, dans le bon chemin qui mène à JÉSUS-CHRIST.

Les Mages avaient avec eux de nombreux serviteurs, et ils emportaient pour le Christ-Roi de beaux présents, entre autres de la poudre d'or, des grains d'encens et de la myrrhe.

Toujours conduits par l'étoile, les Mages arrivèrent à Jérusalem. Et ils se présentèrent devant le roi des Juifs, qui s'appelait Hérode. Cet Hérode, tributaire de l'empereur romain, était un très-méchant homme, ambitieux,

hypocrite, très-cruel, et qui voulait avant tout rester le maître. Les bons Mages, qui ne savaient pas cela, allèrent le trouver et lui demandèrent tout simplement ! « Où est le « roi des Juifs, qui vient de naître ? Du fond de l'Orient, « nous avons vu son étoile, et nous sommes venus pour « l'adorer. »

A cette nouvelle, Hérode fut très-troublé, et avec lui toute sa cour. Il dissimula cependant ses craintes et sa colère ; et après avoir consulté les prêtres juifs et les docteurs de la Loi, il dit aux Mages : « C'est à Bethléem, en « la tribu de Juda, que doit naître le Christ, roi d'Israël, « suivant les anciennes prophéties. Allez donc à Bethléem ; « adorez ce roi nouveau-né ; et quand vous l'aurez trouvé, « venez aussitôt me le dire, afin que moi aussi j'aille lui « rendre mes hommages. » Le traître ne disait pas cela de bon cœur : il voulait, sans se donner la peine de le chercher, se défaire à coup sûr de celui qu'il regardait comme un dangereux rival.

Quant aux excellents Rois-Mages, ils y allaient plus simplement : ils ne cherchaient, ne voulaient que JÉSUS-CHRIST : aussi le trouvèrent-ils sans peine ; et l'étoile sacrée brilla de nouveau au-dessus de leurs têtes, plus splendide à mesure qu'elle se rapprochait de Celui qui est la lumière du monde. Elle conduisit les Mages jusqu'à Bethléem, s'arrêta au-dessus de la grotte, et les Mages ravis de joie trouvèrent l'Enfant JÉSUS avec MARIE et Joseph ; et se prosternant, ils l'adorèrent...

Ils l'adorèrent comme leur DIEU, comme leur Roi et comme leur Sauveur : à l'Enfant JÉSUS DIEU, ils offrirent

l'encens, symbole de la prière; à l'Enfant Jésus Roi, ils offrirent l'or, symbole de la royauté; à l'Enfant Jésus Sauveur et victime, ils offrirent la myrrhe, plante précieuse qui servait à embaumer les morts, et dont l'amer-tume figurait toutes les souffrances du mystère de la Rédemption.

La Sainte Vierge accepta ces présents au nom de son Fils; la Sainte Famille en vécut pendant quelque temps, et les partagea avec les bergers et les pauvres.

Les Mages restèrent quelques semaines à Bethléem. Ils ne pouvaient se lasser de voir et d'adorer le Sauveur: la Sainte Vierge et saint Joseph les instruisaient, comme maintenant encore les prêtres instruisent les fidèles; et l'Enfant Jésus les bénissait. Il leur envoya un de ses Anges, qui leur dit, pendant leur sommeil, de ne point retourner à Jérusalem, et de laisser là le méchant Hérode.

Ils s'en retournèrent donc dans leur pays par un autre chemin, et Hérode les attendit vainement.

Jésus est le Roi des rois, le Docteur des savants, et le Maître de la terre aussi bien que du Ciel! Tout est à lui, ici-bas, comme là-haut, parce qu'il est le Seigneur. Tous les rois doivent lui obéir, doivent l'adorer, s'humilier devant lui, dépendre de lui en toutes choses: et ceux qui ne font pas cela sont mauvais rois et n'iront pas en Paradis. Tous les savants doivent le prendre pour leur Maître, et préférer toujours son enseignement à leurs propres découvertes; lui seul, en effet, est infaillible, c'est-à-dire ne peut pas se tromper, tandis que tous les hommes

peuvent se tromper et se trompent très-souvent. Quiconque dit le contraire de ce que dit JÉSUS, se trompe. Enfin tous les riches, tous les puissants de la terre doivent se rappeler sans cesse que JÉSUS est le souverain Maître de leurs richesses, l'auteur de toute leur puissance, et qu'il leur en demandera un compte rigoureux au jour de leur mort. Il condamnera au feu éternel de l'enfer les mauvais riches, comme les savants orgueilleux et incrédules, comme les mauvais princes.

O petit JÉSUS, que vous êtes grand ! La Sainte Vierge vous tient en ses mains; et vous êtes plus grand que le monde, plus puissant que tous les rois, plus sage que tous les docteurs ! Vous n'avez rien; et cependant vous êtes plus riche que tous les riches. Faites-moi bien comprendre l'honneur que j'ai d'être votre petit serviteur ! s'abaisser devant vous, c'est s'élever jusqu'aux cieux; tout vous donner, c'est laisser ce qui n'est rien, pour acquérir en échange le bon DIEU et la vie éternelle; vous servir, ô JÉSUS, c'est régner.

## VII

### L'Enfant JÉSUS présenté au Temple.

Huit jours après sa naissance, l'Enfant DIEU, à la cérémonie religieuse de la circoncision ordonnée par la loi de Moïse, reçut de la Sainte Vierge et de saint Joseph le

nom mystérieux de Jésus. *Jésus*, en hébreu, signifie *Sauveur*. *Christ*, signifie *Sacré*, le *Roi*, le *Souverain-Prêtre*. Notre-Seigneur est, en effet, tout cela pour nous : il est le Souverain-Prêtre de Dieu au milieu de ses créatures, le Roi suprême des hommes et des Anges, le Saint de Dieu, le Saint par Excellence, consacré par le Saint-Esprit, qui repose tout entier en lui. Que la Sainte Vierge était donc heureuse d'être la mère d'un tel fils !

Elle savait, et saint Joseph le savait aussi, que le Fils de Dieu, en se faisant homme, voulait ne se distinguer en rien des autres hommes, et que, pour leur donner dès sa naissance les leçons et les exemples des vertus véritables, il voulait obéir en toutes choses à la loi de Moïse. Cette loi, c'était lui-même qui, sur le mont Sinaï, l'avait jadis dictée à Moïse, son très-saint serviteur ; et néanmoins, il s'y soumettait humblement comme le dernier des enfants. Après cela, qui refusera d'obéir ?

Or, la loi ordonnait que quarante jours après leur naissance, les enfants premiers-nés fussent portés au Temple par leurs mères, afin d'être présentés et consacrés au Seigneur. La Sainte Vierge et saint Joseph portèrent donc l'Enfant Jésus au Temple de Jérusalem ; et, pendant que le prêtre offrait, sans le connaître, le Fils de Dieu au Père céleste, un saint vieillard nommé Siméon s'approcha de l'Enfant ; et, tout rempli du Saint-Esprit, qui lui avait révélé qu'il verrait avant de mourir le Christ Sauveur, Siméon reconnut Jésus pour le Fils de Dieu, le prit dans ses bras, l'adora de tout son cœur et s'écria dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance : « O Sei-

« gneur, maintenant votre serviteur peut mourir en paix;  
 « car, selon votre promesse, mes yeux ont vu le Sauveur,  
 « que vous avez envoyé pour racheter tous les hommes ;  
 « le Sauveur qui est la lumière du monde et la gloire d'Is-  
 « raël votre peuple. » La Sainte Vierge et saint Joseph  
 admirraient ces merveilles ; et MARIE conservait et médi-  
 tait en son cœur tout ce qu'elle voyait et entendait au  
 sujet de son enfant.

Siméon, qui ne connaissait ni MARIE, ni Joseph, les bénit en leur remettant l'Enfant JÉSUS ; et ils revinrent à Bethléem, attendant que le Seigneur leur manifestât sa volonté pour retourner à Nazareth. Mais auparavant, le pauvre petit Jésus devait beaucoup pleurer et beaucoup souffrir ; la persécution, le sang, les larmes, devaient accompagner sa naissance, comme plus tard ils devaient accompagner sa mort. Notre-Seigneur, en effet, n'est pas seulement DIEU ; il n'est pas seulement homme ; il est de plus victime, victime de tous les péchés du monde, victime volontaire et très-innocente ; et comme victime, le Fils de Dieu doit souffrir, doit pleurer, doit être frappé de Dieu et des hommes... Ce fut l'impie Hérode qui se chargea le premier de persécuter JÉSUS. Notre-Seigneur n'a pas d'ennemis plus acharnés que les mauvais rois.

## VIII

**L'Enfant Jésus et les saints Innocents.**

Ce méchant roi attendait les Mages de jour en jour. Ne les voyant pas venir, et comprenant qu'il ne pouvait plus compter sur eux pour savoir au juste quel était le petit enfant que l'étoile miraculeuse avait signalé à leur adoration, et, par suite, à sa fureur, il prit le parti de ne pas tarder davantage, et de massacrer tous les enfants de Bethléem et des environs, qui n'avaient pas atteint deux ans. Le petit roi nouveau-né serait infailliblement tué avec les autres.

Hérode fit donc cerner Bethléem par une grande troupe de soldats qui entrèrent dans toutes les maisons, égorgéant sans pitié tous les pauvres petits enfants, tant des riches que des pauvres ; de telle sorte qu'après cette horrible boucherie, il ne resta plus un seul petit enfant dans la ville ; et on n'entendait que des cris de désespoir ; les malheureuses mères, qui avaient ainsi perdu leurs petits bien-aimés, maudissaient le tyran et s'arrachaient les cheveux. Hélas ! leur malheur était peut-être une punition de la dureté avec laquelle les Bethlémites avaient accueilli quelque temps auparavant le bienheureux Joseph et la très-sainte Vierge, le 25 décembre.

Le seul enfant qu'Hérode voulût faire périr fut le seul

qui échappa à sa rage. La nuit précédente, un Ange avait été envoyé à saint Joseph ! « Lève-toi, lui avait dit l'En- « voyé du Ciel ; prends l'Enfant et sa mère ; quitte Beth- « léem ; suis en Égypte, et restes-y jusqu'au jour où je « viendrai t'avertir. Les méchants en veulent à la vie de « l'Enfant. » Aussitôt, toujours obéissant et fidèle, saint Joseph s'était levé, avait pris avec lui la Vierge MARIE et l'Enfant JÉSUS, les avait placés tous deux sur un âne, ainsi que le rapportent les vicilles traditions, et se laissant conduire par la Providence du Père qui règne dans les cieux, il s'était enfui de Bethléem, bien avant que les soldats d'Hérode eussent commencé le massacre des petits *Innocents*.

C'est le nom que l'Église a donné à ces premiers et innocents martyrs de JÉSUS. *Martyr* veut dire *témoin* ! Les Innocents de Bethléem, égorgés à cause de JÉSUS, pour JÉSUS, à la place de JÉSUS, et, selon le désir d'Hérode, avec JÉSUS, furent les premiers témoins de la royauté de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Ils furent baptisés dans leur propre sang. Ce sang innocent fut versé par un roi qui ne voulait pas que JÉSUS fût Roi, comme plus tard le sang des autres martyrs devait être répandu par des princes scélérats qui ne voulaient pas non plus que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST régnât sur le monde.

Salut, premières fleurs du martyre, saints Innocents, petits témoins de l'Enfant JÉSUS, roses à peine entr'ouvertes et teintes déjà d'une pourpre glorieuse ! Chers petits enfants de Bethléem, patrons et protecteurs des enfants chrétiens, priez pour nous, afin que, dès notre

enfance, nous rendions, comme vous, témoignage à notre Sauveur par une vie tout innocente et toute bonne, et par un grand amour de l'Enfant Jésus, de la Sainte Vierge et de l'Église.

La Sainte Famille demeura en Égypte pendant près de trois ans ; et l'Ange de DIEU ayant été de nouveau envoyé à saint Joseph, celui-ci reprit avec MARIE et Jésus le chemin de la Judée : mais, craignant encore pour le précieux dépôt confié à sa charge, il préséra s'éloigner de Jérusalem, et alla se fixer, avec l'Enfant et sa mère, à Nazareth, en Galilée, là où avait eu lieu le mystère de l'Incarnation.

## IX

### L'Enfant Jésus à Nazareth.

On vénère encore aujourd'hui, dans la basilique de Notre-Dame de Lorette, en Italie, les murailles de l'humble demeure qui servit d'asile à l'Enfant-DIEU, à la Sainte Vierge et à saint Joseph depuis leur retour d'Égypte. Cette relique précieuse, transportée miraculeusement par les Anges, lorsque les Turcs devinrent maîtres absolus de la Palestine, s'était conservée à Nazareth, et les pèlerins n'avaient cessé d'en vénérer les pierres et de les couvrir de leurs baisers. Ce fut là, en effet, dans cette pauvre petite maison, que l'Enfant Jésus grandissait, et

se préparaît, dans l'obscurité et dans le silence, à prêcher la nouvelle du salut, et à mourir pour nous racheter. L'Évangile ne dit de son enfance qu'une seule chose, qui résume tout : « Il revint à Nazareth avec Joseph et « MARIE, et il leur était soumis. »

L'obéissance, l'obéissance parfaite, constante, universelle : telle était la grande occupation de l'Enfant Jésus dans la sainte maison de Nazareth. Il faisait ce qu'on lui disait, et il reparait, par cette humble et douce soumission, la révolte qui se trouve au fond de tout péché. Qu'est-ce en effet, qu'un péché, sinon une révolte contre la volonté du bon DIEU ? Tu n'en commettras plus jamais, n'est-ce pas, mon enfant ?

L'Enfant Jésus, à Nazareth, apprend à tous les enfants chrétiens, ses petits disciples, ce qu'ils doivent faire pour être dignes de lui : ils doivent avant tout obéir au bon DIEU, dont la volonté leur est manifestée par les ordres de leur père et mère ; ils doivent prier, travailler, savoir se faire ; ils doivent être la joie de leur famille, la consolation de leurs parents ; ils doivent se préparer par une sainte enfance à toute une sainte vie, et devenir des Enfants Jésus, tout semblables à leur divin modèle, le très-saint, très-bon et très-doux Fils de MARIE.

## X

**L'Enfant Jésus vrai DIEU vivant.**

Mon petit enfant, transportons-nous en esprit dans la sainte maison de Nazareth, ou bien encore dans la grotte de Bethléem ; et là, avec les bons bergers si tu es pauvre, avec les Rois-Mages si tu es riche, prosternons-nous aux pieds de l'Enfant Jésus, que nous présente la Sainte Vierge sa mère...

Vois-tu cette douce et gracieuse petite tête inclinée vers toi? Vois-tu ces yeux de ton Sauveur qui t'appellent, en attendant que ses petites lèvres puissent bégayer ton nom? Vois-tu sa bonté, son sourire, ses petites mains qui s'ouvrent pour te bénir? Et souviens-toi que ce pauvre petit Enfant, qui paraît n'être rien, est le grand DIEU éternel, tout-puissant, infini, qui a créé et qui soutient le ciel et la terre, qui te crée et te fait toi-même, sans lequel le monde n'existerait pas, et pour lequel existe tout ce qui existe!

Ce petit Enfant est, avec le Père et le Saint-Esprit, le seul DIEU vivant et véritable; et ceux qui ne le connaissent pas, ne connaissent pas le vrai DIEU, le seul vrai DIEU; les dieux qu'ils adorent, dans leurs fausses religions, ne sont pas le DIEU vivant, ce sont des chimères, des inventions de leur imagination; ou bien, s'ils sont de

bonne foi dans leur erreur, le DIEU qu'ils adorent sans bien connaître et sans savoir son vrai nom, le DIEU de la Crèche, c'est Jésus, c'est le saint Enfant Jésus, le DIEU de ton cœur.

L'Enfant Jésus est le centre de toutes les œuvres du bon DIEU; tout vient de lui, et tout doit retourner à lui, comme dans un cercle, tous les rayons partent du centre, et de la circonférence reviennent à ce même centre. Les Anges et les hommes, les animaux, les plantes, la terre, les eaux, l'air, la lumière, les astres, toutes les créatures appartiennent à Jésus, à ce petit Enfant; il est leur DIEU et leur Créateur; il est leur Seigneur et leur seul vrai Maître; et nous commettions un grand crime, quand nous nous servons des créatures contre lui.

L'Enfant Jésus, c'est le Fils de DIEU fait homme; c'est la seconde personne de la Sainte Trinité, égale en toutes choses au Saint-Esprit et au Père; c'est DIEU revêtu d'une âme et d'un corps, et apparaissant ainsi au milieu de nous, s'abaissant jusqu'à nous, afin que nous l'aimions davantage et que nous puissions mieux le connaître; c'est le bon DIEU, vraiment bon et très-bon et infiniment bon, qui vient prendre une vie semblable à la nôtre, pour nous communiquer, par sa grâce, une vie très-sainte, une vie divine, une vie éternelle, semblable à la sienne.

En Jésus, il y a deux natures et une seule personne. Écoute bien ceci; car, pour un enfant, c'est un peu difficile à comprendre. Il y a en Jésus *deux natures et une seule personne*: c'est-à-dire il y a la Divinité et l'humani-

unité, toutes deux *distinctes*, mais *unies* en une seule personne qui est JÉSUS, vrai DIEU et vrai homme, vrai Fils de DIEU, et vrai fils de la Sainte-Vierge; JÉSUS, la personne du Fils unique de DIEU.

En JÉSUS, l'âme et le corps ne font pas une personne distincte de la personne du Fils de DIEU; le Fils de DIEU s'unit simplement cette âme et ce corps, qui deviennent sa vrai âme et son vrai corps, mais qui ne font pas de lui deux personnes. Et c'est parce qu'il n'y a en JÉSUS que la seule personne divine du Fils de DIEU, que la Sainte Vierge, vraie mère de cette personne divine, est la vraie mère de DIEU. — La même chose, du reste, se passe en toi, en moi, en chacun de nous vis-à-vis de nos mères: il y a en toi, en effet, deux natures et une seule personne; il y a en toi l'âme et le corps, deux natures distinctes, la nature spirituelle et la nature corporelle, unies en une personne qui est toi. Ta mère est la mère de cette personne; elle est donc ta vraie mère, et cependant elle ne t'a donné que ton corps. De même, la Sainte Vierge est la Mère de JÉSUS-DIEU, bien qu'elle n'ait donné à JÉSUS-CHRIST que son humanité.

Il faut *adorer* l'humanité de l'Enfant JÉSUS, parce que, unie à sa divinité, elle ne forme qu'un seul et indivisible JÉSUS, qui est DIEU, DIEU adorable. La divinité pénètre tellement l'âme et le corps de JÉSUS-CHRIST, qu'elle ne fait plus qu'un avec eux, et que rien ne peut les séparer.

Il y aurait bien d'autres magnifiques choses à te dire, cher petit enfant, sur ce grand mystère de la divinité de l'Enfant JÉSUS, sur son humanité sainte, et sur les rap-

ports secrets qui existent entre cette humanité et nous ; mais tu ne pourrais pas comprendre cela maintenant. Contente-toi d'adorer profondément et d'aimer de tout ton cœur l'Enfant Jésus, ton Seigneur et ton DIEU.

Il y a des méchantes gens qui ne l'adorent pas, qui ne l'aiment pas, et qui vont même jusqu'à blasphémer son nom et se moquer de lui : prie pour eux, car ils sont bien à plaindre ; ils ne savent pas qu'en repoussant l'Enfant Jésus, ils repoussent leur unique Seigneur, le meilleur des maîtres, et le vrai DIEU qui règne dans l'éternité.

## XI

### L'Enfant Jésus Adorateur.

L'Enfant Jésus est donc le DIEU unique, le DIEU tout-puissant et éternel qu'il faut adorer : oui, certes, et qui-conque ne l'adore pas, est un démon et un réprouvé. Et cependant, comme il est vraiment homme en même temps qu'il est vraiment DIEU ; comme il a une âme tout à fait semblable à la nôtre, l'Enfant Jésus adore à son tour DIEU son Père, et lui rend d'incomparables hommages au nom de la création toute entière.

Comprends bien ceci, mon enfant : c'est tout le secret de la religion chrétienne : Jésus est l'Adorateur parfait de DIEU ; et pour bien adorer DIEU, tu dois t'unir à ton Jésus, et adorer le bon DIEU avec lui, comme lui, par lui et

en lui. Personne ne peut arriver au cœur du bon DIEU que par JÉSUS-CHRIST, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même dans son Évangile : « Personne ne peut arriver au Père « que par moi. »

La Religion est le lien qui unit DIEU à l'homme et l'homme à DIEU; et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, DIEU-homme, fait descendre DIEU jusqu'à l'homme, pour éléver l'homme jusqu'à DIEU. Voilà pourquoi il adore DIEU, à la tête de tous les chrétiens, de tous les hommes, afin que la grâce de DIEU descende par lui sur tous les hommes et que les adorations, les prières de tous les hommes aient la force d'arriver par lui jusqu'à la majesté de DIEU. Comprends-tu bien cela? L'Enfant Jésus est comme la porte du ciel, par où passe le bon DIEU pour descendre au milieu de nous, et par où nous passons pour aller au ciel et posséder éternellement le bon DIEU.

Nous devons donc prier et adorer DIEU avec JÉSUS Adorateur. Nous devons aussi prier *comme* JÉSUS Adorateur, et adorer *comme* JÉSUS Adorateur, c'est-à-dire avec un très-grand respect de la majesté de DIEU, avec un très-grand amour de sa bonté infinie, avec une soumission très-parfaite à toutes ses volontés, avec une grande joie, avec une grande simplicité, comme de vrais enfants en présence de leur Père céleste.

Nous devons prier et adorer DIEU *en* JÉSUS, c'est-à-dire que nous devons toujours chercher le bon DIEU en son Fils unique JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est là, et parce qu'il n'est que là. En effet, bien que Jésus soit la seconde personne de la Sainte Trinité, et non pas la première, ni

la troisième, cependant le Père et le Saint-Esprit lui sont tellement unis, qu'ils sont *en lui* comme dans leur temple parfait. Celui qui voit l'Enfant Jésus, voit le Père céleste; celui qui aime l'Enfant Jésus, aime DIEU son Père; celui qui écoute l'Enfant Jésus, qui reçoit l'Enfant Jésus, écoute et reçoit le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de JÉSUS. C'est donc en JÉSUS que tu dois toujours, mon cher enfant, aller chercher ton DIEU pour l'adorer, pour le prier, pour lui rendre tous les devoirs de la Religion. Le bon DIEU veut que tu viennes à lui par cette voie; et toi, si tu refuses de la prendre, tu ne pourras arriver à DIEU ni en ce monde, ni dans l'autre. « Je suis la voie, a dit Notre-Seigneur « dans son Évangile; et si quelqu'un passe par moi, il « sera sauvé. »

Je vous adore donc de tout mon cœur comme mon DIEU, ô très-saint Enfant JÉSUS! et en même temps, je viens à vous pour prier et adorer dignement. Je m'unis à votre cœur, à votre âme sainte, à vos chères petites lèvres, à votre humanité adorable, pour rendre à mon Père céleste, qui est le vôtre, tout ce que je lui dois d'adoration, de respect, d'hominages et de prières.

Saint Enfant JÉSUS, suppléez à ce qui me manque, et daignez offrir mes pauvres petites prières, si faibles, si distraites, à la majesté infinie du bon DIEU, qui met en vous seul toutes ses complaisances!

Dans sa crèche, comme dans le sein de sa mère, l'Enfant JÉSUS avait pour première occupation l'adoration parfaite de DIEU son Père; et comme c'était un DIEU qui adorait ainsi, ces adorations avaient un mérite *infini*,

étaient vraiment dignes de la grandeur et de la majesté de DIEU, et la prière de l'Enfant JÉSUS était à la hauteur du Seigneur trois fois saint que le ciel et la terre ne peuvent contenir. La Sainte Vierge et saint Joseph, ainsi que tous les Anges du ciel, s'unissaient, autant qu'ils le pouvaient, aux adorations de l'Enfant JÉSUS. Faisons tous de même.

## XII

### L'Enfant JÉSUS Sauveur et Victime.

Le petit Enfant de la crèche n'est pas seulement le Fils éternel de DIEU fait homme; il est de plus le *Sauveur* et la *Victime* des pécheurs.

Le péché est la mort de l'âme; car la vie de l'âme, c'est son union avec le bon DIEU, et le péché sépare l'âme de DIEU. En péchant, nous nous étions donc tous condamnés à mort, et nous étions perdus éternellement sans la miséricorde infinie de notre Père céleste, qui a daigné nous envoyer son Fils JÉSUS pour qu'il prît sur lui l'expiation de tous nos péchés, et qu'il devînt ainsi notre Sauveur et notre Victime.

En se faisant homme, le Fils de DIEU, obéissant à cette volonté de son Père céleste et entrant dans les vues de sa miséricorde, s'est donc chargé volontairement de toutes nos fautes, et il s'est présenté devant la face de son Père,

comme la Victime universelle du péché, comme le grand Pénitent de l'humanité tout entière, comme l'Agneau innocent qui allait sauver la vie de tout le troupeau, en s'offrant à la mort au nom et à la place de tous les autres. Quel amour et quelle bonté, n'est-il pas vrai ?

A cause de cela, dès le premier moment de sa naissance, l'Enfant Jésus a été traité par la justice de son Père avec la rigueur que nous méritions : lui ne la méritait pas, puisqu'il était le très-saint Fils de Dieu, mais il la prenait sur lui pour nous en exempter ; nous la méritions pour lui, et il la méritait en quelque sorte à cause de nous.

L'innocent s'offrait à la place des coupables pour les sauver ; car il les aimait plus que lui-même. Oh ! combien nous devons, nous aussi, aimer Jésus notre Rédempteur ! Combien nous devons aimer, vénérer et adorer ses larmes, ses souffrances, ses humiliations de toutes sortes, son obscurité, son sang et sa mort ! Tout cela est le prix de notre salut ; tout cela est la marque de l'immensité de son amour !

Si Notre-Seigneur n'avait pas pris sur lui l'expiation de nos péchés, il aurait paru devant nous comme un Roi de gloire, resplendissant de la majesté de Dieu : il eût été tout lumineux, tout admirable ; sa puissance n'aurait pas eu de bornes ; en un mot, il eût été au jour de son Incarnation ce qu'il sera à la fin du monde, quand il redescendra sur la terre, dans la gloire de son Père, environné de ses Anges, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire les élus et les réprouvés. Mais non : Jésus, pour nous

racheter, a dépouillé tous les vêtements de sa gloire; il a laissé tous les rayons de sa divinité, et il est apparu au milieu des hommes comme un pénitent, comme un coupable frappé par la justice divine; nous l'avons vu pauvre, dénué de tout, anéanti, soumis au travail et à la douleur, pleurant, suppliant; nous l'avons vu trahi et agonisant, souffleté et outragé de mille manières, persécuté, bafoué, condamné à mort; nous l'avons vu crucifié, mourant et mort; nous l'avons vu réduit à l'état de cadavre; tout cela pour l'amour de nous, pécheurs indignes; tellement indignes que beaucoup d'entre nous passent leur vie à oublier ce Sauveur, à blasphémer cette Victime, et à lui dire: Nous ne voulons point de toi!

O mon petit enfant, toi du moins, console Jésus par la ferveur de ton amour! Seras-tu un ingrat comme les autres? T'éloigneras-tu de Celui qui, pour te faire du bien, est descendu du ciel en terre, afin d'y souffrir et d'y mourir pour l'amour de ton âme? Aime-le, aime-le de tout ton petit cœur; et quand tu prononces le nom sacré de Jésus, n'oublie pas que Jésus veut dire *Sauveur*, et que c'est à l'Enfant Jésus, à l'Enfant-Sauveur que tu dois la vie de ton âme, ton bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Malheur aux ingratis! « Si quelqu'un n'aime pas « Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, s'écrie l'apôtre saint Paul, « qu'il soit anathème! »

## XIII

## L'Enfant JÉSUS pauvre.

La pauvreté est une des punitions du péché. Adam innocent, notre premier père, était le maître du monde. « Je te donne la terre, lui avait dit le bon DIEU ; et tu régneras sur elle, et sur toutes les plantes, et sur tous les oiseaux du ciel, et sur tous les poissons de la mer, et sur tous les animaux. » En péchant, Adam a perdu sa royauté, et, de très-riche, il est devenu pauvre...

Jésus, pour expier le péché, a donc dû se faire pauvre, lui aussi ; pauvre volontaire, pauvre par miséricorde et par charité ; pauvre, pour rendre à tous ceux qui croient en lui et qui l'aiment, le royaume et la couronne de l'éternité.

Il a pris sur lui la pauvreté avec toutes ses rigueurs, avec toutes ses douloureuses privations ; il a voulu que sa mère et son père adoptif, tous deux de race royale, fussent réduits à la pauvreté ; il a voulu naître, comme un enfant de rebut, dans une misérable grotte, ouverte à tous les vents et bonne tout au plus pour abriter des animaux : les langes dont il a été enveloppé et que l'on vénère encore à Rome avec le bois de la crèche, sont si grossiers, si rudes, que les enfants les plus indigents n'en ont pas d'aussi communs ; sa première couche a

été une augé de pierre grossièrement taillée, et une pauvre crèche, un misérable râtelier en bois, qui n'appartenait à personne, tant il était indigne d'avoir un maître ! Voilà quelle a été l'entrée de l'Enfant Jésus dans le monde. Pauvreté, privation, délaissement universel..., telle semblait être sa devise.

A Nazareth, il voulut être presque aussi pauvre qu'à Bethléem : il voulut que son père et sa mère vécussent au jour le jour, du travail de leurs mains ; il a voulu plus tard travailler lui-même comme un pauvre apprenti, comme un artisan qui n'a pour toute richesse que ses deux bras ; et toute sa vie a été ainsi la préparation à ce dépouillement suprême dans lequel il a voulu mourir, nu, sur une croix, plus pauvre encore que dans sa crèche ; là du moins il avait des langes...

Pauvres, réjouissez-vous : le bon DIEU s'est fait semblable à vous ; il est descendu jusqu'au fond de votre misère ; il a connu par expérience vos angoisses et vos privations si dures ; si vous l'aimez, il vous prépare son royaume dans le Paradis, et il partagera avec vous les trésors sans mesure de sa toute-puissance.

Riches de la terre, prenez garde à vos richesses : ce sont de faux biens que Jésus a dédaignés et qui empêchent bien souvent ceux qui les possèdent d'aimer et de vouloir les biens véritables, les richesses éternelles. Prenez garde à vous ! il faut vous détacher de tout cela, au moins par le cœur et par l'esprit : si vous aimez l'argent, si vous n'aimez pas la pauvreté, la pauvreté de Jésus, vous ne pourrez pas prendre place parmi ses disciples, et vous

ne pourrez jamais entrer dans son bienheureux royaume.

Donc, mon petit enfant, aime la pauvreté et les pauvres, pour l'amour de ton Jésus pauvre ; détache-toi de tout, pour ne tenir qu'à Jésus, qui est le grand trésor du ciel et de la terre. Comme l'Enfant Jésus était détaché de tout pour l'amour de Dieu son Père ; ainsi toi, sois détaché de tout pour l'amour de Jésus-Christ ! N'aime que ce qu'il aime, n'estime que ce qu'il estime ; et regarde-toi toujours comme très-riche si, par la grâce, tu possèdes l'Enfant Jésus dans ton cœur.

## XIV

### L'Enfant Jésus innocent.

L'innocence, c'est l'absence de tout vice, de toute souillure. Un enfant est innocent quand il est tout pur et tout bon. Le saint Enfant-Jésus était innocent comme l'innocence même : de même que le bon Dieu est plus que bon, puisqu'il est la Bonté elle-même ; de même l'Enfant Jésus était plus qu'innocent, car il était l'Innocence même, l'Innocence incarnée, l'Innocence sous la forme d'un petit enfant.

Jésus déteste tellement tout ce qui est péché et souillure, que jamais personne ne pourra le comprendre. Il repousse le vice, comme la lumière repousse les ténèbres, comme le feu repousse le froid. Son cœur, dans la crèche

était le sanctuaire de la pureté, et comme la source que le bon DIEU ouvrait et présentait à tous les hommes, pour qu'ils y vinssent puiser le pardon de leurs péchés et la pureté de leurs consciences. En JÉSUS, nous retrouvons le trésor divin de l'innocence, perdu jadis par nos premiers parents.

L'Enfant JÉSUS, très-innocent, ne veut autour de lui que des cœurs innocents et purs. La Sainte Vierge était toute belle d'innocence, il n'y avait en elle aucune tache, pas même la tache du moindre péché vénial ; autant qu'une simple créature pouvait être digne de porter et d'enfanter DIEU, la très-sainte Vierge MARIE était digne de son divin fils JÉSUS. Il en était de même, à proportion, de saint Joseph : son âme était également toute sainte, et le péché lui était tout à fait étranger.

Si les Bergers et les Mages n'avaient pas cette pureté parfaite, du moins c'étaient des âmes droites, sincères et vraiment innocentes, qui aimaient la vérité et le bien, et qui ne résistaient pas aux bonnes inspirations de la grâce.

Ainsi devons-nous faire, tous tant que nous sommes, nous qui aspirons à l'honneur de former la cour du saint Enfant JÉSUS. Pour être admis dans l'intimité du très-grand et très-petit Roi de la crèche, il faut porter ses livrées, qui sont toutes blanches et tout innocentes. Personne ne peut approcher de lui avec une autre robe que la robe de la pureté, que le vêtement de la sainte innocence. Loin de lui les impurs ! S'ils osaient le toucher, il les frapperait comme des sacriléges.

Et cependant, vois, mon cher enfant, combien JÉSUS

est bon et miséricordieux : il appelle à lui tous les pécheurs, tout les pauvres impurs ; et, s'ils se repentent, il les purifie si parfaiteme nt que, de mauvais, ils sont changés en bons, d'impurs en très-purs, capables désormais de prendre place au milieu des Anges, avec les Mages et les Bergers, à la suite de Joseph et de MARIE.

Tu as sans doute commis bien des fautes déjà dans ta pauvre vie : déjà peut-être tu as perdu la blanche robe d'innocence, la belle robe de ton baptême... Pauvre petit, viens, et n'aie pas peur : ton Roi est ton Sauveur, ton doux Sauveur ; prosterne-toi à ses pieds ; dis-lui : « Mon Dieu, j'ai péché, j'ai fait de mauvaises et vilaines choses... pardonnez-moi ; purifiez-moi ; rendez-moi la grâce de mon baptême, afin que je puisse demeurer en votre présence, et ne pas être pour vous un objet de douleur et de dégoût. À partir de ce jour, ô mon cher petit Maître, je n'offenserai plus votre doux amour. Jamais je ne perdrai plus votre grâce, et je veux, par l'innocence de ma vie, mériter l'honneur d'être toujours votre disciple et votre ami sur la terre, et, dans le ciel, le compagnon de votre éternel bonheur. »

## XV

### **L'Enfant JÉSUS doux et humble.**

Notre-Seigneur, enseignant un jour le peuple d'Israël, terminait ainsi un de ses divins sermons : « Venez à moi,

« vous tous qui souffrez et qui avez de la peine ! Et moi  
 « je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et ap-  
 « prenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;  
 « et vous trouverez ainsi le repos de vos âmes ! » Cet  
 appel si doux et si consolant, il nous l'adresse dès son  
 apparition du fond de sa pauvre crèche ; et sans rien  
 dire, il nous apprend très-éloquemment le secret du  
 bonheur.

Ce secret est bien simple, quoique presque personne ne le comprenne : il consiste à aller à Jésus par la foi et par la prière ; à demeurer avec lui par l'innocence, l'amour et la fidélité ; à apprendre de lui la douceur et l'humilité du cœur, et à devenir ainsi d'autres Jésus, d'autres Enfants Jésus. Là, et là seulement, nous pouvons trouver la paix de l'âme et le vrai bonheur.

Ne le cherche pas autre part, mon enfant ; tu ne l'y trouverais pas, parce qu'il n'y est pas. Quand ta mère est dans sa chambre, la trouverais-tu si tu la cherchais ailleurs ?... Il en est de même du bonheur ; si veux le trouver, va le chercher là où il est : en Jésus-Christ, dans le cœur de Jésus, dans la douceur de Jésus, dans l'humilité de Jésus.

Sois doux comme Jésus et avec Jésus ; supporte paisiblement et sans te fâcher toutes les petites peines dont la vie est semée : les petites privations, les souffrances du corps, les traitements désagréables et le mauvais caractère des autres, les petites injustices dont un enfant peut être l'objet, les paroles désobligeantes ; en un mot, tout ce qui serait capable de t'impatienter et de t'irriter. Sois doux de .

cœur, doux de visage et de manières, doux en tes paroles, doux en toutes choses, doux et bon avec tout le monde, surtout avec les méchants. Tu seras alors un vrai Enfant Jésus, un imitateur fidèle et un vrai disciple de Jésus enfant. Vois comme en sa crèche il est doux et bénin envers tous ceux qui l'approchent ; il sourit avec tendresse, et répand la joie et la paix dans la grotte sainte ; il pardonne aux Bethléemites leur dureté et l'abandon où ils le laissent ; au lieu de faire mourir le méchant Hérode, il s'enfuit en silence ; et s'il pleure, ce ne sont que des larmes d'amour et de compassion.

Sois humble comme l'Enfant Jésus ; humble de cœur, humble en réalité et non pas seulement en apparence. N'oublie jamais que tout ce que tu as de bon, en ton âme et en ton corps, vient du bon Dieu, appartient au bon Dieu, et doit retourner au bon Dieu ; quand tu fais quelque chose de bien, et quand les autres t'estiment et te louent, rapporte fidèlement à ton Dieu l'honneur et la louange ; tu n'as rien qui ne soit au bon Dieu. Ce que tu as, et ce que tu dois rapporter à toi-même, pauvre petit, ce sont tes défauts, ce sont tes péchés ; ils ne viennent pas du bon Dieu, qui est très-saint, mais de toi-même et tu n'as que cela à toi, en propre. Aussi faut-il t'humilier, t'humilier beaucoup à cause de tes défauts et de tes péchés. Ils sont peut-être plus grands que tu ne penses, et peut-être es-tu moins bon aux yeux de Dieu que tel ou tel camarade que tu serais tenté de mépriser et qui a reçu beaucoup moins de grâces que toi.

Mon enfant, sois humble, doux et modeste ; ne méprise

jamais personne ; comme Jésus, déteste et méprise le péché, mais jamais le pécheur. Humilie-toi, au contraire, en pensant à tes fautes ; fais peu attention à celles des autres, et beaucoup aux tiennes ; et alors il ne te sera pas difficile d'être humble de cœur. L'Enfant Jésus se voyait toujours enveloppé de tous nos péchés, dont il avait daigné se charger afin de nous en débarrasser ; et, tout innocent qu'il était, il s'humiliait pleinement et entièrement devant la face de son Père, et aussi aux yeux du monde, se regardant, non pas comme un pécheur, mais comme le Pécheur.

O mon Sauveur, je veux, comme vous, devenir doux et humble de cœur, afin d'être à vous, et d'être aimé de vous ! Donnez-moi, je vous en prie, votre douceur et votre humilité ; changez-moi, car je ne suis ni doux ni humble ; mon cœur misérable s'irrite facilement : rendez-le semblable au vôtre, afin qu'il soit toujours doux, bon, patient et suave ; il est porté à l'orgueil, à la vanité, à l'amour-propre, à la présomption : rendez-le semblable au vôtre, tout modeste et tout humble.

## XVI

### L'Enfant Jésus obéissant.

Quand on est doux et humble, on est bien facilement obéissant. L'obéissance est un parfum composé d'humilité et de douceur.

L'Enfant Jésus était si parfaitement obéissant, qu'il semblait n'avoir d'autre volonté que la volonté de son Père céleste et celle de MARIE et de Joseph. Il ne faisait rien de lui-même. Il était le Maître de tout et de tous, et il se comportait en pauvre serviteur, soumis à tout et à tous.

Au moment où il descendit dans le sein de la Vierge MARIE, il voulut que son incarnation dépendît, non pas de lui, mais d'elle. Pour naître à Bethléem, et accomplir ainsi les oracles de ses Prophètes, il voulut se soumettre à un caprice de l'empereur romain, comme un sujet se soumet à son maître. Dans sa crèche, le voici absolument soumis à toutes les volontés de sa mère et à la conduite de son père nourricier. Il se laisse prendre et déposer, envelopper de langes, coucher sur la paille de la crèche ; les Bergers et les Mages le prennent et le reprennent ; il ne connaît qu'un seul mot : obéir. De sorte que déjà on pouvait dire de Jésus la parole que nous rapportions plus haut, en racontant sa jeunesse à Nazareth, entre Joseph et MARIE : « Il leur était soumis. »

Et toi, mon enfant, es-tu soumis, docile, obéissant, en toutes choses ? Obéis-tu d'abord de tout cœur à la loi du bon DIEU ? Tout péché est une désobéissance. Es-tu doucement et humblement soumis à tes parents, à tes maîtres, à tous ceux qui ont droit de te commander ? Quand tu obéis, est-ce joyeusement et de bon cœur ? Car il ne suffit pas d'obéir, il faut de plus bien obéir, obéir chrétiennement et parfaitement. Obéis-tu par un sentiment de foi, parce que c'est la volonté du bon DIEU ? Ou bien simplement parce que tu y es habitué et que tu as un bon na-

turel ? Tâches-tu, même en jouant, et avec tes petits camarades, de faire plutôt leur volonté que la tienne, ou, du moins de leur céder facilement ?

Examine-toi sur tout cela, aux pieds de l'Enfant Jésus, le grand Docteur de l'obéissance et de la soumission.

## XVII

### L'Enfant Jésus au Saint-Sacrement de l'autel.

Jésus est toujours au milieu de nous, réellement et corporellement, par le très-saint sacrement de l'Eucharistie. L'Église, c'est l'immense Bethléem, où le Roi des cieux, caché et voilé sous une faible apparence, est adoré, reconnu, aimé, servi par les Anges et par les hommes fidèles. *Bethléem* en hébreu veut dire : *maison de pain*; l'Église est cette maison, composée de pierres vivantes qui sont, sur la terre, les chrétiens, dans le ciel, les Saints et les Anges : et ce pain, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le pain des Anges, l'aliment éternel de tous les Bienheureux, et ici-bas notre nourriture spirituelle et divine, dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie est en effet Jésus présent et voilé sous l'apparence du pain et du vin ; c'est Jésus avec tous les mystères de sa vie et de sa gloire ; c'est Jésus avec tous les états par lesquels il a voulu passer pour opérer notre salut, et par conséquent avec le mystère et l'état de sa sainte enfance.

Oui, nous avons toujours au milieu de nous l'Enfant Jésus ; oui, lorsque nous sommes à genoux devant le Saint-Sacrement, nous sommes aux pieds de l'Enfant Jésus, du même petit Enfant-Dieu qui a reposé jadis dans l'humble crèche de Bethléem. O le grand bonheur et l'admirable chose ! nous n'avons rien à envier aux Bergers ni aux Mages : Nous adorons, nous voyons, nous touchons, nous possédons le même Dieu anéanti pour l'amour de nous dans le mystère de son Eucharistie, comme il était anéanti devant eux dans le mystère de son Incarnation. Par l'Eucharistie, Notre-Seigneur continue donc à travers tous les siècles le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption.

Dans l'Église, dans la grande Bethléem, le rôle de la Sainte Vierge et de saint Joseph est continué par le prêtre catholique, qui ensante sur l'autel Jésus, Dieu-homme.

Il le tient en ses mains consacrées ; il le présente aux bons fidèles ; il le leur donne avec amour.

Il le leur fait connaître par ses paroles et son enseignement : il leur apprend à le bien servir, à le bien adorer ; il les aide tant qu'il peut à l'aimer parfaitement ; et il reçoit de leurs mains les aumônes destinées au culte de Jésus, comme autrefois la Sainte Vierge et saint Joseph recevaient avec joie les humbles présents des Bergers et les riches offrandes des Rois-Mages.

Il le leur donne dans la Communion, et alors ils deviennent la crèche vivante où l'Enfant Jésus se plaît à reposer ; crèche douce et moelleuse, où le pauvre petit Jésus est bien mieux que sur la paille froide et dure de

Bethléem ; crèche bien-aimée, que Jésus se prépare dès le commencement du monde et qu'il glorifiera d'une manière admirable pendant toute l'éternité.

La lumière qui brille nuit et jour devant le Saint-Sacrement est la continuation de l'étoile qui brillait aux yeux des Mages et s'arrêtait au-dessus de l'endroit où était l'Enfant. Elle est le symbole de la foi toujours lumineuse et de l'amour toujours ardent que nous devons avoir pour notre cher Enfant Jésus, présent au fond de nos tabernacles. Hélas ! combien nos églises sont souvent solitaires et désertes ! Le mystère de Bethléem se continue malheureusement encore sous ce triste rapport : nos villes, nos campagnes sont pleines de Bethléemites, d'indifférents qui s'occupent de tout, excepté de l'Enfant Jésus !... Et cependant c'est pour eux qu'il est là, pour eux seuls, pour leur salut et pour leur bonheur.

Allons donc à l'église, allons à Bethléem, mon cher petit enfant, aimons à visiter souvent, très-souvent l'Enfant Jésus qui nous aime tant. Aimons à le consoler par notre présence, et à lui montrer que ce n'est pas pour rien qu'il descend ainsi sur la terre ! Aimons surtout à le recevoir dans l'adorable Communion ; rien ne réjouit autant le cœur de l'Enfant Jésus. Ceux qui l'aiment véritablement ont faim et soif de lui au Saint-Sacrement de l'autel, et ils le reçoivent le plus souvent et le plus amoureusement possible.

Prions la bonne Vierge de nous donner un grand amour pour son Fils, notre Sauveur, et unissons toujours nos

prières et nos adorations à celles de cette Mère d'amour, afin qu'elles soient plus agréablement reçues du Dieu caché de la crèche et de l'Eucharistic.

## XVIII

### **L'Enfant Jésus présent et vivant dans nos coeurs.**

Jésus, par sa grâce, habite dans nos âmes baptisées d'une manière bien plus parfaite que dans la grotte de Bethléem. A Bethléem, il n'a fait pour ainsi dire que passer : on ne sait pas au juste combien de temps il y est resté; peut-être deux mois, trois mois ; et puis, les succurs d'Hérode l'ont obligé à quitter cet asile. Il n'en est pas de même de nos âmes : par le Baptême, il se les unit si intimement qu'il ne les quitte plus jamais, à moins qu'elles ne le rejettent tout à fait, et qu'elles ne rompent avec lui par l'apostasie de la foi. Nous devenons, par le Baptême, les rameaux de ce cep divin qui s'appelle JÉSUS-CHRIST : « Je suis la vigne, nous a-t-il dit, et vous êtes les rameaux.... » Nous lui sommes donc unis, et il est intérieurement présent à nos âmes, pour répandre en elles sa grâce et son Saint-Esprit, comme le cep de vigne répand dans les rameaux qui lui sont unis la séve qui fait pousser les feuilles et les raisins. Toutes les œuvres chrétiennes que nous avons le bonheur de faire, sont les raisins spirituels que Jésus produit en nous et avec nous par sa grâce.

O petit enfant chrétien, que tu es donc grand et admirable ! tu es le temple de DIEU ; tu es le tabernacle vivant de Jésus-Christ ; tu es le sanctuaire de l'Enfant Jésus, du Roi des Anges, du Rédempteur du monde ! N'oublie donc jamais la sainteté de ton âme et de ta chair, que le bon DIEU élève à un si haut degré d'honneur. Celui que le ciel et la terre ne peuvent renfermer habite en toi, demeure en toi avec délices. Oseras-tu pécher en sa présence ? oseras-tu violer son temple et souiller son tabernacle ?

Mon enfant, adore toujours Jésus présent, par la grâce, au fond de ton cœur. C'est ce qu'on appelle le recueillement, l'union avec le bon DIEU. Plus tu resteras en sa compagnie, et mieux cela vaudra pour toi et pour lui ! Il voudrait que tu pensasses toujours à lui, comme il pense toujours à toi ; il voudrait que tu fisses toutes tes actions avec lui et pour lui, comme il fait tout pour toi, avec toi et en toi. Lui, Jésus, il t'est toujours fidèle, toujours et en tout : toi, sois-lui fidèle aussi : ou, du moins le moins infidèle possible. Tâche, en la crèche de ton cœur, d'imiter la bonne Sainte Vierge en la crèche de Bethléem : elle était toujours là, attentive et aimante ; jamais elle ne quittait son Enfant Jésus, qu'elle aimait par-dessus toutes choses ; elle faisait et souffrait tout joyeusement avec lui et pour l'amour de lui. Voilà comment il faut faire, et comment tu feras bien certainement à l'avenir.

Béni soit donc à jamais au ciel, au Saint-Sacrement et au fond de nos âmes, le saint Enfant Jésus, notre DIEU,

notre Créateur, notre Seigneur, notre Roi, notre Rédempteur, notre Vie, notre céleste nourriture, notre joie, notre espérance et notre doux amour ! Bénie soit avec lui, sur la terre, la sainte Église catholique qui nous donne ce trésor inestimable, et, dans le ciel, la très-sainte et Immaculée Vierge MARIE, par laquelle Jésus a été donné au monde.

---



## LIVRE SECOND

---

### LA PIÉTÉ

#### ET LES VERTUS CHRÉTIENNES

---

# I

**Comment l'Enfant JÉSUS vivant en nous est la source de la vraie piété.**

Le saint Enfant Jésus, notre Créateur, Seigneur et Sauveur, présent au ciel et au Saint-Sacrement, vit donc aussi dans nos âmes, et y habite par sa grâce. « Je suis en vous, nous dit-il ; et vous, vous êtes en moi... Demeurez en moi, et moi en vous. Celui qui demeure en moi, porte beaucoup de fruit. »

Il est le cep de vigne, et nous sommes ses rameaux ; le rameau est uni au cep, et il n'est vivant que par cette

union. Nous aussi, par la grâce du Baptême, nous sommes unis intérieurement à Jésus, notre Roi céleste, qui est ainsi présent à notre âme ; et notre âme aussi lui est toujours présente, comme le rameau de la vigne est présent au cep qui le porte. C'est une grande grâce et une grande gloire pour nous, pauvres petites créatures misérables, de posséder ainsi le bon DIEU, d'être son temple vivant, son tabernacle bien-aimé, et le ciboire dans lequel son amour le fait demeurer. A cause de JÉSUS, le moindre petit enfant chrétien est plus grand, aux yeux de DIEU, que le ciel et la terre ; et son âme est plus chère au bon DIEU que l'univers tout entier.

Comme le cep de vigne répand dans tous ses rameaux la séve qui le fait vivre lui-même, ainsi JÉSUS, présent et vivant dans nos âmes baptisées, y répand le Saint-Esprit qui devient ainsi la vie de nos âmes. Et comme la séve répandue dans le rameau le fait vivre de la vie même du cep, ainsi le Saint-Esprit répandu en notre âme par JÉSUS, au nom de DIEU le Père, fait vivre notre âme de la vie même de JÉSUS, de la vie même du bon DIEU. Or, cette vie est toute sainte, toute parfaite ; et c'est pour cela que nous devons être très-saints, très-bons, tout semblables à l'Enfant JÉSUS, notre adorable et céleste modèle.

La piété chrétienne n'est pas autre chose que la ressemblance aussi parfaite que possible avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; c'est l'union de notre esprit, de nos pensées, de nos affections, de notre volonté, de tous nos sentiments et de toute notre vie, avec les sentiments, les pensées et l'esprit de Notre-Seigneur.

Comprends bien cela, mon enfant ; car c'est très-important. La piété, c'est Jésus vivant en toi, et toi vivant en Jésus ; c'est l'union intime que le Saint-Esprit forme entre toi et ton Sauveur ; c'est la communication que Jésus daigne te faire de son amour filial envers Dieu, de son amour fraternel et dévoué envers le prochain, et de toutes les vertus qui remplissent son cœur sacré. En d'autres termes, c'est Jésus te changeant, te transformant par sa grâce en un autre lui-même, de sorte que lui seul, Jésus, vive en toi. Un chrétien, un enfant pieux, c'est un autre Enfant Jésus, qui, en toutes ses actions, en toutes ses paroles, et dans tout le détail de sa vie, est une copie parfaite, une vraie photographie de l'Enfant Jésus.

Jésus disait jadis : « Celui qui me voit, voit mon Père. » Un vrai chrétien, un enfant vraiment pieux, doit pouvoir dire de même : Celui qui me voit, voit Jésus. Ce n'est pas que nous soyons un seul Dieu avec Jésus, comme Jésus est un seul Dieu avec son Père ; cela veut dire seulement que nous sommes unis intérieurement à Jésus, et que Jésus vit dans notre âme, à l'exemple de cette union bien plus parfaite qui existait entre son Père et lui.

Lorsque saint Edmond de Cantorbéry était encore enfant, il aimait à se promener tout seul pour penser plus librement au bon Dieu, et s'unir plus facilement à Notre-Seigneur. Un jour qu'il avait ainsi sacrifié à sa piété une récréation très-amusante, il vit tout à coup, à quelques pas devant lui, un jeune garçon de son âge, d'une figure noble et charmante, qui l'aborda en lui disant avec un gracieux sourire : « Je te salue, mon bien-aimé. — Vous

vous trompez sans doute, lui répondit Edmond tout interdit, je ne vous connais pas. — Tu ne me connais pas? répliqua l'enfant; cependant je suis avec toi; à l'école, à l'église, au logis, à la récréation, je suis avec toi, et je t'accompagne partout et toujours... Et tu dis que tu ne me connais pas!... » Et comme le jeune Saint ne savait que répondre: « Lève les yeux, lui dit l'enfant mystérieux, et regarde mon front. » Et la face de l'enfant se transfigura: et Edmond y lut ces deux mots tracés en caractères lumineux: JESUS NAZARENUS, Jésus *de Nazareth*... Il se prosterna le visage contre terre, et l'Enfant Jésus le laissa après l'avoir béni.

Ainsi Jésus est toujours avec ses fidèles; il est le compagnon céleste de la vie des chrétiens sur la terre. Il est en nous comme une source de vie, et c'est de lui que nous recevons tous les dons et toutes les grâces de Dieu.

Tu vois donc, mon petit enfant, que toute la piété chrétienne repose sur Jésus-Christ, qu'elle vient de lui seul, et qu'il en est le principe. Comme toute l'eau d'un ruisseau vient de la source, ainsi toute notre piété vient de Jésus, présent et vivant dans nos coeurs.

O bon Jésus, remplissez-moi de votre Esprit-Saint, et faites-moi vivre de votre vie toute pure et toute céleste. Mon doux et saint Enfant Jésus, changez-moi en vous, afin qu'il n'y ait plus rien en moi de mauvais, et que je devienne un second Fils de Dieu, un autre vous-même!

## II

**La Vie de la foi.**

La foi, c'est la connaissance pratique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par conséquent du vrai Dieu et de toutes ses œuvres.

Jésus est le vrai Dieu vivant, descendu du ciel en terre, pour nous faire connaître toutes les vérités utiles à notre salut et toutes les volontés de Dieu. Il est la Vérité éternelle, et celui qui le reçoit, reçoit la vérité ; il est la Lumière du monde, et ses disciples voient clair dans toutes les choses de Dieu. La foi comprend l'ensemble de tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné, révélé et commandé, et celui qui se soumet à tout cela, à la foi, la vertu de foi.

La vie de la foi; c'est la pratique de la foi ; c'est Jésus-Christ connu, servi et aimé, devenant l'objet habituel de nos pensées et de notre amour. On vit de la foi, quand on pense habituellement à Jésus-Christ, quand on évite tout ce qui peut lui déplaire, quand on l'aime de tout son cœur, et quand on vit pour lui, au lieu de vivre pour soi-même.

Vis-tu comme cela, mon enfant ? Hélas ! qu'il y a peu de gens qui vivent de la foi ! Tous, nous avons la foi ; mais tous, nous n'avons pas la vie de la foi ; tous, par le Baptême, nous sommes unis à Jésus, notre chef de

vigne, mais tous, nous ne recevons pas comme il faudrait la séve divine qu'il répand en nos âmes ; et notre petit rameau languissant, presque desséché, plus mort que vivant, ne porte presque pas de feuilles ni de fruits. Les feuilles, ce sont les bons désirs, les bonnes pensées, les intentions, les bonnes résolutions ; les fruits, ce sont nos bonnes actions, nos pénitences, nos actes de douceur, d'humilité, de piété, de charité, de patience ; ce sont nos actes d'amour envers Jésus et son Père, nos actes de charité et de dévouement envers le prochain.

Un jour Notre-Seigneur apparut à sainte Catherine de Sienne, lui montrant, sans rien dire, une belle grappe de raisin qu'il tenait en ses mains divines : « Qu'est-ce que cela, mon doux Seigneur ? demanda la Sainte. — Ce sont tes œuvres, ma fille, lui répondit Jésus ; regarde et vois si tous les grains de ta grappe sont ce qu'ils devraient être. »

Pauvre petit, toi aussi regarde la grappe de tes œuvres : les grains en sont-ils bien gros, bien ronds, bien dorés ? N'y en a-t-il pas beaucoup de gâtés, beaucoup de tachés et rabougris ? Les grains tachés et rabougris, ce sont les œuvres bonnes, mais imparfaites, où il s'est mêlé de la vanité, de la dissipation ; les grains gâtés, ce sont les œuvres mauvaises que tu as faites contre la volonté de Jésus, par orgueil, ou par lâcheté, ou par emportement. Les beaux grains, les grains bien ronds et bien dorés, c'est le bien que tu as fait très-bien.

A l'avenir, il faudra produire davantage de ces beaux grains, et vivre le plus possible de la vie de ton Jésus ;

c'est-à-dire de la vie de la foi. Il faudra vivre, non pas seulement en bon enfant, en honnête garçon ou en honnête fille, mais en chrétien, en chrétien pieux, en chrétien servent, en enfant baptisé, qui connaît tout le prix de son baptême, qui sait que Jésus lui-même habite en son petit cœur, que le Saint-Esprit est répandu en toutes les facultés de son âme, et que cette union permanente avec Jésus exige une correspondance fidèle de tous les moments de la vie. Quand tu oublies que tu es chrétien pour vivre simplement en enfant honnête, tu fais comme le fils d'un roi qui, oubliant son rang, se confondrait avec les petits gamins qui jouent dans les rues et que l'on chasserait honteusement de son palais, s'ils osaient y mettre les pieds.

Un enfant simplement honnête se contente de vivre « à la grosse, » tant bien que mal ; il évite les grosses fautes, parce que cela répugne à ses bons instincts ; il fait ses devoirs, ou à peu près, parce qu'il aime à s'occuper, ou bien parce qu'il craint les punitions, ou bien encore parce qu'il veut gagner une récompense ; il obéit à ses parents, parce qu'il y est habitué, parce qu'ils sont bons pour lui, et quelquefois aussi parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement ; il ne prie matin et soir que par routine ; il ne pense presque jamais au bon Dieu ; il s'ennuie à l'église ; il vit pour lui-même, et pas du tout pour Notre-Seigneur, qui cependant est caché et bien solitaire, hélas ! au fond de son cœur.

Un enfant chrétien, à plus forte raison un enfant pieux, vit tout autrement : si, au dehors, sa vie ne diffère pas

beaucoup de la vie de l'autre enfant, le dedans est tout autre. C'est comme l'Enfant Jésus, qui extérieurement ressemblait en beaucoup de choses à tous les autres enfants de Nazareth, et dont la vie toute divine était cependant bien différente de la leur ; au dedans, c'était la vie de DIEU, c'était la sainteté du Fils éternel de DIEU ; c'étaient les pensées, les sentiments, les intentions, les adorations les plus parfaites ; c'était le plus pur et le plus ardent amour de DIEU et du prochain ; c'étaient toutes les vertus, toutes les perfections réunies dans un cœur d'enfant, de sorte que les moindres petites actions extérieures de l'Enfant Jésus, animées par son âme sainte et par le Saint-Esprit, étaient des actions tout à fait divines et d'un mérite *infini* devant DIEU. Ainsi en est-il, à proportion, d'un bon petit chrétien qui vit de la foi, d'un bon petit enfant comme toi : il sanctifie le plus possible ses actions, même les plus communes, en les unissant à celles de Jésus, qui est en lui ; il fait tout en union avec Jésus ; il travaille, il obéit, il souffre, il joue, il mange, il boit, il s'endort, il se réveille sous le regard du bon DIEU, comme faisait jadis l'Enfant Jésus, et pour faire la volonté de DIEU ; il aime la prière, et il prie comme Jésus, avec Jésus et en Jésus ; il s'habitue à juger de tout selon les règles de l'Évangile, selon les paroles des Saints, et non selon ce qu'il entend dire dans le monde par les étourdis et les gens peu chrétiens ; en un mot, il a l'esprit chrétien, l'esprit de foi, l'esprit de Jésus-Christ.

Sur tout cela, mon enfant, fais ton examen de conscience ; prends de bonnes résolutions et promets au

cher Maître que tu portes en ton cœur de vivre désormais tout à lui et tout pour lui, afin de répondre plus dignement à la grâce de ton baptême. Promets-lui d'être, toute ta vie, très-docile aux enseignements de son Église, car tu sais que c'est par elle, et par elle seule, que la foi nous est enseignée et que Jésus se donne au monde. Pendant qu'elle te parle au dehors, Jésus te donne au dedans la soumission et l'intelligence; et c'est cette grâce qui est la grâce de la foi.

### III

#### L'Espérance et la confiance en DIEU.

L'espérance est la douce et intime confiance que Jésus nous donne d'être toute notre vie fidèles à son amour, et de le posséder un jour avec le Père et le Saint-Esprit dans l'éternité.

C'est Jésus, présent et vivant au fond de notre cœur, qui nous donne lui-même cette confiance bienheureuse : ce n'est pas une *certitude*; car tant que nous sommes sur la terre, nous pouvons pécher et nous damner; mais c'est une confiance et une persuasion inébranlables qui reposent sur la miséricorde infinie du bon Dieu et sur l'amour de notre Sauveur.

Nous espérons demeurer toujours unis au bon Jésus, sur la terre et dans le ciel, non parce que nous sommes

forts, non parce que nous le méritons, mais uniquement parce que DIEU est notre Père et qu'il ne refuse jamais ses bénédictions à ceux qui sont bien disposés. DIEU veut le salut de tous les hommes ; et ceux-là seuls se damnent, se séparent de lui, qui ne veulent pas de lui.

C'est par son Fils unique JÉSUS-CHRIST que le bon DIEU nous donne et la grâce et la gloire ; c'est par JÉSUS, et par JÉSUS seul, que le bon DIEU descend jusqu'à nous ; c'est donc sur JÉSUS et sur ses mérites et sur sa grâce que repose *toute* notre espérance. Sans JÉSUS, nous ne pouvons nous sauver ; sans lui, nous ne pouvons plaire à DIEU, ni appartenir à DIEU, ni être les enfants de DIEU ; mais avec JÉSUS nous pouvons tout, et en lui nous possérons DIEU ici-bas par la grâce, et là-haut nous le posséderons dans la gloire. C'est ce que disait jadis aux chrétiens le grand Apôtre saint Paul : « JÉSUS-CHRIST en vous « est l'espérance de la gloire. »

Donc, mon très-cher enfant, ne te décourage jamais, quoi qu'il arrive. Souviens-toi que par ton baptême tu demeures toujours uni intérieurement à JÉSUS-CHRIST, ton Sauveur, et que ce bon JÉSUS, qui veut vivre en ton petit cœur et te remplir de sa grâce, est toujours là, prêt à te secourir, à te relever, à te presser sur son cœur. Tu ne le mérites pas, je le sais, et même bien souvent tu ne réponds pas comme il faut à son amour : mais il est bon, et sa miséricorde est toujours plus grande que ta misère.

Les pauvres pécheurs ressemblent à des gens qui creuseraient de grands trous sur le bord de la mer ; ils auraient beau faire, ils auraient beau creuser et creuser,

encore, creuser des trous plus grands que tout Paris, il suffisrait à l'Océan d'une seule marée pour remplir et bien au delà tous ces trous. Ainsi la miséricorde du bon DIEU est un océan d'amour, qui déborde toujours lorsque JÉSUS-CHRIST la verse dans le cœur d'un coupable repentant.

Il ne faut jamais te décourager, quelque chose qui t'arrive, quel que soit le malheur qui te menace, le chagrin qui t'accable. Dans les tentations, dans les maladies, dans les injustices, dans les privations, dans les humiliations, partout et toujours il faut te réfugier dans le sein de ton Sauveur et demeurer là paisiblement en attendant le Paradis. JÉSUS, qui est en toi, est le Roi du ciel ; et il te prépare son royaume et son bonheur, si tu espères en lui jusqu'au bout. Ceux qui se découragent sont des lâches ; et Notre-Seigneur ne veut pas de lâches à son service.

La *présomption* n'est pas moins opposée à l'espérance chrétienne que le découragement. Tu serais un présomptueux, si, dans les épreuves que nous venons de dire, tu cherchais ta force en toi-même et non pas en ton Sauveur JÉSUS. Tu es faible, et non pas fort ; JÉSUS seul est fort, et tout ce que tu as de force vient de lui et de sa grâce. En t'appuyant sur JÉSUS, tu t'appuies sur le roc que rien ne peut ébranler ; en te confiant en toi-même, tu t'appuierais sur un papier peint en couleur de pierre ou de bois, qui cède et crève dès qu'on le touche.

J'espérerai donc toujours en vous, et je me confierai en vous seul, ô JÉSUS, mon très-doux Sauveur. Pendant toute ma vie, au moment de ma mort, dans la prospérité comme dans la peine, je demeurerai en vous comme

dans un asile assuré; je ne sortirai pas plus de vous que les matelots ne sortent du vaisseau en pleine mer.

Je vous porte, non pas sur moi, mais en moi, mon divin Maître; comme le pauvre petit ânon du dimanche des Rameaux, je prends dès maintenant avec vous le chemin de Jérusalem, c'est-à-dire du Paradis. Bienheureuse mon âme qui porte ainsi dès cette vie l'objet de son éternelle espérance et qui mérite, en le portant d'entrer avec le Saint des Saints dans la chère cité du Paradis!

Ainsi donc, mon enfant, Jésus te donne la vertu d'espérance, et il est en toi la source de la grâce et le gage de la gloire.

## IV

### **La Charité, ou amour de DIEU.**

Le cœur de Jésus est tout rempli du Saint-Esprit, qui est l'Amour éternel du Père et du Fils dans la Sainte Trinité. Jésus est pénétré de cet Esprit d'amour, comme le charbon embrasé est pénétré par le feu; Jésus est tout amour avec son Père céleste, comme le charbon embrasé est tout feu et tout ardeur.

Jésus aime son Père, comme son Père mérite d'être aimé, c'est-à-dire infiniment. C'est un Dieu qui aime un Dieu! C'est l'amour parfait et divin, absolument digne

de Celui qui est parfait, qui est la Bonté et la Beauté éternelles et dont les perfections infinies méritent un amour infini.

Jésus aime son Père « de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme. » Il l'aime « de tout son cœur, » c'est-à-dire avec toute la tendresse et toute la force de sa volonté ; il l'aime uniquement et souverainement, et n'aime rien qu'avec lui et en lui. Il l'aime « de toutes ses forces et de toute son âme, » c'est-à-dire que tout, en sa personne, en son esprit, en ses pensées, en sa mémoire, en son humanité sainte tout entière, est rempli de Dieu et ne vit que pour Dieu. Jamais personne ne pourra comprendre l'abîme infini de l'amour de Jésus envers Dieu son Père.

Eh bien, ce cœur divin, foyer de cet amour infini, il est dans ton cœur, ou, pour mieux dire, ton pauvre petit cœur est dans ce cœur sacré de Jésus, et Jésus veut t'embrasser, te pénétrer de l'amour qu'il a pour Dieu, son Père et ton Père, comme un immense foyer embrase et allume un petit charbon que l'on y jette. Comment se fait-il donc qu'au milieu de ce feu dévorant le petit charbon demeure presque froid, tout obscur et comme insensible aux ardeurs qui l'entourent ! Quelle merveille est cela ? Et que signifie ce prodige ?

Hélas ! ce prodige, c'est notre histoire à presque tous ! Notre-Seigneur répand en nous l'Esprit d'amour, et nous n'aimons pas ; ou du moins, nous aimons si peu, si mal, si froidement, que l'on peut appeler cela ne pas aimer. Humilions-nous devant notre bon Dieu ; demand-

dons-lui de changer notre misérable cœur et de le rendre moins indigne de ses grâces.

Il faut observer cependant qu'il n'en est pas de l'amour du bon DIEU comme de nos autres affections pour nos parents et nos amis. Nous voyons, nous touchons, nous caressons et embrassons les personnes qui nous aiment et que nous aimons sur la terre; et nous trouvons dans cet usage de nos sens un aliment *sensible* et très-consolant pour notre affection. Il n'en est pas ainsi du bon DIEU; car, ne pouvant ni le voir, ni le sentir, ni l'entendre ni l'embrasser, quoiqu'il soit tout près de nous et en nous, son amour demeure tout spirituel, n'a rien de *sensible*; il peut être très-réel et très-profond, sans que nous en sentions les consolations et les douceurs. Aussi est-ce surtout avec la volonté, plutôt qu'avec le sentiment, que nous aimons le bon DIEU.

Quand nous avons le sentiment, le goût de ce divin amour, c'est très-bon, très-agréable, et quelquefois très-utile; mais enfin, cela n'est pas nécessaire, et l'on peut aimer DIEU parfaitement sans avoir le goût de son amour.

Ce qui est vraiment nourrissant, c'est le pain, n'est-il pas vrai, et non les confitures que ta mère a mises dessus, pour te rendre le pain plus agréable? Les confitures ont bien leur prix; mais enfin on peut les supprimer sans rien ôter des qualités du pain et sans nuire à l'estomac. Il en est de même du sentiment et des consolations de l'amour de DIEU, par rapport à cet amour. Si tu es tout au bon DIEU, si pour rien au monde tu ne veux pécher, si tu excites souvent ton cher petit cœur à aimer ton Père

céleste, sois bien assuré, mon enfant, que tu aimes le bon DIEU de toute ton âme et comme tu dois l'aimer.

Jésus, à Nazareth, quand il avait ton âge, faisait tout par amour et avec amour. Fais de même, puisque tu dois être un autre Jésus, et reproduire le moins imparfairement possible toute la vie de ton Jésus.

Dis très-souvent au bon DIEU que tu l'aimes. Pour faire flamber le feu, on souffle dessus, on souffle souvent, et on souffle fort : pour enflammer ton cœur de l'amour de DIEU, que Jésus lui communique, sers-toi de ces petites aspirations, de ces petites prières d'amour : « Mon DIEU, « je vous aime ! Mon DIEU, je suis tout à vous ! » et autres semblables.

J'ai connu à Paris un bon petit apprenti de onze ou douze ans, qui se préparait de tout son cœur à faire sa première communion. Je lui avais conseillé de prendre cette même méthode, et de faire souvent de petits actes d'amour de DIEU, en allant et en venant, en travaillant, en jouant, en mangeant. Un jour que je lui demandais où il en était de cette bonne pratique : « Oh ! répondit-il en souriant, j'aime le bon DIEU de tout mon cœur, et je le lui dis plus de vingt fois par jour. »

Le *Pater* est encore un excellent moyen de raviver en nous l'amour du bon DIEU ; car cette prière divine, que Jésus nous a enseignée, et qu'il récite avec nous et en nous jusqu'à la fin des siècles, n'est après tout qu'un grand acte d'amour de DIEU. Le seul nom de *Père* donné au bon DIEU suffit pour toucher le cœur.

L'amour de DIEU est la perfection de la religion chré-

tienne et de la piété ; et une âme est d'autant plus parfaite qu'elle aime le bon DIEU plus parfaitement.

## V

## L'Amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Comme je te l'ai déjà dit, mon cher enfant, le bon DIEU ne vient à nous que par son Fils Notre-Seigneur ; et nous ne pouvons arriver à DIEU que par ce même JÉSUS, DIEU-homme, et *Médiateur* de DIEU et des hommes. « Personne ne vient au Père que par moi, » a dit Notre-Seigneur. Nous ne pouvons donc aimer DIEU que par JÉSUS, avec JÉSUS et en JÉSUS. Ceci est d'une extrême importance, et il faut bien te pénétrer de cette vérité, sur laquelle repose toute la religion chrétienne. Celui qui aime JÉSUS, aime le bon DIEU, parce que JÉSUS est le bon DIEU fait homme, le bon DIEU devenu *notre* DIEU ; et ainsi l'amour de JÉSUS est le seul vrai amour du vrai DIEU vivant.

Tout ce que je viens de te dire de l'amour de DIEU s'applique donc directement à l'amour de Notre-Seigneur. JÉSUS est le DIEU qu'il faut aimer, avec le Père et le Saint-Esprit, de tout ton cœur, de toutes tes forces et de toute ton âme.

Il est à la fois le DIEU que tu dois aimer, et l'ami qui t'aide à aimer DIEU comme tu le dois. En toi, il est la fin et le moyen : le ciel, et le moyen de monter au ciel ; le feu, et le moyen d'allumer le feu.

Et de plus, écoute bien cela, comme Jésus est vraiment homme, il nous devient très-facile d'aimer Dieu en lui : par son humanité sainte, en effet, Dieu devenu Jésus comble l'espace infini qui nous sépare de la Majesté divine ; il se met à la portée de notre cœur, comme un ami auprès de son ami, comme un frère auprès de son frère ; il parle à nos sens, et non plus seulement à notre esprit; et en Jésus, vrai Dieu et vrai homme, Dieu n'est plus qu'un petit enfant, plein de grâces et de douceur, un homme comme nous, un homme qui parle notre langue, qui vit de notre vie, qui aime comme nous aimons, qui ressent et partage toutes nos émotions, toutes nos joies et toute notre existence. Oh ! qu'il est facile d'aimer Dieu en l'Enfant Jésus ! d'aimer Dieu dans les bras de la Sainte Vierge, dans les scènes divines de l'Évangile, au cénacle, dans la grotte de l'agonie, au Calvaire, entre les bras de la croix !

Car voici encore un autre motif bien tendre et bien profond d'aimer Jésus-Christ Notre-Seigneur : c'est qu'il est, de plus, le Rédempteur et le Sauveur de nos âmes. Pour nous, par amour pour nous, Jésus a souffert pendant trente-trois ans toutes les douleurs, toutes les humiliations, toutes les privations, et jusqu'à la mort, lui qui était Dieu ! Pour toi, mon enfant, pour moi, pour chacun de nous en particulier, il a pleuré, il a prié nuit et jour; pour toi, il a été pauvre, insulté, frappé, couronné d'épines, pendu et crucifié entre deux voleurs ! Tout cela, pour ton amour, pour ton salut et pour ton bonheur; tout cela librement, sans y être obligé, uni-

quement parce qu'il t'aimait, parce qu'il t'aime !... Et tu ne l'aimerais pas !

Ce n'est pas tout : ce DIEU si aimant, ce Jésus si bon, il ne te quitte pas ; et, dans sa tendresse, il veut être le compagnon inséparable de ton existence. Comme une mère ne peut se séparer de son enfant bien-aimé, ainsi et bien plus encore, Jésus semble ne pouvoir se séparer de toi. Par la grâce du saint Baptême, il te prend, il s'unit intérieurement à toi, il colle ton âme à son cœur, il te prend pour son temple, il descend en toi, pauvre petit qui ne mérite rien et qu'il daigne aimer gratuitement, et puis, par le très-saint sacrement de l'Eucharistie, il se présente à toi, au milieu de son Église, pour être la nourriture de ton âme, le pain vivant, le pain quotidien qui alimentera ton amour et l'empêchera de s'éteindre. Le Saint-Sacrement est le sacrement de l'amour ; c'est le pain de l'amour de DIEU, ou, pour mieux dire, c'est l'amour de DIEU devenu notre nourriture.

Ainsi, mon enfant bien-aimé, par la grâce de ton Sauveur Jésus, tu es comme inondé et baigné de toutes parts dans l'immense océan de l'amour de ton DIEU : tu le trouves au dedans, tu le trouves au dehors ; tu le trouves au ciel où il t'attend, tu le trouves sur la terre où il t'accompagne. La Religion est tout amour, parce que Jésus est tout dans la Religion, et que Jésus est amour ; et toi, tu es en Jésus et en son amour, comme un petit oiseau dans l'immensité de l'air, comme un petit poisson au sein du grand Océan.

Donc, comprends-le bien, et ne l'oublie jamais : l'a-

mour du Saint-Sacrement, c'est l'amour de Jésus ; et l'amour de Jésus, c'est l'amour de Dieu ! Si tu n'aimais pas le Saint-Sacrement, tu n'aimerais pas Jésus, si tu n'aimais pas Jésus, tu n'aimerais pas le bon Dieu !

Et, en pratique, sais-tu comment s'appelle l'amour, le vrai amour du Saint-Sacrement ? il s'appelle la *sainte Communion*, qui n'est autre chose que la réception pieuse et amourcuse du Saint-Sacrement, par conséquent de Jésus, par conséquent du bon Dieu. Communiquer, c'est s'unir à Dieu par Jésus : c'est faire le plus grand acte d'amour divin dont une créature puisse être capable ici-bas.

Le saint abbé Olier, ami de saint Vincent de Paul, et fondateur des Séminaires en France, était si rempli d'amour pour Notre-Seigneur, qu'il lui disait sans cesse, soit de cœur, soit de bouche : « Jésus, mon amour. » Un jour qu'il était en voyage, au milieu des montagnes de l'Auvergne, sa voiture vint à verser, et tomba dans un ravin très-profound ; pendant qu'elle roulait ainsi de rocher en rocher, le serviteur de Dieu ne disait autre chose, sinon : « Jésus, mon amour ! Jésus, mon amour !... » Personne ne fut ni tué ni blessé : ce qui fut regardé par tous comme un grand miracle.

M. Olier ne voyait que Jésus en lui et dans les autres ; il lui rendait au Saint-Sacrement de continuels et admirables hommages ; et il excitait les âmes, tant qu'il pouvait, à le recevoir dans la communion, à le visiter au Saint-Sacrement, et à lui tenir une compagnie assidue au fond de leurs cœurs.

Sainte Madelcine dc Pazzi, de Florence, aimait si profondément, dès ses premières années, le bon Jésus, qu'elle pleurait parce qu'elle ne pouvait communier encore; lorsque sa pieuse mère s'approchait de la Sainte Table, la petite Sainte l'accompagnait toujours à l'église, se tenait tout près d'elle, la quittait le moins possible dans le courant de la journée, et elle lui dit une fois : « Maman, vous sentez bon, vous sentez Jésus. »

La petite Bienheureuse Ismelda, en recevant pour la première fois la Sainte Communion des mains du grand saint Dominique, ne put soutenir l'amour dont Jésus envirait son cœur...; après une longue prière, où elle était restée à genoux et immobile, on voulut l'emmener : mais elle était morte, morte en priant, et à genoux ; elle était au ciel où son Jésus l'avait conduite tout droit.

O Seigneur Jésus, mon Dieu, faites-moi la grâce de vous aimer désormais de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, de penser très-souvent à vous, de vous tenir compagnie au fond de mon âme, et de vous adorer avec beaucoup d'amour au Saint-Sacrement de l'Autel. Pardonnez-moi mes négligences passées. Je veux vous aimer au nom de tous ceux qui ne vous aiment pas, et commencer sur la terre, mon Jésus, l'acte éternel d'amour qui fera bientôt mon bonheur dans le Paradis !

## VI

**L'Amour de la Sainte Vierge.**

Un bon fils aime d'un seul et même amour et son père et sa mère ; il leur appartient, en effet, au même titre ; il est tout entier l'enfant de l'un, tout entier l'enfant de l'autre. Notre-Seigneur, le Fils parfait, aime du même amour et son Père céleste, et sa Bienheureuse Mère la Sainte Vierge MARIE. Il aime son Père, non-seulement en tant que DIEU, mais aussi en tant qu'homme, et il aime sa Mère, non-seulement en tant qu'homme, mais encore en tant que DIEU. Je le répète, c'est un seul et même amour, divin, parfait, sans mélange.

La Sainte Vierge mérite tout l'amour de Jésus, car elle est le chef-d'œuvre de ses mains, et sa créature par excellence. Jésus est à la fois son créateur et son fils : son créateur, par sa Divinité ; son fils, par son humanité. « Le Seigneur du ciel a fait sa mère, disait un jour à ce sujet un petit enfant chinois de cinq ans ; puis sa mère a enfanté le Seigneur du ciel. »

MARIE est la première de toutes les créatures, c'est par elle que DIEU se donne au monde ; c'est par elle et en elle que DIEU devient Jésus notre Seigneur, notre Rédempteur et notre Victime. Elle est mille et mille fois au-dessus de tous les Saints et de tous les Anges ; car

scule, elle est la Mère de DIEU ; seule, elle donne au Fils de DIEU fait homme l'humanité sans laquelle l'Incarnation n'existerait pas. Jésus n'est Jésus que par MARIE et en MARIE. Quelle dignité incompréhensible ! être la mère, la vraie mère du bon DIEU. C'est une dignité infinie, et dont DIEU seul peut comprendre toutes les profondeurs. Toutes les autres créatures, les Séraphins, les Chérubins, les Anges, les Saints, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, ne sont, après tout, que les serviteurs de DIEU ; la Sainte Vierge scule est sa mère ; et si nous devenons par adoption les enfants et les vrais fils de DIEU, c'est parce que d'abord la Sainte Vierge a enfanté et nous a donné le DIEU-Sauveur qui nous a adoptés de la sorte. Nous devons donc *tout* à la Sainte Vierge, mère de notre Rédempteur, mère de notre DIEU, elle est le canal de *toutes* les grâces de DIEU et de Jésus ; Jésus est la source de la grâce, et MARIE est le canal de la grâce. L'Église repose tout entière sur la Sainte Vierge ; elle dépend d'elle comme une fille dépend de sa mère.

Jamais personne ne pourra comprendre combien Jésus aime sa mère ; et nous aurions beau aimer la Sainte Vierge de toutes les forces de notre cœur, notre amour ne serait jamais qu'une goutte d'eau en comparaison de l'océan d'amour filial qui remplit le cœur de Jésus-CHRIST.

Or, ce cœur de Jésus qui aime tant la Sainte Vierge, il est uni à ton cœur, mon cher enfant ; il est dans ton cœur et ton cœur est en lui. Jésus, vivant en toi, veut que tu lui ressembles en cela comme en tout le reste ; il veut que tu aimes sa mère, non pas autant que lui (c'est impossible),

mais autant que tu le peux, de tout ton cœur et de toutes tes forces. Il veut que tu sois un second Enfant Jésus pour MARIE, aussi bien que pour le Père céleste.

Pour mieux dire, Jésus veut continuer *par toi* à aimer la Sainte Vierge sur la terre, à l'honorer, à lui obéir, à être son très-bon fils, comme il l'était jadis à Bethléem, à Nazareth, en toute sa vie. Il prend ton petit cœur comme un instrument nouveau de son amour envers la Sainte Vierge ; et si tu n'es pas un instrument docile entre ses mains, il ne te reconnaît pas pour son disciple ; il te repousse, comme un bon musicien repousse et rejette un mauvais instrument, incapable de servir à son art.

Tu le vois donc, la piété envers la Sainte Vierge est aussi *essentielle* à un chrétien que la piété envers DIEU ; cette piété ne consiste pas seulement à aimer la Sainte Vierge, mais encore à faire sa volonté en toutes choses (or, la Sainte Vierge ne veut autre chose que ce que veut Jésus) ; à l'honorer de tout ton cœur, avec un religieux respect ; à la prier tous les jours, pour qu'elle te protège tous les jours ; à t'abandonner enfin entre les bras de son amour maternel, comme faisait jadis le saint Enfant Jésus à Bethléem et à Nazareth.

La piété envers la Sainte Vierge est un gage de prédestination ; et Notre-Seigneur aime d'un amour tout particulier les chrétiens qui aiment beaucoup sa Bienheureuse Mère.

La plus belle, la plus excellente prière que tu puisses adresser à la Sainte Vierge, est l'*Ave MARIA*. Ne te lasse

jamais de la répéter. Tous les Saints ont embaumé leur vie du doux parfum de cette prière. Saint Dominique institua le Rosaire, où l'*Ave MARIA* se récite cent cinquante fois par jour. Sainte Catherine de Bologne, grande servante de Dieu, récita une fois la veille de Noël mille *Ave MARIA* pour se préparer à la Messe de minuit.

Un saint prêtre, nommé M. de Bretonvilliers, ne faisait rien qu'après avoir demandé à genoux la bénédiction de la Sainte Vierge ; il lui avait donné tout ce qu'il avait ; il mettait son argent dans une caisse placée sous les pieds de l'image de MARIE ; et il ne faisait aucune dépense sans avoir consulté d'abord la Sainte Vierge dans la prière, et sans lui avoir demandé humblement la permission.

Notre France est consacrée tout entière à la Bienheureuse Vierge MARIE ; et c'est pour cela que Jésus lui fait miséricorde, malgré tout le mal dont elle se rend coupable depuis si longtemps.

O Jésus, Hôte sacré de mon cœur, remplissez-le d'un tendre et profond amour envers la Sainte Vierge, afin que je ne sois qu'un avec vous et que je vous ressemble le plus possible !

## VII

*L'amour du Pape et de l'Église.*

Le Pape est le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire son représentant et son premier ministre sur la terre ; et, à cause de cela, JÉSUS veut que nous aimions le Pape du même amour dont nous l'aimons lui-même. Il ne reconnaît pour siens que ceux qui croient au Pape, qui obéissent au Pape, qui aiment le Pape.

Ces hommages et cet amour que tous les chrétiens doivent au Pape, sont des hommages et un amour religieux qui ne s'adressent point à l'homme, mais au Vicaire de JÉSUS-CHRIST, au Souverain-Pontife et au Chef de l'Église. Il en est de cet amour, mon enfant, comme de celui que tu dois à ton père : ce que tu respectes en ton père, ce que tu aimes avant tout en lui, c'est son titre de père, son autorité paternelle; quoi qu'il arrive, tu lui dois toujours ce respect, cette vénération, cette obéissance filiale, parce que toujours il est ton père. Ainsi en est-il du Pape : quoi qu'il arrive, et quelles que soient ses qualités personnelles, le Pape est et demeure le PAPE, c'est-à-dire le représentant visible de JÉSUS-CHRIST au milieu de son Église, le Chef visible des chrétiens, le Docteur de la vraie foi, le Pasteur suprême par lequel JÉSUS-CHRIST conduit dans le vrai chemin tous les Évêques, tous les

prêtres et tous les fidèles de son Église. Voilà ce que nous devons aimer et ce que nous aimons dans notre Saint-Père le Pape.

Je te répéterai ici ce que je te disais plus haut : ton Sauveur Jésus, qui vit en toi et qui répand en ton âme son Saint-Esprit, te communique tous les sentiments dont son cœur sacré est animé ; et comme il aime son Vicaire d'un amour souverain et tout à fait particulier, il veut que, toi aussi, tu aimes le Pape et que tu le respectes en lui obéissant en toutes choses.

L'Enfant Jésus révérait et aimait, en saint Joseph, l'autorité de son Père qui était dans les cieux. Joseph était le Vicaire de DIEU le Père vis-à-vis de Jésus ; et quoique Joseph ne fût qu'un homme, Jésus, le Fils de DIEU, lui obéissait comme à DIEU même. Imitons notre Maître : le Pape n'est qu'un homme, mais il est le Vicaire de Jésus-CHRIST ; Jésus est caché en lui, nous gouvernant, nous enseignant par son ministère : lui obéir, c'est obéir à Jésus ; l'aimer, c'est aimer Jésus ; se révolter contre lui, c'est se révolter contre Jésus qui l'envoie.

Cet amour religieux que nous devons au Pape, nous le devons également à l'Église, c'est-à-dire à nos Évêques et à nos prêtres ; c'est Jésus qui est Évêque dans nos Évêques, Prêtre dans nos Prêtres ; par le Sacrement de l'Ordre, il leur communique son sacerdoce, et c'est lui qui, par eux, nous enseigne la Religion, nous pardonne nos péchés, dirige nos consciences, offre le Saint-Sacrifice et nous apprend à sauver nos âmes en étant de vrais chrétiens.

Si donc tu aimes Jésus, et si Jésus vit en toi, tu ai-

meras, avec lui et comme lui, non-seulement le Pape, mais ton Évêque, mais ton curé, mais ton confesseur ; en un mot, tous les ministres de la sainte Église. Dans ta piété, mon enfant, ne sépare jamais la pieté envers Jésus de la piété envers l'Église. L'Église est, comme MARIE, inséparable de Jésus ; et un grand Saint, martyrisé il y a plus de seize cents ans, saint Cyprien, déclarait que « celui-là n'a point DIEU pour Père dans les cieux, qui n'a point ici-bas l'Église pour Mère. » Les ennemis de l'Église et du Pape sont par là même les ennemis de JÉSUS-CHRIST : non-seulement il ne faut pas faire cause commune avec eux, mais il faut détester leur impiété, ne pas ajouter foi à leurs calomnies, et prendre toujours la défense de la cause catholique.

En pratique, tu témoigneras ton amour pour la sainte Église en priant tous les jours pour le Pape et à toutes ses intentions ; en montrant toujours un grand respect pour les Évêques et pour les prêtres ; en les saluant quand tu les rencontres ; en les aidant à faire du bien ; et en particulier dans ces temps-ci, en donnant le plus généreusement possible à la grande Œuvre du *Denier de Saint-Pierre*. Ton papa ou ta maman t'expliqueront ce que c'est. Aime le Pape et l'Église, cher enfant, et le bon DIEU te bénira.

## VIII

**La Charité fraternelle.**

Notre-Seigneur n'a qu'un seul cœur, avec lequel il aime à la fois DIEU son Père et tous les hommes ses frères. DIEU est son vrai Père dans l'éternité ; et, nous autres, nous sommes ses vrais frères dans le temps, puisqu'il est vraiment homme comme nous, vrai fils d'Adam par sa mère.

Pour ressembler à JÉSUS, et pour être chrétiens il faut donc que nous aimions d'un même amour le bon DIEU que nous trouvons en JÉSUS, et tous nos frères, en qui la foi nous fait apercevoir JÉSUS. Sans cela, nous ne ressemblons plus à Notre-Seigneur ; Notre-Seigneur ne nous reconnaît plus pour ses disciples, ni DIEU le Père pour ses enfants.

Tous, nous sommes les rameaux d'un seul et même cep de vigne, qui est JÉSUS-CHRIST ; la même séve, le même Saint-Esprit, qui est en JÉSUS-CHRIST, est communiqué à chacun de nous par le Baptême et par la grâce. Or, je te l'ai dit, cet Esprit-Saint remplit JÉSUS d'un amour parfait pour DIEU son Père et pour tous les hommes ses frères ; ce double amour, le Saint-Esprit le répand dans le cœur de chaque chrétien ; donc, par cela seul que nous sommes chrétiens, nous devons nous aimer les uns les autres, comme JÉSUS et en JÉSUS.

O la belle et douce chose que cette charité fraternelle, inséparable de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ ! Elle est bien rare, parce qu'il y a peu d'âmes qui soient tout à Jésus-Christ et qui aiment vraiment le bon Dieu. Elle met dans nos cœurs, à l'égard du prochain, tous les sentiments de bonté, d'indulgence, de tendre charité qui remplissent le cœur de Jésus-Christ ; elle nous donne la force de nous dévouer et, s'il le faut, de nous sacrifier pour les autres ; le tout, pour l'amour de Jésus-Christ, et à cause de Jésus-Christ, qui a tellement aimé les hommes qu'il est mort pour eux sur la croix.

La charité chrétienne est douce et patiente, bonne et gracieuse à tout le monde, miséricordieuse. Elle est tout l'opposé de l'égoïsme, de l'envie, de la haine et de tous les autres vices qui brouillent les hommes entre eux. Un enfant charitable croit plus facilement le bien que le mal, ne dit jamais de paroles dures et blessantes, pardonne aisément les petits torts que l'on peut avoir envers lui ; il ne fait volontairement de peine à personne, ne taquine pas méchamment ses petits compagnons, est généreux, affable, bienveillant ; et, pour tout dire en un mot, il est bon, bon et excellent comme Jésus.

Quand saint François de Sales était petit, il était si bon, que tous ses camarades et tous ses maîtres l'aimaient à qui mieux mieux. Un jour il demanda et obtint comme une faveur de recevoir le fouet à la place d'un pauvre garçon qui avait fait une sottise et qui avait grand' peur de la punition. Saint Philippe de Néri était également si charitable et si doux, dès sa petite en-

fance, qu'on ne l'appelait jamais que « le bon Pippo. »

La charité, l'amour fraternel est la grande marque à laquelle on distingue dans le monde les vrais chrétiens. « Voici, dit Notre-Seigneur, à quel signe on reconnaîtra « que vous êtes mes disciples : c'est que vous vous « aimerez les uns les autres. Et je vous donne le « commandement de vous aimer mutuellement, de même « que moi je vous ai aimés. »

Il n'y a donc pas de mesure à la charité que nous nous devons les uns aux autres, puisque nous devons nous aimer comme JÉSUS nous a aimés et comme il nous aime encore. Chacun de nous doit être, par la charité, un autre JÉSUS à l'égard de tous ses frères, comme il doit être un autre JÉSUS à l'égard du bon DIEU, de la Sainte Vierge et de l'Église.

## IX

### **Le zèle pour le salut des âmes.**

Ce sont surtout les âmes de nos frères que nous devons aimer, parce que leur salut, leur bien spirituel, est ce que JÉSUS désire avant tout. Au fond de ton cœur, tu possèdes, mon enfant, Celui qui, pour sauver les âmes, est descendu du ciel en terre, s'est fait homme, s'est fait pauvre, s'est anéanti jusqu'à la crèche et jusqu'à la croix. Il est en toi, et il veut vivre en toi ; il faut que tu aimes

les âmes avec lui et comme lui ; la tienne d'abord, puis celle de tes frères, en commençant par tes parents et tes amis.

Tout dans l'Église, a pour objet la sanctification et le salut des âmes ; JÉSUS-CHRIST n'aspire qu'à une seule chose : la gloire de DIEU son Père, au moyen du salut des âmes. C'est pour cela, et uniquement pour cela, qu'il a institué son Église, qu'il a établi le Pape, les Évêques et les Prêtres, qu'il a institué les sacrements et qu'il demeure corporellement au milieu de nous, dans toutes nos églises, au moyen du Saint-Sacrement. Dans la Religion, tout, absolument tout, a pour but le salut des âmes : les promesses du Paradis, les menaces terribles du purgatoire et de l'enfer, les rigueurs de la justice de DIEU, aussi bien que les consolantes douceurs de sa miséricorde. Aussi un des plus grands Saints qui aient jamais vécu, saint Denys l'Aréopagite, disciple de saint Paul, puis premier Évêque d'Athènes, puis enfin premier Évêque de Paris, disait jadis : « De toutes les œuvres divines, la plus divine est de travailler avec DIEU au salut des âmes. »

Il faut donc, puisque tu es chrétien, aimer les âmes de tes frères, et tâcher, dans la mesure de tes forces, de travailler avec ton JÉSUS à sauver et à sanctifier tes frères. Il faut faire le plus de bien possible autour de toi, d'abord en donnant toujours aux autres de saints et excellents exemples ; c'est la première prédication à laquelle nous sommes tous appelés, et que nous devons mettre en pratique tous les jours, à chaque instant du jour, en tout

lieu, en toute circonstance. Le bon exemple est un excellent acte de charité spirituelle ; il fait souvent plus de bien que de longs discours.

Puis, il faut faire du bien aux âmes en priant pour elles : il faut très-souvent demander avec Jésus au bon Dieu la conversion des pécheurs et principalement de ceux que nous connaissons. J'ai connu à Rome un bon enfant qui, par ses pieux exemples, unis à de ferventes prières, eut le bonheur de ramener à la pratique de la piété son père, brave et digne officier qui, depuis de longues années, vivait dans l'indifférence religieuse. J'en ai connu un autre, un excellent petit collégien, qui, au commencement d'une maladie, a offert sa vie à la Sainte Vierge pour la conversion et le salut de son père bien-aimé, et qui a obtenu cette grâce : il est mort le sourire sur les lèvres, et est entré dans le ciel, chargé de cette chère conquête... La prière obtient tout du bon Dieu, surtout la prière d'un enfant pur.

Je connais un autre enfant, une sainte petite fille, qui prie tous les jours, depuis bien longtemps, pour la conversion des pauvres protestants ; elle communique souvent pour eux, et les appelle « ses chers hérétiques. »

Ensuite, il faut faire du bien aux âmes autour de toi, par tous les autres moyens que suggèrent les industries de la piété. Qui dira l'immense bien que peut faire autour de lui un bon et zélé petit chrétien ; dans sa famille, par exemple, sur ses frères et sœurs ; ou bien, dans un collège, sur ses petits camarades ; dans un couvent, sur ses petites compagnes ? Saint François de

Sales, à huit, dix et douze ans, était déjà l'apôtre de ses compagnons d'étude et de jeux ; il les animait à bien servir le bon Dieu, leur donnait de bons conseils, et sans jamais les ennuyer, il les faisait prier avec lui, chanter des cantiques, visiter le Saint-Sacrement, et autres petites pratiques de piété assorties à leur âge.

Enfin, mon enfant, il faut travailler au salut des âmes en t'associant le plus généreusement possible à toutes les œuvres de zèle et de foi que l'Église et tes maîtres te recommandent : entre autres la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance*. J'ai vu, encore à Rome, de pauvres petites filles qui, n'ayant pas d'argent pour donner à ces œuvres, travaillaient, pendant une partie de leurs récréations, à de petites broderies et ouvrages de couture, afin de verser, au bout de la semaine, huit ou dix sous entre les mains de la trésorière. O les chères petites âmes ! comme Jésus devait les aimer et les regarder avec délices, du fond de leur cœur où il résidait comme un Roi assis sur son trône !

Et les pauvres âmes du purgatoire ! qu'il y aurait de choses à dire encore sur la charité que nous leur devons ! Ne les oublie jamais ; chaque jour prie pour elles ; impose-toi pour elles de petites pénitences. J'ai rencontré un pieux enfant, de huit ans à peine, qui était si charitable pour les pauvres âmes du purgatoire que, pour les soulager, il faisait tous les jours le sacrifice de quelques minutes de récréation, allant se mettre pour elles comme en pénitence dans un petit coin où il croyait n'être vu de personne. Comme lui, aie pitié des âmes du purga-

toire ; si tu le peux, fais dire des messes pour elles de temps en temps ; pour elles, gagne souvent les grandes indulgences que l'Église nous présente à pleines mains. Ton Sauveur veut absolument que tu soulages et que tu délivres ces pauvres âmes, qui sont sauvées, il est vrai, mais qui ont encore des péchés à expier dans de terribles flammes. Fais-leur la charité, mon petit enfant ; fais-leur la charité ; sois compatissant et miséricordieux à leur égard, et à ton tour tu obtiendras miséricorde.

Oui, mon bon Jésus, j'aurai désormais une grande charité pour les âmes de mes frères ; et, tout en travaillant au salut de la mienne, je n'oublierai pas les autres. Mettez dans mon pauvre cœur vos sentiments, votre zèle à leur égard ; et faites-moi aimer les âmes de mes frères comme la mienne propre, pour l'amour de vous !

## X

### **La Charité envers les pauvres.**

Oh ! que Jésus aime les pauvres ! Cher enfant, par toi, son petit serviteur, il veut continuer à les soulager, à les consoler, à leur donner du pain, des habits, et, ce qui est le plus précieux encore, une tendre affection.

L'amour des pauvres a été, on peut le dire, la vertu favorite de tous les Saints dans tous les siècles. Tous les enfants vraiment pieux, qui laissent le bon Jésus

vivre et s'épanouir en leurs cœurs, sont tout remplis de charité à l'égard des malheureux. Ils font pour les pauvres toutes sortes de sacrifices; ils leur donnent joyeusement leur argent, leurs friandises, quelquefois même leurs propres habits. Oui, on a vu cela : et j'ai connu autrefois un bon petit chrétien qui, ayant rencontré un enfant très-pauvre, et n'ayant rien à lui donner, lui avait laissé ses souliers et son mouchoir, revenant à la maison pieds nus et enchanté. Sa maman fit semblant de le gronder ; mais elle était bien heureuse.

Saint Thomas de Villeneuve, Archevêque de Braga, en Espagne, n'avait encore que six ans, et déjà il aimait et secourait les pauvres avec un zèle incroyable. Un jour qu'il était resté seul à la maison, une pauvre femme ayant demandé la charité pour l'amour de Dieu, le bon petit, faute de mieux, lui remit six poulets que sa mère lui avait donnés pour sa fête et qui faisaient son bonheur pendant ses récréations.

Quand elle était encore enfant, la vénérable Jeanne de JÉSUS-MARIE aimait si tendrement les pauvres qu'elle regardait comme une grâce de recevoir d'une petite mendiante, qu'elle secourait tous les jours, de méchantes croûtes de pain, seule nourriture de la pauvrette, en échange des excellentes choses qu'on lui servait à elle-même dans la maison paternelle. Notre-Seigneur lui apparaissait souvent sous la forme d'un mendiant : aussi conçut-elle pour les pauvres, non-seulement une tendre compassion, mais un religieux respect; elle les saluait comme elle eût salué Notre-Seigneur, ou, pour mieux

dire, c'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qu'elle saluait et assistait en chacun d'eux.

Et toi aussi, mon enfant, tu verras désormais Jésus caché sous les haillons du pauvre. Il nous a dit lui-même dans l'Évangile : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; « j'étais nu, et vous m'avezz couvert ; j'étais sans asile, « et vous m'avcz recueilli ; j'étais malade, et vous êtes « venu à mon secours : en vérité, en vérité, je vous le « dis, toutes les fois que vous avez fait ces choses au « moindre de mes frères, *c'est à moi-même que vous « l'avez fait !* » Te souviens-tu de ce que je disais au sujet du Pape, des Évêques et des prêtres : que Notre-Seigneur était Souverain-Pontife dans le Pape, Évêque et Bon Pasteur dans les Évêques, Prêtre et Sauveur des âmes dans les Prêtres ; et que c'est pour cela qu'il fallait beaucoup les respecter et les aimer ? Eh bien, JÉSUS-CHRIST est de même pauvre dans les pauvres ; il est *le Pauvre*, le pauvre par excellence, que tout chrétien doit aimer, secourir et entourer de toutes sortes de bontés, s'il a la moindre étincelle de foi, et s'il veut sauver son âme.

Ainsi, vois comme la charité est belle, comme elle est chrétienne et divine : c'est Jésus qui, par les bons riches, vient au secours de ses chers pauvres, et c'est encore Jésus qui, en la personne des pauvres, se présente à chacun de nous pour recevoir le tribut de notre amour ! Voilà pourquoi, si tu es riche, tu *dois* aimer les pauvres : et, si tu es pauvre, tu *dois* aimer les riches.

« Jésus-Christ est tout en tous, » selon la belle parole de l'Écriture.

## XI

### L'amour de nos parents et de nos amis.

Mon cher petit enfant, mon but ici n'est pas de t'apprendre ce que tu sais par une douce expérience, qu'il faut aimer tes parents et ta famille et tes petits amis : un enfant qui ne saurait pas cela serait bien à plaindre, et je ne me chargerais pas de le lui apprendre. Je viens te dire seulement qu'il faut aimer chrétiquement tous ceux que tu aimes.

Nous pouvons aimer de deux manières : selon la grâce et selon la nature. Ces deux manières d'aimer s'accordent parfaitement ensemble, car je ne parle ici que des affections naturelles, bonnes et légitimes. Elles viennent toutes deux de la même source, de Jésus-Christ, qui est l'auteur de la nature aussi bien que l'auteur de la grâce.

Jésus-Christ, vrai Dieu et auteur de la nature, nous donne un cœur capable d'aimer, et il veut que nous aimions tout ce qui est bon, tout ce qui mérite d'être aimé : avant tout, notre père et notre mère ; puis nos autres parents, nos frères et nos sœurs ; puis nos amis, nos compagnons, nos maîtres, nos bienfaiteurs, nos concitoyens, etc. Ces affections-là, très-légitimes et très-bonnes, sont ce que l'on appelle les affections *naturelles*.

Les affections *chrétiennes*, que l'on appelle aussi *surnaturelles*, découlent également du cœur de JÉSUS-CHRIST, mais de JÉSUS-CHRIST DIEU-Homme et Sauveur, auteur de la grâce, et non pas seulement, comme les premières, de JÉSUS-CHRIST, DIEU-Créateur, auteur de la nature.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui met dans nos cœurs cette disposition à aimer et à beaucoup aimer nos père et mère, notre famille et ceux de nos compagnons de vie qui sont bons et aimables. Il veut que nous les aimions, et que nous les aimions tendrement; c'est là l'ordre de sa providence, et il ne reconnaît pas pour ses enfants les gens qui n'ont pas de cœur.

Cependant, il faut reconnaître que les affections chrétiennes et surnaturelles sont infiniment plus parfaites que toutes ces affections purement naturelles. Il y a autant de différence entre les unes et les autres qu'entre l'Enfant Jésus et un autre enfant, qu'entre Jésus Homme-DIEU et un autre homme. Les affections chrétiennes viennent du ciel et sont toutes divines; ce sont les affections mêmes de JÉSUS, Homme-DIEU, qui deviennent nos affections. Aussi sont-elles *méritoires* pour le Paradis; elles nous *mèritent*, à titre de récompense légitime, la possession et la gloire de DIEU dans l'éternité. Il n'en est pas de même des affections naturelles qui, toutes bonnes qu'elles sont, n'exigent pas de vertu de notre part, ne viennent pas de la grâce, mais de la nature, laquelle nous y porte instinctivement. Elles ne sont méritoires pour le ciel que lorsqu'elles sont sanctifiées, *surnaturalisées* par le christianisme.

Il faut donc aimer tendrement tes parents et tes amis, mon cher enfant ; oui certes ; DIEU le veut, et ils le méritent ; mais il faut sanctifier et élever ces affections par la piété ; il faut prier ton Sauveur d'être toujours le premier amour de ton cœur, et de si bien régler toutes tes autres affections, toutes tes amitiés, qu'il ne s'y rencontre jamais rien de coupable, ni d'excessif, ni de défectueux.

On ne peut pas trop aimer ses parents ni ses amis, car jamais on ne les aimera autant que Jésus les aime ; mais on peut mal les aimer, on peut les aimer de travers, d'une manière sensuelle et molle, qui détourne du bon DIEU, et alors ce sont des affections désordonnées, des amitiés basses et frivoles, tout à fait indignes d'un cœur chrétien. Cela arrive, par exemple, quand on ne s'attache à un ami qu'à cause de sa figure, ou parce qu'il chante bien, ou parce qu'il est riche.

Fais ici, cher enfant, l'examen de ton petit cœur, et promets au bon Jésus de toujours bien aimer tous ceux que tu dois aimer, et de toujours les aimer bien et très-bien, en vrai chrétien que tu es.

## XII

### La Vertu de religion.

La Religion, c'est le service et l'amour de DIEU. Je viens de te montrer, mon enfant, comment Notre-Seigneur est la source unique à laquelle tous les chrétiens vont

puiser le véritable amour de DIEU ; je vais t'apprendre à présent comment en toi, en moi, en chacun de ses fidèles, il est le principe du véritable service de DIEU.

Servir DIEU, c'est rendre à DIEU le culte, les hommages, les adorations, les devoirs de toutes sortes qui lui sont dus. Notre-Seigneur est venu sur la terre pour servir et honorer DIEU son Père comme il mérite d'être honoré et servi ; et les dispositions saintes de son âme ainsi appliquées au service de DIEU formaient en lui *la vertu de la religion*. Par sa grâce, JÉSUS nous communique ces dispositions ; et quand nous correspondons à sa grâce, nous devenons les serviteurs de DIEU, nous servons et honorons DIEU comme il veut être servi et honoré, et nous avons la vertu de religion.

Les enfants chrétiens qui ont cette grande et sainte vertu sont pleins de respect pour tout ce qui touche le culte et l'honneur de DIEU. Ils ne prononcent jamais son saint nom qu'avec un religieux respect, non plus que les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE. Ils se tiennent parfaitemen t à l'église, aux offices divins ; ils ne sont pas à l'église, devant le Saint-Sacrement, comme dans le premier endroit venu ; mais, animés d'une foi vive, ils évitent tout ce qui peut les distraire du service de DIEU et en distraire les autres. Leur esprit de religion se reconnaît surtout à la manière dont ils entendent ou servent la sainte Messe, qu'ils entourent d'une vénération toute particulière.

La Messe est, en effet, l'acte le plus sublime de tout le culte divin, car le Fils de DIEU y descend sur l'autel,

entre les mains de ses Prêtres, au moyen de la sainte Eucharistie, et JÉSUS-CHRIST, ainsi présent au milieu de nous, offre à son Père céleste, au nom de toutes les créatures, le culte d'adoration, d'actions de grâces, de prière et d'amour, dû à la majesté divine. La Messe étant ainsi le centre de tout le culte religieux, il est bien naturel que les chrétiens fervents la respectent profondément et y assistent avec une grande dévotion. C'est aussi pour cette raison que la vertu de religion est la vertu spéciale des prêtres, qui sont les hommes de l'Eucharistic et les ministres du culte divin sur la terre.

Cher enfant, si tu as cette sainte vertu dans le cœur, tu deviendras, avec JÉSUS, le *serviteur* de DIEU, le *religieux* de DIEU; JÉSUS répandra en toi son esprit de religion, de piété et de prière, et chacun s'en apercevra à ta modestie dans le lieu saint, à ton attention dans les exercices de piété et au respect que tu porteras à tout ce qui a rapport au bon DIEU.

On pourrait appeler la vertu de religion le respect des choses saintes. Respecte donc beaucoup les cérémonies de l'Église, les objets bénits, le crucifix et autres saintes images; respecte aussi ton corps, qui est une chose sainte, puisque, par le Baptême et par les autres Sacrements, il est devenu le temple vivant du Seigneur, le vivant ciboire de JÉSUS-CHRIST et le reposoir de l'Esprit-Saint.

En un sens très-vrai, tous les chrétiens sont des religieux, c'est-à-dire des hommes qui font profession d'adorer et d'honorer le bon DIEU, en union avec JÉSUS-CHRIST; et ceux d'entre les chrétiens que l'on appelle plus spéciale-

ment des *Religieux* et des *Religieuses*, sont les âmes d'élite qui comprennent mieux que les autres ce que c'est que la vie, ce que c'est que l'éternité, l'excellence du service de Dieu et la nécessité de rendre plus complètement à Jésus-Christ amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Si Notre-Seigneur t'appelle un jour à la vie religieuse, ce sera pour toi, mon enfant, une grande grâce et un grand honneur, et il faudra y correspondre généreusement. Mais souviens-toi que, quelle que soit ta vocation, tu dois et tu devras toujours à ton Dieu une religion profonde, une constante adoration et un culte intérieur et extérieur plein de respect et de piété.

### XIII

#### **La Pénitence chrétienne.**

Il faut faire pénitence, mon pauvre enfant; oui, il faut faire pénitence; c'est une dure nécessité, mais c'est une nécessité, et Notre-Seigneur nous dit à tous dans l'Évangile : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

Écoute-le, au fond de ton cœur, te répéter et ce commandement et cette menace : Si tu ne fais pénitence, tu péris! Tu ne seras plus mon disciple; tu sortiras de la voie du salut, et ton âme ne sera point marquée du signe des élus...

Jésus a été pénitent pendant les trente-trois années qu'il a passées sur la terre. Il a été pénitent pour expier, non

ses propres péchés, puisqu'il était l'innocence même, mais pour expier les nôtres, dont il a daigné se charger par pure miséricorde. Lui, l'Innocent, le Juste, il a été pénitent ; et toi, pécheur, tu refuserais de faire pénitence ?

L'esprit de Jésus-Christ est l'esprit de pénitence, non moins que de religion et d'amour. La même séve qui circule dans l'arbre ne doit-elle pas remplir aussi toutes les branches, mêmes les plus petites ? Ainsi la pénitence de Jésus, notre Sauveur, doit devenir *notre* pénitence ; et, si nous sommes à lui, si nous sommes ses membres, ses rameaux vivants, il faut que nous soyons pénitents comme lui et avec lui, quels que soient notre âge, notre condition, notre fortune, notre caractère. Chrétien est synonyme de pénitent.

Or, faire pénitence, qu'est-ce que c'est ? C'est, pour l'amour de Dieu, et en union avec Jésus pénitent, expier nos péchés et aussi les péchés du monde ; c'est faire tout ce que l'on peut pour satisfaire à la justice de Dieu et reconquérir l'innocence perdue du Baptême. Pour cela, les vrais chrétiens, et les enfants tout comme les autres, s'appliquent à la prière, assistent souvent au Saint-Sacrifice, prennent l'habitude des exercices de piété qui purifient le cœur ; ils gagnent le plus possible d'indulgences ; ils pensent souvent aux dures privations de l'Enfant Jésus, à la crèche, à Nazareth ; et partout ils méditent les larmes et les souffrances de leur Sauveur, son agonie, sa passion, sa croix douloureuse... ; et à cette école divine, ils apprennent à mener à leur tour une vie austère et mortifiée, à ne pas être difficiles pour le boire

et le manger, pour les habits, pour le logement ; à supporter chrétiennement les petites privations et les ennuiés de chaque jour ; à tirer profit, pour leur sanctification, des peines de la vie, grandes et petites ; à ne pas reculer devant le travail, à ne pas vouloir toujours s'amuser, à savoir se priver de tel ou tel plaisir permis : en un mot, à être pénitents, c'est-à-dire chrétiens, c'est-à-dire semblables à Jésus.

Tu as sans doute bien des choses à te reprocher sur ce point, cher enfant. Examine-toi bien consciencieusement ; demande au bon Dieu pardon de ta mollesse passée, et promets à ton bon Jésus de ne plus désormais le laisser seul à faire pénitence, mais, au contraire, de prendre courageusement, comme Siméon le Cyrénéen, le bout de cette lourde croix qu'il porte pour te sauver et pour expier tes fautes.

Promets-lui aussi d'observer le plus exactement possible, pendant toute ta vie, les lois de l'Église sur la pénitence ; de faire maigre aux jours prescrits, et, quand tu en auras l'âge, de jeûner. L'Église a institué, dans tout le courant de l'année, des jours d'abstinence et de jeûne, afin de raviver sans cesse en nous l'esprit de pénitence. Si, pour une raison grave et légitime, tu ne peux pas observer à la lettre le maigre et le jeûne, commandés par l'Église, consulte ton confesseur et demande-lui comment tu pourras faire pénitence. En tout cas, il faut y suppléer de ton mieux par de petites privations, par plus de prières, et par la charité envers les pauvres, car l'aumône faite avec piété est très-puissante aussi pour expier

les péchés et purifier l'âme. J'ai connu deux petits frères, très-pieux et très-bien élevés, qui, dès l'âge de trois ou quatre ans, se privaient de dessert et de boubons tous les vendredis et pendant tout le carême ; ils continuent maintenant encore cette bonne petite pratique de pénitence. Fais comme eux, mon cher enfant ; tu n'en mourras pas, je te le promets ; ta santé n'en souffrira nullement, et ton âme puisera dans cette pauvre petite mortification beaucoup de force et de serveur. On ne prie bien que quand on est mortifié, et jamais un enfant gourmand, ou délicat, n'a fait un chrétien sérieux.

## XIV

### L'Humilité.

L'humilité n'est pas moins nécessaire à un chrétien que la pénitence, et la charité, et la foi. La raison en est bien simple ; c'est que Jésus est humble, et que nous devons lui ressembler en ce point comme en tous les autres. Un chrétien qui ne serait pas humble, ressemblerait à une branche d'épines sur un beau cep de vigne. Nous sommes unis à Jésus ; nous sommes ses rameaux et nous devons être de même nature que lui : humbles de cœur. « Apprenez de moi, nous dit-il à tous, que je suis doux et humble de cœur. »

L'humilité est une vertu chrétienne qui nous fait re-

connaître avec amour que de nous-mêmes nous ne sommes rien ; que nous recevons du bon DIEU tout ce que nous avons de bon, soit dans notre esprit, soit dans notre cœur, soit dans notre corps, soit dans notre bourse ; que, sans lui, nous n'avons rien et nous ne sommes rien, et que l'estime, les louanges et l'honneur du bien que nous faisons, appartiennent au bon DIEU, et non à nous-mêmes.

Ce qui nous appartient, c'est notre misère, ce sont nos péchés, nos pauvres défauts, nos imperfections de tout genre. Oh ! cela est bien à nous ; cela ne vient pas du bon DIEU, qui est la sainteté infinie ; et ces mauvaises herbes sont bien vraiment le produit de notre jardin. Ainsi, non-seulement par nous-mêmes nous ne sommes rien, mais nous sommes moins que rien ; car nous sommes mauvais et pécheurs. « Celui qui dit le contraire, est « un menteur, » dit saint Jean.

Or, dis-moi, mon enfant, que mérite le rien ? L'oubli, n'est-il pas vrai ? Le rien ne mérite rien ; le rien ne mérite ni compliments, ni estime, ni louanges. Et le péché, le mal, que mérite-t-il ? L'humiliation, n'est-ce pas ? le mépris, la punition ? Eh bien, voilà ce que nous méritons tous, plus ou moins. DIEU seul, JÉSUS seul mérite l'honneur et l'estime et la gloire, parce que tout le bien qui est en chacun de nous, est à lui, vient de lui, comme la lumière qui est sur la terre vient du soleil ; et personne n'a le droit de voler au Seigneur la gloire qui lui appartient. Quant à nous, pauvres pécheurs, nous méritons, outre l'oubli qui est dû à la créature, la confusion et

l'humiliation pour nos péchés, plus ou moins, suivant la mesure de nos fautes ; mais toujours beaucoup.

Quand tu t'estimes toi-même, et quand tu recherches l'estime des autres, tu ressembles à l'ânon de la fable : on l'avait richement caparaçonné pour lui faire porter de précieuses reliques ; et comme tout le monde s'agenouillait au passage de la procession, le sot animal s'imagina que tous ces honneurs lui étaient rendus à lui-même. S'il avait pu comprendre le français, que lui aurais-tu dit ?... Ce que tu lui aurais dit, mon pauvre enfant, tu peux te le dire à toi-même, quand tu es tenté de t'enorgueillir : je ne suis qu'un pauvre âne, qu'un pauvre rien, et tout le bien qui est en moi, cest *en* moi, mais n'est pas *à* moi ; la gloire ne m'en appartient donc pas, et je dois la laisser passer tout entière à son véritable et légitime propriétaire, au Seigneur Jésus, Roi de gloire, que je porte en moi par la grâce, tout indigne que je suis de cet immense honneur.

Quand donc tu seras quelque chose de bien, soit religieusement, soit d'une autre manière ; quand tu auras des succès dans tes études ou dans le monde, ou même dans les exercices du corps, n'oublie pas ce que je viens de te dire ; n'oublie pas que tu n'es que l'ânon qui porte ce bien, ce succès ; et du fond de ton cœur, répète au bon Dieu : « Seigneur, ce n'est pas à moi, c'est à vous qu'appartient la gloire ; *non nobis, Domine, non nobis.* » Quand, au contraire, il t'arrivera quelque humiliation ou quelque déboire, souviens-toi que tu n'as que ce que méritent tes péchés ; et aie le courage de rester paisible,

de ne pas murmurer, et même, s'il est possible, de te réjouir aux pieds de Jésus-Christ. Oh ! que cela est difficile ! Mais aussi que cela est utile à l'âme !

Il ne faut jamais mépriser personne, ni même se comparer à personne : le bon Dieu seul peut nous juger avec justice et vérité. En effet, pour bien juger un homme, il ne suffit pas de savoir qu'il a fait telle ou telle faute ; il faut, en outre, savoir quelle résistance il a opposée à la tentation, quelles grâces il a reçues du ciel, quelle est la mesure de ses forces, de son esprit, etc. ; et tout cela, Dieu seul peut le savoir. Vois le pharisien et le publicain de l'Évangile : le premier, qui est un homme de bien, se compare au second, qui est un grand pécheur ; et il le méprise, et il se juge beaucoup meilleur que lui : le publicain, au contraire, se rappelant ses péchés, n'ose pas même lever les yeux devant le bon Dieu ; il s'humilie, se repente et répète de tout son cœur : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ! » Or, Notre-Seigneur nous déclare que ce dernier sortit justifié et pardonné, et non point l'orgueilleux pharisien ; car « qui-conque s'humilie sera relevé ; et qui-conque s'enorgueillit, sera abaslé. »

A ton âge, mon cher enfant, la forme la plus dangereuse de l'orgueil, c'est *la vanité*. La vanité est le désir de briller : de briller par l'esprit, de briller par la figure et la toilette, de briller par la fortune et le rang et les titres ; la vanité recherche les compliments ; à la moindre plaisanterie piquante, à la moindre moquerie, elle se fâche, et ce sont des désespoirs de Jocrisse,

des désolations à n'en plus finir. La vanité se glisse partout chez les enfants (et chez d'autres aussi) : elle s'insinue jusque dans la piété la plus sincère, et elle nous donne alors de ridicules désirs d'être regardés comme des saints, et d'être loués, estimés, chéris, vénérés, etc., à cause de toutes nos incomparables perfections. Hélas ! pauvres perfections que celles qui s'exposent au feu de la louange ! Elles fondent comme le beurre dès qu'on le met au soleil.

Donc, à DIEU seul, à Jésus, soit désormais tout honneur et toute estime ! Que jamais mon pauvre cœur ne s'élève en sa sainte présence ! Que je sois, comme lui, humble de cœur, attentif à mon néant devant DIEU, et non point à moi-même ; que je ne me compare jamais aux autres pour les dédaigner ; en un mot, que je vous sois conforme, en cela comme en tout, ô mon Sauveur très-humble, qui, depuis le commencement jusqu'à la fin de votre vie mortelle, n'avez jamais vécu pour votre propre gloire, mais uniquement pour la gloire de votre Père céleste ! Sainte Vierge MARIE, obtenez-moi la grâce d'une véritable et profonde humilité.

## XV

**La Douceur.**

La douceur est une force paisible, bonne et suave, que Jésus nous donne pour conserver notre âme pure et se-

rcine au milieu des orages de la vie. La douceur découle du cœur adorable de Jésus dans nos cœurs, comme une eau très-pure qui sort de sa source pour baigner et rafraîchir l'herbe tout autour.

C'est une force ; car toute impatience, toute irritation, toute colère, tout emportement est une faiblesse et une chute. Mais c'est une force tranquille et charmante, qui ne fait de mal qu'au diable, et qui ressemble au bleu du ciel, si pur, si velouté, et pourtant si volumineux.

La douceur est un des caractères distinctifs de la vraie piété, et elle nous fait ressembler singulièrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Paul, en exhortant les premiers chrétiens, leur rappelait cette douceur incomparable du Fils de Dieu et leur disait : « Je vous en supplie, « mes frères, au nom de la mansuétude de Jésus-Christ ! » Et dans l'Écriture, Notre-Seigneur est appelé « l'Agneau « de Dieu, l'Agneau dominateur de la terre. » L'Agneau est le plus doux, le plus inoffensif des animaux.

Et toi aussi, petit chrétien, il faut être un agneau, et non un petit bouc : un agneau, plein de bonté et de douceur pour les autres, surtout pour les gens désagréables, hargneux et impatientants. Il faut être, comme Jésus, doux de cœur et doux de visage; doux dans tes paroles, doux dans tes manières; doux dedans et au dehors, dans la famille comme en public, dans la santé comme dans la maladie; doux avec toi-même, doux avec les autres; doux, paisible et bon partout et toujours.

La vraie douceur est ferme et courageuse, de même

que la vraie humilité est forte, généreuse et pleine de confiance en DIEU. La fausse humilité décourage, et la fausse douceur amollit. Douceur n'est pas mollesse, prends-y bien garde. On est doux, quand on supporte paisiblement, pour l'amour du bon DIEU, les personnes et les choses désagréables ; on est mou, quand on abandonne son devoir plutôt que de braver l'obstacle et de s'opposer au mal. Un chrétien vraiment doux est comme une main d'acier dans un gant de velours : l'acier, c'est la fermeté ; et le beau velours, c'est la douceur.

Tous les Saints ont été doux et humbles de cœur. Le plus célèbre de tous par sa douceur est peut-être saint François de Sales, qui était si bon, si bon, que saint Vincent dé Paul disait de lui, après avoir passé quelques jours en sa compagnie : « O mon DIEU, si l'Évêque de Genève est si bon, qu'êtes-vous donc ? » Dès son enfance, saint François de Sales s'appliqua, malgré l'impétuosité de son naturel, à acquérir la douceur ; et à l'âge de douze ans, il disait gaiement à sa pieuse mère : « Nous avons ici de quoi faire une excellente salade : mon frère Louis (qui était très-vif et très-malin) serait le sel ; Jean-François (son autre frère, qui avait le caractère un peu difficile) ferait le vinaigre, et le gros François (il parlait de lui-même) ferait l'huile. »

L'huile est une bien bonne chose : elle brûle, elle nourrit, elle guérit, elle fortifie ; ainsi fait la douceur, la douceur de JÉSUS, répandue en nous : comme le

beau ciel bleu laisse briller le soleil, elle laisse JÉSUS briller pleinement en notre âme, et l'éclairer des lumières de la foi; elle apaise toutes nos agitations et tous les froissements de notre cœur; elle nous console en adoucissant toutes nos amertumes. La douceur est comme la goutte d'huile répandue dans le mécanisme d'une serrure ou d'une machine : auparavant tout criait, tout grincait et rien n'allait ; maintenant on n'entend plus rien, et cependant la clef tourne, la serrure s'ouvre et se ferme, la machine fonctionne parfaiteme nt.

O mon petit, applique-toi à la douceur sans jamais te lasser. Évite avec soin les occasions de l'aigreur et de la colère; veille attentivement sur ton caractère, afin qu'il soit toujours égal, gracieux aux autres, cordialement bon et paisible. Ne dis jamais à personne de paroles dures. Aime la paix, déteste les querelles et fuis les querellcurs ; cède volontiers aux autres quand la conscience le permet. Ne t'irrite jamais contre toi-même ; à quoi cela sert-il ? à rien, sinon à troubler le cœur. Que la douceur surnage toujours en toute la vie, comme la bonne huile qui monte et surnage au-dessus de l'eau : l'eau, ce sont les mille petites misères de la vie, que l'huile, c'est-à-dire la douceur, doit toujours dominer.

JÉSUS et MARIE t'aimeront si tu es doux, et tout le monde t'aimera ; et dans le ciel, tu auras une magnifique récompense.

## XVI

La pauvreté chrétienne.

On n'entend point par là le manque d'argent : être pauvre n'est pas une vertu ; c'est un état pénible dans lequel on peut parfaitement se damner, tout aussi bien qu'au milieu des richesses.

La pauvreté chrétienne est une vertu que Notre-Seigneur Jésus-Christ fait passer de son cœur dans le nôtre, de son âme sainte en notre âme, pour nous détacher de tous les biens de la terre, et nous faire aimer les biens éternels. C'est le détachement de la terre et l'attachement au ciel, au royaume de Dieu.

La vertu de pauvreté est donc avant tout dans le cœur, comme l'humilité, la douceur, la charité, la pénitence, etc. Elle débarrasse l'âme de tout ce qui peut l'empêcher de marcher d'un bon pas dans la voie du salut. Quand un petit oiseau a mis ses pattes sur la glu, il a beau faire, beau se débattre, il est retenu et ne peut s'envoler ; si quelque bon petit enfant, touché de compassion, le dégage de cette vilaine glu, lui nettoie les pattes et le rend à la liberté, il échappe à la mort ou à la dure captivité de la cage. Ainsi en est-il de nous : l'amour de l'argent et du gain, la cupidité, l'avarice, sont une glu dangereuse qui s'attache à notre âme,

l'empêche de s'élever vers le bon DIEU et la retient loin de JÉSUS-CHRIST ; ce bon Sauveur a pitié d'elle, la délivre par sa grâce en lui faisant comprendre la vanité des biens passagers de ce monde ; il la débarrasse de cette gloire mortelle, et lui rend ce qu'il appelle lui-même « la liberté des enfants de DIEU. »

Quelle misère, en effet, et quelle folie que de s'attacher à l'argent et aux biens de la terre ! Cette nuit peut-être il faudra tout quitter. Notre âme est immortelle et ne peut trouver son bonheur que dans les biens immortels. Ces biens, ces vrais biens, se résument tous en JÉSUS-CHRIST, qui est le Roi de l'éternité, le trésor du Paradis et l'unique source de la joie et du bonheur.

« Qui a JÉSUS, a tout, » disait jadis M. Olier ; il a tout ce qu'il lui faut pour avoir, dès ici-bas, tout le bonheur possible, et là-haut, le bonheur parfait, le bonheur éternel, le bonheur insiné. Bien difficile serait l'homme à qui DIEU ne suffirait pas ! Or, nous possédons JÉSUS dès ce monde ; il se donne à nous intérieurement par sa grâce, et, extérieurement par la Sainte Communion ; et dans le ciel, après cette vie, nous le posséderons bien plus parfaitement encore ; nous le verrons face à face ; nous partagerons pleinement sa béatitude ; et par lui, avec lui, et en lui, nous posséderons et nous verrons DIEU.

Apprends donc dès ton enfance, ô chère petite âme, à te détacher de ce qui ne mérite pas ton amour. Si tu es riche, apprends à être pauvre de cœur : sans l'esprit de pauvreté, sans le détachement des biens terrestres, tu ne peux pas être chrétien. Le royaume du ciel n'ap-

partient qu'aux pauvres d'esprit et de cœur, c'est-à-dire à ceux qui ne s'attachent pas à la terre.

Quand on est riche, il faut beaucoup veiller sur son cœur, pour ne pas le laisser prendre goût insensiblement aux richesses, aux agréments du luxe, et à toutes les délicatesses, les frivolités, les plaisirs séduisants qui accompagnent toujours la richesse. Aussi, l'Évangile déclare qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux : ce n'est pas impossible, mais difficile.

Quand on est pauvre, il faut également veiller sur son cœur pour qu'il ne désire pas trop vivement la richesse avec toutes ses jouissances. Les pauvres peuvent se perdre, aussi bien que les riches, par manque d'esprit de pauvreté : leur âme peut se laisser prendre à la glu de l'argent qu'ils n'ont pas et qu'ils voudraient avoir, comme l'âme des riches à la glu de l'argent qu'ils ont et dans lequel ils mettent leur bonheur.

Habitude-toi, mon enfant, à vivre sur la terre, non pour le temps, mais pour l'éternité ; et quitte d'avance par le cœur ce qui te quittera bientôt. Donne volontiers aux autres ce que tu as ; partage joyeusement avec tes frères, tes sœurs, tes petits camarades, ce que l'on te donne pour ton plaisir. Surtout sois très-généreux envers les pauvres : que le pauvre soit le caissier entre les mains duquel tu déposes ton argent ; sois sûr qu'il sera placé là à gros intérêts, à intérêts éternels. O la bonne richesse et la belle avarice que celle-là !

Sois toujours très-simple dans tes habits, dans tes meubles et, en général, dans tes goûts et dans tes ma-

nières. Pratique la pauvreté réelle en telle ou telle circonstance où tu en auras la liberté ; évite avec une conscience scrupuleuse les dépenses inutiles, à plus forte raison ces folles dépenses de plaisir, de vanité, de luxe, de friandises, dont beaucoup d'enfants riches se rendent si souvent coupables. Au jour du jugement, ces centaines de francs dépensés en gourmandises, en bagatelles et en frivolités, pèseront lourdement dans le côté gauche de la balance. Si l'on donnait à JÉSUS pauvre la moitié de ce que l'on dépense ainsi, il y aurait de quoi nourrir et soulager tous les malheureux.

Allons donc, mon cher petit pauvre, mon cher petit chrétien ! ressemblons une bonne fois à notre cher Maître, qui a voulu être le grand pauvre de DIEU sur la terre afin de nous donner l'exemple. Il possédait tout, et il était détaché de tout. JÉSUS pauvre est en toi ; sois pauvre avec lui, et participe toujours le plus complètement possible à son esprit de détachement et de sainte pauvreté.

## XVII

### **La chasteté.**

On appelle ainsi la belle vertu qui nous fait le plus ressembler à la Sainte Vierge et aux Anges. La chasteté est l'habitude où sont les chrétiens d'éviter et de détester

tout ce qui est indécent et tout ce qui peut ternir la pureté de l'imagination ou du cœur ou de la chair. L'innocence, c'est l'état d'un chrétien qui n'a jamais commis de péché contre la pureté.

Je ne saurais trop te recommander de bien garder ton innocence, mon cher enfant, et d'éviter plus que le feu, plus que la peste, les mauvais camarades. C'est presque toujours par un mauvais enfant que la corruption entre dans l'esprit et dans le cœur d'un enfant innocent ; et c'est là un péché abominable, pour ne pas dire un crime sans remède. L'innocence, une fois perdue, est perdue sans retour ; la pureté elle-même ne peut la remplacer tout à fait. Et c'est à ces misérables corrupteurs que s'adresse surtout la terrible menace de l'Évangile : « Je « vous le dis, en vérité : si quelqu'un vient à corrompre « un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux « pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, « et qu'on le jetât au fond de la mer ! »

Ne permets *jamais*, sous aucun prétexte, qu'un camarade, ou qui que ce soit, te parle de choses indécentes, plaisante devant toi de ce qui fait rougir, et, à plus forte raison, se permette vis-à-vis de toi quelque chose de contraire à la pudeur. Si quelque mauvais sujet osait le faire, il faudrait le quitter aussitôt, lui exprimer en face ton indignation et ton dégoût, et aller avertir le plus tôt possible tes parents ou tes maîtres. N'oublie pas ce conseil, mon pauvre petit enfant : il y va de la conservation de ton innocence et de ton honneur. Ce n'est pas là du tout *rappor*ter : c'est crier au feu ; c'est crier au loup ;

c'est empêcher le loup de dévaster le troupeau. Plus on crie vite et fort, mieux cela vaut.

Garde-toi de rire des plaisanteries indécentes que tu pourrais entendre. Ce mauvais rire est un rire impur ; ce n'est pas de la joie, et il ne vient pas de DIEU ; il vient d'en bas ; du démon, père du péché, et, quand il est volontaire, il est coupable. C'est un premier pas dans la voie du vice : « Malheur à vous qui riez ! » a dit Jésus aux pécheurs.

Quand tu es seul, sois très-modeste et très-retenu dans tes regards, dans tes pensées et dans tes actions. Respecte beaucoup ton petit corps, que le démon voudrait souiller, et que Jésus habite et sanctifie. Ton corps ne t'appartient pas, et tu n'es pas le maître d'en faire ce que tu veux : il appartient à Jésus-Christ ; et Jésus-Christ veut que tu le gardes pur et chaste, et que tu l'entoures, pour ainsi dire, d'un vêtement de pudeur et de modestie. Fais attention à cela, surtout dans ton lit, et en faisant ta toilette. Partout, le jour et la nuit, DIEU te voit ; et son regard scrutateur pénètre à la fois et tes actions, et tes pensées, et tes désirs. O DIEU, comment pourrais-je pécher en votre sainte et redoutable présence ! ...

Ne t'arrête jamais *volontairement* à aucune imagination déshonnête : et lorsque le démon impur excite en toi de mauvaises tentations, repousse-les énergiquement, dès que tu t'en aperçois, priant de suite la Sainte Vierge de te protéger, et t'unissant intérieurement à Jésus, ton Sauveur tout-puissant. Méprise beaucoup ces mauvaises petites impressions, ces imaginations vagues ; elles ne

sont point péché tant que ta volonté n'y a pas consenti formellement. Méprise-les ; n'y fais pas attention ; ne t'en préoccupe pas ; traite-les comme on traite les mouches. Prends bien garde aux curiosités dangereuses : combien d'enfants honnêtes se sont perdus par là !

Pour toi, mon enfant bien-aimé, tu resteras toujours, n'est-il pas vrai ? un petit lis tout pur et tout blanc, sans aucune tache, sous le regard de ton DIEU et de ton Ange gardien. Tu seras toujours le temple saint de JÉSUS, le ciboire sans souillure dans lequel il se plaira à reposer. Tu seras toujours le digne enfant de la Sainte Vierge ; et sur ton front, ton père et ta mère pourront lire cette belle parole : innocence.

Un chrétien pur est un ange revêtu de chair ; rien n'est plus beau, plus charmant et plus céleste. La pureté est la condition du bonheur, et de la paix de l'âme, et de la vraie joie. Le vice resserre, afflalte et flétrit ; c'est le souffle de Satan qui passe : la pureté, au contraire, dilate, réjouit, illumine. On reconnaît de suite un enfant pur, et tout le monde l'aime.

Pour préserver et pour garder ta pureté, prie beaucoup ; confesse-toi de tout cœur et souvent ; et, si tu as fait ta première communion, approche-toi souvent et régulièrement du bon DIEU. L'habitude de la communion fréquente est le préservatif tout-puissant de l'innocence, le contre-poison du vice ; c'est le remède infaillible qui guérit les mauvaises habitudes. L'Eucharistie chasse l'impureté, comme la lumière chasse les ténèbres.

O mon petit enfant, sois toujours chaste et pur ; et que

la très-sainte Vierge, très-pure et tout immaculée, te garde dans l'innocence au milieu des tentations de Satan et de la corruption du monde !

## XVIII

## L'obéissance.

L'obéissance est la vertu spéciale des enfants, j'entends les bons enfants, les enfants chrétiens et pieux, les vrais Enfants Jésus. Tu l'es bien certainement, mon bon petit; mais l'es-tu assez? l'es-tu parfaitement? Hélas! hélas! je n'ose pas trop le demander à ton papa, ni à ta maman, ni à tes maîtres!...

L'obéissance est une vertu toute parfumée d'humilité et de douceur, de foi, de piété et d'amour; elle nous fait accepter avec une joyeuse docilité la volonté, les ordres et même les conseils de tous nos supérieurs.

Le premier de nos supérieurs est le bon DIEU et JÉSUS-CHRIST : l'obéissance nous fait donc aimer et accomplir, avant tout, les commandements du bon DIEU, les préceptes et les conseils de son Évangile. Ceci passe *avant tout*, personne, sur la terre, n'ayant le droit de nous commander ce que DIEU défend, de nous défendre ce que DIEU ordonne. C'est le cas de dire avec saint Pierre et les Apôtres : « Nous ne pouvons céder, *non possumus*; jugez vous-même s'il ne vaut pas mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. » Les lois injustes ne sont pas des lois.

Après le bon DIEU vient son Église. Comme le Saint-Esprit est l'Esprit même de l'Église, il faut toujours obéir à l'Église, toujours et en toutes choses; nous sommes absolument certains que jamais l'Église ni le Pape, qui en est le Chef et la bouche, ne pourra nous enseigner l'erreur, nous commander le mal et nous conduire dans des voies défendues. L'obéissance au Pape et à l'Église se confond avec l'obéissance due à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, car il a dit au Pape, en la personne de saint Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux ; » et c'est encore lui qui a dit à saint Pierre et aux Apôtres, au Pape et aux Évêques : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ; « celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. »

Il faut également obéir aux princes de ce monde, à moins qu'ils ne commandent des choses *évidemment* contraires aux lois de DIEU et de son Église; mais cela ne te regarde pas encore, mon petit enfant, et le seul cas où un enfant aurait à s'en préoccuper serait (ce qu'à DIEU ne plaise!) le cas où un gouvernement rebelle au Pape et à l'Église voudrait obliger ses sujets à faire des choses contraires à leur conscience; tout le monde alors, les enfants comme les grandes personnes, tous les catholiques, sans exception, doivent rester fidèles à leur devoir et tout souffrir, la prison, l'exil, l'échafaud, plutôt que de désobéir à DIEU. L'Église compte des milliers d'enfants martyrs, de tout rang et de toute condition : sainte Agnès n'avait

que treize ans; saint Agapit, qui fut pendu par les pieds et brûlé à petit feu, avait quinze ans; saint Cyr, cinq ans à peine, et il mourut en criant : Je suis chrétien. Parmi les vingt-six martyrs japonais canonisés par Pie IX, il y avait plusieurs enfants, entre autres l'admirable petit saint Louis, qui fut crucifié à l'âge de onze ans.

Ce qu'il y a actuellement de plus pratique pour toi dans l'obéissance, mon cher petit, c'est la soumission douce et empressée que tu dois à tes parents et à tes maîtres. Ils sont pour toi, dans le détail de la vie, les représentants du bon DIEU, et tu peux leur adresser la parole de Notre-Seigneur que je citais tout à l'heure : Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. C'est, en effet, à Notre-Seigneur que tu obéis, quand tu obéis à tes parents ou à tes maîtres; et c'est contre lui que tu te révoltes, quand tu leur désobéis volontairement. C'est ici, pour toi, une affaire *de conscience*, et pour cette raison, un enfant chrétien obéit, même quand ses supérieurs ne sont pas là; son grand supérieur, le bon DIEU, n'est-il pas toujours là?

JÉSUS n'a fait qu'obéir toute sa vie à son Père céleste; puis, jusqu'à trente ans, à Joseph et à MARIE. A Nazareth, l'Enfant JÉSUS, modèle de ton âge, était tout obéissance, tout soumission. Il est en toi; ton cœur est sa petite maison de Nazareth, et il veut y renouveler, ou, pour mieux dire, y continuer sa parfaite obéissance à DIEU et aux hommes. Il te la communique en te donnant sa grâce et son Saint-Esprit; sois donc, mon enfant, obéissant avec ton JÉSUS, obéissant comme ton JÉSUS; sou-

mets-toi sans murmurer ; bien mieux que cela, soumets-toi avec joie et amour toutes les fois que l'on te commande, et garde-toi de cet esprit d'insubordination qui est la plaie de notre temps. Même chez les enfants, même chez les petites filles, il n'y a presque plus de vraie soumission chrétienne ; les enfants veulent en savoir plus long que leurs parents ; les jeunes veulent en remontrer aux vieillards ; les écoliers savent mieux les choses que leurs maîtres ; les laïques veulent enseigner le Pape et les Évêques ; c'est un sens dessus dessous, une aberration pitoyable.

Les plus dociles n'obéissent qu'à moitié, et soumettent bien rarement leur jugement, quand ils obéissent extérieurement. C'est cependant le cœur que le bon DIEU veut ; c'est surtout au cœur qu'il regarde. Il faut être obéissant de cœur et d'esprit, comme il faut être doux et humble de cœur.

Désormais, promets donc au bon DIEU d'obéir à tes supérieurs comme à lui-même, de ne voir que lui dans tes supérieurs. Promets-lui de ne jamais l'attrister, de ne jamais grogner lorsqu'on t'ordonnera quelque chose d'un peu pénible ; tu t'en réjouiras, au contraire, au fond de ton cœur, avec ton Jésus, qui te donne cette bonne occasion de te renoncer toi-même, en faisant sa volonté et non la tienne. Aucun sacrifice n'est plus méritoire que celui de l'obéissance.

## XIX

La patience.

Un jour, l'Enfant Jésus apparut à une sainte petite fille, nommée Jeanne, et il se montra à ses regards, portant une lourde croix sur ses épaules. Il paraissait si couvert de sueur, si épuisé de fatigue, qu'il semblait ne plus pouvoir faire un pas. « Ma petite bien-aimée, dit-il à Jeanne, veux-tu m'aider à porter cette croix? » Et Jeanne répondit en pleurant qu'elle le voulait bien. « Veux-tu la porter toute ta vie: ajouta Jésus; elle est bien pesante! » Et comme la petite Jeanne le suppliait de la lui donner, Jésus posa la croix sur les épaules de la pieuse enfant. « Eh! Seigneur, s'écria-t-elle aussitôt, effrayée de la pesanteur de la croix, jamais je ne pourrai marcher avec un fardeau aussi lourd! — Ma fille, ma petite fiancée, lui répliqua doucement le Fils de Dieu, c'est en tombant bien souvent et en te relevant toujours, comme j'ai fait, que tu pourras me suivre en portant la croix. » Jeanne n'avait que six ans.

La croix que lui présentait Jésus, il nous la présente à tous, à tous sans exception; elle est plus ou moins pesante, plus ou moins douloureuse; mais pour tous, elle est pesante et douloureuse. Cette croix, c'est la vie avec toutes ses peines, ses chagrins, ses déceptions; avec les

larmes et le deuil qui l'assombrissent si souvent ; la vie, avec les maladies, les infirmités, les souffrances du corps et de l'esprit et du cœur ; la vie avec l'égoïsme et la méchanceté des hommes, avec les tentations du démon, avec la mort qui la terminé ; en un mot, la vie telle que le péché originel nous l'a faite.

Oui, mon enfant, il faut t'habituer, dès ta jeunesse, à souffrir, et à souffrir saintement, avec Jésus souffrant, et pour l'amour de Jésus souffrant. Quand on accepte ainsi les peines de la vie, on a la vertu de patience. Si l'on est coupable, la patience expie et purifie : si l'on est pur, la patience est une épreuve qui sanctifie merveilleusement.

La patience est peut-être la plus difficile des vertus chrétiennes. « C'est elle, dit l'Apôtre saint Jacques, qui nous rend parfaits. » La patience est une vertu de tous les jours, de tous les instants ; il faut être patient avec soi-même, patient avec les autres, patient avec ses supérieurs, patient avec ses inférieurs et ses égaux ; il faut être patient dans les petites choses comme dans les grandes, vis-à-vis d'une mouche comme vis-à-vis d'un mal grave ; patient dans une migraine, dans un mal de dents, dans une écorchure aussi bien que dans une opération dououreuse : patient pour une plume qui ne veut pas aller, pour la perte d'une épingle, pour un petit accroc à son vêtement comme pour une grosse perte d'argent. Il faut être patient pour une petite raillerie, comme pour une calomnie abominable ; patient quand il s'agit de soi-même, patient quand il s'agit de ses parents, de ses amis,

de ceux qu'on aime le plus ; que sais-je ? patient en toutes circonstances, et dans tout le détail pratique de la vie.

Sais-tu, cher enfant, quand la patience est plus difficile et, par conséquent, plus méritoire ? C'est dans les toutes petites choses qui reviennent à chaque instant : il est plus aisé de supporter doucement un gros coup de poing que cinquante petits coups d'épingles. C'est quand personne ne nous voit et que l'amour-propre n'est plus en jeu. C'est quand on se sent froissé dans les affections les plus légitimes du cœur et de la piété. C'est quand, à la souffrance, vient se joindre quelque mépris réel ou apparent. C'est enfin quand on sent qu'on a raison et que les autres ont tort ! Oh ! qu'il est dur alors de pratiquer la sainte patience ! Sans Jésus et sa grâce toute-puissante, cela serait impossible. Aussi faut-il aussitôt, dès qu'on ressent la première atteinte de l'impatience, se taire, rentrer en soi-même et se jeter en esprit aux pieds de Jésus : Seigneur, gardez-moi dans la paix ! Seigneur, à mon secours ! Seigneur, donnez-moi votre douceur, votre paix, votre patience divine !... Sans vous, je vais m'échapper à dire ou à faire quelque chose qui ne sera pas chrétien ; mais avec vous, Seigneur, mon Dieu, je puis tout souffrir ! J'aurai beau faire ; ma croix ne sera jamais aussi lourde, aussi cruelle que la vôtre ! Vous avez résisté jusqu'au sang, et jusqu'à l'agonie, et jusqu'aux crachats et aux soufflets, et jusqu'à la mort ; et c'est du haut de la croix sanglante que vous me dites : « Je t'ai donné l'exemple pour que tu fasses comme j'ai fait. »

Le silence est un grand secret pour pratiquer la patience ; c'était la méthode de saint François de Sales, grand et incomparable serviteur de Dieu qui, à plusieurs reprises, supporta avec un visage calme, paisible et serain, de grossiers outrages et des railleries mordantes, et cela, pendant deux ou trois heures de suite. C'était aussi le secret du pauvre Job, lorsque sa femme et ses amis venaient insulter à sa misère et se moquer de lui jusque sur son fumier ; il se taisait et ne parlait qu'à Dieu. Quand la pensée de tout ce qu'il avait perdu lui revenait au cœur, il disait avec un humble amour : « Le Seigneur me l'a donné ; le Seigneur me l'a repris ; que son saint nom soit béni ! » Enfin, c'est l'exemple que nous a donné notre divin Maître, dans sa passion et sur sa croix. « *Jesus autem tacebat* ; Jésus se taisait, » est-il dit ; et sa première parole du haut de la croix ne fut qu'une douce prière : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Dans les souffrances et les croix, prends la sainte habitude, mon enfant, de considérer toujours Jésus qui te les présente, bien plutôt que de considérer les souffrances et la croix en elles-mêmes : en elles-mêmes elles sont horribles et souvent insupportables ; mais en Notre-Seigneur , elles deviennent tolérables , quelquefois même douces et consolantes. Oui, quand on aime bien Notre-Seigneur , on est heureux de souffrir avec lui.

J'assistai un jour à la mort d'un pauvre enfant qui souffrait terriblement ; il était à l'agonie, et pouvait à peine parler. « Cela va bien mal, lui disais-je. — Oh !

non, me répondit-il d'un ton significatif ; c'est très-bien ! »

Et un autre bon petit garçon de huit ans, qui, atteint d'une pleurésie très-grave, souffrait aussi beaucoup de l'étouffement, entremêlait de petites prières les cris que lui arrachait l'angoisse. « Oh ! je souffre ! je souffre ! s'écriait-il ; mais tant pire, mon Dieu ! c'est pour vous ! »

Et un autre encore qui se mourait de la poitrine, me disait après avoir reçu les sacrements : « Ce que je souffre est inimaginable, mais cela ne fait rien ; à présent nous sommes deux à supporter tout cela. »

*Nous sommes deux* : voilà le grand ressort de la patience chrétienne. Ce que je ne puis faire à moi seul, je puis le faire avec Jésus mon Sauveur, qui est en moi, qui me donne à pleines mains sa grâce et sa force. Avec lui, je puis tout ! oui tout, même mourir.

La croix de Jésus, c'est-à-dire la souffrance supportée saintement, c'est la clef du Paradis, et en même temps l'échelle qui, de la terre, te fera monter jusqu'au ciel, mon enfant bien-aimé. Apprends donc à aimer la souffrance pour l'amour de ton Jésus crucifié. La sainte petite Jeanne, dont je te parlais tout à l'heure, reçut un jour la visite d'une troupe d'Anges qui, se rangeant autour d'elle, lui présentèrent la croix de Jésus-Christ : « Ton bien-aimé t'envoie sa croix, lui dit l'un d'eux, pour que tu la portes pendant tout le cours de ta vie comme un trésor très-précieux. C'est la clef qui t'ouvrira infailliblement la porte de son cœur. C'est l'échelle qui te fera monter au ciel pour y jouir éternellement de

la présence de ton bien-aimé. » Et Jeanne la reçut, la baissa avec respect et reconnaissance, en disant : « Je la porterai jusqu'à la mort. »

Mou très-cher enfant, fais de même, et tu vivras. « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu ! bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux; oui, je vous le dis, réjouissez-vous et tressaillez de joie dans vos souffrances, « parce que votre récompense sera magnifique dans les cieux ! »

## XX

### **Le renoncement à soi-même.**

Pour être chrétien, il faut se *renoncer*, c'est-à-dire détester et combattre en soi tout ce qui est mauvais, tout ce qui est opposé à Jésus-Christ.

Nous avons tous, en effet, par suite du péché originel, une partie de nous-mêmes qui est portée au mal ; c'est ce qu'on appelle *le vieil homme*, par opposition à *l'homme nouveau*, c'est-à-dire au chrétien, renouvelé et comme ressuscité par la grâce du Baptême. Nous avons tous en nous cette partie mauvaise et cette partie renouvelée et sainte. Les vrais chrétiens sont ceux qui combattent tant qu'ils peuvent, en eux-mêmes, la partie mauvaise, et qui

ne laissent pas le vieil homme l'emporter sur l'homme nouveau. Ils ne font pas ce que voudrait la nature corrompue, et ils tâchent de faire le mieux possible ce que veut JÉSUS-CHRIST, qui habite et vit en leurs cœurs. Les mauvais chrétiens, au contraire, sont ceux qui s'abandonnent aux penchants du vieil homme et qui résistent à la grâce de JÉSUS-CHRIST.

Le vieil homme existe dans les petits enfants tout comme dans les grandes personnes : les enfants ont tous, plus ou moins, des inclinations mauvaises, qui découlent du péché originel, comme des ruisseaux bourbeux découlent d'une source bourbeuse ; et ils ont tous aussi en eux des inclinations saintes et divines, qui leur viennent de JÉSUS-CHRIST et découlent de leur baptême, comme de beaux petits ruisseaux bien limpides découlent d'une belle source très-pure.

Ces beaux ruisseaux de la grâce, ces écoulements de JÉSUS en toi, mon cher petit enfant, ce sont toutes les vertus chrétiennes dont je t'ai parlé plus haut : la foi et l'esprit de foi, l'espérance et la confiance en DIEU, la sainte charité qui te fait aimer JÉSUS, MARIE, les Saints, les Anges, le Pape et l'Église, tous les hommes tes frères, et, en particulier, les pauvres et les abandonnés ; ce sont les vertus de religion et de pénitence : c'est l'humilité et la douceur ; c'est la pauvreté chrétienne et le détachement des choses de la terre ; c'est la pureté, c'est l'obéissance et la sainte patience. Et, au contraire, les ruisseaux bourbeux et infects, ce sont tous les vices opposés à ces admirables vertus ; ce sont tous les mauvais penchants

qui te portent au péché et qui sont opposés à la sainteté de ton Sauveur JÉSUS-CHRIST.

Maintenant, ce bien et ce mal sont mêlés en toi, comme sur un champ de bataille, où deux armées ennemis s'entre-choquent et se confondent dans une lutte acharnée : à la fin du combat, l'armée vaincue s'enfuit, et l'autre reste scule maîtresse du terrain. En ce monde, c'est la bataille : au moment de la mort, la victoire se décidera, et pour toute l'éternité ; si c'est le nouvel homme, le chrétien, qui triomphera, tu seras, et pour toujours, couronné au Paradis ; si c'est le mal qui l'emporte et si le chrétien est vaincu, pauvre enfant, tu en seras puni, et pour toujours, dans le feu de l'enfer.

Tu le comprends donc, il faut absolument te renoncer à soi-même ; il faut absolument vaincre en toi le vieil homme, combattre les penchants de la mauvaise nature, délester et retrancher, dès que tu les aperçois, les pousses empoisonnées de cette racine empoisonnée. Si tu les laissais croître et grandir, elles étoufferait la vie chrétienne en ton âme.

La racine du péché originel produit en chacun de nous trois mauvais penchants principaux, que l'on appelle *les trois concupiscences*. La première concupiscence, que nous devons combattre tant que nous pouvons, est *la concupiscence de la chair*, c'est-à-dire le penchant qui nous porte tous, plus ou moins, à satisfaire nos sens et notre chair, aux dépens de notre âme ; la seconde est la *concupiscence des yeux*, c'est-à-dire le penchant qui nous porte à nous attacher aux biens visibles et passagers de la terre ;

aux dépens des biens invisibles, spirituels et éternels ; la troisième enfin est la *concupiscence de l'orgueil*, c'est-à-dire le penchant diabolique qui nous porte à oublier que Dieu est tout et que nous ne sommes rien, qu'il est notre souverain Maître, que nous devons le servir, et qu'à lui seul appartient, au ciel et sur la terre, toute gloire, tout honneur, toute louange, tout amour. Le vicil homme est un composé de ces trois concupiscences abominables.

Cher petit chrétien, chaque jour de ta vie et à chaque heure de ta vie, combats en toi ces trois penchants maudits; ne laisse croître et grandir en la terre de ton cœur aucune de ces mauvaises herbes qui finiraient par la couvrir. Renonce-toi courageusement en toutes circonstances, pour l'amour de ton âme et de ton salut ; car Notre-Seigneur a dit que ceux-là seuls sont ses disciples qui se renoncent ainsi pour son amour : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même. »

Tu le vois : c'est à prendre ou à laisser. Tout chrétien est obligé de se renoncer sous peine d'être damné. Le renoncement est dur : oui, certes ; il est difficile : oui ; mais le ciel est à ce prix ; et de plus, Celui qui nous impose le joug, nous donne surabondamment la force de le porter, de le bien porter, de le porter jusqu'au bout.

Sois donc très-vigilant. Tu peux et tu dois te renoncer dans les petites occasions aussi bien que dans les grandes ; par exemple, en te levant exacttement le matin quand l'heure est venue, sans lâcheté, sans mollesse ; en t'habillant avec modestie et en évitant la vanité, la coquetterie ;

en étant toujours doux, bon et gracieux avec les autres, même quand tu auras envie de grogner ; en mangeant simplement ce qu'on te présente, sans faire trop attention aux friandises ; en obéissant ponctuellement et de bon cœur ; en faisant consciencieusement tes petits devoirs de tous les jours, etc.

Sois vigilant ; examine souvent dans la prière quels sont les mauvais penchans qui commencent à se montrer en toi : en ton esprit, en ton cœur, en ton caractère ; dans tes rapports avec le prochain ; dans tes goûts et dans tes inclinations, soit de travail, soit de plaisir. Demande à tes parents, à tes maîtres, à tous ceux qui t'aiment, à ton confesseur surtout, de t'aider à découvrir ce qu'il faut combattre et corriger en toi ; demande-leur aussi de te donner souvent leurs bons conseils pour réussir dans cette grande affaire.

Mon enfant, je te le répète : il y va non-seulement de ta piété, mais de ton salut. Renonce-toi énergiquement ; à cette condition seulement tu seras un véritable chrétien ; et dans le ciel ta récompense sera magnifique.

## XXI

### **Le renoncement au monde.**

De même qu'il y a, en chacun de nous, du mal mêlé au bien ; de même, au dehors de nous, dans le milieu où nous vivons, il y a du bien et du mal. Le bien, il le faut

aimer et rechercher ; le mal, il le faut détester et repousser. C'est ce mal, c'est cette partie des créatures sur qui le démon exerce sa maudite influence, que dans le langage chrétien, on appelle *le monde*.

*Le monde*, c'est tout ce qui, au dehors et autour de nous, est opposé au règne de JÉSUS-CHRIST et aux saintes maximes de l'Évangile ; c'est tout ce qui exerce sur nous une influence mauvaise, en nous portant au péché. « Malheur au monde ! » a dit Notre-Seigneur ; « malheur à *au monde, à cause de ses scandales !* »

L'Église, qui est l'armée sainte de JÉSUS-CHRIST, combat le monde tant qu'elle peut ; et de son côté, le monde, qui est l'empire du démon, déteste et combat l'Église.

C'est de bien bonne heure que le monde exerce son action sur les pauvres enfants : le démon, que l'Évangile appelle « le prince du monde, » tâche de les attirer au péché par toutes sortes de moyens. Celui qu'il emploie principalement, c'est l'attrait du plaisir. Il cherche à persuader aux pauvres petits enfants qu'ils ne sont sur la terre que pour s'amuser, et que l'on n'est heureux qu'au milieu de la dissipation des fêtes, des bals, des spectacles, de l'oisiveté et de la vanité mondaines. Il cherche par mille artifices à les détourner du service de DIEU, du bonheur pur et tranquille de la piété et de la famille ; il leur dit à l'oreille que le devoir est un joug insupportable, que le plaisir seul est bon, que la prière est ennuyeuse, et que tout le bonheur de la vie consiste à contenter ses goûts, à se livrer à ses caprices, à s'abandonner aux plaisirs.

Tel est le monde, le sol et coupable monde, qui perd tant de pauvres enfants en les arrachant à l'amour de JÉSUS-CHRIST et aux saintes influences de son Église. On appelle *mondains* tous les pauvres gens qui se laissent ainsi *piper* par le diable. Ce sont des dupes, qui ne s'aperçoivent pas qu'ils font fausse route, et que le démon les mène droit en enfer par un chemin semé de fleurs.

Prends garde au monde, mon petit enfant ; prends garde aux idées du monde, prends garde aux exemples et aux séductions du monde ; tout cela, c'est de la tromperie, et ces pilules si bien dorées, que l'on te présente comme des bonbons exquis, ne sont que du poison sucré. Mefie-toi des plaisirs mondains, et ne laisse pas ton cœur suivre le penchant que nous avons tous à nous repaître de ces bagatelles, quelque brillantes, quelque étourdissantes qu'elles puissent être. Les joies mondaines sont comme la mousse du vin de Champagne : cela fait beaucoup de bruit, cela pétille, cela porte à la tête, cela coûte cher, et si c'est agréable à boire, c'est malsain pour l'estomac, et, en définitive, c'est un vin frelaté et ce n'est que de la mousse.

Ce ne sont pas là les vraies joies ; là n'est pas le bonheur. Non, mon petit, là n'est pas le bonheur. Si, comme tant d'autres, tu l'y cherches, tu ne l'y trouveras pas, parce qu'il n'y est pas. Le bonheur est quelque chose de profond et de tranquille, de doux et de céleste, et le monde est toujours agité, évaporé, tout plongé dans la vie des sens et enviré des frivités. Le bonheur est dans la piété et dans l'amour du bien.

Je ne veux pas dire cependant qu'il soit toujours défendu de prendre part aux plaisirs du monde ; je dis seulement qu'il faut beaucoup s'en méfier, en prendre très-peu, en prendre rarement et n'y pas attacher son cœur. De même que, dans un grand repas, un *petit verre* de vin de Champagne ne fait pas de mal et contribue, au contraire, à l'entrain et à la gaieté ; de même il n'est pas défendu, en certaines circonstances exceptionnelles et sous la direction de parents sages et chrétiens, d'aller faire un petit tour dans le pays séduisant du monde, et c'esten ce sens que l'on peut tolérer quelquefois ces plaisirs, toujours plus ou moins dangereux.

Crois-moi, cher petit enfant, ne te laisse pas séduire par les récits qu'on te fera peut-être du parfait bonheur de la vie des mondains ; sous ces roses, il y a plus d'épinés que tu ne saurais le croire, et on se dégoûte bien vite de ces fadaises creuses, absurdes, fatigantes, qui usent le corps, qui vident le cœur, qui éteignent l'intelligence et étouffent la conscience. De bien bonne heure, ces folles joies cherchent à s'insinuer en nous ; si on laisse faire le démon, elles s'emparent peu à peu de tout notre être, et bientôt nous ne sommes plus chrétiens, mais mondains ; Jésus ne règne plus, ne vit plus en nous, et nous tombons en riant dans l'esclavage du démon de la volupté, père des illusions et du mensonge. De là à l'enfer, il n'y a pas loin.

Aime de tout ton cœur Jésus au Saint-Sacrement ; applique-toi sérieusement à la prière ; pratique les œuvres si douces et si consolantes de la charité chrétienne ; aime

beaucoup la vie de famille; prends l'habitude fortifiante du travail et des lectures sérieuses, et, je te le promets au nom de DIEU, tu n'auras pas grand'peine à voir le monde pour ce qu'il est en réalité, et à le traiter comme il le mérite.

## XXII

### **La paix et la joie.**

Un de nos derniers martyrs, le P. Théophane Vénard, de Poitiers, décapité pour la foi au Tong-King, le 2 février 1861, recommandait instamment à son jeune frère de garder toujours sa chère petite âme dans la paix et dans la joie du bon DIEU. « Et ne va pas te figurer, lui écrivait-il, que la piété doive être austère et froncer toujours les sourcils; au contraire, la piété de l'écolier, comme celle de tout le monde, au reste, mais surtout la piété de l'écolier, parce qu'il est plus jeune, doit être douce, expansive et gaie avant tout. Saint Paul ne dit-il pas : *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; oui, je vous le répète, réjouissez-vous...* O mon petit frère, n'aime pas le monde ni ses joies factices; le monde est heureux en apparence; au fond, ce n'est que pourriture, corruption, néant, remords. Oh ! aime DIEU, le bon DIEU; tu n'auras pas à t'en repentir, même sur la terre. Lui aussi, il promet des joies, mais des joies vraies, des joies sûres, des joies inexprimables. Sois donc gai, très-gai; la

vie du chrétien doit être un perpétuel jour de fête, prélude de la fête de l'éternité. »

Oui, c'est là le caractère de la vraie piété; c'est le véritable esprit du bon DIEU, répandu dans nos cœurs fidèles par notre Sauveur JÉSUS-CHRIST. Le Saint-Esprit est la Joie éternelle, la Paix éternelle, et Jésus nous l'apporte du ciel. Jésus est la source de la joie. L'âme d'un enfant pieux doit être tranquille et calme comme l'azur du ciel, radieuse comme un beau jour, toute brillante de foi, tout ardente d'amour, toute resplendissante de JÉSUS-CHRIST. Cette paix joyeuse est à la fois gaie et grave; elle s'allie parfaitement avec les larmes de notre pauvre vie, et il faut la conserver partout et toujours. Elle doit dominer, mon enfant, et tes petits chagrins, et tes déceptions, et tes souffrances, et même tes plus grandes souffrances, comme le soleil et l'azur des cieux qui dominent, immobiles au-dessus des nuages, toutes les tempêtes et les orages de la terre. « Que la paix de DIEU, qui surpassé toute « émotion, garde vos intelligences et vos cœurs en Notre-« Seigneur JÉSUS-CHRIST, » nous dit l'Écriture.

Si jamais tu te sentais troublé et inquiet, soucieux et mélancolique, aie immédiatement recours à la prière; la tristesse est mauvaise, elle vient du démon; elle décourage, elle ouvre la porte à mille péchés, et en particulier au péché impur. Unis-toi de tout ton cœur à ton bon Jésus, l'hôte de ton âme, ton ami fidèle, ton consolateur intérieur; lui aussi, il a voulu subir la tentation de la tristesse, et du fond de ton cœur, où il réside, il te donne son Esprit et sa paix et sa joie. Il te dit, à toi en particu-

lier, ce qu'il nous a dit à tous : « Je vous laisse la paix ; « je vous donne ma paix ; ce n'est point la paix que « donne le monde, c'est la paix que moi seul je sais « donner... Que ma joie soit donc pleine en vous ! » Si la prière ne suffisait pas, il faudrait recourir à la Sainte Communion et aller ouvrir ton cœur soit à ton père spirituel, soit à quelque pieux ami qui t'aiderait à recouvrer le bienfait de la paix et de la joie.

Prends bien garde aux scrupules : c'est une ruse du démon pour nous rendre pesant et ennuyeux le joug sacré du Sauveur. Cher petit, sais-tu le vrai remède du scrupule ? c'est l'obéissance ; il n'y en a pas d'autre. Quand tu as des peines de conscience, dis-les tout simplement, tout franchement à ton confesseur ; demande-lui ce qu'il faut faire si elles recommencent, et observe *exactement*, à la lettre, tout ce qu'il te dit.

Sa parole, en pareil cas, est pour toi l'expression *certaine* de la volonté du bon Dieu ; en l'écoutant, c'est Jésus que tu écoutes, et du moment que le prêtre t'ordonne de mépriser tes inquiétudes, tes remords de conscience, tu n'es plus responsable de rien devant Dieu, et c'est ton Seigneur lui-même qui t'ordonne de ne plus penser à cela. La sainte obéissance est la mère de la paix et de la joie intérieures.

Il n'y a rien d'aussi charmant qu'un enfant chrétien, joyeux dans sa piété et paisible dans l'innocente ardeur de son âge. C'est ainsi qu'on se représenterait les Anges, si les Anges avaient un corps.

Que la paix de Jésus-Christ te réjouisse donc toujours,

mon enfant bien-aimé; qu'elle te donne grâce et devant DIEU et devant les hommes; si tu la gardes fidèlement, elle te gardera, et tu n'auras qu'à te montrer pour faire aimer la piété.

O JÉSUS! que vous êtes bon pour vos chers petits agneaux, et comme ils doivent vous aimer!...

## XXIII

**Comment il faut s'y prendre pour pratiquer les vertus chrétiennes et se corriger de ses défauts.**

Il y a un proverbe très-sensé qui dit : *Qui trop embasse, mal étreint.* C'est vrai pour la piété comme pour tout le reste, mais surtout pour la piété des enfants. Les enfants ont les bras bien faibles encore et les mains bien petites : leur âme aussi est petite et faible, et elle ne peut pas embrasser à la fois toutes les vertus, ni se débarrasser à la fois de tous ses défauts.

Sais-tu, cher enfant, la bonne méthode à suivre pour avancer dans la piété, acquérir les vertus chrétiennes, et te corriger de tes défauts ? La voici, écoute bien :

D'abord, avec l'aide de ton confesseur, de ta mère ou de quelque autre ami fidèle, efforce-toi de découvrir quelle est ta *vertu dominante* et quel est ton *défaut dominant*. Par « vertu dominante », j'entends la bonne inclination qui domine en toi, le bon penchant que la grâce de Jésus a planté plus avant dans ta chère âme. Le

« défaut dominant, » au contraire, c'est ton principal défaut, celui qui revient plus souvent, qui domine ordinairement tes actions. Comme dans une belle tapisserie sur fond blanc, la variété des couleurs employées pour broder les feuilles, les fleurs, les fruits et les autres ornements, n'empêche pas que le fond blanc soit la couleur principale et dominante; ainsi, en chacun de nous, il y a une grâce, une vertu dominante, qui est comme le fond de toutes les autres. Cela se voit chez tous les grands Saints : la vertu dominante de saint Paul était le zèle; celle de saint Jean, la charité; celle de saint François d'Assise, la pauvreté; celle de saint François de Sales, la douceur; celle de sainte Thérèse, l'amour; celle de saint Louis de Gonzague et aussi de saint Stanislas Kostka, la pureté; celle de saint Vincent de Paul, la miséricorde envers les pauvres. Il en est de même, à proportion, chez tous les petits saints, c'est-à-dire chez les chrétiens.

Ce qui est vrai des vertus est également vrai des vices. Chaque pécheur a son vice, son défaut dominant : pour celui-ci, ce sera l'orgueil; pour celui-là, la dissipation, la frivolité; pour cet autre, l'égoïsme; pour cet autre encore, la sensualité, ou la mollesse, ou la colère; et ainsi de suite.

Quand nous sommes parvenus à connaître notre vertu dominante et notre défaut dominant (ce n'est pas aussi facile qu'on le croit), il faut tourner principalement de ce côté-là toutes nos batteries; et le secret de notre sanctification consiste à développer autant que possible notre bonne disposition dominante, et à réprimer le plus com-

plétement possible notre défaut dominant. C'est vers ce double but que doivent se concentrer tous les efforts de notre piété, toutes nos prières, tous nos examens de conscience.

Après ce premier travail, qui regarde surtout le fond de la tapisserie, il ne faut pas négliger la broderie qui doit orner ce fond, et qui consiste en toutes sortes de belles fleurs, de beaux dessins aux mille couleurs. Ce sont toutes les autres vertus chrétiennes, et principalement les vertus de notre état ; il ne faut pas les négliger sous prétexte de développer la vertu dominante. Que serait, dis-moi, une broderie où il n'y aurait que du fond ? Ce serait fort laid, et aucun connaisseur ne l'achèlerait. Il en est de même pour les défauts : sous prétexte de combattre principalement ton défaut dominant, il ne faudrait pas pour cela perdre de vue les autres ; au fur et à mesure qu'ils se présentent, il faut les réprimer de ton mieux. Combats surtout les vices ou les défauts au sujet desquels le démon te tente davantage : tantôt ce sera la vanité, tantôt les mauvaises passions, tantôt la paresse, tantôt le découragement, ou la gourmandise, ou la colère.

Cette tapisserie, mon cher enfant, c'est le travail de toute ta vie : chacune de tes actions, de tes pensées, de tes paroles, c'est un point de tapisserie ; il faut qu'il soit bien fait, sans quoi ton Maître et ton Juge te fera corriger dans le purgatoire. Les plus belles tapisseries, qui auront coûté le plus de peine et le plus d'attention, celles où l'ouvrier aura employé les soies les plus fines, seront les

mieux payées ; et c'est bien bien juste. N'épargne donc rien, petit ouvrier du bon Dieu ; et, sur le beau fond blanc de ton innocence, que ton Jésus t'a donné au Baptême, brode et ne cessc de broder, avec tous les soins de la conscience la plus délicate, les beaux ornements d'or de la foi, les feuilles vertes de l'espérance, les fleurs rouges de la charité ; joins-y les douces violettes de l'humilité et de la pénitence, les jolies roses de la douceur, les lis éclatants de la chasteté avec toutes les autres fleurs dont les couleurs plaisent davantage à ton Seigneur Jésus et à la Vierge sa mère.

Lorsque ton travail sera terminé, lorsque le moment d'entrer en ton éternité sera venu, oh ! que tu seras heureux, très-cher enfant, d'avoir travaillé tout le jour sans épargner ta peine ! Ta belle tapisserie brillera dans le ciel d'un éternel éclat ; le Roi céleste t'enveloppera dans sa propre gloire et t'enivrera de délices dont tu ne peux pas même, ici-bas, te faire la moindre idée.

### CONCLUSION

Telle est donc la piété chrétienne. Vois comme elle est simple et comme elle est belle ! Elle vient tout entière de Jésus-Christ, et elle consiste tout entière à devenir uni à Jésus, à ressembler en tout à Jésus, à vivre le plus parfaitement possible de la vie très-sainte de Jésus.

La piété chrétienne découle du cœur de Jésus dans nos cœurs, comme une source qui va se divisant en plusieurs ruisseaux ; chaque ruisseau est une vertu, une vertu de

JÉSUS, qui, nous étant communiquée par ce Maître adorable, devient nôtre. Il n'y a de vraies vertus chrétiennes, méritoires pour le ciel, que les vertus de Jésus en nous. Elles sont divines, car elles viennent de lui; elles sont humaines, car elles sont à nous.

Plus il y a de Jésus en nous, et plus nous sommes chrétiens et pieux et saints : plus il y a de nous-mêmes, et plus nous sommes pauvres et pécheurs.

La piété est une vie qui s'accroît, se développe, se fortifie comme fait la vie du corps ; mais aussi, comme la vie du corps, elle peut s'affaiblir et même s'éteindre. Les deux grands moyens qui entretiennent la vie de notre corps sont la *respiration* et la *nourriture*. Il en est de même pour la vie de la piété : la respiration de la piété, c'est la *prière*, qui doit être douce et continue comme toute respiration ; et la nourriture de la piété, qui répare nos forces spirituelles continuellement diminuées par les tentations du démon, l'air malsain du monde et notre penchant au mal, la nourriture de la piété, dis-je, c'est la communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

Je te souhaite, mon enfant bien-aimé, cette vraie piété chrétienne que je viens de t'exposer en ces quelques pages. Elle sera l'honneur de ta jeunesse et de ton adolescence, la couronne de toute ta vie ; elle sera ta joie et ton bonheur. elle te rendra bon devant DIEU, bon devant les hommes, et elle te conduira en droite ligne au bienheureux Paradis, où j'espère que la bonté divine daignera m'admettre ainsi que toi, si, comme moi, je demeure fidèle à la grâce de Jésus-Christ, mon Sauveur.

## LIVRE TROISIEME

---

# LES TENTATIONS ET LE PÉCHÉ

---

## I

### Le Démon.

Ton âme a un ennemi, mon pauvre enfant, un ennemi acharné et très-méchant. Cela t'étonne peut-être ? Tu n'as fait de mal à personne, comment peux-tu avoir un pareil ennemi ? — Ce que je t'ai dit de la piété et de l'union de ton âme avec Notre-Seigneur JESUS-CHRIST peut te faire comprendre ce mystère.

Jésus, le Fils éternel de Dieu, fait homme dans le sein de la Vierge MARIE, est le Roi, le Seigneur, le Maître souverain et légitime du ciel et de la terre; devant lui, de

vant son humanité sainte unie à la divinité, toute créature, quelle qu'elle soit, doit s'incliner dans l'adoration et dans l'amour.

Dès le commencement du monde, Jésus, Homme-DIEU, a été montré de loin à tous les Anges, afin que tous eussent à croire en lui, à l'adorer comme leur DIEU, à l'aimer comme leur Seigneur, à lui obéir comme à leur souverain Maître. Les uns ont obéi, les autres se sont révoltés.

A la tête de ces derniers se mit le plus puissant, le plus admirable de tous les Anges, que l'Écriture-Sainte appelle Lucifer, c'est-à-dire l'Ange de la lumière. Lucifer était le chef de tous les Anges et comme l'intendant général du Fils de DIEU, lequel seul était le Maître et le Seigneur. Toutes les créatures étaient confiées à la garde de Lucifer. Il eut le malheur de s'enorgueillir d'une si grande puissance ; il perdit la tête, ne voulut pas se soumettre à l'Enfant-Jésus, à l'Homme-DIEU, au Fils de MARIE ; il se révolta, et entraîna dans sa révolte un grand nombre d'Anges, la troisième partie, dit l'Écriture... — Il fut comme ferait un intendant chargé par un prince de diriger tous les serviteurs, d'administrer toute la fortune, et qui, répondant à cette confiance par une ingratitudo abominable, voudrait prendre la place de son maître, et parviendrait à corrompre une partie des serviteurs du prince.

Les Anges restés fidèles, les Anges de Jésus, ayant à leur tête le grand Archange Michel, combattirent aussitôt ces misérables, et, armés de la toute-puissance du

Fils de DIEU, les vainquirent et les précipitèrent du ciel en enfer.

Depuis ce temps, le nom d'Ange est réservé aux bons Anges, aux Anges fidèles ; les autres s'appellent *diables*, d'un mot grec qui veut dire blasphémateur, et aussi *démons*, d'un autre mot grec qui veut dire esprit mauvais. Quand on dit *le diable*, ou *le démon*, c'est de Lucifer qu'il est question ; il est le diable, le démon par excellence, comme JÉSUS est le Saint par excellence. Les autres démons sont les imitateurs du diable, de Lucifer ; comme nos Saints sont les imitateurs et les amis du Saint des Saints, de JÉSUS, le Saint de DIEU.

Lucifer est aussi appelé *Satan*, c'est-à-dire l'ennemi. Quoiqu'il soit en enfer, il exerce sur les hommes une influence qui durera jusqu'à la fin du monde ; cette influence perverse est destinée à éprouver notre fidélité ; nous devons et nous pouvons y résister, aidés de la grâce de JESUS-CHRIST, qui, lui aussi, bien qu'il soit au ciel, vit au milieu de nous ici-bas, et exerce sur nous son influence salutaire, au moyen de son Église, de ses Anges, de sa grâce, de ses Sacrements, et surtout de son Eucharistie.

JÉSUS avec nous, Satan contre nous : voilà donc la grande bataille. Satan est ton ennemi, ton ennemi personnel, mon cher petit enfant ; je vais te dire pourquoi.

## II

**Pourquoi le démon nous tente.**

Satan est ton ennemi parce qu'il est l'ennemi de Jésus, qui habite et vit en toi. C'est Jésus qu'il attaque en toi, c'est la vie de Jésus, l'Esprit de Jésus, qu'il veut arracher à ta chière petite âme. Il voit que tu es à Jésus, et à cause de cela il te déteste. Il voit que Jésus t'aime, et à cause de cela il veut t'arracher à son amour.

Il est jaloux de toi comme il est jaloux de Jésus ; jaloux de Jésus, il a voulu usurper sa place sur le trône du ciel ; n'ayant pu y réussir, il s'efforce du moins de détrôner Jésus dans ton cœur, car tu sais, cher petit chrétien, que, par la grâce du Baptême, tu es devenu le trône vivant de Jésus-Christ et le temple du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ton âme est pour Jésus comme un petit ciel sur la terre; ton cœur est son trône d'amour; ta chair baptisée est son tabernacle; ne t'étonne donc plus d'avoir Satan pour ennemi, et, comme un brave soldat, prépare-toi à la bataille. Tout chrétien est un soldat de Dieu; Jésus-Christ, Roi des cieux, est son Chef; les Anges sont ses défenseurs; tous les chrétiens, ses compagnons d'armes.

Pour nous arracher Jésus, et pour nous arracher à Jésus, Satan nous *tente*, c'est-à-dire qu'il essaye, par toutes sortes de ruses, de nous faire faire le mal.. Le mal

est, en effet, contraire à Jésus, et l'homme qui fait le mal, qui aime le mal, se détache par là-même de Jésus. Le démon tâche donc de nous faire faire le mal, par opposition à Jésus, qui veut nous faire faire le bien.

Les tentations sont, comme tu le vois, quelque chose de bien perfide et de bien vilain : c'est, de la part du démon, une impiété horrible contre Jésus, un sacrilège, une trahison pleine de noirceur et de haine. Contre nous, c'est la basse jalousie d'un scélérat qui veut nous rendre malheureux comme lui en nous dérobant la lumière, la pureté, la vie et le bonheur qu'il a perdus lui-même.

Satan est un imposteur, un vieux menteur ; il voit que nous sommes dans le chemin qui mène au Paradis, et, parce qu'il s'en est fait chasser, il veut nous attirer avec lui dans les abîmes brûlants de l'enfer.

Quand le démon te tente, mon pauvre enfant, c'est comme s'il te disait : Je suis un monstre ; veux-tu faire comme moi ? Je hais Jésus, veux-tu le haïr avec moi ? Je suis dans le mal et dans la malédiction, veux-tu y tomber aussi ? Je suis, de plus, un sot et un imbécile, qui me suis privé volontairement du bonheur, veux-tu, toi aussi, devenir un sot et un imbécile ? Tu n'as qu'à m'écouter et à faire ce que je te conseille de faire. — Voilà, mon enfant, comment doivent se traduire, en bon français, toutes les tentations, quelles qu'elles soient. Sous la dorure de la pilule empoisonnée que nous présente le démon, il n'y a jamais que le mal, et par conséquent le malheur, la malédiction et l'enfer. C'est tout l'opposé de la piété, qui ne nous apporte que le bien, la

paix, la joie, l'espérance, un doux bonheur, et plus tard le bienheureux Paradis.

Une tentation, c'est donc Satan nous poussant, d'une manière quelconque, à faire le mal. On reconnaît la tentation à un signe infaillible : quand ce que nous sommes poussés à faire est contraire à un commandement de Dieu ou à une loi de l'Église, ou à une vertu chrétienne, ou à la volonté de nos supérieurs légitimes.

### III

#### **Comment le démon nous tente.**

##### **I. Le démon nous tente directement ou indirectement.**

Quelquefois il nous tente par lui-même, directement, en nous suggérant des pensées mauvaises, contraires à la foi, à la piété, à la confiance, à l'amour de Jésus, contraires à l'humilité et à la modestie, à la douceur, à la patience, à l'obéissance, à la pureté; en un mot, contraires aux vertus que Notre-Seigneur veut faire fleurir dans notre âme.

D'autres fois, et c'est l'ordinaire, il se sert, pour nous tenter, des créatures et surtout des hommes au milieu desquels nous vivons. Il y a, en effet, beaucoup d'hommes, et même, hélas! beaucoup d'enfants qui ont le malheur d'être les esclaves du démon, au lieu d'être les fidèles serviteurs de Jésus. Satan se sert d'eux comme un pêcheur se sert d'amorces, de moucherons, de petits

vers, pour déguiser l'hameçon et attraper plus facilement les pauvres poissons.

Presque toujours, c'est par un mauvais camarade, ou par un mauvais livre, où par de mauvais exemples que les pauvres enfants sont attirés au mal. Quelquefois c'est par un mauvais domestique, ou par un mauvais maître, ou même, chose horrible à dire ! c'est par des parents sans religion, que le démon arrache à Notre-Seigneur la foi et l'amour d'un pauvre innocent. C'est à ces instruments de Satan que s'adresse la redoutable malédiction du Fils de Dieu : « Si quelqu'un fait tomber dans le mal un « de ces petits qui croient en moi, je vous le déclare en « vérité, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût précipité au « fond de la mer avec une pierre de meule attachée au « cou ! » Ces gens-là sont de vrais démons, car ils font l'œuvre du démon. — O mon enfant, ne sois jamais pour personne l'occasion du moindre péché ! Sois toujours l'instrument de Jésus, qui, par toi, veut sauver et sanctifier tes frères ; et jamais, jamais ne deviens l'instrument de Satan, qui veut les perdre !

Lorsqu'il nous tente ainsi, soit directement, soit indirectement, soit par lui-même, soit par les autres, Satan fait comme un chef de brigands qui attend les pauvres voyageurs pour les détrousser et les assassiner au besoin : quelquefois le chef de la bande fait lui-même ses mauvais coups ; d'autres fois il y envoie ses compères, qui ne valent pas mieux que lui et qui font ce qu'à lui seul il ne pourrait pas faire. Prenons bien garde à tous ces brigands, de quelque couleur qu'ils soient ; prenons garde aux com-

pagnons de Satan, aux moindres de ses compagnons; prenons garde surtout aux traîtres, à ceux qui cachent leurs pistolets et font les obligeants pour nous mieux frapper à l'improviste: nous voyageons tous sur le chemin du ciel, et ce chemin est bordé, à droite et à gauche, par la forêt noire, où les brigands sont cachés.

II. Le démon a trois grands moyens pour nous tenter et nous arracher à JÉSUS: c'est ce que l'on appelle *les trois concupiscences*.

Concupiscence vient d'un mot latin qui signifie convoitise, désir passionné. Depuis le péché originel, chacun de nous apporte en naissant trois espèces de convoitises, de concupiscences, toutes trois très-dangereuses : la première, c'est un désir grossier de satisfaire tous les mauvais instincts de notre chair, par la gourmandise, la mollesse, l'indolence, la paresse, et surtout par les plaisirs indécents: la seconde, c'est un attrait pour les richesses, pour les biens de ce monde, et, en général, pour tout ce qui brille au dehors; la troisième concupiscence, c'est un désir passionné pour les honneurs et pour l'estime, qui nous fait rechercher sans cesse les compliments, les louanges, les succès et tout ce qui peut flatter notre petite vanité.

Par ces trois mauvais attraits, le démon cherche à pénétrer dans notre cœur, comme par trois portes dont il a la clef: quant à nous, armés de la grâce de JÉSUS, il nous faut faire bonne garde à chacune de ces portes; quand l'ennemi pousse par le dehors, il nous faut pousser fermes par le dedans; si parfois il parvient à entr'ouvrir une

porte, vite il faut appeler Jésus, qui nous aide à lui refermer la porte au nez.

Ordinairement, Satan nous attaque par l'une de ces concupiscences plus fortement et plus facilement que par les deux autres : c'est notre porte la plus faible ; il est très-important de la connaître, afin de concentrer de ce côté-là toute notre vigilance, tous nos efforts. — Examine donc cela, mon très-cher enfant ; prie ton confesseur, ou ta bonne mère, ou encor quelque ami sûr et chrétien, de t'aider à découvrir ton côté faible : il y va tout simplement de ton salut.

III. Le démon, quand il ne peut pas faire mieux, ou plutôt faire pis, nous harcèle au moyen d'une quantité de petites tentations ; il espère par là nous fatiguer, nous ennuyer, nous arrêter dans la pratique du bien et nous rendre désagréable le service du bon DIEU. Telles sont ces petites inquiétudes de conscience, ces tristesses vagues, ces scrupules qui viennent nous attrister sans cause bien connue ; tels sont ces petits dégoûts de la prière et des sacrements, ces désirs de revenir sur les confessions passées, malgré les conseils de notre père spirituel, ces petites velléités de connaître de mauvaises choses, et autres impressions semblables. — Ces petites tentations sont fréquentes chez les enfants pieux. Ce sont les coups d'épingles du démon : il faut les supporter patiemment et y faire le moins d'attention possible, comme nous le verrons tout à l'heure.

Une tactique générale du tentateur, que je te signale d'une manière toute particulière, est celle-ci : *avant le*

péché, Satan nous le représente comme une chose insignifiante : « Ce n'est rien, nous dit-il tout bas ; tout le monde fait cela. Ce n'est qu'une petite faiblesse ; et puis, la confession est toujours-là... » *Après* le péché, dès que nous nous sommes laissé prendre au piège, le serpent change aussitôt de langage : « Quelle horreur, s'écrie-t-il, Quelle monstruosité ! Personne n'a jamais rien fait de pareil. Jamais tu ne pourras t'en confesser, » etc. Fausse confiance avant; découragement, désespoir après la chute : telle est la ruse monstrueuse du grand hypocrite. C'est le contraire qu'il faut pratiquer : avant, crainte et horreur du péché; après, confiance sans bornes en la miséricorde divine. — N'oublie jamais cela, mon cher petit.

## IV

### **Quelles sont les tentations les plus dangereuses.**

Ce sont d'abord les plus violentes. Il est bien clair que, lorsque le démon nous attaque comme un furieux, comme un lion enragé, nous risquons davantage d'être dévorés, que lorsqu'il ne fait que rôder autour de nous et nous toucher du bout de la patte. Quelquefois, dans ces tentations-là, on croit que tout va crouler. Chez les enfants, elles sont heureusement très-rares. — Le danger de ces tentations s'accroît encore quand le démon nous attaque par notre côté le plus faible.

Ensuite, ce sont les tentations où le démon cache son jeu, afin de nous laisser dans la sécurité et nous attraper plus sûrement. Les chats les plus roués ne font pas de tapage dans les greniers : ils se mettent en tapinois dans quelque coin, et là, sans avoir l'air de rien, sans bouger, ils voient venir peu à peu les malheureuses souris. D'abord ils ne remuent pas ; ils les laissent faire : et puis, quand le bon moment est venu, ils s'élancent d'un seul bond, et les pauvres petites bêtes sont aussitôt dévorées que prises.

Satan est aussi rusé que méchant ; s'il est lion, il est aussi serpent : il est plus souvent encore serpent que lion ; aussi, mon enfant, ne t'y fie pas : évite avec soin les petites imprudences ; ne te crois jamais trop en sûreté ; tant que tu es en ce monde, tu es exposé à la griffe du chat : il n'est pire eau que celle qui dort.

Une autre espèce de tentations très-dangereuses, c'est cet état vague de goûts et d'attrait pour tout ce qui est défendu ; cette disposition d'esprit, de volonté, de caractère, qui s'insinue peu à peu dans l'âme sans qu'on s'en aperçoive ; ces habitudes de négligence, de mollesse, de légèreté, de frivolité, de vanité, d'égoïsme ; ces tendances au relâchement dans la prière et dans la piété ; ces petites lâchetés de chaque jour au sujet de la pureté, de l'obéissance, de l'accomplissement du devoir ; en un mot, ces impressions sourdes et presque insensibles du démon qui nous pousse doucement, lentement, sans secousse, sur la pente du péché mortel.

Cette espèce de tentation dure parfois des semaines,

des mois, des années entières : c'est comme de l'eau qui s'infiltre peu à peu sous une maison, et qui en mine si bien les fondements, qu'après dix, quinze, vingt ans, un beau jour la pauvre maison s'écroule tout à coup.

Le démon fait alors comme ces affreuses chauves-souris, qu'on appelle *vampires*, et qui se posent, pendant le sommeil, sur la poitrine d'un homme, pour lui sucer le sang. Elles y mettent tant de précautions que le pauvre endormi n'a pas même le sentiment de la douleur ; il est perdu, si on ne l'éveille à temps... Il en est de même de nous : si notre confesseur ou nos parents ou quelque autre ami fidèle ne vient réveiller notre conscience, étouffée sous l'influence mortelle de Satan, nous sommes perdus pour le bon Dieu. — Mon enfant, je te recommande une vigilance spéciale du côté de ces tentations-là.

Il y aurait encore bien d'autres tentations dangereuses à te signaler : je me contenterai de te parler du *découragement*. C'est une des tactiques les plus habituelles et en même temps les plus perfides de notre ennemi. Saint François de Sales appelait cet état « *la plus lâche* des tentations. » Quand le démon nous a fait perdre le courage d'avancer dans la bonne voie, il a bon marché de nous. Les pauvres voyageurs qui marchent dans les pays froids, en Russie, par exemple, sont quelquefois si engourdis et si accablés par la dureté de la température, qu'ils sont toujours tentés de s'arrêter et de s'étendre sur le bord du chemin : malheur à eux, s'ils le font ! Au bout de quelques heures ils sont gelés... Ainsi, par la tristesse, par le découragement, Satan réussit à engourdir insensi-

blement notre volonté; il paralyse nos forces, nous arrête dans la pratique des vertus; et dès lors il a beau jeu pour nous tuer, après nous avoir enlevé nos armes! Il ne faut jamais se décourager, ni s'attrister au service du bon Dieu.

## V

**On peut toujours résister aux tentations.**

Notre-Seigneur ne permet *jamais* que nous soyons tentés au delà de nos forces. Cela est absolument certain: c'est de foi, et si on soutenait le contraire, on serait hérétique.

Le bon Dieu proportionne toujours sa grâce à nos besoins. C'est un bon père qui n'exige de ses enfants que ce que ses enfants peuvent lui donner, et qui ne leur impose jamais de fardeaux trop lourds. D'avance nous sommes assurés que nous aurons toujours plus de forces qu'il n'en faut pour terrasser l'ennemi, quelque violente que soit l'attaque. Si le démon met sur nos épaules un poids de cent livres, Notre-Seigneur, qui est en nous, nous donne la force d'en porter cent dix; si le démon double le poids, Jésus double nos forces; et ainsi de suite, sans que jamais la grâce nous manque pour triompher. Autrement le bon Dieu lui-même serait responsable de nos chutes et, après un péché, nous pourrions lui dire: «Eh! Seigneur, est-ce ma faute? Sans vous, je

ne pouvais rien ; et vous ne m'avez pas suffisamment aidé. » — C'est précisément ce que disaient certains hérétiques qu'on appelait les Jansénistes ; quand ils allaient se confesser, ils disaient : « Mon Père, la grâce m'a manqué dans telle ou telle circonstance. » N'était-ce pas, en vérité, se moquer de DIEU, et blasphémer sa sainteté et sa justice ?

Réjouis-toi donc, bon petit enfant ; jamais la grâce de ton DIEU ne te manquera dans les combats de la vie. Tu as affaire à un bon Père, à un bon Sauveur JÉSUS : sans lui, tu ne peux rien, cela est très-vrai ; mais avec lui, tu peux tout ; entends bien cela : tu peux *tout*. Avec JÉSUS, qui ne t'abandonne jamais parce que tu es son enfant, tu n'as rien à craindre ni de Satan, ni de tous les démons, quand même ils se réuniraient tous contre toi. Du fond de ton cœur, où il réside par sa grâce, JÉSUS te dit, comme jadis à saint Paul : « Ma grâce te suffit ; et, dans ces rudes combats, ta vertu ne fera que s'affermir. »

Celui qui succombe dans une tentation n'y succombe jamais que par sa faute.

## VI

### **Comment on peut prévenir les tentations.**

Très-souvent on peut prévenir les tentations. Sur dix tentations, il y en a au moins sept ou huit qui ne nous

arrivent que par notre imprudence. Il en est de l'âme comme du corps : sur dix égratignures, écorechures et autres *atouts* qu'attrape un étourdi, deux ou trois à peine lui arrivent sans sa faute.

Veux-tu, cher enfant, éviter la plupart de ces ennuyeux combats, où la pauvre petite âme court toujours des dangers ? Veux-tu empêcher le méchant démon de t'atteindre ? Prends exactement les précautions que voici :

I. D'abord, veille avec soin sur tes sens, sur ton imagination, sur les occasions dangereuses. Tout en étant très-simple, sois très-prudent. Ne t'expose jamais volontairement au péril. Si la petite souris savait que le chat est aux aguets, elle se garderait bien de sortir de son trou ; elle ne mettrait pas même le nez à la porte. Si le papillon savait que la lumière brûle, il se tiendrait à distance respectueuse. Si le pauvre mouton savait que le loup est dans le bois, il ne serait pas assez bête, tout mouton qu'il est, pour s'aventurer de ce côté-là. — Toi aussi, sois vigilant, cher petit agneau, autour duquel rôde sans cesse le loup infernal. Fuis le danger, l'apparence même du danger. Prudence est mère de sûreté, dit le proverbe.

Que dirais-tu d'un homme qui s'étonnerait d'être ivre, après qu'il aurait bu quantité de vin ou d'eau-de-vie ? Quand on s'habitue à laisser errer à l'aventure son esprit, son imagination, son cœur, faut-il s'étonner que le démon ait beau jeu, au milieu de toutes ces imprudences ? On ne perd presque jamais son innocence que par sa propre faute. « Celui qui aime le péril, y périra, » comme

le déclare l'Évangile. Donc vigilance, et encore vigilance, et toujours vigilance.

II. Cela s'applique plus directement encore aux mauvaises fréquentations et aux mauvaises lectures. O mon enfant, ne prends point pour amis les ennemis de Jésus. Rien n'est vrai comme le proverbe : Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

De même qu'on devient bientôt noir quand on vit avec les charbonniers, et blanc quand on vit avec les meuniers ; de même on ressemble bientôt à ceux que l'on fréquente habituellement. Si tu te lies avec un camarade libertin, tu diras et tu feras bientôt comme lui. Si tu te lies avec un enfant indifférent, qui se moque de la piété, bientôt tu verras ta foi s'affaiblir, ta bonne piété se relâcher, tes habitudes chrétiennes s'en aller les unes après les autres. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Qui s'assemble se ressemble. Cela est aussi vrai que l'autre dicton : Qui se ressemble s'assemble.

Choisis avec grand soin tes amis : choisis-les, avant tout, d'après leur bonne vie, leur piété solide, leur caractère et leurs habitudes honnêtes. Tu t'éviteras par là mille et mille tentations, plus dangereuses les unes que les autres. Les livres n'étant après tout que des compagnons en papier, des compagnons portatifs, toujours prêts à nous parler et à nous dire ce qu'ils savent, je te dis des livres comme des camarades : Choisis-les bien, et ne te hasarde pas dans l'inconnu. Un mauvais livre, c'est du poison portatif. — Je connais à Paris un pauvre garçon à qui la lecture imprudente d'un seul mauvais livre a si

bien détraqué la tête et le cœur, que, pendant trois ans, il crut avoir perdu la foi. Il voulait se tuer, tant était grand son désespoir !

Les mauvais journaux, c'est-à-dire les journaux hostiles à l'Église, au Pape, aux prêtres, aux Religieux ; les journaux qui ne se gênent pas pour publier des feuilletons contraires aux bonnes mœurs, doivent être rangés au premier rang des lectures dangereuses. Si un mauvais livre est un poison qu'on avale d'un seul coup, un mauvais journal est un poison qui s'insinue goutte à goutte et qui n'en pénètre que mieux.

Mauvais camarades, mauvais livres, mauvais journaux, tout cela se vaut, et tout cela n'est entre les mains du démon qu'une collection de canons plus ou moins rayés qui battent en brèche la pauvre citadelle de notre âme.

Fais là-dessus ton examen de conscience, et retranche courageusement et sans hésiter tout ce qui te paraîtra suspect. Avant tout, Jésus et ton salut éternel.

III. Le troisième moyen de prévenir les tentations et de fermer la porte à l'ennemi, c'est l'habitude du travail et des bonnes œuvres.

Un enfant laborieux, utilement et chrétientement occupé, n'a qu'un démon pour le tenter ; tandis qu'un enfant oisif, flâneur et fainéant, en a mille. L'oisiveté ouvre la porte à toutes les tentations, surtout aux tentations impures : le travail et les bonnes occupations sont une serrure de sûreté pour la plupart des entrées de notre conscience.

Et puis, le travail et les bonnes œuvres donnent à

l'âme une force, un sérieux qui lui sont très-utiles pour résister aux tentations. Dès qu'un enfant se relâche du côté du travail, Satan se frotte les mains : il sait par expérience que la tentation sera facile, la résistance nulle, et la victoire prompte et certaine.

Ce qui prouve combien tout cela est vrai, c'est la triste expérience des vacances et des congés, pour la plupart des enfants : l'absence totale ou partielle du travail expose à beaucoup de tentations et même à beaucoup de fautes graves, de charmantes petites âmes qu'une vie séricusement occupée gardait dans l'innocence. Je me souviens d'un petit garçon très-bien élevé cependant par ses parents, qui avait mené pendant toute une année scolaire une vie vraiment parfaite, une vie admirée de ses camarades aussi bien que de ses maîtres ; il se confessait et communiait toutes les semaines, travaillait de tout son cœur, était à la tête de sa classe et remplissait exactement tous ses petits devoirs d'écolier chrétien. Arrivèrent les vacances ; et avec le repos, l'oisiveté, arrive aussi le relâchement, arrivent les curiosités dangereuses, arrivent les tentations... hélas ! et des chutes inconnues jusque-là.

On remarque également que dans les pensions, soit de garçons, soit de petites filles, presque toujours les *queues* des classes ne brillent pas précisément par la bonne conduite et par la piété : sauf de rares exceptions, ce sont des dépôts de paresseux et de paresseuses ; c'est l'eau trouble du fond de la rivière, et le démon y pêche tout à son aise.

## II. La sainte habitude de la présence de DIEU, qui ré-

sulte d'une piété solide et de la pratique de la prière, est encore d'un puissant secours pour écarter les tentations. « Priez, dit Notre-Seigneur ; priez, afin de ne pas « donner lieu à la tentation. »

Le saint curé d'Ars recommandait beaucoup la pratique de la présence de DIEU pour empêcher les tentations. « Si nous étions bien pénétrés de la présence de DIEU, disait-il, il nous serait très-facile de résister à l'ennemi. Avec cette pensée : DIEU TE VOIT ! nous ne pécherions jamais. »

Satan a peur de ceux qui se tiennent près de JÉSUS, par le recueillement. De même qu'un méchant gamin qui veut tirer les marrons du feu, y regarde à trois fois, si les marrons sont bien chauds; car s'il aime à manger des marrons, il n'aime pas à se brûler les doigts : de même le démon, qui sait par expérience ce que c'est que s'attaquer au bon DIEU, recule bien souvent, plutôt que de se hasarder à toucher un vrai serviteur de JÉSUS. Il sait que cela brûle.

Par la prière et par le recueillement, l'âme ressemble à une jeune fille bien élevée, qui préfère l'intérieur de la maison et le doux regard de sa mère aux dangereux plaisirs du dehors. JÉSUS garde lui-même l'âme pieuse qui préfère sa compagnie à tout le reste, et ce que DIEU garde est bien gardé.

Une vie pieuse est comme une armure qui empêche les coups du démon, ou du moins qui en amortit toute la violence. En Crimée, pourquoi les soldats russes avaient-ils si peur de nos braves troupiers ? C'est que nos

troupiers étaient si bien habitués au maniement des armes et au mépris du danger, que le seul bruit de leur approche faisait souvent reculer les Cosaques. La piété, c'est la bravoure des chrétiens ; la prière, le recueillement, les sacrements, ce sont nos armes d'élite.

V. Enfin, mon enfant, pour prévenir bien des mauvaises tentations, je te recommanderai deux vertus, entre toutes les autres : l'humilité et la joie.

L'humilité fait fuir Satan et toute sa bande. Il faut à Satan de l'orgueil, de la vanité, de la vain gloire, pour qu'il puisse respirer : dans l'humilité, il est hors de son élément ; c'est un poisson hors de l'eau ; c'est un oiseau dans une machine pneumatique. As-tu jamais vu une de ces machines ? C'est une espèce de piston qui en peu de temps fait le vide sous une cloche de verre, dans laquelle on a mis un pauvre méchant oiseau : à mesure que l'air s'en va, l'oiseau s'en va aussi, si bien qu'il s'en va tout à fait. L'air, la vie du démon, je te le repète, c'est l'orgueil : mets-le sous la machine pneumatique d'une humilité forte et sincère, et tu verras !

La joie, la bonne joie chrétienne, qui naît d'une conscience pure : voilà encore une précieuse recette pour détourner une foule de tentations. C'est une médecine préventive, d'une merveilleuse efficacité. Le démon, qui est triste, éternellement triste, est repoussé par la joie, comme les ténèbres de la nuit par les rayons du soleil. La joie donne à l'âme une force et une élasticité singulières dans le combat spirituel. La tristesse, au contraire, prédispose au découragement, et, comme je te le disais

tout à l'heure, le découragement ouvre la porte à toutes les tentations.

Il ne faut pas confondre la joie avec la dissipation et le mauvais rire ; la joie part toujours du cœur ; tandis que le rire de la dissipation et les plaisanteries mauvaises, à plus forte raison les plaisanteries indécentes, ne sont qu'une sorte de fièvre, d'excitation factice, qui ne vient pas de DIEU, et qui ne va pas à DIEU. C'est presque toujours un mauvais signe quand un enfant est triste et morose : c'est l'âme ou le corps qui ne se porte pas bien.

Vive donc la joie de Jésus dans ton cher petit cœur, ô mon enfant ! et que le méchant démon, triste dans son triste enfer, voie toujours ses traits de feu venir s'émoûsser sur la brillante cuirasse de ta franche et pure gaieté !

## VII

### **Comment il faut combattre les tentations.**

On ne peut pas toujours prévenir les tentations, pas plus que les maladies : en prenant des précautions, on peut en éviter beaucoup ; mais il y en a qui nous viennent on ne sait d'où, on ne sait comment : et pour celles-là, il n'y a autre chose à faire qu'à les combattre par de bons remèdes.

Voici, mon enfant, quelques petits conseils pratiques, à ce sujet ; je ne te les donne que comme fruit d'une longue expérience.

I. Avant tout, mon cher enfant, *n'aie pas peur du démon et méprise les tentations*. Tu ne saurais croire combien cette règle est importante ; quand on a peur du tentateur, il devient un géant, et il nous écrase facilement ; quand on le méprise, quand on se moque de lui, quand on l'envoie promener sans même daigner faire attention à lui, le géant s'évanouit et devient un misérable petit nain. Il faut faire cela dans toutes les tentations, mais principalement dans les tentations contre la foi, dans les tentations de découragement et de lâcheté, et dans les tentations contre la pureté. Dès que l'on s'en aperçoit, il faut, sans hésiter, sans marchander, dire au vieux serpent : « Veux-tu t'en aller, misérable ! *Vade retro, Satanas !* laisse-moi tranquille ; tu n'es qu'un menteur. » Repousse-le vivement, brusquement : rien n'est plus dangereux que de le laisser aller dans cette lutte. C'est la tête du serpent qu'il faut écraser : si on laisse passer la tête, le corps tout entier suivra sans peine. ·

Saint Antoine, dont les tentations extraordinaires sont restées célèbres dans l'histoire des Saints, se moquait du démon, et le traitait comme un gueux qu'il est. « Me voici, moi, Antoine, lui disait-il ; je n'ai pas peur de tes assauts ! Fussent-ils encore cent fois plus rudes, rien ne me séparera de l'amour de JÉSUS-CHRIST ! »

Mon petit enfant, fais comme saint Antoine, traite le démon comme on traite un chien qui aboie dans la rue

quand on passe. Si tu as la sottise d'y faire attention, si tu as peur, si tu te sauves, tes pauvres mollets et ton pantalon courront grand danger ; si, au contraire, tu continues tranquillement ton chemin sans même te retourner, le roquet déconcerté cesse bientôt tout son tapage. Satan, qui est très-orgueilleux, craint et fuit le mépris plus que toute autre chose.

Crois-moi donc, cher enfant ; n'aie pas peur du démon, et occupe-toi de lui le moins possible. Il ne peut rien sur toi, sans toi.

II. En même temps que tu repousses Satan avec mépris, aie soin, surtout quand la tentation est un peu forte et un peu longue, de t'unir bien vite à ton défenseur et à ton ami, Jésus, toujours présent dans le sanctuaire de ton cœur fidèle. Appelle-le aussitôt à ton secours ; prononce son nom sacré, et le nom très-saint de sa Mère : « Jésus, MARIE ! » C'est la terreur de l'enfer. Dis à ton Jésus quelques bonnes petites paroles d'amour, de confiance : « Jésus, je vous aime ; sauvez-moi ! ... Jésus, mon DIEU, gardez-moi du péché ! ... Sainte-Vierge, défendez-moi ! ... »

L'union intérieure à Jésus et à MARIE est un trésor universel, un remède souverain contre toutes les tentations, quelles qu'elles soient. Avec Jésus, tu peux tout, et tu n'as rien à craindre : sans lui, tu es perdu. Comme la mère-poule défend ses chers petits poussins contre la grisse de l'épervier en les rassemblant sous ses ailes, ainsi dans les dangers notre bon Sauveur nous appelle à lui. Demeurons près de lui, demeurons en lui : ayons con-

fiance ; c'est pour nous qu'il a vaincu Satan et le monde.

III. Le signe de la croix, surtout quand on peut se servir de l'eau bénite, est encore une arme très-redoutable au démon. Dès qu'on est tenté, il faut faire pieusement le signe sacré de la croix, qui est le signe de la rédemption du monde et du triomphe de Jésus-Christ. Si l'on est seul, il le faut faire bien grand, bien complet, bien religieux : du front au cœur, de l'épaule gauche à l'épaule droite, sans en rien diminuer. Si l'on n'est pas seul, comme il ne faut pas se singulariser sans nécessité, il suffit de se signer sur le cœur. Les assistants ne s'en aperçoivent pas, mais le diable s'en aperçoit, et c'est contre lui qu'on travaille. « Le démon est bien fin, disait en riant le curé d'Ars ; mais il n'est pas fort : un signe de croix le met en suite. »

Sainte Thérèse recommande beaucoup l'usage de l'eau bénite, surtout dans les tentations contre la pureté. Notre-Seigneur lui montra plusieurs fois, sous une forme visible, des démons chassés immédiatement par l'eau bénite, comme des chiens fuyant devant des coups de fouet.

IV. Très-souvent la prière ne suffit pas pour chasser la tentation ; il est des cas où le moyen le plus simple et à la fois le plus puissant consiste à se distraire vivement de la mauvaise tentation, au moyen de quelque travail extérieur, d'une occupation, d'un jeu, d'une lecture, d'une conversation. Dans ces cas-là, rien n'est pis que de rester seul et silencieux : mieux vaudrait bavarder, dire ou faire des bêtises, manger, jouer,

chanter, écrire une lettre, lire un conte bleu, etc. Les enfants, plus encore que les grandes personnes, trouvent dans les distractions du dehors un remède aux tentations du dedans. Resté seul, le démon s'ennuie, s'impatiente et s'en va. On ne lui demande que cela.

V. Enfin, dans les grandes tentations, lorsque les moyens ordinaires ne réussissent pas et que le démon ne veut pas te laisser tranquille, n'hésite pas, mon pauvre enfant, à aller trouver ton confesseur, ou, à son défaut, ton père ou ta mère : ouvre à deux battants ton petit cœur, fatigué par la lutte, attristé par l'insuccès ; à genoux, comme si tu te confessais, demande au prêtre des avis et des encouragements. Le démon, comme tous les malfaiteurs, déteste la lumière, et presque toujours cette ouverture de cœur te délivrera. Quand un rat fourrage dans un buffet, le meilleur moyen de le faire déguerpir, c'est d'ouvrir l'armoire toute grande.

Demande à ton confesseur, avec sa bénédiction, la permission de faire une communion extraordinaire, pour obtenir du bon Jésus la vertu opposée à la tentation qui te harcèle : la foi vive, par exemple, ou la pureté, ou le courage, ou l'amour du travail, ou la patience, ou le pardon des injures. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont les deux armes dont Satan redoute le plus les blessures. Il faut y recourir avec une confiance absolue et *autant qu'on en a besoin* : l'Eucharistie est le Pain céleste qui fortifie les chrétiens et leur conserve la vie. Jésus l'a instituée principalement,

comme dit le Concile de Trente, « pour que nous soyons préservés des péchés mortels et délivrés de nos fautes quotidiennes. » Dans les grands dangers, il faut employer les grands remèdes : n'hésite donc pas à t'approcher souvent, très-souvent, de ton Sauveur, lorsque tu sens que la communion de sa Chair et de son Sang est nécessaire à ton âme. Ton confesseur, au courant de tes besoins, te guidera dans tes luttes contre le grand ennemi J'ai connu de pauvres enfants qui se maintenaient dans une pureté sans tache, malgré de rudes tentations, en s'approchant du bon Dieu jusqu'à deux et trois fois dans une semaine, et qui, privés quelquefois de ce secours, tombaient aussitôt misérablement.

## VIII

### **Tentation n'est pas péché.**

Il y a de pauvres enfants qui s'imaginent être coupables parce qu'ils ont des tentations ; ils se trompent tout à fait : après une tentation à laquelle on n'a pas consenti, on n'est pas plus coupable qu'un honnête garçon n'est voleur lorsqu'il repousse avec indignation un mauvais sujet qui lui propose de voler avec lui. La tentation repoussée est, au contraire, une marque de vertu solide, comme le refus du garçon honnête est une preuve éclatante de sa probité.

Tous les Saints ont eu des tentations, et presque tous des tentations terribles, proportionnées à leur vertu. Notre-Seigneur lui-même, le Saint des Saints, a voulu être tenté par trois fois : d'abord, au sujet de la nourriture et de la santé ; puis contre l'humilité, par présomption ; enfin, par ambition et par orgueil. Et il chassa le démon par la parole que je t'ai citée tout à l'heure : « Retire-toi, Satan ; *vade retro, Satanas !* » parole divine, parole toute-puissante, qu'il faut dire comme Jésus et avec Jésus, dans toutes nos tentations.

Saint Paul, le grand Apôtre, a eu des tentations terribles. Saint Benoît luttait à chaque instant contre l'ennemi de son âme : « Va-t'en, lui criait-il, va-t'en, Satan maudit ! ne me pousse point au mal ; ce que tu m'offres n'est que du poison : avale-le toi-même ! » Et il a recommandé cette prière à tous ses Religieux, comme venant du ciel et comme très-redoutable au démon.

Saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne ont eu à subir d'horribles combats. Une fois sainte Catherine eut une tentation contre la pureté, qui dura, sans cesser une minute, jour et nuit, pendant deux mois entiers. Elle prenait tous les moyens, prière, jcûne, discipline sanglante, confessions, communions, aumônes, travail : rien n'y faisait ; enfin ayant été délivrée subitement par une apparition de son divin Sauveur : « Hé, mon Seigneur, lui dit-elle encore toute tremblante, où étiez-vous donc pendant toute cette tempête ? — Dans ton cœur, ma fille, lui répondit doucement Jésus.

J'étais là, au milieu de toi, prenant plaisir à te voir combattre pour moi. »

Tous les Saints ont donc été tentés, Dieu le permettant ainsi pour éprouver leur fidélité, pour les rendre plus humbles et pour augmenter leurs mérites.

Tentation n'est pas péché, parce que l'on ne pèche qu'en faisant le mal. Or, la tentation ne fait que nous proposer le mal. Le démon nous dit : « Fais cela ; » voilà la tentation : si tu le fais, tu pèches ; si tu ne le fais pas, tu ne pèches pas. Le démon frappe à la porte, voilà la tentation. Si tu ouvres, il entre et tu pèches ; si tu n'ouvres pas, si tu résistes, il demeure dehors, et ta chère petite âme reste innocente.

Le bon Dieu permet que nous soyons tentés pour deux raisons principales : pour nous punir et pour nous éprouver.

Pour nous punir : car bien souvent nos tentations tirent toute leur violence de nos fautes passées, et alors la peine que nous en éprouvons sert beaucoup à nous rappeler ces fautes ; elle nous pousse à nous en humilier, à en demander de nouveau pardon, à les détester de plus en plus, à nous en purifier plus parfaitement par la prière, par la pénitence et par les sacrements.

Pour nous éprouver : car la bravoure d'un soldat ne se voit guère qu'en face de l'ennemi ; à la caserne, les braves et les poltrons se ressemblent fort. Les tentations engracent très-profoundément les vertus chrétiennes dans notre âme ; comme le vent qui, en ébranlant les arbres, les oblige à s'enraciner de plus en plus dans le sol, s'ils

ne veulent être renversés. La volonté du bien s'affermi dans la lutte, et l'on n'est jamais plus pur, plus humble, plus pieux, plus obéissant qu'après une bonne tentation contre la pureté, contre l'humilité, contre la fidélité à la prière et aux sacrements, contre l'obéissance. Le curé d'Ars disait à ce sujet à ses petits enfants : « Au moment de la tentation, il faut renouveler fermement la promesse de son baptême... Tenez, écoutez bien ça. Lorsque vous êtes tentés, offrez au bon Dieu le mérite de cette tentation pour obtenir la vertu opposée. Si vous êtes tentés d'orgueil, offrez la tentation pour obtenir l'humilité; de pensées déshonnêtes, pour obtenir la pureté; si c'est contre votre prochain, la charité. Offrez aussi la tentation pour demander la conversion des pécheurs, ou pour le soulagement des pauvres âmes du purgatoire; ça dépète le démon et le fait fuir, parce que la tentation se retourne contre lui. Allez ! après cela, il vous laissera bien tranquilles. »

Ainsi, quand on n'y céde pas, les tentations, même les tentations les plus longues et les plus vilaines, ne souillent pas notre âme; au contraire, la grâce du bon Dieu fait sortir le bien du mal, et nos tentations nous purifient de nos péchés passés, nous fortifient dans le bien et nous préparent dans le ciel une récompense magnifique.

## IX

## Le péché.

Quand on cède à la tentation, on pèche, c'est-à-dire qu'avec Satan et comme Satan, on s'éloigne, on se sépare de Dieu et on perd Jésus.

Le péché est *mortal* ou *vénial*. Le péché mortel, c'est une action ou une parole, ou une pensée tellement mauvaise et tellement volontaire, qu'elle suffit pour nous détourner tout à fait du bon Dieu, pour nous faire perdre la grâce de Notre-Seigneur et pour chasser de notre âme le Saint-Esprit, que Jésus y a répandu. Le péché vénial, c'est aussi une action, ou une parole, ou une pensée mauvaise, mais qui n'est pas assez coupable pour nous faire perdre la grâce de Dieu et nous séparer de Jésus.

Le péché mortel peut être comparé à une de ces graves maladies qui attaquent si profondément notre pauvre corps, qu'elles finissent par lui arracher la vie ; aussi les appelle-t-on des maladies mortelles. Le péché vénial ressemble à ces maladies moins graves, à ces petites fièvres, à ces migraines, à ces maux de dents, à ces mille petits maux passagers qui nous laissent en vie, bien qu'ils aient leurs inconvenients et même leurs dangers. Le péché mortel, c'est la mort ; le péché vénial, c'est la maladie.

La vie du corps vient de son union avec l'âme ; la vie

de l'âme vient de son union avec JÉSUS-CHRIST. C'est cette union, qu'on appelle *la grâce sanctifiante*. Le péché mortel, en nous enlevant la grâce sanctifiante, nous sépare de JÉSUS et enlève à notre âme sa vie, sa vie divine et éternelle; il lui donne la mort, comme la maladie mortelle donne la mort à notre pauvre corps, en obligeant l'âme à se retirer.

Il y a mille espèces de péchés, et tous peuvent être mortels, comme aussi tous peuvent n'être que véniens. Ainsi, les péchés contre la foi, les péchés contre l'espérance, les péchés contre l'amour de DIEU, contre l'amour du prochain, contre la piété et l'adoration due au bon DIEU, contre l'humilité, contre la douceur; les péchés contre la pureté, contre l'obéissance; les péchés d'orgueil, de vanité, d'avarice, de gourmandise, de paresse, de mondanité, etc., etc. Autant de vertus chrétiennes : autant de péchés qu'on peut commettre. Autant de devoirs envers DIEU, envers le prochain, envers soi-même : autant de péchés, soit mortels, soit véniens, quand on a le malheur de manquer à ces devoirs. C'est comme les maladies mortelles ou non mortelles; il y en a de toute espèce. Les maladies de l'âme sont malheureusement aussi nombreuses, aussi variées que les maladies du corps. Elles sont cent mille fois plus redoutables; qu'est-ce, en effet, que le corps en comparaison de l'âme? qu'est-ce que la vie et la santé du corps, comparée à la vie, à la sainteté de l'âme? Pour l'âme, tout est divin, tout est éternel, tout vient de JÉSUS-CHRIST. O mon enfant, quel malheur de perdre son âme!

## X

**Quand un péché est mortel.**

Voici, mon petit enfant, quelque chose de très important ; écoute bien :

Un péché est mortel quand : 1<sup>o</sup> on voit clairement que l'on va faire quelque chose qui est *gravement* défendu ; 2<sup>o</sup> quand, malgré cela, on le fait de propos délibéré, avec une pleine et entière volonté.

Ce sont là les deux conditions indispensables pour qu'un péché quelconque soit mortel. Si l'une de ces deux conditions vient à manquer, le péché cesse d'être mortel. Mais aussi, dès qu'elles se rencontrent toutes deux ensemble, toujours le péché est mortel. C'est comme les deux jambes, sans lesquelles nous ne pouvons marcher ; dès que nous n'avons plus qu'une jambe, nous boitons ; nous pouvons sauter, mais nous ne marchons plus régulièrement.

Ainsi, par exemple, ton père, ta mère, ton confesseur t'ont sévèrement défendu d'aller dans telle société dangereuse, de lire tel livre très-mauvais, très-impie : tu as bien compris cette défense, et tu sais fort bien que si tu désobéis, tu pèches gravement. Malgré cela, tu cèdes à la curiosité, à la passion mauvaise ; de propos délibéré, tu vas là où il t'est défendu d'aller, tu lis ce mauvais livre... Tu commets un péché mortel. Les deux conditions du péché mortel se trouvent là réunies : tu vois clai-

rement que la chose est gravement défendue, et malgré cela, tu la fais, avec une pleine et entière volonté.

Autre exemple : tel ou tel mauvais plaisir est gravement défendu, tu le sais parfaitement. Arrive la tentation : machinalement, sans réfléchir, tu fais ce qui est défendu ; si tu y avais pensé, pour rien au monde tu ne l'aurais voulu faire... Évidemment tu as péché, car il y a eu un acte gravement défendu. Mais y a-t-il eu péché mortel ? Non, car il n'y a pas eu de ta part cette pieine et entière volonté qui fait qu'un péché est mortel. La première condition y était, mais non pas la seconde.

Autre exemple encore : tu ne sais pas que ce plaisir coupable est gravement défendu ; tu crois que c'est peu de chose. Tu t'y abandonnes tout à fait volontairement... Là encore tu péches évidemment, mais ton péché n'est pas mortel, parce que tu ne savais pas que la chose était gravement défendue. La seconde condition y était, mais non pas la première. Tout à l'heure, c'était la jambe droite qui manquait ; ici, c'est la jambe gauche.

Comprends-le donc bien, mon enfant : toutes les fois que tu fais, avec une pleine volonté, quelque chose que tu sais être gravement défendu, tu commets nécessairement un péché mortel. Quand, au contraire, tu fais, avec une pleine volonté, quelque chose qui est très-coupable sans que tu le saches suffisamment ; ou bien, quand tu fais, sans le vouloir pleinement, quelque chose que tu sais être gravement défendu. il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de péché mortel.

Il n'y aurait même pas de péché *du tout*, si l'une des

deux conditions venait à manquer *complètement*. Par exemple, si tu ignorais complètement que tel mauvais plaisir est défendu, que telle action est coupable, que tel livre est impie; ou bien, si, sachant bien qu'une chose est défendue, tu étais forcé de la faire malgré toi, sans aucune participation de ta volonté; ainsi, si on te faisait faire *de force* quelque chose de mauvais, d'indécent, malgré toutes tes résistances. Donc il n'y a et il ne peut y avoir de péché, même de péché vénial, du moment qu'il y a ou ignorance complète ou absence complète de volonté.

Voici encore trois remarques importantes :

La première, c'est que pour faire un péché mortel, il n'est pas nécessaire de se dire : Je veux faire un péché mortel. Il n'y a que le démon et ses amis intimes qui soient assez pervers pour se donner ainsi l'affreux plaisir de pécher. Nous autres, pauvres chrétiens, qui sommes faibles plutôt que méchants, nous commettons nos péchés, non *parce que* ce sont des péchés, mais *quoique* ce soient des péchés ; nous faisons le mal, non *parce qu'il* est défendu, mais *quoiqu'il* soit défendu. C'est bien différent, et cela explique la miséricorde du bon DIEU à notre égard.

En second lieu, il est bien consolant de penser que les enfants pieux qui aiment JÉSUS de tout leur cœur et qui détestent sincèrement le mal, tombent *très-difficilement* dans le péché mortel proprement dit; parce que leur volonté, toute tournée du bon côté, ne se retourne pas facilement tout entière du côté du mal : même dans leurs plus grandes faiblesses, ils ne peuvent, pour ainsi dire,

pas se détourner complètement de Jésus. Les mauvais chrétiens, au contraire, qui vivent habituellement dans le péché mortel, y tombent très-facilement, parce que leur volonté est toute tournée de ce côté-là.

La troisième remarque, c'est que, pour que nous commettons un péché mortel, il n'est pas nécessaire que la chose soit gravement mauvaise en elle-même ; il suffit que nous soyons convaincus qu'elle l'est. Si en volant un sou à mon voisin, je suis convaincu que je fais une action très-coupable, un péché mortel, je pèche gravement, je pèche mortellement.

C'est donc la conviction et la volonté qui font tout : tellement que, si, par impossible, je croyais ne pas faire un péché grave en volant mille francs, en tuant quelqu'un, et autres énorimités de ce genre, je ne commettrais pas un péché mortel. Ce serait certainement un grand malheur, mais ce ne serait pas un grave péché.

Tu vois, mon cher enfant, combien il importe de t'instruire à fond de tous tes devoirs, et de bien savoir distinguer, en matière de conscience, ce qui est grave de ce qui est léger, ce qui est très-coupable de ce qui l'est peu. Consulte là-dessus ton confesseur ou tes parents. Sans cela, tu t'exposerais à voir des péchés mortels là où il n'y en a pas, ou bien à n'en pas voir là où il y en a. C'est ainsi qu'on se fausse la conscience.

Néanmoins, ce que je viens de dire ne concerne pas les pauvres scrupuleux : ils ont si bien laissé s'embrouiller les affaires de leur conscience, qu'ils n'y voient plus que du feu. Ils s'imaginent qu'ils commettent des péchés mortels

à tout propos ; ils croient qu'ils ont la volonté de pécher, de pécher mortellement, dès qu'ils lèvent le bout du doigt : ils se torturent l'esprit et se rendent bien malheureux. Les règles ordinaires ne sont pas faites pour eux : ce sont des consciences malades, que l'obéissance *la plus entière* à un bon confesseur peut seule remettre en santé.

Quant à toi, mon petit enfant, qui as le bonheur d'avoir conservé une conscience droite, simple, solide, éclairée, bien portante, n'oublie pas les règles que je viens de te donner : elles te seront très-utiles, surtout dans tes confessions.

## XI

### **L'état de péché mortel.**

Quand un pauvre enfant, cédant aux tentations maudites de Satan, a eu le malheur de commettre un péché mortel, son âme, qui tout à l'heure encore était si belle, tombe dans un état horrible que personne au monde ne peut dire ni même concevoir. Devant DIEU et devant les Anges, cette âme est dans un état bien plus triste que n'est à nos yeux un cadavre en putréfaction.

Le péché mortel nous met dans un état de mort spirituelle, de dégradation et de réprobation qui nous fait ressembler au démon. C'est un état satanique ; c'est un état de réprouvé. Aussi l'Apôtre saint Jean nous dit : « Celui qui commet le péché est de la race du démon ; »

et Notre-Seigneur avait dit auparavant aux pécheurs : « Vous avez le démon pour père. »

Dans l'état de grâce, nous vivons de la vie même de DIEU, de la vie de JÉSUS ; et le Saint-Esprit est répandu dans nos âmes, comme la séve qui vient du cep de vigne est répandue dans les rameaux. La séve est la vie du rameau : dès qu'elle s'en va, le rameau se dessèche et meurt. JÉSUS est le cep de vigne ; nous sommes les rameaux, unis à JÉSUS par la grâce du Baptême et par la foi ; la séve de JÉSUS, qui est le Saint-Esprit, coule en nos âmes, les vivifie, les sanctifie, les divinise. Le péché mortel resoule cette vie de nos âmes, nous prive de la grâce sanctifiante, oblige JÉSUS à nous retirer son Esprit-Saint, et dès lors, privé de sa vie, notre âme n'est plus qu'un cadavre d'âme. Elle peut ressusciter, mais elle est morte. En présence de JÉSUS, nous sommes comme des morts devant le DIEU vivant, comme des criminels devant le Saint de DIEU. Ce que sont les démons devant JÉSUS, nous le devons dès ici-bas par le péché mortel.

Ainsi morte, notre âme est comme le rameau privé de séve : elle ne peut plus produire ni fruits, ni fleurs, ni feuilles. Les feuilles vertes et vivantes, les fleurs, les fruits, ce sont les bonnes œuvres qui ont du mérite pour le Paradis. Quand nous sommes en état de péché mortel, nos prières, nos aumônes, nos pénitences ne nous méritent plus de récompense : elles sont mortes ; c'est du bois sec. Elles servent cependant beaucoup en ce sens qu'elles nous préparent au repentir et facilitent le retour de la grâce du bon DIEU.

O mon enfant, que c'est donc triste pour un chrétien de tomber dans cet état, et de tout perdre en un moment ! C'est comme un beau rameau plein de vie et de séve, chargé de superbes grappes, et qui, se desséchant tout d'un coup, n'est plus qu'un misérable bois mort, bon à être jeté au feu.

Et cependant, cet état de mort spirituelle peut s'aggraver encore, et s'aggraver presqu'à l'infini. Cela arrive chez les pécheurs d'habitude, qui accumulent péchés sur péchés, et qui s'enfoncent chaque jour davantage dans l'habitude du mal, dans la mort de l'âme.

Il n'en est pas de notre âme comme de notre corps : une fois que le corps est mort, c'est fini, et il ne peut mourir davantage. On percerait de mille coups un pauvre corps mort, qu'il n'en serait pas plus mort. Pour l'âme, qui est bien supérieure au corps, c'est tout différent : chaque fois qu'elle pèche, elle s'éloigne de plus en plus de Dieu, qui est sa vie. Chaque nouveau péché efface davantage les traces de Jésus dans l'âme baptisée ; si bien, qu'à force de pécher, on en vient à la longue jusqu'à perdre la foi, jusqu'à briser le dernier lien qui nous rattachait au Sauveur, jusqu'à devenir une sorte de réprouvé et comme un fils de Satan, ne faisant plus que les œuvres de Satan, ne comprenant même plus le bien et n'aimant plus que le mal. C'est le rameau desséché, non-seulement mort, mais détaché du cep.

C'est comme une de ces échelles qui descendent dans les puits des mineurs ; chaque échelon éloigne de la lumière du soleil, de l'air pur et bienfaisant ; chaque échelon rap-

proche du fond de l'abîme... Pendant que les bons chrétiens, par chacune de leurs œuvres saintes, montent avec les Anges les échelons bienheureux de l'échelle de Jacob, au sommet de laquelle les attendent Jésus et MARIE : les pécheurs descendant, avec les démons, les affreux échelons qui mènent à l'enfer, au feu éternel où brûle Satan, le père des pécheurs, le chef des maudits, le réprouvé des réprouvés !...

Quel épouvantable état que l'état de péché mortel, n'est-ce pas, mon pauvre petit ! Et ne faut-il pas avoir perdu la foi et le bon sens pour y demeurer ? Que le bon Jésus t'en préserve, et maintenant et chaque jour de ta vie, jusqu'à ton dernier soupir !

## XII

### **Ce que fait un enfant qui commet un péché mortel.**

Il crucifie de nouveau, en son cœur, JÉSUS-CHRIST, son Rédempteur ; il fait ce qui a été cause de toutes les larmes, de toutes les angoisses, de toutes les souffrances, de tous les anéantissements de Jésus, depuis le premier instant de son apparition sur la terre jusqu'à son dernier soupir sur la croix.

As-tu jamais réfléchi, mon enfant, à ce terrible mystère qu'on appelle *la Rédemption* ? La Rédemption, c'est le mystère incompréhensible du Fils éternel de DIEU souf-

frant, pleurant, s'anéantissant, se laissant outrager, couvrir de crachats, d'injures et de soufflets, se laissant fouetter, déchirer, condamner à mort et clouer sur une croix sanglante ; c'est le mystère du Saint des Saints, mourant pour expier nos péchés, pour sauver nos âmes, pour nous rouvrir le ciel.

Ce que Jésus a souffert pour tous, il l'a souffert pour chacun de nous en particulier. C'est donc pour toi qu'il a souffert tout ce qu'il a souffert, depuis la crèche jusqu'au Calvaire ; absolument comme s'il n'y avait eu que toi au monde. Ce sont tes péchés, tes péchés à toi, qu'il a expiés par son sacrifice de trente-trois ans ; et non-seulement ce sont tes péchés en général, mais c'est chacun de tes péchés en particulier ; c'est celui que tu as commis hier ; c'est celui que tu es tenté de commettre en ce moment...

Quand tu as envie de pécher, mon pauvre enfant, transporte-toi en esprit aux pieds de la crèche : vois-tu le pauvre petit Enfant-Jésus qui souffre et qui gémit, étendu comme un petit mendiant sur sa grossière couche de paille ? Veux-tu le faire pleurer ? Veux-tu être la cause de sa misère et de ses anéantissements ?... Tu n'as qu'à pécher ; tu n'as qu'à te laisser aller à ce péché d'orgueil, de vanité, d'égoïsme, auquel Satan te pousse.

Quand tu es tenté d'oublier Dieu, de négliger la prière, d'abandonner la piété et les sacrements, entre avec ton Sauveur Jésus, dans la terrible grotte de l'agonie ; et là, vois-le écrasé par toutes nos négligences, par notre indifférence détestable ; vois-le baigné dans sa sueur de sang

et agonisant et priant pour toi pendant trois mortelles heures... Il se tourne vers toi, te fixe et te dit : « Et toi aussi, veux-tu pécher ? »

Lorsque le démon de l'impureté ébranle ton cœur et ta chair, transporte-toi dans le prétoire de Pilate, et vois ton Jésus, ton Roi, ton Rédempteur, ensanglanté sous les fouets des bourreaux, expiant par ses tortures tous les péchés de la chair. Tombe à ses pieds, misérable pécheur, et dis-lui, si tu l'oses, que tu veux t'abandonner à tes passions.

Transporte-toi sur le Calvaire, toutes les fois que Satan s'approche de ton cœur. Enfant chrétien, veux-tu pécher ? Pécher, c'est prendre les clous et le marteau, percer les mains et les pieds de ton Seigneur ; c'est te couvrir du sang qui jaillit de ses blessures ; pécher, c'est, avec les Pharisiens et le mauvais larron, insulter aux douleurs du Fils de Dieu : c'est l'abreuver de fiel et de vinaigre ; c'est plonger le fer de la lance dans son très-saint Cœur ; pécher, c'est crucifier et faire mourir Jésus. Chaque pécheur, par chaque péché mortel, crucifie et tue Jésus-Christ..... Penses-y donc un peu, mon enfant ; seulement un peu ! Entrevois l'énormité effrayante, prodigieuse, presque infinie du péché mortel ! Jésus-Christ, qui est la justice parfaite, trouve qu'en mettant d'un côté de la balance un seul péché mortel, et, de l'autre, tous les travaux, toutes les douleurs, toutes les expiations, tous les mérites infinis de sa vie et de sa mort, cela n'est pas de trop ! O Dieu ! n'est-ce pas que si nous réfléchissions, nous ne pourrions jamais commettre un seul péché de propos

délibéré? et si parfois notre fragilité nous entraînait dans quelque faute, nous en aurions un si profond repentir que rien n'égalerait notre douleur. — Après cela, que faut-il penser, dis-moi, de ceux qui disent : « Je puis faire ce péché; j'en serai quitte pour me confesser! »

Vois donc, cher petit ami, ce que tu ferais, si tu avais le malheur de commettre un péché grave : vois, quel prodige d'ingratitude, quelle folie, quelle impiété, quel affreux sacrilége? Plutôt mourir cent fois, n'est-il pas vrai? que de commettre de propos délibéré un péché mortel! Plutôt tout perdre, plutôt tout laisser là que de pécher; plutôt perdre l'affection de tel ou tel ami intime, plutôt te priver de la satisfaction la plus grande, plutôt renoncer à tel ou tel projet d'avenir; oui, plutôt tout perdre, même la vie!

La reine Blanche de Castille, qui était une vraie mère chrétienne, formait à la sainteté son jeune fils, en lui répétant souvent ces grandes paroles : « Tu sais, cher fils, lui disait-elle, que je t'aime plus que moi-même. Eh bien, j'aimerais mieux te voir mourir ici même, sous mes yeux, que de te voir commettre un seul péché mortel. » L'enfant profita des leçons de sa mère : il fut depuis notre admirable roi saint Louis, et garda toute sa vie, au milieu des dangers de la cour, au milieu du tumulte des camps, l'innocence de son baptême.

Tâche, mon cher enfant, de la garder aussi, cette innocence sacrée, cette belle robe blanche que l'impur démon voudrait souiller. Déteste de tout ton cœur, de toute ton

âme et de toutes tes forces le péché mortel ; et évites-en les occasions avec la vigilance la plus scrupuleuse.

## XIII

### **Comment DIEU punit le péché mortel.**

Dès ce monde, DIEU punit le pécheur en le privant du vrai bonheur. Le bonheur consiste dans la paix du cœur et dans la joie d'une bonne conscience ; sache-le bien, cher enfant, c'est là le fond du bonheur. Le péché mortel enlève cette paix et cette joie, comme les nuages noirs d'un gros orage dérobent à la terre la vue du beau ciel bleu et les rayons splendides du soleil. Le péché flétrit un enfant, comme le feu dessèche une fleur charmante ; même au dehors, le changement se voit bien vite : à la place de ce regard limpide, de ce sourire innocent, de cette joie franche et pure ; à la place de cette physionomie candide et ouverte, de ce cher petit cœur qui n'a rien à cacher à l'œil d'une mère ou d'un maître ; à la place du ciel bleu et du beau soleil, il survient je ne sais quoi de ténébreux, de renfermé, de constraint, quelque chose qui vient d'en bas, qui ne porte point le cachet du ciel, qui ne sent pas JÉSUS.

De plus, bien souvent, bien plus souvent qu'on ne croit, DIEU punit le pécheur en lui envoyant des peines, des maladies, des humiliations. Si jamais, mon enfant,

quelque épreuve de ce genre vient te frapper, rentre en toi-même et vois si ta conscience ne te reproche rien. Si elle est pure, souviens-toi que, depuis le Calvaire, les bons souffrent pour les méchants et que les innocents partagent avec Jésus la grande mission d'expier pour les coupables... Si, au contraire, tu viens à découvrir telle ou telle faute grave que Dieu seul connaît avec toi, loin de murmurer, tu adoreras peut-être la justice miséricordieuse de ton Dieu, qui, ici-bas, ne châtie jamais que pour convertir. Punition ou épreuve, tel est le secret de toutes nos souffrances sur la terre; et c'est bien plus souvent punition qu'épreuve.

Mais c'est dans l'éternité que la justice insinie de Dieu punit, dans toute sa rigueur et dans toute sa perfection, l'horrible péché mortel : « Retirez-vous de moi, maudits! » « allez dans le feu éternel qui a été préparé à Satan et à « ses anges ! » Voilà la sentence du péché mortel.

Pour le pécheur réprouvé, Jésus n'est plus Jésus, c'est-à-dire le Sauveur : il est le Juge, le Juge qui ne connaît plus que la justice. Il frappe d'un châtiment éternel et très-juste la volonté perverse de ce pécheur qui ne peut plus se convertir. Il le chasse pour toujours de devant sa face : « Retire-toi, maudit ! » Il le maudit ; il verse sur lui toute la malédiction de Dieu. Cette malédiction entraîne le pécheur là où elle entraîne Satan, dans le feu, dans le feu éternel de l'enfer. Brûler éternellement avec tous les démons, brûler d'un feu qui dévore sans consumer, d'un feu qui brûle l'âme comme le corps ; brûler dans des ténèbres mystérieuses, impénétrables ; brûler

au milieu d'un incompréhensible désespoir ; au milieu de remords aussi affreux qu'inutiles ; brûler en haïssant DIEU, JÉSUS, MARIE, et le ciel, et toutes les créatures, et soi-même : telle est la punition du péché mortel dans l'éternité.

Et dire que c'est de propos délibéré qu'une créature raisonnable se prépare un pareil châtiment!!! « Mes enfants, disait un jour le curé d'Ars dans un de ses catéchismes, si vous voyiez un homme dresser un grand bûcher, entasser des fagots les uns sur les autres, et si, lui demandant ce qu'il fait, il vous répondait : « Je prépare le feu qui doit me brûler, » que penseriez-vous?... Et si vous voyiez ce même homme approcher la flamme du bûcher, et, quand il est allumé, se précipiter dedans... que diriez-vous?... En commettant le péché, c'est ainsi que nous faisons. Ce n'est pas DIEU qui nous jette en enfer, c'est nous qui nous y jetons par nos péchés, par notre folie. Le damné se dira : « J'ai perdu DIEU, mon âme et le ciel : c'est par ma faute, par ma très-grande faute! » O quel désespoir !

Ainsi DIEU très-juste punit le péché mortel.

## XIV

**Ce que doit faire un pauvre enfant qui a eu le malheur  
de commettre un péché mortel.**

Si jamais, ce qu'à DIEU ne plaise, tu venais, mon pauvre petit enfant, à tomber dans le péché mortel, il te faudrait

*le plus tôt possible* sortir de cet abîme, et te débarrasser de cette hideuse souillure. Il ne faudrait pas perdre un instant : demeurer volontairement dans l'état de péché mortel, c'est, pour un chrétien, un mal tout aussi grave, plus grave peut-être que d'y tomber. On ne fait pas assez attention à cela.

Quand un enfant tombe, par négligence, dans la boue, reste-t-il tranquillement dans le sale ruisseau ? Ne se relève-t-il pas immédiatement ? et, tout honteux de se voir ainsi couvert de fange, ne court-il pas trouver sa mère, au risque même d'être un peu grondé ? Il n'a de repos que lorsqu'il a quitté ses vêtements sales, et recouvré sa propreté première. Ainsi doit faire le pauvre pécheur qui vient de tomber dans la fange honteuse du péché mortel : il doit en sortir à tout prix, sans aucun retard, et redemander à son miséricordieux Sauveur la belle robe blanche de l'innocence. Cette règle n'a pas d'exception : celui qui ne l'observerait pas, irait tout droit contre le premier et le plus important des commandements, le commandement de l'amour de Dieu. Rester en état de péché mortel, c'est rester ennemi de Dieu, c'est mépriser son amour, c'est dire en pratique : Il m'importe peu d'être pécheur !

Mais comment faire, pour se débarrasser du péché mortel ? De deux choses l'une : ou bien on peut aller se confesser immédiatement, ou bien on ne le peut pas.

Si on ne le peut pas (ce qui peut arriver fréquemment, surtout pour un enfant qui n'est pas maître d'aller où il veut), il faut rentrer en soi-même ; si on est seul, se

mettre à genoux ; beaucoup s'humilier en présence de DIEU et lui demander humblement pardon ; il faut, comme le bon larron, se tourner avec une grande confusion, mais avec une confiance plus grande encore, vers le doux Sauveur, vers JÉSUS, que l'on vient de contrister si cruellement, et le supplier, au nom de son amour et de ses souffrances, de daigner accorder un pardon qu'on ne mérite pas. Il faut invoquer la très-bonne Sainte Vierge, Mère de miséricorde et refuge des pécheurs, et la prier de nous obtenir la rémission de notre faute. Il faut enfin réciter, non pas des lèvres seulement, mais du cœur et du fond du cœur, un bon acte de repentir, de contrition parfaite : « Mon bon JÉSUS, mon Sauveur, par « donnez-moi l'abominable péché que je viens de com- « mettre... Je m'en repens de tout mon cœur et de toutes « mes forces ; je le déteste... Avec votre secours, je n'y « retomberai plus ; j'éviterai désormais ce qui vient de « me faire tomber, et j'en ferai pénitence de tout mon « cœur. Je vous aime par-dessus toutes choses, ô mon « JÉSUS ! et c'est parce que je vous aime que je me repens « de vous avoir offensé!... Dès que je le pourrai, j'irai « me confesser humblement, et je dirai tout ! JÉSUS, dai- « gnez aimer encore votre pauvre enfant, votre pauvre « prodigue, qui revient à vous pour ne plus jamais vous « quitter. »

L'Église elle-même nous enseigne que cet acte de contrition parfaite, joint à une volonté sincère de se confesser dès qu'on le pourra, remet aussitôt le pauvre pécheur en état de grâce ; de telle sorte que s'il venait

à mourir avant d'avoir pu se confesser, son âme serait sauvée. Et cela, quelle que soit la gravité du péché, du crime dont il aurait eu le malheur de se rendre coupable. — Néanmoins, pour empêcher qu'on ne se fasse illusion sur un point si important, l'Église défend absolument de communier en cet état avant qu'on se soit confessé, lors même qu'on serait certain d'avoir recouvré l'état de grâce.

A ce propos, il faut observer que les bons chrétiens, qui vivent habituellement en état de grâce et qui aiment Jésus sincèrement, font plus facilement qu'on ne pense des actes de contrition parfaite ; tandis que les mondains, habitués au péché et presque étrangers à l'amour de Jésus-Christ, arrivent très-difficilement à ce repentir d'amour, à cette contrition parfaite, absolument nécessaire pour effacer le péché mortel, en dehors du sacrement de Pénitence. — Voilà pourquoi, mon petit enfant, il faut t'habituer à vivre dans la douce familiarité de Jésus, et à lui répéter très-souvent que tu l'aimes, que tu l'aimes par-dessus tout. Le pur amour de Jésus te préservera puissamment du péché mortel ; et si tu avais le malheur d'y tomber par faiblesse, il t'en retirerait promptement.

Si on peut se confesser immédiatement, la Confession est le seul moyen, pour le pauvre pécheur, de se débarrasser de son péché. Oh ! que Jésus est bon de nous offrir ainsi toujours le pardon ! La Confession, c'est la grande miséricorde des miséricordes du bon Dieu. C'est l'abîme sans fond de l'amour infini de notre Sauveur... Encore

plus peut-être que la Communion, la Confession nous montre que DIEU est le Père des miséricordes et le DIEU de toute consolation.

Quel que soit le nombre, quelle que soit l'énormité de nos péchés, jetons-les dans cet abîme du pardon ; et ne disons jamais comme Caïn : « Mon péché est trop grand pour que DIEU me le pardonne ! »

Il y en a qui ne rougissent pas de dire : « Puisque j'ai péché une fois, je puis bien pécher deux fois, quatre fois, dix fois : cela ne me coûtera pas plus à confesser. » O les ingrats ! qu'ils sont donc indignes de ce pardon sans fin sur lequel ils comptent ! Ils n'usent pas de la miséricorde du bon DIEU ; ils en abusent. Il leur devient presque impossible d'avoir un vrai repentir.

Il y en a d'autres qui, ne se préoccupant que de leur amour-propre, se disent : « Je n'oserai jamais dire cela. J'irai plus tard ; cela me coûtera moins. Que va penser de moi mon confesseur ? » et autres balivernes semblables... Il s'agit bien de l'amour-propre quand on vient de tuer son âme et de crucifier JÉSUS-CHRIST !... Ce n'est pas comme cela qu'un chrétien doit penser, doit agir : il ne remet pas au lendemain les affaires de son éternité ; il sait, quand il le faut, prendre son courage à deux mains et sacrifier son amour-propre à sa conscience.

Il faut donc aller trouver promptement et bravement le confesseur ; il faut se réjouir d'avoir à s'humilier un peu pour expier sa faute. Et quand on est là, à genoux, aux pieds du bon JÉSUS présent et caché sous son prêtre, il faut s'accuser bien franchement et recevoir, avec une

humilité pleine de reconnaissance, la sainte absolution : l'absolution, c'est la résurrection des pécheurs. Après cela, il ne faut plus mourir.

La contrition parfaite, unie à la volonté de se confesser ; ou bien le sacrement de la Pénitence reçu avec des dispositions convenables : tel est donc le remède direct du péché mortel. C'est le remède préparé par le bon Dieu, non pour une fois ou deux, mais pour cent fois, pour mille fois, mais pour toujours. O bonté de Jésus et de l'Église ! pauvre petit pécheur, qui n'es que faible et léger, qui n'aimes pas le mal que tu fais, et qui aimes le bien que tu ne fais pas, combien tu dois bénir cette bonté inépuisable ! Pour toi, ce n'est point là certes un motif de pécher facilement en vue d'un pardon facile ; c'est le moyen, que l'amour a dicté à ton Sauveur, de ne pas perdre courage, de ne pas désespérer, quand tu retombes malgré ton ferme propos.

Il n'a pas la moindre idée de ce qu'est Jésus et de ce qu'est l'Église, celui qui rougit de retourner à confesse toutes les fois qu'il a le malheur de pécher. Chaque fois qu'on tombé par terre, on se relève : c'est ce qu'il faut faire chaque fois qu'on pèche. On n'abuse jamais du sacrement de Pénitence et l'on est toujours en état de recevoir le pardon, quand on se confesse avec un repentir sincère et avec la résolution bien arrêtée d'éviter le péché et les occasions qui nous l'ont fait commettre.

Ne l'oublie jamais, mon enfant bien-aimé : le prêtre est l'homme de la miséricorde, le ministre du pardon

céleste ; il ne se lasse pas plus de pardonner aux pauvres pécheurs repentants, que ta bonne mère ne se lasse de te pardonner tes misères de chaque jour, si au fond tu es un bon enfant.

## XV

## Les péchés capitaux.

On appelle ainsi les sept *vices* principaux, d'où naissent tous nos péchés. Ces vices sont comme les arbres fruitiers : l'arbre, c'est le vice ; et les fruits, ce sont les péchés. Ainsi l'*orgueil* est un vice, une mauvaise disposition ; et quand on s'abandonne volontairement à cette disposition, en faisant des actes d'*orgueil*, en disant des paroles d'*orgueil*, en s'arrêtant à des pensées ou à des désirs d'*orgueil*, on commet le péché d'*orgueil*. Il en est de même de l'*envie*, de l'*avarice*, de la *colère*, de la *luxure*, de la *gourmandise* et de la *paresse*. Tout cela, vois-tu, mon enfant, c'est le potager du diable : tous les démons sont les garçons jardiniers, qui tournent et retournent sans cesse la terre du potager, travaillant nuit et jour et se donnant un mal terrible pour que les arbres poussent bien et que les fruits soient énormes et innombrables.

Il y a beaucoup d'enfants qui croient que *péché capital*, c'est la même chose que *péché mortel*. C'est heureusement une erreur complète : un péché d'*orgueil*, d'*avarice*,

de colère, etc., peut être mortel ou vénial, selon les circonstances qui l'accompagnent ; ce n'est un péché mortel que lorsqu'il s'y rencontre les deux conditions que j'ai expliquées plus haut : une claire connaissance de la gravité de ce qu'on veut faire, et une pleine et entière volonté.

Ainsi, un petit retour de vanité, quand on croit avoir dit quelque chose de fin, quand on reçoit un petit compliment, quand on se mire dans la glace, quand on se trouve bien ; un petit sentiment de jalouse, quand un camarade réussit mieux que nous, quand une compagne est plus jolie, mieux tournée, mieux habillée ; une impatience qui échappe, un premier mouvement de vivacité, même avec accompagnement d'une petite claque au voisin, d'un petit pinçon à la voisine : tout cela est évidemment à cent lieues du péché mortel.

Il en est de même d'un enfant qui, pour ne pas toucher à ses économies, ne serait pas assez généreux envers un pauvre ; qui mangerait un peu trop et se passerait trop facilement certaines petites douceurs, certaines sucreries, certaines inventions de chocolat, de *succons*, de confitures et autres produits de la civilisation moderne ; d'un enfant qui négligerait de repousser de suite une mauvaise pensée, un mauvais désir, etc. ; qui se laisserait aller quelquefois à mal faire un devoir, à ne pas apprendre une leçon. L'habitude de ces choses est certainement très-regrettable et peut facilement devenir fort dangereuse ; mais chacune de ces fautes, prises en particulier, n'est pas et ne peut pas faire un péché mortel

## XVI

**Le péché vénial et ses effets.**

En général, un péché vénial, c'est un péché qui n'est pas mortel. Si tu as bien compris, mon enfant, ce que c'est qu'un péché mortel, tu sais par là même quand un péché n'est que vénial.

Un péché vénial est un péché, c'est-à-dire une désobéissance au bon Dieu; mais c'est une désobéissance qui n'est pas assez grave pour nous faire perdre la grâce de Jésus. Comme je te l'ai dit déjà, c'est une petite maladie qui n'est pas assez sérieuse pour nous faire mourir.

Les maladies ne valent rien, même les petites maladies : une migraine, une colique, une rage de dents, ce n'est pas bon, n'est-ce pas ? Un péché vénial, c'est bien plus mauvais encore; car les maux de l'âme sont d'une nature bien plus dangereuse que les maux du corps. Saint Thomas d'Aquin disait : « Il vaut mieux s'exposer à tout, même à la mort, plutôt que de commettre un péché vénial. »

Il y a des péchés véniels très-légers, qui sont à peine des péchés; il y en a de plus graves; d'autres plus graves encore: il y en a de très-graves, qui se rapprochent singulièrement du péché mortel. C'est comme certains petits boutons de rien, qu'il suffit de gratter; les boutons rouges, qui ont un peu d'humeur; les clous, les gros clous

ou furoncles, qui donnent la fièvre ; et enfin les anthrax, espèces de gros abcès gangréneux, qui exigent des opérations douloureuses et de très-grands soins, sans quoi on pourrait en mourir. Ainsi, entre une légère impatience mal réprimée, et une colère presque noire qui fait qu'on joue des pieds et des poings ; entre un petit mensonge officieux, et un mensonge délibéré et soutenu *mordicus* avec un toupet incroyable ; entre une désobéissance sans importance et presque irréfléchie, et une désobéissance bien formelle, bien prolongée, il y a une grande distance ; et cependant, malgré tout, ce ne sont pas encore là des péchés mortels.

Les péchés véniels les plus coupables, les seuls vraiment pernicieux, et qu'un pieux enfant doit éviter avec le plus grand soin, ce sont les péchés véniels commis *de propos délibéré*, avec prémeditation. Ce ne sont plus là de simples faiblesses ; ces insidélités volontaires contris-tent amèrement le cœur de JÉSUS.

Mais ce n'est pas encore tant le péché véniel que l'habitude du péché véniel qui fait du mal à notre pauvre âme. L'habitude du péché véniel produit bientôt ce qu'on appelle la *tiédeur*, c'est-à-dire un état de langueur, de négligence générale, d'indifférence pour les choses du bon DIEU, un état de relâchement qui conduit directement au péché mortel.

Prends bien garde, mon cher enfant, à ne jamais laisser régner en toi le moindre péché véniel, la moindre habitude du péché. Ne laisse jamais un péché, quel qu'il soit, prendre racine en ton petit cœur. Lorsque, par fai-

blesse ou par étourderie, tu commets une petite faute, qu'elle soit sur ta conscience, comme sont dans nos prés les champignons, lesquels n'ont pas de racine et s'arrachent dès qu'on y touche. Pour cela, renouvelle très-souvent, tous les jours, tes bonnes résolutions; renouvelles toutes les fois que tu remarques avoir commis un péché, même un péché très-peu grave; et habitue-toi, en vrai chrétien, à demander aussitôt pardon au bon Jésus. Dis-lui : « Mon Dieu, pardonnez-moi, je vous aime; et je ne recommencerai plus. »

Mon enfant, ne dis jamais : « Ce n'est qu'un petit péché. » Voudrais-tu donner un soufflet, un coup de poing à ta mère, sous prétexte qu'elle n'en mourrait pas? Sous le même beau prétexte, donnerais-tu de gaîté de cœur un coup de canif à ton meilleur ami? C'est ce que tu fais à Jésus, à ton bon Maître, à ton Dieu, quand tu fais de propos délibéré un péché vénial... Ce péché vénial, que tu crois si petit, Jésus l'a expié, et ne l'a pas trouvé petit. Vois-tu cette larme du Sauveur dans sa crèche? Vois-tu cette goutte de sang et de sueur dans son agonie, au jardin des Oliviers? Vois-tu ce soufflet, ce crachat sacrilège? Vois-tu cette petite épine de sa sanglante couronne, ce coup de fouet, perdu au milieu de tant d'autres? Entends-tu, sur la croix, ce soupir joint à tant de soupirs?... C'est le péché vénial que tu voudrais commettre. « O mon bon Jésus, non jamais; plutôt tout souffrir! »

Déteste donc le péché, mon cher et excellent enfant; déteste-le de tout cœur, partout, toujours: qu'il soit

mortel, qu'il soit vénial, n'importe ; du moment que c'est un péché ; déteste-le comme Jésus le déteste. « O Dieu, disait un jour le bon saint François de Sales, que c'est une chose redoutable que le péché, pour petit et léger qu'il soit ! »

## XVII

### **Comment on se purifie des péchés véniels.**

Avant tout il ne faut pas les aimer, et il faut s'en repentir sincèrement. Sans le repentir, Dieu, qui est la sainteté infinie, ne peut pardonner même un péché vénial.

Qui serait assez fou pour aimer un mal de dents, un rhume, un mal de tête, sous prétexte que ce n'est pas mortel ? Quel est le cœur vraiment chrétien qui pourrait, de propos délibéré, aimer et faire ce que Jésus déteste ?

Le remède direct du péché vénial, c'est l'amour de Dieu. « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur !... Jésus, je vous aime !... » Ce seul acte d'amour, s'il est bien sincère, bien cordial, suffit pour effacer tous les péchés véniels, même ceux que nous aurions commis de propos délibéré, même ceux qui auraient eu une certaine gravité. L'Église nous l'enseigne de la manière la plus formelle, et c'est bien consolant pour notre faiblesse. Aussi devons-nous, pour effacer nos petites fautes cou-

rantes, parsemer nos journées de beaux actes d'amour ; comme un ciel bien pur, pendant la nuit, est tout parsemé de brillantes étoiles.

En outre, pour nous aider à nous débarrasser de cette vilaine poussière des péchés véniels, l'Église nous offre plusieurs moyens très-simples et d'un usage très-facile. Ainsi, tous nos péchés véniels sont effacés lorsque nous récitons pieusement le *Pater* ; lorsque nous faisons le signe de la croix avec de l'eau bénite ; lorsque nous entrons avec piété dans une église consacrée (et non pas seulement bénite) ; lorsque nous recevons avec dévotion la bénédiction d'un Évêque : à la Messe, quand nous récitons le *Confiteor*, etc.

Le sacrement de Pénitence, qui a la vertu d'effacer les péchés mortels, efface à bien plus forte raison les péchés véniels. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de confesser les péchés véniels, c'est une excellente habitude dont il ne faut pas s'écartier, surtout quand on est jeune : la confession des péchés véniels aide beaucoup le prêtre à diriger son petit pénitent et à lui former une conscience droite, aussi éloignée du relâchement que du scrupule ; elle aide aussi beaucoup l'enfant à pénétrer dans les replis de sa conscience, et à se rendre compte des défauts, des inclinations mauvaises dont il doit se corriger. Aussi est-ce une pratique très-chrétienne de se confesser souvent, tous les huit ou quinze jours, par exemple, même quand on n'a que des fautes légères à se reprocher.

Mais le grand moyen des moyens, institué par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, à la fois, « pour nous préserver

des péchés mortels, et pour nous purifier de nos fautes vénielles, » comme nous l'avons déjà vu, c'est la très-sainte Communion : j'entends la Communion bien faite, bien préparée. Rien n'est plus puissant que la sainte Communion pour nous sanctifier, c'est-à-dire pour nous éloigner du péché, soit mortel, soit vénial.

Néanmoins, pour que la Communion atteigne ce but si désirable, il faut qu'elle soit suffisamment fréquente. Il faut assez souvent nourrir notre âme de Jésus, non-seulement pour qu'elle se maintienne, mais encore pour qu'elle se fortifie dans l'union avec Jésus, c'est-à-dire dans la grâce. Il y a des enfants, et aussi des parents, qui ont une peur étrange de la communion fréquente ; comme si ce n'était pas là le moyen principal offert aux enfants chrétiens pour conserver leur innocence, préserver leur pureté, faire croître leur piété, fortifier en leur petit cœur l'amour du bon Dieu, leur faire passer, chastes et joyeuses, les années difficiles de leur adolescence, et leur préparer ainsi une vie vraiment chrétienne !

L'expérience fait toucher du doigt la profonde sagesse de la très-sainte Église Romaine, qui exhorte les enfants à communier de bonne heure, et à communier souvent dès qu'ils ont fait leur première Communion. Il y a, en effet, peu d'enfants qui ne puissent, si on soigne leur petite âme, tirer un très-grand profit spirituel de la Communion de chaque dimanche. Il y en a très-peu qui puissent impunément rester éloignés de la Sainte Table pendant plus d'un mois. Un mois, pour un enfant, c'est pour ainsi dire une année.

Je le répète: pour les enfants comme pour les grandes personnes, la divine Eucharistie préserve, plus efficacement que tout autre moyen, des péchés mortels, en même temps qu'elle nous empêche d'aimer le péché vénial.

Elle ne nous en préserve pas tout à fait, parce que cela est impossible, vu la faiblesse humaine; mais elle en détourne notre cœur et en détache notre volonté. Les péchés véniels, quand on ne les aime pas, ne doivent pas empêcher un enfant pieux de communier souvent. Ce serait fuir le médecin et le remède, sous prétexte de la maladie.

### **CONCLUSION**

Et maintenant, mon enfant bien-aimé, que te dirai-je? sinon de demeurer toujours bien uni à ton Sauveur Jésus et, aidé de sa grâce, de combattre chaque jour, à chaque heure du jour, le détestable démon, qui tâche, par toutes sortes de ruses, de perdre ta chère âme. Repousse énergiquement, et dès le principe, toutes ses tentations; déteste de toutes tes forces le péché mortel et le péché vénial, parce qu'ils déplaisent à ton Maître, au Roi de ton cœur. Je supplie la Sainte Vierge, salut des faibles et mère des petits enfants chrétiens, de te garder sous les ailes de son amour, et, comme une blanche colombe qui couve ses œufs pour les faire éclore, de couver ta petite âme pour la faire éclore à la vraie vie, qui est la vie bienheureuse du Paradis de son Fils unique, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

---



# **LA PIÉTÉ**

**ENSEIGNÉE AUX ENFANTS**



**SECONDE PARTIE**



## PRÉFACE

---

Tu le vois, mon enfant, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui est le Fils de DIEU fait homme, le bon DIEU apparaissant au milieu des hommes, revêtu, comme nous, d'un corps et d'une âme, ne s'est fait homme que pour nous apporter sa vie divine et éternelle, pour se donner à nous, pour s'unir à nous, pour demeurer et vivre en nous.

Ceux qui, par la foi et par le Baptême, reçoivent JÉSUS sont *chrétiens* : et ceux qui vivent de la vie de JÉSUS sont les vrais chrétiens, les chrétiens fidèles et pieux. On vit de la vie de JÉSUS quand on pratique la foi et toutes les vertus de JÉSUS, quand on déteste le péché et qu'on demeure courageusement en état de grâce.

Pour demeurer ainsi en état de grâce et pour vivre de la vie de JÉSUS, il faut prendre les moyens que l'Église nous présente : les trois principaux sont la prière, la confession et la communion.

Je vais d'abord te parler de la prière, mon cher enfant;

puis je te donnerai quelques conseils pratiques sur la confession et sur la communion. Écoute bien : ces choses-là sont très-importantes, plus importantes que tout ce qui peut t'occuper sur la terre ; car il s'agit ici de ton âme, de ton salut, de ton bonheur en ce monde et en l'autre : la science de la piété, c'est la science des sciences, la seule science vraiment nécessaire et sans laquelle toutes les autres ne servent de rien.

---

# LA PRIÈRE

---

## I

**Ce que c'est que prier.**

*Prier*, c'est s'unir intérieurement au bon DIEU pour l'adorer, le remercier, pour lui demander tout ce dont nous avons besoin, pour le supplier de nous pardonner nos péchés. Prier, c'est aller à JÉSUS, et, avec JÉSUS, rendre à DIEU tous les hommages qui sont dus à sa majesté et à sa bonté infinies.

**I. Il est une chose que l'on oublie trop souvent quand on prie, c'est que le but principal de la prière, c'est d'adorer DIEU.** Plus on adore le bon Dieu simplement et profondément, plus la prière est excellente. Adorer DIEU, c'est reconnaître sa grandeur souveraine; c'est s'humilier,

s'anéantir devant sa sainteté très-parfaite; c'est reconnaître avec un humble amour que DIEU est tout, que nous ne sommes rien devant lui, que tout ce que nous avons de bon et tout ce que nous sommes vient de lui, lui appartiennent comme au souverain Roi et au souverain Créateur de toutes choses.

Notre-Seigneur, apparaissant à Moïse dans le buisson ardent, lui dit : « *Je suis Celui qui est.* » Il est en effet l'Être souverain, l'Être éternel; le très-grand et très-saint Seigneur du ciel et de la terre. Quand on adore le bon DIEU, il faut toujours se rappeler cela.

« Mon DIEU, je vous adore de tout mon cœur, et je ne suis rien devant vous. » Voilà la plus simple et la plus grande des prières. Répète-la sans cesse, cher petit enfant de DIEU. Au ciel, la première occupation des Saints et des Anges, c'est l'adoration : faisons comme eux sur la terre.

II. Le second but de la prière, c'est de remercier le bon DIEU, pour tant de milliers et de millions de bienfaits dont il nous a comblés, dont il nous comble et dont il nous comblera jusqu'à l'éternité. « Soyez reconnaissants, nous dit l'Écriture; et, en toutes circonstances, rendez grâces au Seigneur. » Voilà, cher enfant, un inépuisable sujet de prières ; les bienfaits de ton DIEU, l'amour qu'il t'a témoigné en se faisant pour toi Jésus; en devenant, par amour pour toi, le pauvre petit enfant de la crèche, l'humble apprenti de Nazareth; en te donnant toutes les paroles de son Évangile, tous les saints

exemples de sa vie; en pleurant et en souffrant pour toi, pauvre petit pécheur; en devenant la Victime de ton salut; en mourant sur la croix; en l'ouvrant le ciel; en te donnant sa Mère et son Église, ses sacrements, son Eucharistie, et tous les trésors de grâce qui sont comme le paradis terrestre des chrétiens. Plus tu le remercieras de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera pour toi, plus tu recevras de grâces de son divin cœur. C'est une si belle chose que la reconnaissance! On ne remercie pas assez le bon DIEU.

III. Puis, en priant, il faut *demander*. Nous avons tant de besoins de toutes sortes : pour notre âme, pour notre salut éternel, pour notre sanctification et pour l'acquisition de toutes les vertus chrétiennes. Nous avons besoin de demander toutes les grâces sans lesquelles nous ne pouvons persévéérer dans le bien ; tout ce qui est nécessaire à notre âme et à notre corps ; toutes les bénédictions dont ont besoin nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs. Nous avons à demander à DIEU tout ce qu'il faut pour que le Pape et les Évêques et les prêtres puissent sanctifier le monde et triompher des ennemis de l'Église; à demander la conversion des pécheurs, des méchants, des hérétiques, etc.: voilà de l'ouvrage, n'est-ce pas? En un mot, nous avons à adresser au bon DIEU, pour nous et pour nos frères, mille demandes, plus importantes les unes que les autres. Là encore il y a de quoi prier le bon DIEU sans jamais craindre de lui avoir tout dit.—On me parlait tout dernièrement d'un bon et saint garçon, qui pratique avec tant de zèle cette manière de prier, qu'il

demeure souvent des heures entières prosterné devant DIEU, occupé à exposer en détail à son bon Maître tous les besoins, toutes les nécessités des autres ; il ne se lasse pas de demander, et de demander encore, et de demander toujours. Cette sainte pratique le sanctifie merveilleusement.

IV. Enfin, la quatrième forme de la prière, c'est l'humble supplication du pécheur qui demande à son DIEU pardon pour ses péchés et aussi pour tous les péchés du monde. Cela s'appelle la prière de *propitiation*.

Tu pèches tous les jours, pauvre petit enfant : tu as donc besoin tous les jours de demander pardon à ton DIEU et de t'humilier en sa sainte présence. Par la prière d'adoration, on s'humilie devant DIEU, en reconnaissant que l'on n'est rien : par la prière de propitiation, on s'humilie en reconnaissant que l'on est pécheur. Hélas ! que de péchés avons-nous à pleurer et à expier par la prière ! Saint François d'Assise s'écriait un jour, tout pénétré de repentir et d'amour de DIEU : « Seigneur, qu'êtes-vous et que suis-je ? Vous êtes l'abîme de tout bien, et moi je suis tout mal et le dernier des pécheurs ! » O la belle prière ! En pensant à tes péchés, répète-la souvent et du fond de ton cœur.

N'oublie jamais qu'à l'exemple de Notre-Seigneur qui s'est chargé de *tous* les péchés du monde, nous devons tous prier les uns pour les autres : pécheur, prie donc pour tous les autres pécheurs et demande pardon pour eux comme pour toi-même. Cette sorte de prière est très-

sanctifiante et beaucoup trop négligée par les enfants pieux : s'ils la pratiquaient avec plus de zèle, ils deviendraient de petits apôtres ; ils obtiendraient miséricorde pour une quantité de péchés et la conversion d'une quantité de pécheurs. Le bon DIEU est tant offensé sur la terre, à tous les instants du jour et de la nuit ! que de millions de péchés mortels il faudrait expier tous les jours ! ...

Voilà donc, cher petit chrétien, ce que c'est que prier. C'est, avec JÉSUS qui habite en ton cœur, adorer le Seigneur ton DIEU, le remercier et lui rendre grâces, lui demander tout ce dont tu as besoin et tout ce dont le monde a besoin, t'humilier de tes péchés afin d'obtenir miséricorde pour toi et pour tous tes frères, les pécheurs.

## II

### **La prière vocale et la prière mentale.**

Nous ne sommes pas des Anges, mais des hommes : notre âme est unie à un corps, et elle fait tout avec le corps et par le corps : ainsi ton âme pense, juge, réfléchit : mais elle ne fait tout cela que par le cerveau. Elle aime, mais elle n'aime que par ton cœur, qui est l'organe, l'instrument de l'amour, comme le cerveau est l'instrument de la pensée. L'âme voit, mais par les yeux du corps ; elle entend, elle écoute, mais au moyen des oreilles ; elle parle, et je n'ai pas besoin, petit bavard,

de te dire par quoi elle parle. Ton âme ne fait donc rien sans ton corps.

Il en est de même quand tu pries : c'est ton âme qui prie ; c'est ton cher petit cœur qui s'unit à DIEU, qui s'élevé jusqu'à Jésus ; mais ton corps ne reste pas étranger à ce beau travail, et voilà pourquoi ta langue récite des prières ; voilà pourquoi tes yeux lisent des prières dans les livres : voilà pourquoi, pour prier, tu te mets à genoux, tu joins les mains, tu baisses ta petite tête, tu fermes les yeux pour mieux te recueillir et autres choses semblables.

La prière la plus parfaite est celle où l'âme et le corps prient ensemble : si ta bouche scule récitait les prières et si ton cœur n'y était pas, tu ressemblerais à un perroquet, qui parle sans savoir ce qu'il dit ; c'est sa langue seule qui parle, et n'a pas d'âme pour donner de la vie à sa parole. Hélas ! que de prières de perroquet chez les enfants ! Fais-y bien attention désormais, mon petit : tu n'es pas un oiseau, mais un enfant, et qui plus est, un enfant chrétien, un bon et fidèle petit baptisé, dont le corps et l'âme appartiennent tout au bon DIEU ; tu dois donc prier avec tout ton corps et avec toute ton âme.

Néanmoins la prière est surtout l'affaire du cœur : on peut prier et très-bien prier, sans rien dire ; témoin la pauvre Madeleine, qui était là aux pieds de Jésus, chez Simon le pharisién, ne disant pas une parole et se contentant de pleurer et de prier intérieurement. Témoin encore ce bon villageois dont il est parlé dans la vie du saint curé d'Ars : tous les matins, de très-bonne heure, il

entrait à l'église ; et là, sans livre, sans chapelet, il se tenait longtemps à genoux ou assis, les yeux fixés sur le tabernacle. « Que faites-vous donc là, mon bon ami ? lui demanda un jour le curé d'Ars. Je ne vous vois jamais remuer les lèvres ni réciter de prières. » Le paysan, montrant du doigt le tabernacle où reposait Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : « Je l'avise, répondit-il naïvement, et il m'avise<sup>1</sup>. » Oh ! que ce cœur simple et pur priait bien, quoique sans rien dire ! — « On n'a pas besoin de tant parler pour bien prier, disait le bon curé ; on sait que le bon DIEU est là, dans le saint tabernacle : on lui envoie son cœur ; on se complaît en sa sainte présence. C'est la meilleure prière, celle-là. »

Cependant, il faut bien le dire, cette prière purement intérieure est plutôt la prière de l'Ange que la prière de l'homme : il est peu d'enfants qui en soient capables ; et, si tu voulais t'en contenter, tu risquerais fort, mon pauvre enfant, de perdre ton temps, et de rêver au lieu de prier.

La prière qui s'exprime au dehors par des paroles ou par des chants, s'appelle prière *vocale* ; d'un mot latin qui signifie voix. La prière qui reste au dedans, à l'état de simple pensée, s'appelle prière *mentale* ; d'un autre mot latin qui veut dire prière de l'esprit, prière du cœur. La prière vocale, c'est la prière qui s'exprime par la parole, la prière mentale est tout intérieure ; elle reste au dedans, au fond du cœur, comme un petit oiseau dans son nid.

<sup>1</sup> *Aviser* est un vieux mot français qui veut dire *regarder*.

Surtout à ton âge, je le répète, la prière vocale aide beaucoup à bien prier : elle fixe l'attention, elle empêche les distractions, elle donne de bonnes pensées ; elle excite les bons sentiments en même temps qu'elle instruit ; que de pieuses affections a fait naître la récitation religieuse du *Pater*, de l'*Ave Maria*, du *Souvenez-vous*, des beaux cantiques de nos catéchismes, des admirables litanies de la Sainte Vierge ou du saint nom de Jésus ! Il n'y a rien qui porte tant à la prière que la récitation à haute voix et plus encore le chant des psaumes et des autres prières usitées dans nos églises.

Cependant, ne l'oublie pas, mon cher enfant, c'est ton cœur, c'est ton âme que DIEU regarde toujours quand tu pries. Ta prière doit sortir du fond de ton cœur, qu'elle s'exprime ou non par des paroles : tu dois remplir ton cœur d'adorations, d'actions de grâces, de supplications, avant d'ouvrir les lèvres et de dire au bon DIEU que tu l'adores, que tu le remercies et que tu lui demandes ses grâces. Quand tu pries, tu dois être comme un bel encensoir dont la fumée et les parfums ne s'échappent que parce que l'encens brûle sur les charbons.

### III

#### **Qu'il est nécessaire de prier.**

I. La prière n'est pas un simple *conseil* donné aux chrétiens par le bon DIEU : c'est un commandement, un

ordre formel, une loi. De sorte que si l'on ne prie pas, on pèche, on manque à un grand devoir.

Prier DIEU, ce n'est pas seulement un devoir ; c'est le premier et le plus grand devoir de l'homme sur la terre. Pourquoi es-tu sur la terre, mon enfant ? n'est-ce pas, avant tout, pour connaître ton DIEU, l'aimer et le servir, et acquérir ainsi la vie éternelle ? Or, la prière n'est autre chose que la pratique de tout cela : dès que tu connais DIEU, n'est-il pas absolument nécessaire que tu l'adores ? Dès que tu connais JÉSUS et ses miséricordes infinies, n'est-il pas nécessaire que tu l'aimes ? Or, c'est en priant que tu adores, que tu aimes et que tu sers, comme tu le dois, ton DIEU et ton Sauveur.

Si tu ne priais pas ton Père céleste, tu serais un ingrat, un mauvais fils ; tu manquerais à ton principal devoir ; tu oublierais pourquoi tu existes ; en pratique, tu ressemblerais à ces abominables gens qu'on appelle des impies ou des athées, et tu vivrais comme s'il n'y avait pas de DIEU, comme si JÉSUS n'était pas mort pour toi sur la croix.

Si tu ne priais pas, tu ressemblerais à une bête, à ton chien ; et même tu serais au-dessous de ton chien ; car ce pauvre animal ne doit pas prier, parce qu'il ne peut pas prier. Toi, tu dois prier parce que tu peux prier. Tu connais DIEU et sa loi : tu *dois* donc prier, sous peine de descendre au-dessous de la bête ; tu *dois* rendre à ton DIEU l'adoration, l'amour et tous les autres devoirs qu'il attend de toi. Ton pauvre chien est reconnaissant du bien que tu lui fais, et il ne l'oublie pas : et toi tu oublierais

le bon DIEU, ton Créateur et ton grand Bienfaiteur ! Ce serait indigne !

Ainsi donc, tu *dois* prier parce que DIEU est ton Créateur, et toi, sa petite créature ; parce qu'il est ton doix Sauveur, et que toi, tu es son enfant bien-aimé, qu'il a racheté au prix de tout son sang.

II. En second lieu, cher petit enfant, tu *dois* prier parce que le bon DIEU veut absolument que tu le pries ; il te l'ordonne, si bien que, sans la prière, il n'y a pas de salut pour toi. Te reccvrait-on dans le palais d'un prince, si tu te présentais tout nu ou en chemise ? On te mettrait à la porte comme un insolent ou même comme un fou, n'est-il pas vrai ? La prière est le beau vêtement de tous les enfants de DIEU ; c'est la livrée royale sans la quelle on ne peut entrer dans le palais éternel du grand Roi, dans le Paradis du bon DIEU.

DIEU veut donc que tu le pries. « Demandez, nous dit-il à tous, et vous recevrez ; frappez à la porte, et on vous ouvrira. Car celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui frappe. » A chaque page de l'Evangile, Notre-Saigneur Jésus-Christ nous répète qu'il faut prier, prier beaucoup, prier de tout notre cœur. Sans prière, point de grâce, point de secours du ciel, point de salut pour notre âme.

La prière est la porte du ciel, le chemin qui mène droit au ciel. Si tu pries, tu te sauveras ; si tu ne pries pas, tu te perdras. Je réponds de ton salut si chaque jour tu pries véritablement et de bon cœur.

C'est parce qu'il veut que tu évites l'enfer et que tu ailles au ciel, que DIEU t'ordonne de prier.

III. En nous commandant de prier, le bon DIEU nous oblige à nous rappeler sans cesse que nous dépendons de lui, que sans lui nous ne sommes rien et ne pouvons rien : ce qui est très-important pour éviter l'orgueil. Notre-Seigneur, qui veut que nous soyons toujours humbles, met la prière comme la condition indispensable de toutes ses grâces. Il pourrait nous les donner sans que nous les lui demandions ; mais il ne le veut pas, afin de nous obliger à reconnaître que tout vient de lui. Pour que la porte s'ouvre, il faut tirer la sonnette ; sans cela on reste dehors. Or, la sonnette, c'est la prière. JÉSUS ouvre à celui qui prie.

IV. Mon enfant, tu dois prier, parce que tu es chrétien, et que ton Sauveur JÉSUS veut que tu pries avec lui. Tu sais que, par sa grâce, il habite dans ton petit cœur ; et il veut que ce cœur soit comme un oratoire d'où la prière s'élève sans cesse vers le ciel. Il prie en toi, avec toi et pour toi : il veut que tu lui tiennes compagnie ; il veut que ta prière s'unisse à sa très-sainte prière, comme une petite lumière rapprochée d'une grande se fonde avec elle pour ne plus faire qu'une seule et même lumière. Si tu négligeais de prier, tu contristerais le cœur de ton Seigneur JÉSUS, de ton bon Maître, du doux ami de ton âme ; tu serais infidèle à la grâce de ton baptême ; tu ne serais plus digne d'être le temple vivant de JÉSUS.

Prie donc, uni à Jésus, le maître et le modèle de la prière. Ne le laisse pas prier seul en toi; ne sois pas comme les pierres insensibles de nos églises qui possèdent, sans le savoir, le grand trésor du ciel, Jésus-Christ.

Tu es chrétien, donc tu dois prier; donc tu dois être un enfant de prière.

### **Quand il faut prier.**

I. En un sens, il faut prier *toujours* et *partout*. Ce n'est pas moi qui le dis; c'est l'Évangile, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même : « Il faut *toujours* prier, et ne « pas se lasser de prier. » Et l'Apôtre saint Paul donne aux chrétiens cette même règle : « Priez *toujours*, soyez « fervents. » Mais comment peut-on prier *toujours*? N'est-ce pas demander l'impossible, surtout à un enfant?

Ce serait, en effet, absolument impossible, s'il fallait, pour cela, réciter continuellement des prières; mais ce n'est pas cela, mon enfant, que Notre-Seigneur te demande. Ce qu'il veut, et ce que tu peux lui donner, c'est un cœur fidèle, qui s'habitue peu à peu à penser très-souvent au bon Dieu, à vivre pour Jésus, à lui offrir de temps en temps ses actions.

On prie *toujours*, quand on a soin d'agir habituellement en vue de plaire au bon Dieu et de faire sa sainte

volonté. Ainsi, quand avant de travailler, de manger, de jouer, de l'endormir, etc., tu as fait une bonne petite prière, ou du moins élevé ton cœur au bon DIEU pour le prier de bénir ce que tu allais faire, toutes ces actions deviennent une vraie prière, une prière continue, lors même que tu ne penses à JÉSUS que de temps en temps. Ta vie tout entière devient alors une prière ; elle s'élève vers le bon DIEU comme un encens très-pur ; alors tu accomplis fidèlement le précepte de saint Paul : « Soit que « vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fas- « sez n'importe quoi, faites tout pour glorifier DIEU. » Alors tu es vraiment un chrétien, un enfant de grâce et de prière, un vrai Enfant JÉSUS.

Quand un petit enfant joue auprès de sa maman, il ne pense pas toujours à elle, il ne la regarde pas toujours : seulement, il va et vient autour d'elle ; il l'associe à toutes ses petites joies, à tous ses petits succès ; il lui montre les papillons qu'il attrape, les fleurs qu'il cueille, les petites maisons de sable qu'il essaye de bâtir ; il l'appelle à son secours quand les choses ne vont pas bien, ou quand il se pique, se cogne, s'égratigne. Ainsi dois-tu faire, petit enfant de DIEU, dans le courant de tes actions de chaque jour.

Tu vois, mon enfant, qu'il est très-possible de prier toujours et que la prière est comme la respiration de la vie chrétienne. Nous respirons toujours, même en dormant, même en mangeant, même en causant, partout, toujours : de même, partout, toujours, en tous lieux, dans les rues, à la maison, en toutes circonstances, tu

dois être chrétien, vivre en chrétien, vivre pour ton Dieu et penser à lui, le plus souvent que tu le peux, avec un doux amour.

Plus tu prieras de la sorte, et plus tu ressembleras à Jésus. Jésus priait toujours ; et, comme toi cependant, il dormait, il parlait au monde, il s'occupait à des choses extérieures, et faisait les actions communes de notre vie de tous les jours. Mais il faisait tout cela en vue de plaire à son Père céleste. Comme lui et avec lui, tu dois entrer dans cette voie si sanctifiante, afin de pouvoir dire avec lui et comme lui : « Je fais *toujours* ce qui plaît à mon Père. »

II. Un excellent moyen de prier toujours, comme Jésus nous le commande, c'est de prendre l'habitude de ce que l'on appelle les *oraisons jaculatoires*. *Jaculatoire* vient d'un mot latin qui signifie flèche. Les oraisons jaculatoires sont comme de petites flèches que notre cœur lance dans le cœur de Jésus. Ce sont de petites prières, ou pour mieux dire, de courtes paroles, qui expriment quelque bon sentiment d'adoration, ou d'humilité, ou d'amour, que l'on dit souvent, soit de cœur, soit de bouche, pour s'exciter à la piété. Ce sont comme autant de petits souffles qui entretiennent le feu de l'amour dans notre pauvre cœur.

« Mon Dieu ! » voilà une belle oraison jaculatoire. — « Jésus ! — Jésus, Marie ! — Jésus, Marie, Joseph ! — Jésus, je vous aime ! — Jésus, mon amour ! — Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, pardonnez-moi ; je vous

aime. — Jésus, je suis tout à vous; sauvez-moi! Sainte Vierge, vous êtes ma Mère! » Voilà d'autres oraisons jaculatoires, toutes bien simples et bien bonnes. Pourvu qu'elles partent du cœur, comme des flèches bien taillées, elles arrivent toujours droit au cœur du bon Dieu. Il faut les dire à Notre-Seigneur tout naturellement, tout naïvement, tout amoureusement, comme un bon petit enfant qui très-souvent embrasse sa chère maman et lui dit : Je vous aime bien;... donnez-moi la main;... embrassez-moi;... donnez-moi ceci ou cela; etc.

Cher enfant, je te recommande de prendre cette excellente habitude : elle te sanctifiera beaucoup ; elle fera de toi un enfant de prière ; et tu porteras ainsi la pensée de ton Dieu dans tout le détail de ta vie, doucement et joyeusement, sans que cela t'empêche le moins du monde de t'appliquer à ce que tu fais, et de vivre extérieurement comme tout le monde. Au dehors, tu seras un petit enfant ; au dedans, tu seras un petit ange.

Je te recommande surtout cette pratique des oraisons jaculatoires quand tu seras malade et que tu ne pourras plus faire tes prières en règle.

III. Outre cette prière habituelle, il faut, à certains moments, faire des prières en règle, *réciter* des prières. La prière habituelle, c'est comme la petite rosée qui rafraîchit continuellement la terre, mais qui ne suffit pas ; elle a besoin de temps en temps du secours d'une bonne grosse pluie, pour que tout soit bien vert et bien vivant dans les champs.

Quels sont ces moments où l'on doit prier plus particulièrement ?

D'abord c'est le matin et le soir, chaque jour, sans y jamais manquer. C'est ce qu'on appelle communément « faire ses prières. » La prière du matin, c'est comme le baptême de la journée. La prière du soir, c'est comme l'Extrême-Onction de la journée. Quand tu es né, on a commencé par te baptiser, par faire de toi un petit chrétien, un enfant de Dieu, un membre vivant de Jésus, un beau petit temple de l'Esprit-Saint et de Jésus et de Dieu. Par ton baptême, tu as reçu le trésor de la grâce qui sanctifie et sanctifiera toute ta vie, si tu n'y mets pas obstacle. Ainsi en est-il de chacune de tes journées : chaque journée est une sorte de petite vie, qui commence quand tu t'éveilles, qui finit quand tu t'endors. Dès le commencement, il faut baptiser ta journée, la sanctifier, la donner au bon Dieu, la lui consacrer tout entière : et c'est la prière du matin qui fait cela. Vois comme c'est important ! Une journée qui ne commence pas par la prière est une journée païenne ; c'est un pauvre enfant qui n'a pas été baptisé.

Il en est de même de la prière du soir : quand tu mourras, on te donnera l'excellent sacrement de la bonne mort, l'Extrême-Onction, qui effacera toutes les souillures de ta pauvre vie et qui te préparera, si tu reçois saintement cette dernière grâce du bon Jésus, à entrer tout droit en Paradis. Avant de terminer cette petite vie qu'on appelle une journée, avant de t'endormir, fais donc ta prière du soir pour demander pardon de toutes les

fautes qui auraient pu souiller ton âme, pour redevenir très-hon et très-pur, et pour rendre au bon DIEU, à JÉSUS et à MARIE, tous tes petits devoirs de piété filiale. Tu t'endormiras ensuite paisiblement, en la douce compagnie de ton Ange gardien, de ce même Ange qui, au moment de ta mort, accompagnera ta chère âme et la présentera au Seigneur. — Une bonne petite fille, que je connais, disait gracieusement tous les soirs à son Ange gardien : « Bonsoir, mon bon petit Ange! » Je suis bien sûr que le bon Ange lui répondait, de la part de DIEU : « Ma petite sœur, bonne nuit! »

Par la prière du matin, tu souhaites le bonjour à ton excellent Père qui est au ciel, à ton Sauveur JÉSUS, qui, pendant toute la nuit, a prié et aimé DIEU pour toi au fond de ton petit cœur, à la bonne Sainte Vierge, ta Mère du ciel, qui a veillé sur toi avec plus d'amour encore que ta mère de la terre. Tu souhaites le bonjour à ton cher Ange gardien, qui a fait la garde près de toi, pendant que tu dorinais, à tes saints Patrons et à tous les Saints de ce beau Paradis, où tu iras les voir un jour ; en un mot, tu dis bonjour à toute ta famille du ciel, et tu montres par là que tu es un enfant du ciel sur la terre, un chrétien, un fils de DIEU.

Le soir, c'est la même chose ; seulement, c'est le bonsoir au lieu du bonjour. Comment appellerait-on un enfant qui oublierait le matin de dire bonjour à son père ou à sa mère ? qui avant de se coucher, oublierait de leur souhaiter le bonsoir ? Et s'il répondait à quelqu'un qui lui ferait remarquer cette négligence : « Cela m'échappe ; »

ou bien : « Ce n'est pas nécessaire, » ou bien encore : « J'aime mieux aller jouer, j'aime mieux aller dormir ; » que dirais-tu de ce vilain enfant, de ce sans cœur?... C'est cependant ce que font, vis-à-vis du bon Dieu, les enfants sans piété, qui négligent leurs prières du matin et du soir.

Les enfants ingrats finissent toujours par mal tourner; les chrétiens ingrats qui se lèvent le matin et se couchent le soir sans adorer, remercier et prier leur Père céleste, courrent grand risque, eux aussi, de mal tourner, c'est-à-dire, de tomber en enfer. « N'attendez rien d'un chrétien qui ne fait pas exactement ses prières matin et soir, » disait le bon saint Vincent de Paul. Prends garde à cela.

Cependant si, une fois en passant, tu venais à oublier ta prière du matin ou ta prière du soir, ce ne serait pas un péché, pas même un péché vénial. De même que lorsqu'on oublie, une fois en passant, de déjeuner et de goûter ou de souper, on n'en meurt pas, on n'en est pas même malade; de même, on ne fait pas un péché, quand on oublie sa prière par pure inadvertance et sans mauvaise volonté.

Le bon curé d'Ars, qui aimait tant les enfants, disait un jour en faisant le catéchisme : « Le matin, il faut faire comme l'enfant qui est dans son berceau : dès qu'il ouvre les yeux, il regarde vite par la chambre s'il voit sa mère. Quand il la voit, il se met à sourire; quand il ne la voit pas, il pleure. » Et le soir, il ne s'endort tranquille que lorsqu'il sent cette bonne mère près de lui.

Le matin, en t'éveillant, prépare-toi de la sorte à bien faire ta prière, en donnant tout d'abord ton petit cœur au bon DIEU; fais le signe de la croix dès que tu t'éveilles, et cela bien respectueusement, bien pieusement, en disant : « JÉSUS, MARIE. » Et jusqu'au moment où tu te mets à genoux pour faire ta prière, rappelle-toi le plus possible la sainte présence de DIEU. C'est comme cela qu'on se prépare à bien prier. Le soir, de même, en te couchant et en t'endormant ; quelle belle manière de terminer une journée chrétienne que de prononcer, pour dernières paroles, les noms sacrés de JÉSUS et de MARIE, et de faire saintement le signe de la croix comme dernière action et comme dernier mouvement ! Si l'on venait à mourir subitement pendant la nuit, comme cela arrive plus souvent qu'on ne pense, ne serait-ce pas une bien excellente préparation ?

C'est l'habitude que donnent souvent les bonnes mères à leurs enfants, et cela dès le berceau. J'en connais une excellente, la mère de la bonne petite fille qui disait si régulièrement bonsoir à son Ange ; chaque matin, quand elle entraît dans la chambre de ses enfants, la première chose que cette pieuse mère leur demandait en les embrassant était ceci : « As-tu donné ton cœur au bon DIEU ? » Et quand l'enfant avait dit : « Oui, » suivait un second baiser, plus tendre encore et plus gros que le premier. O les heureux enfants ! ô la bonne mère ! Elle s'en allait ensuite tout heureuse à l'église, où elle entendait la messe et offrait à Notre-Seigneur, en communiant, les cœurs de ses chers enfants avec son propre cœur.

Tes prières du matin et du soir doivent durer assez longtemps pour que ta petite âme ait le temps de bien s'unir à Jésus, de bien se détremper dans la foi, dans la piété, dans l'amour du bon DIEU. Pour qu'une éponge se mouille, il ne suffit pas de lui faire effleurer l'eau pendant une ou deux secondes ; il faut l'y plonger et lui laisser le temps de se détremper. De même, pour que ton âme, ton esprit, ta volonté, ta mémoire, ton cœur, ton imagination se remplissent de DIEU dans la prière, il faut un peu de temps.

J'en connais qui s'imaginent satisfaire à leur devoir, quand, pour toute prière du matin et du soir, ils récitent à la hâte un pauvre petit *Souvenez-vous*, ou bien un *Pater* et un *Ave*, en s'habillant ou en se couchant. C'est là se moquer chrétientement du bon DIEU. Si on donnait à ces enfants-là une mouillette de pain, ou bien une noix pour leur déjeuner, et un pruneau ou une pomme cuite pour leur repas du soir, ils feraient une singulière mine : voilà pourtant ce qu'ils font pour leur âme. Ils la laissent mourir de faim, faute de prières suffisantes.

La prière du matin et du soir doit toujours se terminer par deux ou trois résolutions bien pratiques, bien précises, destinées à combattre nos défauts ; le matin, pour préparer et sanctifier la journée ; le soir, pour sanctifier le coucher et le réveil.

**IV.** Afin de raviver la bonne impression de la prière du matin, qui, sans cela, s'évaporerait bien vite, il faut avoir soin, mon cher petit enfant, de faire une courte

prière, ou du moins un bon signe de croix, avant et après les actions principales de ta journée. Ce conseil est très-important.

Ainsi avant et après le repas, avant et après l'étude ou le travail manuel ; en sortant de ta chambre ou de ta maison, et en y rentrant. Quand tu l'oublies, ce n'est pas un péché ; mais quand tu le fais, c'est bien, c'est mieux, c'est très-bien ; et ton bon Jésus est très-content de toi. Le signe de croix, fait avec une respectueuse attention, suffit très-souvent pour nous bien recueillir, quand nous n'avons pas le temps d'en faire plus. Si on ne peut le faire aussi grand que d'habitude, de peur de paraître singulier, il faut du moins le faire pieusement sur son cœur. Il y a des familles chrétiennes où le père et la mère ne laissent jamais leurs enfants se lever ni se coucher sans avoir fait religieusement un beau signe de croix, avec de l'eau bénite, et où ils leur donnent l'habitude de ne jamais sortir de la maison et de n'y jamais rentrer sans s'être munis de ce même signe sacré de la foi. Le brave chevalier Bayard faisait encore bien mieux : avant de sortir de sa chambre, il se mettait à genoux, demandait la bénédiction de la Sainte Vierge et baisait la terre ; et il faisait de même en y rentrant.

V. Il y a encore certaines circonstances particulières où il faut prier avec une ferveur et une fidélité toutes spéciales : par exemple, quand on est tenté par le démon, qui veut nous faire pécher, soit par colère, soit par rancune, soit par gourmandise, soit par indécence, soit par

désobéissance. C'est le loup qui arrive pour enlever le pauvre agneau : l'agneau est perdu s'il ne se réfugie bien vite auprès du berger. Or le berger, le bon pasteur, c'est JÉSUS, ton Sauveur, qui habite au fond de ton âme, et dans les bras duquel il faut te jeter par la prière, pour échapper à la dent du loup, à l'attaque du démon. JÉSUS est pour ton âme ce que ta mère est pour ton corps : l'asile du refuge et le lieu de sûreté. JÉSUS lui-même se compare, dans l'Évangile, à la mère poule, qui ramasse et abrite sous ses ailes tous ses poussins : si un imprudent petit poussin reste à se promener malgré les cris de la poule qui l'appelle, l'épervier fond sur lui et le voilà perdu.

Il faut aussi prier dans les dangers, dans les chagrins et dans les souffrances. La souffrance est comme un feu qui dessèche et brûle la terre : la prière est la rosée céleste qui rafraîchit. « La prière, disait encore le saint curé d'Ars, est un miel qui descend dans l'âme et adoucit tout. Les peines se fondent devant une prière bien faite, comme la neige devant le soleil. » Il fait bon de prier, et de pleurer, et de souffrir, quand on repose sur le cœur de JÉSUS.

N'oublie jamais cela dans tes petits chagrins, mon enfant ; pense-y surtout dans tes grandes peines, si jamais le bon Dieu t'en envoie. Sans cela, tu ne souffrirais pas en chrétien. Prie quand on te punit, surtout si, par hasard, on te punit sans que tu l'aies mérité ; prie quand tu te fais mal, quand tu te cognes, quand tu tombes ; prie quand tu es malade, quand tu t'ennuies, quand on te fait

de la peine, quand on t'humilie : tu verras combien tes petits chagrins perdront de leur amertume.

Et puis, si la croix, la grande croix venait te visiter quelque jour ; si tu venais à perdre quelqu'un de ceux que tu aimes, que tu aimes le plus tendrement ; si quelque infirmité cruelle ou quelque autre grande souffrance venait t'éprouver ; si tu te trouvais en face de la mort, ou de la misère, ou de l'abandon ; oh ! alors, jette-toi à corps perdu dans les bras toujours ouverts de ton cher Sauveur Jésus-Christ ; prie-le avec une serveur, une confiance, une persévérance infatigables !... C'est dans ces crises terribles que, du fond du cœur où il repose, il t'adresse la parole si consolante et si grave de son Évangile : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui ployez sous le fardeau ; et moi, je vous soulagerai... et vous trouverez le repos du cœur. »

**VI.** Enfin, il faut prier tout particulièrement quand arrivent les jours consacrés au bon Dieu : ce sont les dimanches et les jours de fête. On peut appeler ces jours-là les jours de la prière. La prière est, en effet, le vrai moyen de bien sanctifier les dimanches et les fêtes.

Ces jours-là, il faut d'abord soigner plus que jamais nos prières ordinaires ; puis, bien prier à l'église pendant la messe et pendant les autres offices de l'Église. On n'est pas obligé, pendant ces offices, de réciter toujours des prières : mais on est obligé de s'y tenir toujours avec un grand respect, d'y garder le recueillement et d'y servir le bon Dieu le mieux possible.

Il y a des gens qui viennent vous dire : « Je n'ai pas le temps de prier. » Autant vaudrait dire : je n'ai pas le temps d'être chrétien ; je n'ai pas le temps de faire l'unique chose nécessaire ; je n'ai pas le temps d'aller au ciel ; je n'ai pas le temps d'éviter l'enfer.

Quelle folie ! ils ont le temps de soigner leur corps, et ils n'ont pas le temps de soigner leur âme ! Ils trouvent le temps de faire la toilette de leur visage, de leur tête, de leurs mains, etc... et ils ne trouvent pas celui de purifier leur cœur, de faire la toilette de leur conscience ! Ils prennent le temps de manger, de boire, de dormir, de s'amuser, de faire une quantité de riens et de bagatelles, voire même de faire une foule de sottises, et ils ne prennent pas le temps de remplir le premier de leurs devoirs, en fortifiant leur âme par la prière et en s'unissant à JÉSUS-CHRIST, leur Maître, leur unique Maitre ! Ils ont le temps de penser à leurs plaisirs, et ils n'ont pas le temps de penser à leur salut !... O les fous, les triples fous ! Ne dis jamais comme eux, mon bon enfant ; et surtout ne fais jamais comme eux. Prends le temps de prier ; prends-le n'importe où, et prie, prie autant qu'il faut, et de tout ton cœur, quand même tu devrais sacrifier quelques moments de ton sommeil, ou de ton travail, ou de ta récréation : tu n'en mourras pas, sois-en sûr. En tous cas, prie toujours au fond de ton cœur, de la manière que je t'ai dit plus haut. C'est la bonne volonté et non le temps qui manque à ceux qui disent : Je n'ai pas le temps de prier.

## V

**Comment il faut prier.**

Il ne s'agit pas seulement de prier : il faut *bien* prier. Un enfant peut se laver très-régulièrement tous les jours, et rester néanmoins fort sale, s'il ne se lave pas, s'il ne se nettoie pas comme il faut. Pour que la prière soit bonne, il faut qu'elle soit chrétienne; qu'elle soit faite avec foi, attention et respect ; avec confiance et amour ; il faut qu'elle soit fervente ; il faut qu'elle soit simple ; il faut qu'elle soit humble ; il faut enfin qu'elle soit forte et persévérande.

I. La prière doit d'abord être *chrétienne* pour arriver jusqu'au cœur du bon Dieu ; et notre prière n'est chrétienne que lorsqu'elle est unie à la très-sainte prière de JÉSUS-CHRIST, le Fils unique de Dieu, l'unique Médiateur de Dieu et des hommes. Quand un rayon de soleil passe à travers les vitraux colorés de nos églises, il prend la couleur de ces vitraux, et, tout en restant un rayon de soleil, il devient rouge, violet, bleu, jaune, etc., comme le vitrail. Ainsi ta prière devient chrétienne, quand elle passe par Jésus.

Notre prière ne peut pas monter jusqu'au trône de Dieu, si Jésus ne la prend pas pour l'élever jusque-là ! C'est par Jésus seul que Dieu descend jusqu'à nous : c'est

par Jésus seul que nous pouvons monter jusqu'à Dieu.  
 « Sans moi, nous dit-il à tous; sans moi, vous ne pouvez  
 « rien faire... et personne ne vient au Père, si ce n'est  
 « par moi. »

Plus on s'unit intérieurement à Jésus en priant, et plus on se rapproche de Dieu; plus on entre en Jésus, et plus on trouve Dieu, parce que Dieu ne se trouve qu'en Jésus. Or, je te l'ai dit, mon enfant bien-aimé: Jésus est en toi par le mystère de sa grâce; il est devant toi, au milieu des hommes, dans les tabernacles de nos églises, par le mystère de l'Eucharistie. C'est là qu'il faut aller le chercher dans la prière; c'est là qu'on le trouve, au pied de ses autels, et au fond du cœur de ses fidèles.

Oh! qu'il fait bon de prier ainsi avec Jésus! Sa prière, toute divine et toute parfaite, supplée à ce qui manque à notre prière, toujours si imparfaite, hélas! et si peu digne de l'infinie majesté du Seigneur.

Avant de prier et pendant que tu pries, aie bien soin de rentrer ainsi en toi-même, de t'unir intérieurement au bon Jésus, et de prier avec lui et en lui. Nous ne faisons jamais cela suffisamment. Demande-lui la grâce de bien prier, de prier comme il faut, de prier comme il priait lui-même à Nazareth quand il avait ton âge. Alors la prière de Jésus deviendra ta prière; alors ta prière sera vraiment chrétienne, et avec Jésus, ton frère céleste, tu pourras dire en toute vérité: *Notre Père qui êtes aux cieux.*

Il n'est pas nécessaire, pour que ta prière soit chré-

tienne, de penser ainsi pendant tout le temps à JÉSUS ; cependant, plus tu feras attention à sa sainte présence en ton cœur, et plus ta prière sera parfaite, sainte et digne de DIEU.

## II. Il faut ensuite prier avec *attention et respect*.

Quand il priait, saint François d'Assise voyait Notre-Seigneur et lui parlait comme nous nous parlons. C'est qu'il avait de la foi. Nous autres, nous avons bien la foi (car nous ne sommes pas des hérétiques, ni des impies), mais nous n'avons pas l'esprit de foi, c'est-à-dire la foi vive, ardente, pratique, la foi parfaite des Saints. L'attention et le respect dans la prière sont d'autant plus grands qu'on a la foi plus vive.

Bien souvent nous nous présentons devant DIEU sans même savoir ce que nous venons faire ; nous ne pensons pas à ce que nous voulons demander, et encore moins au très-grand Roi en la présence de qui nous nous trouvons. Nous entrons dans la prière comme des mouches entrent dans la chambre d'un prince. Il y a des enfants qui ont l'air de dire au bon DIEU : « Je m'en vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous. » Hélas ! et ce sont des chrétiens ! Où donc est leur foi ? où donc est leur baptême ?

Mon cher petit enfant, c'est surtout au commencement de la prière qu'il faut recueillir ton esprit de toutes tes forces, si tu veux faire de la bonne besogne. Avant de faire ton signe de croix, avant d'ouvrir la bouche, arrête-toi un instant, mets-toi doucement et fortement avec JÉSUS

en présence de DIEU ; ferme les yeux, afin de mieux éviter les distractions ; reste immobile, apaise les pensées et l'agitation de ton petit cœur ; et quand tu te sentiras bien recueilli et bien tranquille, tu pourras alors commencer à parler à ton DIEU. Ne manque jamais à cette petite préparation ; elle est plus qu'utile, elle est nécessaire. « Avant « de prier, préparez vos âmes, » nous dit l'Écriture sainte.

Quand on est seul, un excellent moyen de faire attention à ce que l'on dit, c'est de prier tout haut, de manière à s'entendre soi-même. Autrefois, c'était la coutume des fidèles, même dans les assemblées publiques. En prononçant ainsi le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Confiteor* et les autres prières que tu aimes à réciter, ton attention se soutiendra bien plus facilement, que si tu priais tout bas. L'oreille et la langue aideront l'esprit à garder la présence de DIEU, et par conséquent le respect. Il n'en est pas de même des yeux : à ton âge, il suffit d'un moucheron, d'un rien, pour emporter l'esprit plus loin et lui faire oublier DIEU. Aussi, je te conseille fort de prendre l'habitude de prier les yeux fermés, comme je te le disais tout à l'heure.

Tu sais, mon enfant, que les distractions dans la prière ne sont pas même des péchés véniels, lorsqu'elles sont involontaires. Quand tu as fait ce que tu as pu, quand tu as eu la bonne volonté de bien prier, ne t'inquiète pas de tes pauvres distractions, lors même qu'elles seraient un peu longues. Le mieux est de n'y pas faire attention et de te remettre tout tranquillement à prier, dès que tu reviens

à toi. Il faut alors t'humilier, oh ! oui certes ! car c'est bien humiliant pour un chrétien d'être si faible ; mais enfin, il ne faut pas te troubler ni surtout te décourager : c'est ta volonté, c'est ton cœur que DIEU regarde avant tout ; et pendant que ta petite imagination bat ainsi la campagne, ton cher cœur, uni au cœur de JÉSUS, continue sa prière. Pendant que tu divagues sans l'en apercevoir, Jésus, le compagnon intérieur de ton âme, prie à ta place, prie pour toi et obtient miséricorde pour ta pauvre petite prière si misérable. Comme c'est consolant !

Cependant, si par malheur la distraction a duré presque tout le temps, comme il arrive trop souvent aux étourdis, il faut avoir bien soin, avant de quitter le bon DIEU, de lui dire au moins quelques bonnes paroles, de faire quelques bons actes bien fervents d'adoration, de contrition et de bon propos.

Quand les distractions sont volontaires, elles deviennent un péché contre le premier commandement de DIEU ; c'est un manquement plus ou moins grave au respect que nous devons tous au souverain Roi du ciel et de la terre. Néanmoins, pour qu'il y eût péché grave dans une distraction, il faudrait qu'elle fût très-longue, tout à fait volontaire, tout à fait de propos délibéré. Une distraction volontaire, c'est une pensée étrangère à la prière, à laquelle on s'arrête exprès, sans se donner la peine de la repousser et de la combattre. On fait alors comme un voyageur qui s'écarte du bon chemin, qui s'en aperçoit, et qui ne se soucie pas de quitter la fausse route pour reprendre la vraie.

Ne t'égare pas ainsi, mon enfant, dans le beau voyage de la prière : va au bon DIEU de tout ton cœur ; et ne lui fais jamais l'affront, quand tu paraîs devant lui, de lui préférer une créature : si tu étais aux pieds du Pape, oserais-tu t'oublier au point de ne pas l'écouter, de t'occuper de tout, excepté de lui ; en un mot, de faire comme s'il n'y était pas ? Oh ! qu'il faut donc que DIEU soit bon pour supporter, pour accueillir, comme il le fait, nos misérables prières, toutes pétries de distractions !

Donc en second lieu, ta prière, pour être bonne, doit être attentive, et pleine d'un religieux respect.

### III. Il faut de plus qu'elle soit *amoureuse et confiante*.

Si tu veux bien prier, cher enfant, le moyen est très-simple et très-doux : aime, aime bien le bon DIEU. Plus tu l'aimeras, et mieux tu le prieras. Plus un enfant aime sa mère, et mieux il lui dit ce qu'elle aime à s'entendre dire. Si tu savais combien le bon DIEU t'aime ! Si tu savais combien JÉSUS, ton Sauveur, se réjouit d'habiter en ta chère petite âme baptisée ! Quand tu pries, quand il te voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui se baisse pour mieux entendre son petit enfant qui lui parle. A cause de cela, tu dois toujours prier avec beaucoup d'amour, avec une très-grande confiance.

Il ne faut pas avoir peur de DIEU : il faut craindre de l'offenser, il faut craindre de lui déplaire, parce qu'il est très-saint et très-bon ; mais il ne faut jamais avoir peur de lui, parce que toujours, toujours il t'aime, cent mille fois

plus que tu ne peux te l'imaginer. Sur la terre, as-tu peur de ceux qui t'aiment ? certainement non : fais de même pour ton grand ami du ciel, pour ton bon Jésus, pour ton bon Père qui est là-haut.

Notre-Seigneur a dit dans l'Évangile : « Jamais je ne « rejeterai celui qui vient à moi. » Et il te dit, comme à saint Pierre : « Aie confiance ; c'est moi ; n'aie pas peur. » Lors même que tu n'aurais pas été sage, ne crains pas de te jeter, par la prière, dans les bras du bon Dieu, et ne fais pas comme Adam et Ève : après avoir péché, ils se sont cachés au fond d'une grotte, fuyant le regard miséricordieux du Seigneur, qui chaque jour leur apparaissait sous une forme humaine, au milieu du paradis terrestre.

Quand tu as le malheur de faire de la peine à ton père ou à ta mère, que fais-tu ? Ne sais-tu pas, par une douce expérience, que le meilleur moyen de rentrer en grâce avec eux, c'est d'aller à eux tout simplement, avec une confiance toute filiale, de leur demander pardon et de les embrasser bien tendrement ? Voilà comment il faut faire avec le bon Dieu.

Confiance donc, confiance et amour dans la prière ; confiance et amour pour Jésus, parce qu'il nous aime plus que le meilleur des pères, plus que la plus tendre des mères.

IV. La prière doit être *ferrente* ; c'est-à-dire qu'il ne faut jamais prier lâchement, sans piété, sans zèle, par routine. Le bon Dieu vaut bien la peine que nous nous y

mettions de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces quand nous le prions.

La ferveur, c'est comme l'eau chaude, l'eau bouillante, sans laquelle on ne peut pas cuire les œufs. Mets un œuf dans de l'eau tiède : jamais il ne cuira, et tu ne pourras le manger. Nos actions, ce sont les œufs qu'il faut cuire ; la prière, c'est l'eau ; la ferveur, c'est la chaleur qui fait bouillir l'eau ; c'est le feu de l'amour de Jésus qui pénètre notre prière et sanctifie tout ce que nous faisons.

La ferveur dans la prière ne consiste pas précisément à pleurer, à avoir des attendrissements, des consolations, et à *sentir* qu'on aime bien le bon DIEU. Tout cela est excellent, et surtout très-agréable ; mais enfin ce n'est pas en ces douceurs que consiste la véritable ferveur. La ferveur est dans la volonté : on est fervent quand on fait tout ce qu'on peut pour bien prier et pour plaire à DIEU. La ferveur, c'est l'opposé de la lâcheté, de l'indifférence. Pour être fervent, il suffit d'être tout au bon DIEU ; et il n'est pas nécessaire d'éprouver de grandes consolations dans la prière. Ces consolations sont à la ferveur ce que les confitures sont au pain de ton goûter : les confitures rendent le goûter plus agréable ; elles aident à manger le pain de meilleur appétit ; mais au fond, c'est le pain qui nourrit, et non pas les confitures. Quand tu as de ces consolations, remercie le bon DIEU qui te gâte comme une bonne maman : quand tu n'en a pas, tiens-toi tranquille et n'en pris pas moins de ton mieux. Un chrétien doit être assez brave pour savoir manger son pain sec, sans regretter les sucreries.

Il y a diverses espèces d'oiseaux : les uns, comme les poules, les canards et les dindons, sont si lourds et ont des ailes si misérables, qu'ils peuvent à peine s'élever de terre en volant ; d'autres, comme les paons, voleraient bien, s'ils n'avaient une énorme queue qui les surcharge ; d'autres, comme les pigeons, les moineaux, les rossignols, les alouettes, s'élèvent aisément, mais n'ont pas assez de vigueur pour se soutenir longtemps dans les airs ; d'autres, plus forts, volent très-haut et se soutiennent très-longtemps comme les petites hirondelles ; d'autres enfin, comme les aigles, s'élèvent à perte de vue et ne sont jamais autant à leur aise que lorsqu'ils dominent les airs et percent les nues. Ainsi en est-il des différents degrés de ferveur dans la prière : certains enfants, les enfants gourmands, sensuels, indifférents, paressieux, ont si peu de ferveur, qu'ils ne s'élèvent pour ainsi dire jamais vers le bon Dieu ; d'autres, enfants gâtés, enfants mondains, vaniteux et pleins d'eux-mêmes, sont tellement retenus par le plaisir et les bagatelles, qu'ils ne peuvent guère s'habituer aux choses du bon Dieu ; d'autres, et ce sont les bons enfants ordinaires, habitués à bien soigner leurs prières et à servir Dieu de bon cœur, prient facilement et ont une bonne petite ferveur ; d'autres, les hirondelles, font mieux encore ; d'autres enfin, en très-petit nombre, reçoivent de Jésus un attrait extraordinaire pour la prière, sont remplis d'amour et de zèle, pensent très-souvent à leur cher Maître, vivent tout pour lui, l'aiment par-dessus tout, et ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils peuvent se reposer sur son cœur.

Ce sont les beaux petits aiglons qui réjouissent et réjouiront l'Église ; ce sont les véritables oiseaux de paradis, de ce beau Paradis où nous irons un jour.

Ne l'oublie donc pas, mon enfant : la ferveur est une affaire de volonté et non de sentiment ; et il dépend toujours de toi d'être servent quand tu pries.

Sais-tu un excellent moyen de s'exciter à la ferveur dans la prière ? C'est, quand tu es seul, de prier à haute voix, comme je te l'ai déjà recommandé ; ou bien de prier les bras étendus en croix, ou simplement croisés sur la poitrine. Ces petits moyens extérieurs excitent les bons sentiments, comme la cravache et l'éperon excitent à mieux trotter un cheval mou et indolent.

V. La prière doit être *simple*. Plus tu seras simple en priant, et mieux cela vaudra. Le bon DIEU ne demande que ton cœur : il n'a que faire de nos belles paroles, de nos grandes pensées et toutes ces choses extraordinaires que certaines gens voudraient introduire dans leur piété.

Non, mon enfant, ce n'est pas ainsi qu'il faut servir et prier DIEU. Plus le ciel est pur, et plus le soleil brille et réchauffe ; plus l'eau est limpide, et meilleure elle est ; de même, plus on est simple en priant le bon DIEU, et plus on arrive droit à son cœur.

Qu'y a-t-il de plus simple, je te le demande, que la prière des prières, la prière divine entre toutes : le *Pater* ? C'est cependant la meilleure de toutes les prières. Quoi de plus simple que l'*Ave Maria* ? C'est la plus belle, la plus sublime prière que l'on puisse adresser à la Sainte-

Vierge. Quoi de plus simple que ce magnifique acte de foi qu'on appelle le *Credo*? Et cet acte de contrition, si embaumé d'humilité et de confiance, qu'on appelle le *Confeitor*? On n'en se lasse jamais de dire ces prières-là, parce qu'on sent que le bon DIEU ne se lasse jamais de les entendre<sup>1</sup>.

Ne crains pas, quand tu pries, de répéter dix fois, cent fois les mêmes choses : pourvu que ce soit le cœur qui parle, c'est toujours nouveau. Vois Notre-Seigneur dans sa longue prière de trois heures, au jardin des Oliviers : comme c'était simple ce qu'il disait! «Mon Père, s'il est possible, que ce calice d'amertume s'éloigne de moi... Cependant, que votre volonté soit faite, et non la mienne.» Et l'Évangile remarque expressément que Jésus répétait la même prière, durant toute cette horrible agonie. — A Rome, je me suis trouvé un jour dans une chapelle près d'un saint Religieux qui priait avec tant de piété et de recueillement qu'il ne s'aperçut pas que j'étais là : c'était le vénérable P. Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus, mort en odeur de sainteté en 1852. Pendant plus d'un quart d'heure, je l'entendis répéter à demi-voix ces simples paroles : « JESU, miserere ; » c'est-à-dire, « JÉSUS, ayez pitié de nous. » Il ne dit pas autre chose... O la sainte prière ! et combien j'aurais voulu être à la place de ce vrai serviteur de DIEU !

<sup>1</sup> Il serait trop long de les expliquer en détail. J'ai déjà fait ce petit travail dans les *Instructions familières et lectures du soir*, où l'on trouvera également l'explication des prières et des psaumes dont l'usage est le plus ordinaire.

Donc, très-cher enfant, sois simple et très-simple avec le bon DIEU. N'oublie pas que la grâce de la prière vient du ciel, comme toutes les autres grâces : que sans Jésus et son Esprit-Saint, tu ne peux pas prier ; que toutes les agitations et les moyens humains sont inutiles sans la grâce de la prière, laquelle est toujours accordée à ceux qui sont humbles de cœur. « Seigneur, disaient jadis les « Apôtres au bon Jésus, enseignez-nous à prier ! » À leur exemple, aie cette simplicité de la foi qui attend tout de la grâce de DIEU. Sans elle, la prière est plus que difficile ; elle est impossible : avec elle, il est aussi simple, aussi facile de bien prier que d'y voir clair en plein midi.

Il y en a qui disent : Je ne sais que dire quand je veux prier. — S'ils étaient plus simples, ils trouveraient bien vite ce qu'ils cherchent. Est-ce que le *Pater* n'est pas toujours là ? C'est dans le cœur et non dans le bel esprit, que l'on trouve la bonne prière.

VI. L'*humilité*, voilà une autre qualité absolument nécessaire à la prière des chrétiens. Il faut être humble pour bien prier ; il faut nous présenter devant le bon DIEU comme de pauvres petits riens que nous sommes, comme de pauvres et misérables pécheurs, très-indignes d'être écoutés, si nous voulons que le bon DIEU nous exauce. C'est parce que la Sainte Vierge s'est ainsi regardée comme la pauvre petite servante du Seigneur qu'elle est devenue la Mère de DIEU, la Reine bienheureuse et mille fois bénie des Anges et des hommes, du ciel et de la terre.

Plus tu te feras petit devant DIEU, et plus le bon DIEU te sera grand, te sera puissant dans la prière. L'humble prière du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume, » l'a sanctifié, l'a sauvé, d'un seul coup. C'est parce qu'il s'est humilié profondément et de tout son cœur, que le pauvre enfant prodigue a été pardonné aussitôt. « Mon père, disait-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » Pour toute réponse, le bon père l'embrasse en sanglotant, et lui fait rendre la belle robe blanche avec l'anneau royal, qu'il avait perdus. C'est l'humilité qui a purifié Madcleine, prosternée aux pieds du Sauveur, dans la maison de Simon le pharisien ; c'est l'humilité qui a sauvé Zachée le publicain ; c'est elle enfin qui a fait monter jusqu'au trône de DIEU, comme un pur encens, la prière de tous les Saints depuis le commencement du monde.

C'est elle, petit enfant, qui rendra parfaites toutes tes prières. Sois humble en adorant DIEU ; humble en le remerciant ; humble en lui demandant ses grâces pour toi et pour les autres ; humble et profondément humble, lorsque, pauvre pécheur, tu implores la miséricorde et le pardon. La prière des orgueilleux, des pharisiens, qui s'imaginent être des saints, sent si mauvais quand elle arrive à Notre-Seigneur, qu'il est comme obligé de détourner sa face et de repousser bien loin cette prière empoisonnée, comme on repousse un sale et insupportable visiteur.

VII. Enfin, et c'est là la dernière qualité que doit avoir la prière pour être bonne, elle doit être *forte* et *persévérente*.

« Celui qui persévrera jusqu'à la fin, sera sauvé. » C'est vrai de la prière comme de tout le reste. Il ne faut jamais se décourager, ni, comme on dit, jeter le manche après la cognée. Qui sait, mon pauvre enfant, si, au moment même où tu t'arrêtes découragé, la grâce que tu demandes ne va pas t'être accordée ? Veux-tu faire naufrage à quelques pas seulement du port ?

Et puis, ton Sauveur, qui t'a promis de l'écouter toujours, a des secrets que tu ne connais pas : si tu les connaissais, tu comprendrais que s'il ne t'accorde pas ce que tu lui demandes et ce que tu crois bon, c'est que, en réalité, cela n'est pas bon pour toi, ou du moins qu'il y a quelque chose de bien meilleur. Dans l'éternité, nous verrons clairement tout cela, et nous bénirons le bon Dieu avec une très-grande reconnaissance de ne pas nous avoir accordé ce que nous lui demandions, en telle ou telle pénible circonstance, dans tel ou tel moment critique et presque désespéré. Son cœur, qui nous refuse nos indiscrètes demandes, nous accorde toujours quelque chose qui vaut bien mieux, ne serait-ce que la grâce et le courage de persévirer dans la prière.

Ne te dis jamais : « Mes prières ne valent rien ; je prie et n'obtiens pas ; j'ai beau prier, cela ne m'avance à rien ; Dieu ne m'écoute pas ; » Ce ne sont pas là des pensées chrétiennes ; mais bien de perfides ruses du diable qui cherche à nous décourager et, s'il le pouvait, à nous faire

abandonner le service du bon DIEU. Avant tout, il veut nous empêcher de prier, car il sait que la prière et le salut, c'est tout un. Quand il souffle ses blasphèmes à l'oreille de ton cœur, chasse-le bien vite, comme un maudit qu'il est ; unis-toi à ton JÉSUS, et avec lui, dis au vieux serpent : « Va-t'en, menteur ! *Vade retro, Satanas !* » Et continue à prier plus courageusement que jamais, comme Notre-Seigneur au jardin des Oliviers.

Mon enfant, cette persévérance sera ta sanctification ; elle sera ton salut. Peut-être, après ta mort seulement, ceux pour qui tu priges recueilleront le fruit de tes peines ; comme les laboureurs qui ne recueillent qu'en été ce qu'ils ont semé longtemps auparavant, en automne.

Il faut être courageux et énergique quand on a l'honneur d'être chrétien ; il faut savoir être patient avec le bon DIEU, comme avec les hommes. « C'est par la patience, nous dit notre doux Sauveur, que vous serez « maîtres de vos âmes. » Tous les Saints, sans exception, sont devenus de la sorte maîtres de leurs âmes, parce que tous ont persévétré dans la prière jusqu'à leur dernier soupir.

Telles sont, cher enfant, les qualités principales que tu tâcheras désormais, avec la grâce de DIEU, de donner à ta prière : elle sera chrétienne ; elle sera respectueuse et attentive ; elle sera confiante et pleine d'amour ; elle sera fervente, simple, humible ; enfin, tu y persévéras malgré tout.

Tu auras soin de la vivifier, de l'alimenter par la fré-

quentation régulière des sacrements. Tout se tient dans la piété : la prière et les sacrements. L'un ne peut vivre sans l'autre. Bien souvent on ne prie mal que parce qu'on ne pratique pas assez.

Toujours, sache-le bien, toujours la prière d'un chrétien produit son effet, quand elle est bien faite. Quand nous n'obtenons pas ce que nous demandons, c'est que de deux choses l'une : ou bien nous ne demandons pas ce qu'il faut ; ou bien nous ne le demandons pas comme il faut.

O bon Jésus, vivant et priant en nous, vos serviteurs, donnez-nous à tous la grâce de toujours bien prier!

## VI

### **La prière en commun.**

Quand on prie tout seul, on est ordinairement plus recueilli et plus tranquille ; et à cause de cela, il est très-bon de prier souvent tout seul, tête à tête avec le bon Dieu. Mais il faut aussi aimer et pratiquer la prière en commun, soit dans l'intérieur de la famille, soit à l'église avec les prêtres et les fidèles.

Cette prière en commun a des avantages immenses, que n'a pas la prière isolée : quand nous prions les uns avec les autres, nous nous édifions et nous nous encourageons mutuellement ; ce qui manque à la prière des

uns, est suppléé par la ferveur de la prière des autres ; de sorte que toutes ces prières réunies sont comme l'odeur d'un beau bouquet, composé de beaucoup de fleurs, parmi lesquelles il y en a de très-parfumées, d'autres qui le sont moins, et d'autres qui ne le sont presque pas. N'est-ce pas bien encourageant pour les faibles ?

La prière en commun dans les églises entretient, fortifie, ravive l'esprit de religion et de piété. C'est le rendez-vous des chrétiens, autour du prêtre, chef de la prière.

Dans la famille, la prière en commun produit le même effet : elle montre que la famille est chrétienne et qu'elle tient à honneur de servir DIEU publiquement. Là aux pieds du bon DIEU quand tout le monde est réuni pour prier, on se renouvelle dans le respect et dans l'amour les uns des autres : un enfant qui, régulièrement, voit son père et sa mère se mettre à genoux, prier et s'humilier devant DIEU, est singulièrement aidé à bien prier lui-même ; des frères, des sœurs qui prient chaque jour à côté les uns des autres, d'un même cœur et d'une même voix, autour de leurs parents, n'ont pas grand'peine à les respecter, et à se pardonner mutuellement leurs petites misères.

Bienheureuse la famille où la sainte habitude de la prière en commun est demeurée vivante au milieu des ruines de l'indifférence ! J'en connais une, où la pieuse maîtresse de maison réunit chaque soir ses enfants et ses serviteurs dans une chambre convertie en chapelle ; on y récite les prières et les litanies ; on y fait une courte lecture de piété ; et la mère de famille préside cette tou-

chante réunion, à moins qu'il ne se trouve là un prêtre.

Je connais une autre excellente famille, composée de quatre générations : l'aïeul et l'aïeule, tous deux octogénaires ; le grand-père et la grand'mère, les quatre fils avec leurs femmes et leurs nombreux enfants, et tous leurs serviteurs, se pressent agenouillés pour la prière du soir que récite au nom de tous, le vénérable vieillard, comme un honneur réservé à ses cheveux blancs. — A Paris, j'en connais une autre où le père et la mère et leurs sept enfants consacrent avant le dîner une petite demi-heure à la récitation commune du chapelet, et à quelques autres exercices de piété, destinés à attirer sur tous et sur chacun la bénédiction du ciel. Comme c'est beau ! n'est-ce pas, mon enfant ? Pourquoi toutes les familles chrétiennes n'en font-elles pas autant ? L'esprit de famille, l'esprit chrétien dans la famille dépend, plus qu'on ne pense, de ces bonnes pratiques communes de religion.

## VII

### **La prière devant le Saint-Sacrement.**

O mon petit enfant, c'est là qu'il fait bon de prier, devant le tabernacle où Jésus repose nuit et jour ! Jésus, au Saint-Sacrement, est comme le soleil de l'Église : de lui partent tous les rayons de lumière, toutes les saintes ardeurs, toutes les grâces qui fécondent les âmes.

Prends l'habitude, dès ton enfance, de ne jamais passer un jour sans aller rendre tes devoirs de piété à ton Seigneur JÉSUS-CHRIST, assis sur son trône de grâces et de miséricorde, où il nous attend tous, comme un roi attend ses sujets, comme un père ses chers enfants. Expose-toi joyeusement au soleil de JÉSUS, comme un beau fruit qui veut mûrir.

Lorsque tu viens pieusement te prosterner devant JÉSUS, au Saint-Sacrement, tu entres, pour ainsi dire, mon cher petit enfant, en la sainte compagnie des Anges, qui entourent le tabernacle et adorent leur Seigneur qui est aussi notre Seigneur. Ils t'apportent les bénédictions de JÉSUS, et prennent, en échange, tes pauvres petites prières pour les offrir au divin Roi. Tu es là, comme leur petit frère, comme leur compagnon d'adoration et de prière : tâche de leur ressembler par la pureté de ton cœur, par la vivacité de ta foi, par l'ardeur de ton amour.

Une excellente pratique, devant le Saint-Sacrement, c'est de réciter quelqu'une des belles prières composées en son honneur ; ou bien, quelque psaume que tu saurais par cœur : le *Miserere*, par exemple, qui est une si touchante prière de pénitence ; ou bien encore le *Te Deum*, le *Magnificat*, admirables cantiques d'actions de grâces ; ou, enfin, une ou deux dizaines du chapelet, en t'unissant à la Sainte-Vierge pour adorer, remercier et prier JÉSUS.

Comme livre de piété, capable d'exciter à la ferveur quand on prie au pied des autels, je te conseillerais de lire quelque verset de l'*Imitation*, ou bien les belles *Vi-*

*sites au Saint-Sacrement*, de saint Alphonse de Liguori. Quand tu seras un peu plus grand, tu ne pourras rien faire de mieux, aux pieds de Jésus, que de lire et de méditer l'Évangile, le texte même de l'Évangile.

L'amour du Saint-Sacrement est le cachet de la vraie piété. Je te le souhaite de tout mon cœur, cher petit enfant de Dieu.

## VIII

### Prier par la Sainte Vierge.

La bonne Vierge est ta mère, puisque tu es le frère de Jésus ; puisque, par la grâce du Baptême, Jésus et toi vous ne faites plus qu'un. De même que, par Jésus, Dieu est devenu ton Père ; de même, par Jésus, MARIE est devenue ta mère, ta mère du ciel.

Ce que tu ne pourrais obtenir par toi-même, pauvre enfant, tu l'obtiendras facilement par l'entremise de la bonne Sainte-Vierge. N'hésite jamais à lui confier tes petites affaires, à lui donner tes petites commissions spirituelles. C'est par elle qu'il faut tout demander, tout offrir. Ses mains maternelles sont toujours ouvertes pour donner et pour recevoir ; et comme elles sont tout embaumées de sainteté et d'innocence, elles embaument nos misérables petites prières, presque toujours indignes par elles-mêmes d'être agréables au bon Dieu. Offertes par MARIE, nos prières se confondent avec la sienne, très-sainte et très-parfaite.

La confiance en la Sainte-Vierge est un gage assuré de salut. Aime-la comme une vraie mère ; sois son enfant, son autre Enfant-Jésus. Oh ! que bienheureux est l'enfant de MARIE, et combien ses prières plaisent à Jésus et sont bénies du Père céleste !

Il faut savoir par cœur quelques prières à la Sainte-Vierge et les réciter très-souvent. Outre le chapelet, qui est la plus belle et la plus simple de toutes, je te recommande les litanies, l'*Ave maris stella*, le *Sub tuum præsidium*, le *Souvenez-vous*, le *Salve Regina*, et en général les prières à la bonne Vierge les plus usitées dans l'Église. Si tu comprends le latin, dis-les en latin : c'est bien plus beau qu'en français.

Que de fois une simple petite prière, offerte à la Sainte-Vierge, a obtenu de grandes grâces ! J'ai connu un saint prêtre dont la vocation a été décidée par la récitation pieuse de l'*Inviolata* ; et je sais une foule d'enfants et de jeunes gens qui doivent la conservation de leur pureté à une petite prière, dite à genoux, bien dévotement, aux pieds de MARIE Immaculée. — La Sainte-Vierge est la mère des âmes, la mère de la grâce divine, la porte du ciel, le refuge des pauvres pécheurs, la consolatrice de tous les affligés. Elle est surtout la mère des bons petits enfants comme toi.

## IX

**L'apostolat de la prière.**

Mon enfant, veux-tu devvenir un apôtre? Veux-tu, dès maintenant, sauver et conquérir des âmes à l'Enfant-Jésus? Veux-tu convertir des pécheurs, beaucoup de pécheurs? Prie et ne te lasse pas de prier: la prière est le plus fécond des apostolats.

Un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, frappé de cette puissance merveilleuse de la prière, a fondé, dans ces dernières années, une association admirable, que le Pape a bénie, et qui s'est déjà répandue dans le monde entier: elle s'appelle *l'Apostolat de la prière*<sup>1</sup>. Tous les chrétiens peuvent y entrer, même les enfants, même les petites filles. Tous devraient y entrer.

Pour t'en faire comprendre l'excellence, je me contenterai de te citer un fait qui est arrivé dans notre France, au mois de mai 1863, dans un collège des Pères Jésuites, où l'œuvre de *l'Apostolat de la prière* est très-florissante.

C'était le mois de MARIE, et les enfants redoublaient tous de zèle et de piété. Dans de petites lettres charmantes de naïveté, ils offraient régulièrement à la Sainte-Vierge toutes leurs actions de la journée, leurs prières, leurs

<sup>1</sup> Pour faire partie de cette belle œuvre, et participer aux précieuses indulgences que le Saint-Père y a attachées, s'adresser au R. P. Ramière, directeur de l'œuvre, au séminaire de Vals, près le Puy (Haute-Loire).

travaux, leurs pas, leurs paroles, leurs coups de balles, leurs punitions, etc., etc. Tout cela pour le salut des âmes, pour la conversion des pécheurs, pour les besoins du Saint-Siège et de l'Église, pour la consolation du Pape, pour la gloire du bon DIEU.

Parmi ces pieux enfants, on en distinguait un, plus innocent et plus servent encore que les autres, plein d'intelligence et âgé de dix ans à peine. Il s'appelait Louis, comme son saint modèle, l'angélique Louis de Gonzague.

Plein de zèle pour l'*apostolat de la prière*, il offrait tous les jours à la Sainte Vierge, pour telle ou telle intention de charité spirituelle, tout ce qu'il ferait, dirait, souffrirait... Voici une de ses petites lettres que l'on a retrouvées après sa mort :

« A ma mère chérie, MARIE !

« Pour le malheureux D... — Je vous offre toutes mes prières, tous mes pas dans les rangs, la première et la seconde étude des leçons et l'étude du soir, mon dîner et mon souper. » — Le pauvre D., pour qui Louis et ses camarades priaient ainsi, était un pécheur scandaleux, qui, de fautes en fautes, d'abîmes en abîmes, en était arrivé à l'affreux projet de se suicider. Le jour même où Louis adressait à la Sainte Vierge sa chère petite lettre, le coupable se convertit sans qu'on sût pourquoi ; il fut subitement touché de repentir, et, déplorant ses désordres, alla chercher aux pieds du prêtre le pardon et la paix. Telle est la puissance de la prière !

Quant au bon petit Louis, Dieu l'avait mûri par ce zèle vraiment apostolique : l'heure de l'éternelle récom-

pense était déjà venu, et la Sainte Vierge, Reine des Anges, Reine des Apôtres, s'apprêtait à venir le chercher. Le 17 mai, après avoir écrit une dernière lettre à sa bonne Mère du ciel, le cher enfant tomba malade. Au milieu des douleurs les plus aiguës, il continuait son œuvre en offrant toutes ses souffrances pour le salut des âmes. Le 3 juin, il reçut son Jésus pour la première et dernière fois ici-bas, et le jour même, ce petit élu, ce petit apôtre, cet enfant de prières et de bénédiction, s'en-dormit paisiblement dans le sein du Seigneur.

L'apostolat sacré de la prière, oh ! que je te le recommande, mon enfant bien-aimé ! Ce sera ton salut et le salut d'un grand nombre d'âmes. En priant pour les autres, tu te sanctifieras toi-même; tu ne mériteras peut-être pas, comme le petit Louis, le bonheur d'entrer au Paradis, du premier coup : j'ose presque le souhaiter dans l'intérêt de ceux qui t'aiment si tendrement ici-bas, de ton bon père, de ton excellente mère ; mais ce qui est bien certain, c'est que, par cet apostolat du cœur, tu attireras sur tout le reste de ta vie, sur ta vie et sur ta mort, des grâces incomparables.

## X

**Excellence et douceur de la prière.**

Le bon curé d'Ars disait un jour : « Mes petits enfants, vous avez un petit cœur ; mais la prière l'élargit et le

rend capable d'aimer DIEU. L'homme a une belle fonction : celle de prier et d'aimer... Vous priez, vous aimez : voilà le bonheur de l'homme sur la terre. La prière n'est autre chose qu'une union avec le bon DIEU. Quand on a le cœur pur et uni à DIEU, on sent en soi un baume, une douceur qui enivre et une grande paix qui console. Dans cette union intime, DIEU et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble ; on ne peut plus les séparer... C'est une chose bien belle que cette union de DIEU avec sa petite créature ! C'est un bonheur qu'on ne peut comprendre... Aussi, plus on prie, plus on veut prier : c'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant. »

Mon enfant, demande bien au bon DIEU la grâce d'aimer, d'apprécier la prière. Si ton cœur est pur comme il doit l'être, tu sentiras la prière comme une rosée embaumée qui te rafraîchira, qui te donnera des forces. De l'habitude de la prière il sort une douceur paisible et savoureuse, comme le jus qui découle d'un raisin bien mûr. La prière détache notre âme de la terre et des plaisirs grossiers ; elle l'élève en haut, bien haut, comme le feu qui gonfle les ballons.

Tous les Saints ont vécu de prière. La prière a été comme la respiration de toute leur vie. Par elle, ils sont devenus saints, ont gardé la grâce, ont vaincu l'enfer ; par elle, et par elle seule, ils sont demeurés en JÉSUS, et, avec JÉSUS, ils sont entrés dans le Paradis.

J'espère, cher enfant, que tu voudras faire comme eux. Quand tu seras aux pieds de JÉSUS et de MARIE, n'oublie pas, je t'en supplie, celui qui, pour l'amour de ton âme, tâche ici de t'initier au grand devoir et au pur bonheur de la prière.

---

## LIVRE SECOND

---

# LA CONFESSION

---

**Ce que c'est que la confession.**

Sais-tu, mon cher petit enfant, ce que c'est que se confesser ? Écoute bien, et quand tu auras bien compris, tâche de pratiquer le mieux possible ce que je vais te dire.

Il y a des enfants qui ont une peur terrible d'aller à confesse : on dirait que le confessionnal est une souricière, dans laquelle la petite souris doit être mangée par le chat. J'ai connu à Paris une petite fille, qui cependant n'était pas sotte, et qui pleura et cria tellement dans la rue lorsque sa maman la conduisit pour la première fois à confesse, que la pauvre dame toute honteuse fut obligée de rebrousser chemin et de remettre la chose à plus tard. J'ai connu un autre en-

fant, un garçon de neuf ans, qui tomba presque à la renverse quand il entendit le confesseur ouvrir la petite grille du confessionnal, et qui se sauva à toutes jambes comme s'il avait vu le diable. Il en est d'autres qui suent à grosses gouttes et dont on entend battre le cœur à dix pas, quand arrive le moment de se confesser.

Tous ces enfants-là sont des nigauds, de vrais nigauds ; car la confession est la chose la plus simple du monde. Il ne faut pas faire comme eux : il faut d'abord apprendre et savoir ce qu'ils ne savent certainement pas assez : ce que c'est que se confesser, et combien la confession est une bonne et douce chose.

Se confesser, c'est aller trouver le Prêtre de JÉSUS-CHRIST et lui dire, lui avouer tout simplement, bien franchement, tous les péchés qu'on se rappelle avoir commis.

Ce n'est pas pour s'amuser, ni par manière de passe-temps que l'on va dire ainsi ses péchés : c'est afin d'obtenir du bon DIEU le pardon de tout ce qu'on a fait de mal. Quelquesfois cela coûte beaucoup ; il faut y aller tout de même, parce que DIEU le veut, et parce que nous sommes sur la terre, non pas pour faire ce qui nous plaît et nous amuse, mais avant tout pour sauver notre âme en obéissant à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

C'est au Prêtre, et au Prêtre seul, qu'un enfant doit avouer ses péchés, s'il veut que le bon DIEU les lui pardonne. Sais-tu pourquoi ? C'est parce que le bon DIEU,

quand il est venu sur la terre, a donné à ses Prêtres, et à eux seuls, le pouvoir divin de pardonner aux hommes tous leurs péchés. C'est aux Prêtres seuls que le bon Jésus a dit : « *Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez ; et ils ne seront point pardonnés à ceux à qui vous ne les pardonnerez pas.* » Il leur a dit encoré dans son Évangile : « *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux.* » C'est donc au Prêtre de Jésus-Christ qu'il faut aller confesser, c'est-à-dire avouer tes péchés, si tu veux, mon petit enfant, que le bon Dieu te les pardonne.

Il ne suffirait pas, pour être pardonné, de te répentir de tes péchés et de les avouer seulement en secret au bon Dieu. Non : c'est lui-même, Jésus, le bon Dieu, qui t'ordonne d'aller dire tes fautes à ses Prêtres, lesquels sont ses représentants, ses ministres, ses envoyés au milieu des hommes. Quand tu es malade, tu vas trouver le médecin, parce que seul il peut te guérir : de même, quand ta pauvre petite âme est malade, il ne faut pas hésiter à aller trouver le Prêtre, qui est le médecin des âmes et qui les guérit au nom du bon Dieu. Ceux qui ne veulent pas se confesser ne veulent pas et ne peuvent pas guérir. Le péché est une terrible maladie qui jette les âmes en enfer.

Si tu as le bonheur d'avoir une bonne mère, bien chrétienne, bien pieuse, tu ne peux rien faire de mieux que de la prier de t'aider à te préparer, quand tu dois te

confesser ; tu peux même, si tu le veux, lui dire tes fautes, mais ce n'est pas là la confession proprement dite ; c'est seulement une manière de s'y mieux préparer quand on est enfant. Sache-le bien néanmoins : si tu avais fait quelque péché que tu ne voulusses pas dire à ta maman, tu ne serais pas *obligé* de le lui dire ; il suffira que tu le dises à ton confesseur.

Il faut dire au Prêtre *tous* les péchés qu'on se rappelle avoir commis. Le bon Dieu le veut absolument. Si, par mauvaise honte, ou par orgueil, tu avais le malheur de cacher *exprès* un péché à ton confesseur, mon pauvre petit enfant, tu commettrais une faute très-grave ; tu ferais une mauvaise confession ; et non seulement tes péchés ne te seraient point pardonnés, mais ton âme serait cent fois plus coupable qu'auparavant. Il vaudrait mieux ne pas se confesser du tout que de faire une mauvaise confession, une confession sacrilége.

J'ai connu de pauvres enfants qui, pendant plusieurs années, avaient ainsi caché des péchés en confession : ils étaient bien malheureux, avaient de grands remords, et, s'ils étaient morts dans cet état-là, ils seraient certainement tombés dans le feu éternel de l'enfer.

« Mais, c'est que j'ai fait de bien gros péchés ? » Eh mon pauvre enfant, la miséricorde du bon Dieu n'est-elle pas plus grande que tes fautes ? N'aie donc pas peur : dis tout, dis bien tout.

C'est une grande sottise que de cacher au confesseur un péché, quelque grave, quelque vilain qu'il soit :

d'abord on se rend coupable et on offense très-gravement le bon DIEU ; puis, il faudra bien, tôt ou tard, finir par avouer ce péché, à moins qu'on ne préfère brûler éternellement dans l'enfer avec le démon ; pourquoi ne pas faire de suite ce qu'on sera obligé de faire un jour ? Et puis, quand on a caché des fautes, il faut refaire toutes ses confessions, ce qui est toujours très-pénible et très-désagréable. Enfin, c'est ne pas comprendre du tout le cœur du Prêtre, qui aime ses pénitents, qui a compassion de leurs faiblesses et de leurs fautes, qui ne les méprise jamais, qui les console au lieu de les gronder, et qui est malheureusement habitué à entendre l'aveu de toutes sortes de gros péchés. N'aie donc jamais peur, pauvre petit enfant, de dire *tous* tes péchés, sans en cacher un seul, sans en diminuer le nombre ni la gravité : l'aveu, je le sais, coûte un peu ; mais il est toujours suivi d'une douce paix et d'une grande consolation, sans compter le pardon que t'accordera avec bonheur ton Père spirituel et que JÉSUS-CHRIST ratifiera du haut des cieux.

« Je voudrais bien tout dire ; mais je ne sais comment m'y prendre pour dire ce que j'ai fait ? c'est si vilain ! » Eh bien, dis cela à ton confesseur ; dis lui tout honnêtement : « Mon père, j'ai fait de bien vilaines choses ; mais je ne sais pas comment vous les dire. » Il t'aidera avec bonté ; il t'interrogera ; tu répondras à cœur ouvert ; et après cela tu seras déchargé et bien content.

Remarque bien, cher enfant, ce que j'ai dit : il ne faut pas *cacher* *exprès* ses péchés en confession. Si, en te confessant, tu *oublies* un ou même plusieurs péchés, ta

confession n'en est pas moins bonne, et tu n'en es pas moins pardonné. Les péchés même que tu as oubliés, que tu n'a pas dits parce que tu ne t'en souvenais pas, sont pardonnés aussi bien que les autres. Tu ne dois pas t'inquiéter un seul instant à ce sujet. Seulement, comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous commande de confesser à ses Prêtres *tous* les péchés graves que nous avons commis, la première fois que tu iras te confesser, il faudra dire au Prêtre : Mon Père, j'ai *oublié* la dernière fois de vous dire que j'avais fait tel et tel péché. — Si tu ne voulais pas faire cet aveu, tu désobéirais gravement à la loi de JÉSUS-CHRIST. Tu ferais, pour le coup, une mauvaise confession.

Ce qui doit bien nous encourager, quand nous avons de grosses fautes à confesser, c'est que le Prêtre ne peut *jamais*, sous aucun prétexte, dire à qui que ce soit ce qu'il a entendu en confession. C'est ce qu'on appelle « le secret de la confession. » Le Prêtre est obligé de tout supporter, même les calomnies, les persécutions et jusqu'à la prison et à la mort elle-même, plutôt que de violer le secret de la confession. Un grand Évêque des premiers siècles de l'Église, saint Augustin, disait : « Ce que je sais par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas. » Aussi jamais un Prêtre n'a raconté les péchés qu'on lui avait dits à confesse ; cela n'est jamais arrivé et cela n'arrivera jamais.

N'est-ce pas bien consolant et bien rassurant pour un pauvre petit pécheur comme toi ? Et cet aveu, fait en

secret, une fois pour toutes, cet aveu que le confesseur oublic lui-même une minute après au milieu de tant d'autres péchés qu'il entend, cet aveu, dis-je, n'est-il pas cent mille fois préférable à la honte terrible qui confondra les pécheurs orgueilleux lorsqu'au jugement dernier DIEU sera connaître leurs péchés au monde entier, à tous les hommes, à tous les Anges, avant de prononcer la sentence de la damnation ? Ce qu'aujourd'hui tu rougis d'avouer tout bas, à un seul homme, dans le secret de la confession, un jour, ton père, ta mère, tes frères et tes sœurs, tes maîtres, tes camarades, tous ceux qui te connaissent, l'entendront proclamer tout haut, à la face du ciel et de la terre. N'avais-je pas bien raison de dire que c'est une vraie folie et une énorme sottise que de cacher un seul péché en confession ?

Ainsi donc, mon cher petit, tu vois ce que c'est que se confesser, et tu comprends maintenant que c'est une chose toute simple et tout à fait nécessaire.

#### La contrition.

Pour obtenir le pardon de ses péchés, il ne suffit pas de les confesser à un Prêtre, il faut encore s'en repentir de tout son cœur. C'est ce repentir sincère et chrétien que l'on appelle la *contrition*. Contrition et repentir, c'est la même chose.

Il n'est pas difficile à un bon enfant de se repentir de ses péchés. Il suffit de réfléchir un petit instant, et de

se souvenir de la bonté infinie de Dieu et de sa redoutable justice.

« Le bon Dieu est si bon, il m'aime tant : et moi, je l'ai offensé ! Il me prépare son Paradis ; il m'ouvre son cœur et ses bras paternels, lui qui n'a pas besoin de moi pour être heureux : et moi, ingrat, je lui désobéis, je lui fais de la peine, je l'abandonne ! ...

« Mon bon Sauveur Jésus a pleuré à cause de ces péchés que j'ai commis ; il a pleuré pour moi et sur moi dans sa pauvre crèche, à Nazareth, dans la grotte de l'agonie et pendant sa sainte Passion ! Ce sont mes péchés qui ont été cause de ses douleurs, de ses humiliations, des soufflets et des crachats qu'il a subis ! C'est pour expier mes péchés qu'il a été couronné d'épines, déchiré à coups de fouet, trahi, abandonné de tout le monde, crucifié entre deux voleurs ; c'est pour moi, misérable petit pécheur, c'est pour moi que Jésus a été suspendu tout sanglant à la croix, qu'il est mort, qu'il a eu le cœur percé d'un coup de lance ! C'est pour moi qu'il est ressuscité et monté au ciel, m'ouvrant ainsi la porte de son bienheureux Paradis ! ... Et moi, j'ai répondu à tout son amour en péchant contre lui !

« Par un seul péché mortel, j'ai mérité l'enfer, le feu éternel de l'enfer avec le démon : et voici que, dans sa miséricorde infinie, mon bon Sauveur Jésus m'appelle à lui et me dit : « Pauvre enfant, repens-toi, et je te par-  
« donnerai ! ... »

Si l'on pensait un peu sérieusement à tout cela, n'est-il pas vrai qu'il serait bien aisé de se repentir, de se

repentir de tout son cœur? Mais, hélas! on est étourdi; on vit comme une mouche, comme un moineau; on ne pense à rien qu'à des bagatelles, qu'au jeu, qu'aux folles joies; et on oublie l'amour du bon Dieu, on oublie qu'on a une conscience à garder pure, une âme à sauver, un cœur à sanctifier par la piété! On pense à tout, excepté à Jésus, au saint Enfant Jésus que l'on porte dans son cœur; qui voit tout ce que nous faisons de bien ou de mal, et à qui le péché déplaît souverainement. Oh! combien de pauvres enfants chassent Jésus de leur cœur, sans se soucier de ses larmes et de son doux amour!

Toi, mon petit, ne sois pas un ingrat comme ces enfants-là ! Garde soigneusement ton petit cœur pur de tout péché; si tu as le malheur de tomber dans une faute, surtout dans une grosse faute, vite, relève-toi par le repentir; et, te tournant intérieurement vers ton bon Jésus, jette-toi en esprit à ses pieds et dis-lui du fond du cœur :

« Mon bon Jésus, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous m'aimez et parce que je vous aime!... Je me repens d'avoir péché, parce que le péché vous déplaît et parce que vous êtes infiniment bon et infiniment saint!... Pardonnez-moi; je ne recommencerai plus! » Cette prière est ce que l'on appelle un acte de contrition.

Remarque bien, cher petit enfant, la grande raison pour laquelle tu dois surtout te repentir quand tu as

péché : c'est que le bon DIEU t'aime, et que toi, tu l'aimes aussi. La crainte de la justice de DIEU, la crainte du feu de l'enfer est certainement un excellent motif de repentir ; mais l'amour est un motif bien meilleur encore, bien plus parfait et bien plus chrétien.

L'amour est si puissant sur le cœur de JÉSUS, qu'il peut *immédiatement* nous remettre en état de grâce, quelle que soit la gravité du péché que nous ayons commis : si alors nous disons au bon DIEU *de tout notre cœur*, avec une grande humilité, une grande confiance et un amour très-sincère : « Jésus, mon DIEU, pardonnez-moi ; je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme ; je me repens amèrement d'avoir offensé votre amour ! Je ne veux plus pécher, parce que je vous aime ! » Si, en outre, nous sommes bien résolus à aller nous confesser dès que nous le pouvons, nous rentrons aussitôt en grâce avec le bon DIEU ; de telle sorte que, si nous venions à mourir avant d'avoir pu nous confesser, nous ne serions pas perdus éternellement. Oh ! que Jésus est bon ! et que nous avons donc raison de l'appeler le *bon DIEU*.

Mon enfant, le cœur de ta mère est, en petit, l'image du cœur de JÉSUS-CHRIST : quand tu as fait quelque sottise, quand tu as fait de la peine à ta mère, qu'est-ce qui t'afflige le plus ? N'est-ce pas d'avoir fait du chagrin à celle qui t'aime le plus au monde ? Or, sache-le bien, le bon JÉSUS t'aime encore plus que ta maman ne pourra jamais t'aimer.

Quand on se repente sincèrement, on est bien résolu à

ne plus recommencer. C'est ce qu'on appelle « le ferme propos. » Lorsque tu tombes par terre, tu te relèves aussitôt, n'est-il pas vrai? et, en te relevant, tu as le *ferme propos* de ne plus retomber : tu regardes ce qui t'a fait glisser ; tu prends plus de précautions pour ne pas glisser une seconde fois. Ainsi faut-il faire pour ton âme. Dès qu'elle a eu le malheur de faire une chute, il faut qu'elle se relève, qu'elle fasse désormais bien attention, qu'elle évite les occasions dangereuses, et qu'elle soit bien résolue à ne plus retomber volontairement dans le péché.

Cela ne veut pas dire qu'elle n'y retombera pas; car le repentir, même le plus sincère, ne rend pas impeccable; cela veut dire seulement qu'elle déteste le péché de tout son cœur et qu'elle fera tous ses efforts pour ne plus y retomber volontairement. Quand tu descends un escalier, n'es-tu pas bien décidé à ne pas glisser sur les marches? Et cependant, malgré ton ferme propos, malgré tes précautions, il est bien certain, pauvre petit, que tu *peux* glisser, tomber et te faire mal. Il faut reconnaître, néanmoins, que le *ferme propos*, lorsqu'il est véritablement ferme, fait éviter la plupart des chutes.

Une des meilleures marques de la sincérité du ferme propos, c'est le soin que l'on prend d'éviter les occasions qui nous ont fait pécher précédemment. Ainsi, un petit camarade t'a donné de mauvais conseils, t'a dit de vilaines choses, et t'a fait offenser le bon Dieu : si tu te repens sincèrement et si tu as un véritable ferme propos de ne plus retomber dans ce péché-là, tu éviteras autant que possible, à l'avenir, ce mauvais camarade; et si tu es

obligé de te trouver avec lui, tu veilleras sur toi-même et tu lui diras de se taire s'il a envie de recommencer ses mauvais discours.

Mais, ne l'oublie jamais, mon enfant : toutes tes bonnes résolutions seraient inutiles si elles n'étaient soutenues par la grâce toute-puissante du bon Dieu. Demande donc cette grâce toutes les fois que tu es tenté de mal faire. La grâce, c'est l'union de ton âme avec le bon Jésus : dès que tu es tenté, demande tout de suite à Jésus qu'il te bénisse et qu'il vienne à ton secours : « *Mon Dieu, venez à mon secours ! Jésus, ayez pitié de moi ! Je vous aime ; je ne veux pas pécher !* »

Comme le bon Dieu t'aime et comme il veut ton salut, *jamais* il ne te refusera sa sainte grâce ; ton bon Jésus est toujours là, avec toi, t'accompagnant partout, veillant sur toi, demeurant jour et nuit dans ta chère petite âme ; il en a pris possession par le Baptême, et il la veut garder pure et sans tache. Ne crains pas : il est avec toi, et il est plus fort, mille fois plus fort que le méchant démon qui veut te perdre par le péché et t'entraîner avec lui dans l'enfer.

Sans Jésus, tu ne peux rien ; mais avec lui tu peux tout, et tu n'as rien à craindre. Donc, quand nous avons le malheur de pécher, c'est uniquement notre faute, et il faut beaucoup nous repentir et nous humilier de n'avoir pas répondu à la grâce, à l'amour de Jésus-Christ, d'avoir été ingrats envers lui et d'avoir négligé de recourir à lui comme nous l'aurions dû.

La Sainte Vierge, que l'Église appelle « la Mère de la grâce divine, » doit être notre refuge dans nos tentations et même dans nos chutes. C'est elle qui, autrefois, donnait l'Enfant Jésus aux bergers de Bethléem, aux images, aux premiers fidèles. C'est elle encore, c'est elle toujours qui donne Jésus aux âmes et qui les amène aux pieds de Jésus.

Invoque-la donc avec beaucoup d'amour, cette bonne Sainte Vierge, qui est la mère de ton âme et qui t'aime à cause de son cher Jésus, qu'elle voit dans ton petit cœur; quand tu as envie de faire un péché, ou bien quand tu as succombé à une tentation, récite pieusement l'*Ave Maria*, et demande à la bonne Vierge de l'obtenir la pureté du cœur, la grâce et le pardon de son Fils. La Sainte Vierge est ainsi la mère du vrai repentir, la protectrice des faibles, le refuge des pécheurs et le salut des chrétiens.

#### L'absolution.

*L'Absolution* est le pardon que le Prêtre accorde au pénitent, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand on peut aller se confesser et recevoir l'absolution, il n'y a pas d'autre moyen pour le pécheur de redevenir l'enfant de Dieu.

Mon enfant, si un acte de contrition parfaite, joint à un désir sincère de te confesser, avait d'avance effacé ton péché, et si, ta bonne volonté venant à changer, tu recularais devant la confession, ton péché, une fois pardonné,

resterait pardonné, il est vrai; mais tu commettrais par cette insidélité un nouveau péché mortel, bien plus grave que le premier, parce qu'il offenserait plus directement l'amour et la miséricorde de ton Sauveur JÉSUS-CHRIST.

Et puis, comme on n'est jamais absolument sûr que la contrition ait été parfaite et qu'elle ait été suffisante pour purifier l'âme, la confession et l'absolution restent toujours *nécessaires*.

L'absolution est donc la sentence de pardon, que le Prêtre prononce au nom de JÉSUS-CHRIST. Quand la confession est terminée, le Prêtre avertit le pénitent de s'exerciter au repentir, pendant qu'il va lui donner l'absolution. Quelquefois, lorsque le confesseur ne juge pas le pénitent assez bien disposé, ou bien quand celui-ci n'a que des fautes très-légères, il ne lui donne que la bénédiction, et remet l'absolution à une autre fois. La bénédiction n'efface pas les péchés confessés; c'est l'absolution seule qui a cette puissance.

Pendant que le Prêtre prononce les paroles divines de l'absolution, JÉSUS-CHRIST répand les torrents de sa grâce dans l'âme du chrétien pénitent, la baigne dans son Sang adorable, la purifie pleinement de toute souillure, de sorte qu'après l'absolution, le pénitent est tout pur et tout resplendissant de grâce devant la face de Dieu et de ses Anges. Quelle grande grâce et quel beau moment!...

Pendant ce temps, l'heureux pénitent doit se tenir bien humble, bien petit, aux pieds de JÉSUS, caché dans le Prêtre; il doit dire du fond de son cœur, et avec le plus d'amour possible, l'*acte de contrition*.

*Mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et que le péché vous déplaît; je vous demande pardon par les mérites de JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur, et je fais un ferme propos, moyennant votre sainte grâce, de ne plus retomber dans le péché à l'avenir, et d'en faire jusqu'à la mort une sincère pénitence.* Il faut dire ces paroles ou autres semblables, exprimant le repentir et l'amour.

Il faut tâcher de ne pas avoir de distractions pendant qu'on reçoit ainsi l'absolution; mais si l'on était distrait malgré soi et involontairement, l'absolution n'en serait pas moins reçue, et il suffirait de s'humilier, sans s'inquiéter. En général, il ne faut pas faire trop attention aux distractions involontaires.

On peut recevoir l'absolution à tout âge : dès qu'on a atteint l'âge de raison, à sept ans, et quelquefois même plus tôt ; dès qu'on est en état de commettre un péché grave, on est par là même en état de se repentir sérieusement, de se confesser, comme le doit faire tout pécheur, et de recevoir dignement le bienfait de l'absolution. Un petit pécheur de six ans et demi ou de sept ans, par cela seul qu'il a péché gravement et qu'il se repent et se confesse de bon cœur, a droit à l'absolution, comme s'il avait vingt ou trente ans.

Il y a des enfants peu instruits qui croient qu'on ne peut recevoir l'absolution que la veille de sa première communion : c'est là une erreur profonde, tout à fait contraire à l'enseignement de l'Église et très-nuisible au salut des âmes. Ces enfants-là, ne pensant pas à recevoir

l'absolution, se confessent souvent à la légère, ne s'excitent pas à un vrai repentir, et restent en état de péché mortel jusqu'à l'époque de leur communion. Quelle belle préparation pour recevoir la première visite du bon DIEU! Ne fais pas comme cela, mon cher enfant, et toutes les fois que tu te confesses, prépare-toi de ton mieux à recevoir l'absolution; demande-la humblement et instamment à ton confesseur, qui te l'accordera avec grande joie, et sera bien heureux de te voir si bien disposé.

Quelquefois, cependant, le confesseur donne la simple bénédiction aux petits enfants, quoique très-bien disposés; d'abord pour leur mieux faire sentir le prix de la sainte absolution, puis parce qu'ils n'en ont vraiment pas besoin, leur petite âme n'étant souillée d'aucun péché grave.

L'absolution est comme un second baptême : quand on l'a reçue de tout son cœur, on est pur et sans tache, comme au jour de son baptême.

#### **La pénitence ou satisfaction.**

Quand on s'est dignement confessé, et qu'on a reçu l'absolution, quand on a remercié le bon DIEU de cette grande grâce, tout n'est pas fini : les péchés sont pardonnés, il est vrai, et l'on ne mérite plus l'enfer, mais il reste encore à faire pénitence, c'est-à-dire à expier les péchés qu'on a commis, et à offrir au bon DIEU, en compensation, des bonnes œuvres, des prières et des actions saintes. Les enfants y sont obligés tout comme les grandes personnes.

La première de ces œuvres de pénitence, destinée à expier, à compenser nos péchés, est celle que le confesseur nous ordonne de faire, et que l'on nomme pour cette raison *la pénitence*. Cette pénitence sacramentelle est tantôt une ou plusieurs prières, tantôt une aumône, tantôt la privation d'un petit plaisir, tantôt une œuvre de piété ou de charité.

Il faut faire sa pénitence très-exactement et le plus tôt possible. Si on le peut, il vaut mieux la faire immédiatement après s'être confessé, et avant de sortir de l'église. De cette sorte, on est bien sûr de ne pas l'oublier. Ne pas faire sa pénitence par négligence ou par mauvaise volonté serait un péché. Ce serait, en outre, une grande ingratitude et la marque d'un cœur bien sec et d'un esprit bien peu chrétien. Enfin, ce serait une grosse sottise, car nous retrouverons dans le feu terrible du purgatoire toutes les pénitences que nous n'aurons pas faites sur la terre.

La pénitence que nous impose le Prêtre a une force toute particulière pour expier nos péchés, à cause du sacrement de Pénitence dont elle fait partie. Cependant, elle ne suffit pas ordinairement pour payer toute la dette que nous avons contractée envers la justice de Dieu, et il y faut joindre le plus qu'on peut d'actes de mortification et de piété dans le courant de chacune de nos journées. Plus on prie, plus on fait la charité, plus on est obéissant, patient, doux, humble, bon pour les autres et dur à soi-même, plus aussi on purifie son âme et plus on s'épargne de purgatoire.

Fais donc bien pénitence de tous tes péchés, mon cher petit enfant, afin de ressembler de plus en plus au Roi de ton cœur, le saint Enfant Jésus, qui, à Bethléem, à Nazareth, et partout, n'a cessé d'expier tes péchés par une prière continue, par beaucoup de larmes, par de dures privations et par une vie pénitente et mortifiée. Il te bénira et te donnera la joie du cœur à proportion des petits sacrifices que tu feras pour son amour.

#### **Manière de se confesser.**

Cher enfant, quand tu devras te confesser, il faudra t'y préparer un peu à l'avance; d'abord en évitant le plus possible d'offenser le bon DIEU et en le servant avec plus de vigilance et de fidélité; puis, la veille au soir, ou le matin, tu examineras ta conscience, priant Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et ton bon Ange gardien de te bien faire connaître les péchés que tu as eu le malheur de commettre depuis ta dernière confession. Tu tâcheras aussi de découvrir, en présence de Dieu et en invoquant la lumière du Saint-Esprit, les défauts qui sont la cause habituelle de tes fautes, afin de recevoir à ce sujet les bons conseils de ton confesseur. Les confessions des enfants sont trop souvent privées d'une partie de leur bien-faisant effet, parce que ces petits étourdis n'apportent à l'examen de leur conscience qu'une attention toute superficielle.

Dans les livres de prières, mon enfant, tu trouveras souvent des *examens de conscience* qui t'embrouilleront

au lieu de t'aider : lis avec soin celui que tu trouveras à la fin de ces petits conseils ; il te suffira parfaitement, même pour la confession générale.

Si tu as la bonne habitude de te confesser souvent, tous les quinze jours par exemple, ou toutes les trois semaines, tu te contenteras de rechercher pendant quelques minutes les fautes que tu pourrais avoir commises :

1<sup>o</sup> Dans l'accomplissement de tes devoirs de piété (prière du matin et du soir; respect dans le lieu saint; catéchisme et instructions religieuses; messe et offices du dimanche; signe de la croix; vie pieuse et dévouée au bon DIEU, etc. etc.) ;

2<sup>o</sup> Dans l'accomplissement de tes devoirs envers tes parents, envers tes maîtres (obéissance, respect, soumission cordiale); envers tes camarades, tes frères et tes sœurs si tu en as (bonté, douceur, bon caractère, bons exemples, pardon des offenses, etc.); envers les pauvres (aumône, vraie charité) ;

3<sup>o</sup> Dans l'accomplissement des devoirs de ton état (travail exact et consciencieux, application soutenue);

4<sup>o</sup> Dans la pratique des autres vertus sans lesquelles un enfant même ne peut être un vrai chrétien : l'humilité (modestie dans les paroles, dans les manières; modestie dans les petits succès; fidélité à rapporter au bon DIEU la gloire du bien qu'il a mis en nous; oubli de soi-même et simplicité dans les rapports avec les autres); la pureté (vigilance, pour repousser les tentations; pour ne pas consentir aux mauvaises pensées; pour éviter les regards, les conversations, les lectures, les actions con-

traires à la décence ; suite des mauvais camarades et de toutes les occasions dangereuses) ; la pénitence (patience dans les petites souffrances corporelles, dans les malades, dans les privations, dans les injustices, dans les petits chagrins et les ennuis de chaque jour).

Examine-toi consciencieusement sur tous ces points, mon cher petit ; examine-toi sur les vices et défauts opposés à toutes ces choses, et sur quelques autres aussi auxquels un enfant se laisse aller parfois, tels que le mensonge, la médisance, le rapportage, la gourmandise, la jalouse, l'indélicatesse, l'habitude de *chiper*, etc., de dire de gros mots, de jurer, etc. Ne prends pas l'habitude d'*écrire* tes péchés : on se confesse bien mieux, on s'humilie et on s'excite plus facilement au repentir quand on dit ses péchés au lieu de les lire ou de les réciter comme une leçon. Qu'importe si tu viens à en oublier quelques-uns ; sois sûr que les gros poissons ne passeront point par les mailles de ton filet : les petits goujons seuls pourraient échapper ; et cela ne fait rien du tout à la confession.

Puis, excite ton cher petit cœur au repentir par les trois considérations que je t'ai indiquées tout à l'heure : l'ingratitude envers le bon DIEU, les larmes et les souffrances de ton Sauveur, le feu terrible de l'enfer et du purgatoire. Puis, prends de bonnes résolutions, bien nettes, bien détaillées, directement opposées aux trois ou quatre principaux manquements que tu vas avoir à confesser.

Récite ensuite un *Pater* et un *Ave* ou quelque autre

prière pour obtenir la grâce d'une vraie contrition et d'une confession sincère ; et va l'agenouiller aux pieds du Prêtre comme aux pieds de Jésus-Christ lui-même.

On doit autant que possible se confesser à genoux. En commençant, on dit au confesseur : *Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché* ; et pendant que le confesseur donne la bénédiction, on fait pieusement le signe de la croix. Puis, on récite la première partie du *Confiteor* :

*Je confesse à Dieu tout-puissant, à la Bienheureuse MARIE toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les Saints et à vous, mon Père, que j'ai beaucoup péché, en pensées, en paroles et en actions.* — Et l'on commence ici à s'accuser de ses fautes, très-sincèrement, simplement, et en les disant telles qu'elles sont, sans en diminuer ni en augmenter le nombre et la gravité. Il ne faut parler ni trop haut, ni trop bas, ni trop vite ; écouter attentivement les questions du confesseur et y répondre sans rien cacher.

Quand on a dit tout ce qu'on a sur le cœur, on termine le *Confiteor* :

*C'est ma faute ; c'est ma faute ; c'est ma très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse MARIE toujours Vierge, saint Michel Archange, saint Jean-Baptiste, les Apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les Saints et vous, mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.*

On se tient ensuite bien tranquille, bien recueilli, pour écouter avec respect ce que dit le confesseur ou plutôt

ce que JÉSUS-CHRIST nous dit par la bouche de son ministre; et on tâche de ne pas oublier la pénitence qu'il impose.

Pendant que le confesseur dit tout bas les paroles de l'absolution, on baisse humblement la tête, on récite de tout son cœur l'acte de contrition, et on se relève en faisant le signe de la croix.

On se retire ensuite pour prier et remercier le bon DIEU. On renouvelle ses bonnes résolutions; et, s'il est possible, on fait sa pénitence, en s'unissant au cœur de JÉSUS.

J'ajouterai un petit conseil qui ne manque point d'importance : ne raconte jamais à tes camarades ta confession, ni tes péchés, ni ce qu'a pu te dire ton confesseur. Par respect pour le sacrement de Pénitence, garde-toi surtout de rire, ni de plaisanter sur tout cela.

#### **Quand il faut se confesser.**

A partir de l'âge de raison, on est *obligé*, sous peine de péché, d'aller à confesse au moins une fois par an; et l'on a l'âge de raison quand on est capable de faire le mal, librement et volontairement. Mais il est très-bon, très-utile et souvent tout à fait nécessaire de se confesser fréquemment. L'âme est comme la figure : pour qu'elle soit toujours propre, il faut la laver souvent. Le péché est la crasse de l'âme.

Quand on se confesse souvent, la confession devient douce et facile; une intimité très-affectueuse s'établit

entre le confesseur et le pénitent, on s'habitue à veiller sur soi, à éviter le péché et à ne pas demeurer longtemps avec une conscience en mauvais état ; on se corrige beaucoup plus facilement de ses défauts ; recevant plus souvent les bons conseils du Prêtre, on se forme ainsi peu à peu à une vraie et solide piété.

Se confesser *souvent*, cela veut dire se confesser au moins tous les mois. À partir de neuf ou dix ans, presque tous les enfants tireraient grand profit de la confession de tous les quinze jours ; la confession fréquente et très-fréquente est le moyen le plus efficace pour se préparer saintement à la première communion.

Un enfant qui a de la foi et qui ne veut pas aller en enfer, ne devrait jamais se coucher avec un péché mortel sur la conscience. Quel réveil, grand Dieu, s'il venait à mourir subitement pendant la nuit ! Un petit garçon, nommé Paul, avait pris cette bonne résolution : *Jamais je ne m'endormirai en état de péché mortel. Si j'ai le malheur d'en commettre un, j'irai me confesser dès que je le pourrai et sans remettre à plus tard.* Bien lui en prit : le pauvre petit ayant un jour commis une faute qui lui parut grave, alla se confesser le soir même, après son travail. Le lendemain matin, quand sa mère entra dans sa chambrette pour l'éveiller, elle le trouva mort dans son lit... Où serait-il maintenant s'il avait remis au lendemain ?

## EXAMEN DE CONSCIENCE

POUR LES CONFessions GÉNÉRALES ET PEU FRÉQUENTES

Ai-je toujours dit tous mes péchés en confession, entre autres, la dernière fois que j'ai été à confesse ? — Ai-je bien fait ma pénitence ? — Depuis ce temps, ai-je tâché de me corriger de mes défauts et de devenir meilleur ?

## Commandements de DIEU et de l'Église.

## I

Ai-je fait mes prières tous les jours, matin et soir ? — Combien de fois les ai-je omises par négligence ? Combien de fois les ai-je faites sans respect, sans esprit de foi, à la légère et par routine ?

Ai-je fait légèrement et sans religion le signe sacré de la croix ? — Ai-je négligé de vivre pour le bon DIEU et de lui offrir mon travail, mes principales actions, mes peines et mes joies ? (On n'est vraiment chrétien que quand on vit pour JÉSUS-CHRIST.)

Ai-je aimé de tout mon cœur mon Sauveur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de son amour ? — Ai-je négligé de l'y adorer quand je l'ai pu ? — Me suis-je, par indifférence ou par étourderie, éloigné de la sainte Communion, source unique de la vie chrétienne et de la piété ? — Ai-je aimé et prié la Sainte Vierge comme un bon fils ?

Me suis-je moqué de la Religion par étourderie ou par respect humain ? — Me suis-je moqué de la piété de camarades meilleurs que moi ? — Ai-je lu des livres impies ?

## II

Ai-je dit des mots vilains et grossiers ? — Ai-je juré ? — Ai-je blasphémé le saint nom de DIEU ? (Le mot sacré devant un autre nom veut dire maudit.)

Ai-je prononcé sans respect le très-saint nom de JÉSUS, ou celui de la Vierge MARIE ? — Ai-je juré ou blasphémé devant d'autres, de manière à leur donner le mauvais exemple ?

## III

Ai-je travaillé le dimanche à des ouvrages défendus ? — Ai-je acheté les dimanches et fêtes sans une nécessité absolue ?

Ai-je, par ma faute, manqué la Messe le dimanche et les jours de fêtes ? — Y suis-je arrivé par ma faute après qu'elle était commencée ? — Suis-je parti avant qu'elle fût tout à fait terminée ? — Comment m'y suis-je tenu ? — Ai-je causé ? — Ai-je ri ? — Combien de fois ? — Ai-je toujours assisté au saint Sacrifice avec cette religion profonde qu'y apportent les vrais chrétiens ?

Ai-je assisté pieusement aux Vêpres, au Salut, lorsque cela m'a été possible ? Ai-je écouté avec foi et respect les instructions religieuses ?

## IV

Ai-je honoré, respecté en toutes choses le Pape, les Évêques, les Prêtres qui sont les pères de mon âme et mes guides dans la voie du salut ?

Ai-je tous les jours prié pour mes parents vivants et morts ? — Ai-je désobéi à mes parents ? — Ai-je désobéi à mes maîtres ou à ceux qui sont chargés de moi ? — Leur ai-je manqué de respect ? — Lleur ai-je dit des paroles grossières ? — Ai-je eu le malheur de lever la main sur eux ?

Ai-je dédaigné leurs observations et me suis-je moqué de leurs bons conseils ? — Ai-je fait la mauvaise tête vis-à-vis d'eux ? — Ai-je été entêté ? Combien de fois ?

## V

Me suis-je impatienté sans chercher à me réprimer ? — Me suis-je mis fortement en colère, et me suis-je laissé aller à des violences de caractère ? — Me suis-je querellé avec mes camarades ? les ai-je insultés ? leur ai-je fait du mal volontairement ? — Ai-je tâché de me venger ? — Ai-je dit du mal des autres ? — Ai-je parlé méchamment de leurs défauts, de leurs ridicules, de leurs fautes ? — Ai-je nui gravement à leur réputation ? — Ai-je rapporté contre eux pour les faire punir ? — Ai-je fait, sans nécessité et pour m'amuser, du mal aux animaux ?

## VI ET IX

Ai-je détesté de tout mon cœur l'indécence et tout ce qui blesse la pudeur ? — Ai-je résisté de suite et courageusement aux tentations ? — Me suis-je arrêté *volontairement* à des pensées déshonnêtes ? — Me suis-je exposé par imprudence aux occasions dangereuses ? — Ai-je fréquenté de mauvais sujets ? — Ai-je parlé et ri avec eux de mauvaises choses ? — Ai-je eu le malheur d'être indécent ? — Combien de fois gravement et volontairement ? (En cela, comme en toutes choses, il n'y a jamais de péché quand il n'y a pas de volonté.)

Ai-je été indécent ou du moins imprudent dans mes regards, dans mes lectures ? — Ai-je eu le malheur d'apprendre le mal aux autres et de contribuer à les y faire tomber ? — Vis-à-vis de moi-même ai-je manqué de pudeur et de modestie ? (Quelque pénible que soit l'aveu de ce genre de faute, il faut s'en confesser courageusement, sans rien diminuer ; ce sont presque toujours les péchés d'indécence que les pénitents lâches n'osent pas dire en confession.)

## VII et X

Ai-je pris quelque chose qui n'était pas à moi ? — Ai-je pris de l'argent à mes parents ou à d'autres personnes, combien ? et combien de fois ? (Voilà encore une espèce de péchés que les pauvres enfants cachent souvent par mauvaise honte.)

Ai-je gardé ce que j'avais pris ou trouvé quand j'aurais pu le rendre ? — Ai-je triché au jeu ?

## VIII

Ai-je la mauvaise habitude de mentir ? — Ai-je dit des mensonges pour m'amuser ? pour m'excuser ? pour me vanter ? pour excuser les autres ? ou au contraire pour les faire punir ?

Ai-je calomnié, c'est-à-dire menti en disant du mal des autres ? — Ai-je calomnié mes maîtres ?

### Péchés capitaux.

Ai-je cherché par vanité à paraître plus que les autres ? — Ai-je été fier de mes habits, de ma tournure, de mes succès, au lieu de rapporter au bon Dieu l'honneur de tous les dons qu'il a daigné mettre en moi. — Ai-je méprisé ceux qui sont moins riches, moins instruits que moi ? — Ai-je été susceptible et vaniteux ? — Ai-je en du respect humain, et ai-je omis de bien faire, par crainte des railleries de quelque mauvais camarade ? — Ai-je au contraire cherché à paraître pieux et bon quand je ne l'étais pas ?

Ai-je été bon pour les pauvres ? — Quand j'ai pu leur donner, l'ai-je fait de bon cœur ? — Ai-je trop tenu à l'argent ?

Ai-je été jaloux de ce qu'avaient mes camarades, de

teurs habits, de leurs succès, de leur vertu ? — Ai-je eu du chagrin quand on a dit du bien d'un autre ?

Ai-je eu un mauvais caractère sans m'efforcer de le corriger ? — Ai-je été volontairement grognon et maussade ?

Ai-je mangé ou bu avec excès ? — Me suis-je trop occupé de manger et de boire ? — Ai-je dépensé trop d'argent en friandises au lieu de penser aux pauvres ? — Ai-je par gourmandise ou par négligence violé la loi du maigre les jours de jeûne et d'abstinence prescrits par l'Église ?

Ai-je été paresseux ? — Ai-je mal fait mes devoirs par mollesse et négligence ? — Ai-je mal appris mes leçons ? — Ai-je négligé un devoir par lâcheté et pour ne pas me gêner ?

Ai-je été égoïste et peu complaisant pour mes camarades ?

Me suis-je volontairement abandonné à quelque mauvaise habitude, par découragement, désespérant de pouvoir me corriger ? (Le découragement et la tristesse sont des fléaux pour la conscience.)

Suis-je resté longtemps par ma faute en état de péché mortel, m'exposant follement à la réprobation éternelle si j'étais mort en cet état ?

Enfin, depuis ma dernière confession, ma vie a-t-elle été celle d'un véritable chrétien, d'un enfant qui a la foi et qui respecte sa conscience et son baptême ? ...

Et maintenant, cher petit enfant, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST te garde en son saint amour ; et que la Bienheureuse Vierge MARIE, ta bonne et tendre Mère, conduise tes pas dans les voies du salut, qui sont aussi les voies de la paix et du bonheur !

---

## LIVRE TROISIÈME

---

# LA COMMUNION

---

JÉSUS dans l'Eucharistie.

JÉSUS-CHRIST, c'est le bon DIEU fait homme, vrai DIEU et vrai homme, Fils éternel de DIEU et Fils de la Sainte Vierge MARIE. JÉSUS, c'est le seul vrai DIEU vivant, apparaissant au milieu des hommes pour être leur DIEU, leur Seigneur, leur Sauveur, et pour apporter la vie éternelle à tous ceux qui croient en lui.

Comme le bon JÉSUS nous aime d'un grand amour, il veut demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles ; il veut, comme un bon père, demeurer toujours au milieu de ses enfants ; comme un courageux capitaine, toujours combattre à la tête de ses soldats. Et c'est par le sacrement de l'Eucharistie qu'il demeure ainsi présent ici-bas,

au milieu de son Église, tous les jours, jusqu'à la fin du monde.

Le sacrement de l'Eucharistie, c'est donc JÉSUS, DIEU fait homme, présent et voilé sous l'apparence du pain, dans l'Hostie consacrée. Lorsque le Prêtre, pendant la Messe, a *consacré* le pain et le vin, c'est-à-dire lorsqu'il les a changés au Corps et au Sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, cette petite hostie blanche, qui paraît être encore du pain, n'est plus du pain, quoiqu'elle en conserve l'apparence ; elle est devenue, par la toute-puissance du bon DIEU, le vrai Corps vivant de JÉSUS-CHRIST ; c'est JÉSUS, l'Enfant JÉSUS de la crèche, le pauvre ouvrier de Nazareth, le JÉSUS de l'Évangile, le JÉSUS de la Passion, du Calvaire, du Sépulcre ; c'est JÉSUS ressuscité, glorieux, monté au ciel ; en un mot, c'est JÉSUS, DIEU et homme, présent entre les mains de ses Prêtres, et montrant à tous les chrétiens l'excès de son amour par l'excès de ses anéantissements.

Si, pour venir à nous, il n'avait pas ainsi caché la majesté de sa gloire, nous aurions tremblé en sa présence, et nous n'aurions jamais osé nous approcher de lui ; de plus, nous n'aurions pas pu le recevoir en nourriture : mais sous cette pauvre petite apparence, Notre-Seigneur, plus petit encore qu'en la crèche de Bethléem, ne peut plus faire peur à personne ; sa petitesse, c'est la grandeur de son amour, c'est sa bonté sans mesure, sa miséricorde, sa tendresse.... Oh ! qui n'aimerait JÉSUS dans un si profond mystère d'amour ?

La cérémonie sainte pendant laquelle Notre-Seigneur

se rend ainsi présent dans l'Eucharistie s'appelle *la Messe*. Les Prêtres seuls peuvent célébrer la Messe, parce que seuls ils reçoivent, dans le sacrement de l'Ordre, le pouvoir tout à fait divin de faire ce que Jésus-CHRIST a fait le premier à la sainte Cène, c'est-à-dire de consacrer, de changer le pain et le vin au Corps et au Sang du Fils de DIEU. Les Prêtres sont plus puissants que les Anges ; il n'y a rien sur la terre d'aussi grand qu'un Prêtre, parce qu'il n'y a rien d'aussi grand que la Messe et l'Eucharistie.

Au moment de la Consécration, Jésus-CHRIST ne descend pas, d'une manière visible, du ciel dans la sainte Hostie. Le Saint-Sacrement est, en effet, *le mystère de la foi*, la grande vérité qu'il faut croire sans voir et sans comprendre. Aussi Jésus, avant de l'annoncer à ses disciples, leur demande-t-il expressément la foi la plus entière, la soumission la plus complète à sa parole : « *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le Pain de vie; je suis le Pain vivant descendu du ciel... et le Pain que je vous donnerai, c'est ma Chair, pour la vie du monde.* » L'Eucharistie est donc un mystère de foi, un mystère impénétrable, et il faut y adorer, sans la comprendre, sans la voir, la présence réelle de Jésus-CHRIST Notre-Seigneur.

Nous ne la voyons pas ; mais nous savons que c'est Lui. Et comment le savons-nous ? Parce qu'il nous l'a dit lui-même, lui Jésus, qui est la Vérité, qui ne peut mentir. « *Ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma Chair et qui*

*boit mon Sang demeure en moi, et moi en lui. Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang a la vie éternelle; et moi-même je le ressusciterai au dernier jour... Prenez et mangez-en tous : car CECI EST MON CORPS. Prenez et buvez-en tous : car CECI EST MON SANG. »* Telles sont les paroles formelles du bon DIEU. Malheur à l'homme qui refuse d'y croire! Il est jugé d'avance; car il ne croit pas au Fils unique de DIEU.

Pour toi, mon petit enfant, « ne sois pas incrédulc, mais fidèle; » et, lorsque tu entres à l'église, lorsque tu assistes à la Messe, souviens-toi toujours que tu es là aux pieds de JÉSUS, qui a dit : « Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui, cependant, ont cru... » Comme saint Thomas, adore ton Seigneur, quoiqu'il se voile à tes yeux dans le mystère de son Sacrement; et dis-lui, du fond de ton cœur : « *Mon Seigneur et mon DIEU!* »

JÉSUS est donc réellement et véritablement présent dans l'Eucharistie, caché à nos sens sous l'apparence de l'Hostie.

### La Sainte Communion.

Communier, c'est recevoir sur ses lèvres et dans son cœur JÉSUS présent dans l'Eucharistie. La communion, mon enfant, est l'acte le plus sublime, le plus parfait, le plus saint dont un homme soit capable ici-bas. Communier, c'est recevoir, en ton corps et en ton âme, le Fils de DIEU, JÉSUS-CHRIST, et, avec lui, le Père et le Saint-Esprit, la Trinité tout entière, le DIEU unique, vivant et

éternel ; c'est recevoir Dieu, c'est se nourrir de Dieu !...

Présent dans ton cœur par le Baptême et par la grâce, Jésus est ta vie, ta vie spirituelle et éternelle. Par l'Eucharistie, il vient nourrir ton âme, l'empêcher de se séparer de lui, la fortifier dans la vie de la grâce, la remplir de toutes sortes de bénédictions, la consoler dans ses peines. Jésus, par l'union de sa grâce, est ta *vie*; par la communion de l'Eucharistie, il est ton *Pain de vie*, comme il s'appelle lui-même dans l'Évangile.

Communicer, c'est nourrir ton âme. De même que le corps ne peut conserver la vie que par la nourriture, de même l'âme ne peut conserver la vie que par la communion. Pour l'âme comme pour le corps, il faut absolument manger pour vivre.

Un enfant qui ne mangeraient pas mourrait bientôt de faim, n'est-il pas vrai? Un enfant qui ne mangeraient pas assez serait faible, languissant, maigre, pâle, et ferait pitié à voir: de même les gens qui ne communient pas tombent bientôt dans le péché, se séparent de Jésus-Christ, qui est la vie de leur âme; et ceux qui ne communient pas assez sont languissants dans le bien, tièdes dans la prière, lâches dans la piété.

La Communion, c'est donc la nourriture de ta chère petite âme, sa force, sa santé, sa vigueur, sa beauté, sa joie, son pur bonheur. Si le Baptême nous donne la vie, la Communion entretient et fortifie cette vie. Il faut communier sous peine de mort spirituelle et éternelle; il faut communier pour que « Jésus demeure en nous, et nous en lui. »

### **Préparation à la Communion.**

Mais il ne s'agit pas seulement de communier ; il faut bien communier. Et pour cela, mon petit enfant, il faut se préparer *de tout son cœur* à la communion. Dis-moi, si le Pape nous annonçait sa visite, avec quels soins nous préparerions notre maison ! Comme nous nettoierions, comme nous ornerions la cour, l'escalier, tout l'appartement ! Or, c'est bien plus encore que le Pape, c'est JÉSUS-CHRIST, dont le Pape n'est que le Vicaire et le serviteur ; c'est DIEU qui nous annonce sa visite lorsqu'il s'agit de communier ! Avec quel soin religieux dois-tu donc lui préparer la demeure de ton âme !

Il y a d'abord la préparation *éloignée* ; puis, la préparation *prochaine* : toutes deux sont indispensables.

La préparation éloignée consiste à purifier, à nettoyer le plus possible sa conscience de toutes sortes de péchés. Les petits péchés ne valent pas mieux que les gros : les petites taches salissent ton vêtement et sont des taches, aussi bien que les grosses. Il faut être tout pur et tout bon. Détester le péché, c'est la première condition d'une bonne préparation à la communion.

Il faut *tâcher* ensuite de se corriger de ses défauts, c'est-à-dire des mauvaises tendances qui nous portent au péché : telles sont, par exemple, la légèreté, la dissipation volontaire, la mollesse, la négligence, la nonchalance, l'entêtement, la susceptibilité, le mauvais caractère, l'insubor-

dination, l'égoïsme, la vanité, et autres de ce genre. Notre-Seigneur n'aime pas tout cela ; et, par amour pour lui, il faut le plus possible combattre, chasser et mettre à la porte tous ces vilains défauts-là. Je sais que c'est l'œuvre de toute la vie ; je sais que cela repousse toujours comme les mauvaises herbes ; je sais que l'on ne peut pas se corriger *parfaitemen*t et *absolument* de tout : mais je sais aussi qu'avec un peu d'effort et d'attention, on peut beaucoup gagner sur soi-même, arracher cette mauvaise herbe à mesure qu'elle pousse ; et que, sans pouvoir devenir parfaits, nous devons aimer la perfection, y tondre toujours, et devenir ainsi le moins imparfaits possible. Oh ! si l'on voulait, que ne ferait-on pas !

Puis, il faut orner, embellir le cœur, en priant davantage, surtout en priant mieux ; il faut penser plus souvent et plus affectueusement au bon Jésus ; il faut pratiquer avec plus de conscience tous nos petits devoirs ; il faut être plus fidèle dans les petites occasions. Oh ! que Jésus entre avec bonheur dans une petite âme qu'il voit ainsi préparée !

#### La Préparation prochaine.

Mon enfant, la préparation prochaine à la sainte Communion, c'est avant tout une bonne confession : mais je dis *bonne*, entends-tu bien ? bonne et très-bonne, cordiale, sincère, faite de tout cœur ; et non pas, comme il arrive trop souvent, faite à la légère, sans préparation, sans vrai repentir, sans vrai ferme propos. — Si tu n'a-

vais aucun péché sur la conscience, tu pourrais à la rigueur, communier sans te confesser ; car lorsqu'on est propre, on n'a pas besoin de se laver. Cependant, si tu le peux, il sera préférable et toujours très-utile d'aller trouver ton confesseur et de lui demander ses bons avis avec sa bénédiction.

La veille au soir de ta communion, tâche de t'endormir bien pieusement, en priant la Sainte-Vierge de bénir, de préparer elle-même ta communion du lendemain. En t'éveillant, pense de suite à JÉSUS-CHRIST, qui t'attend, qui t'appelle du fond de son tabernacle. « Voici Jésus qui approche ! Hâttons-nous, et allons au devant du Christ Seigneur, » nous dit l'Église, notre Mère.

En t'habillant, et dans les moments qui précèdent la Messe, il faut, autant que possible, garder le silence, ou du moins le recueillement, et prier Jésus au fond du cœur; mais tout cela bien doucement, bien simplement, sans te bander la tête, et sans chercher de belles pensées dont le bon Dieu n'a que faire. Ici, comme toujours, les meilleures prières sont les plus simples. « JÉSUS, ayez pitié de moi ! — JÉSUS, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur. — Seigneur, vous m'aimez et je vous aime. — JÉSUS, mon amour ! » — Et autres petites aspirations semblables. Ce sont là les vraies prières, non-seulement pour les enfants, mais encore pour les grandes personnes. Le bon Dieu veut, avant tout, de la simplicité, de l'amour, de la confiance.

Puis vient la Messe. Il faut l'entendre pieusement, soit en récitant les belles prières que le Saint-Esprit a dictées

à l'Eglise, et dont plusieurs remontent aux Apôtres ; soit en lisant et en méditant quelques passages du troisième ou du quatrième livre de *l'Imitation* ; soit en récitant quelques dizaines du Chapelet, avec différentes intentions : la première dizaine par exemple, pour *adorer Jésus-Christ* au Saint-Sacrement ; la seconde, pour obtenir de la Sainte Vierge un parfait repentir de ses péchés et une conscience tout à fait pure ; la troisième, pour demander au Sauveur, toujours par l'intercession de sa Mère, la grâce de communier très-saintement ; et autres intentions de ce genre.

On peut encore réciter, en les méditant, les petites prières que l'on appelle *Actes avant la Communion*, et qui se trouvent dans tous les livres de Messe. Voici quelques formules, courtes et simples, que tu pourrais répéter, de cœur plus encore que de bouche, avant la sainte Communion :

#### ADORATION

« Mon Sauveur Jésus-Christ, présent et caché dans la  
 « sainte Hostie, vous êtes mon Dieu, le seul vrai Dieu  
 « vivant qu'adorent les Anges et que j'adore avec eux...»

« C'est vous qui soutenez, par votre toute-puissance, la  
 « terre qui me porte et le ciel qui m'éclaire ; c'est vous  
 « qui me donnez et me conservez la vie ; c'est vous qui  
 « êtes le Maître unique que toute créature doit révéler et  
 « servir!... C'est vous que je verrai face à face, que je  
 « posséderai dans l'éternité!...»

« Je vous adore donc, et je m'anéantis en votre très-sainte et très-redoutable présence, indigne que je suis de lever les yeux sur vous...

« Et cependant je vais communier ! Seigneur Jésus, mon Dieu, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; dites seulement une parole, et mon pauvre cœur pourra vous recevoir. »

#### REPENTIR

« Doux et miséricordieux Jésus, ayez compassion de moi, pauvre pécheur qui m'humilie à vos pieds : je ne suis qu'un petit enfant ; et déjà je suis un grand pécheur... Me voici devant vous comme autrefois Marie-Madeleine et Zachée. Comme à eux, vous m'avez dit : « *Tes péchés sont remis ; va en paix, mon enfant, et ne pèche plus.* »

« Mon Dieu, que vous êtes bon ! et que j'ai été mauvais ! Vous me pardonnez tout, et toujours... Aussi je déteste plus que jamais tous les péchés, quels qu'ils soient, que j'ai eu le malheur de commettre depuis que j'existe ; et, avec votre secours, avec la force que vous allez me donner dans cette communion, je veux désormais vous demeurer très-fidèle, me corriger de mes habitudes mauvaises, éviter toutes les occasions du péché ; je ne veux plus jamais contrister votre doux amour. »

#### AMOUR

« Mon Seigneur Jésus-Christ, Rédempteur du monde,

« vie de mon âme, vous m'appelez à la Communion, et  
 « vous me dites avec votre divine tendresse : « Mon en-  
 « fant, *aie confiance ; c'est moi ; n'aie pas peur...* »

« Je viens donc, et, oubliant la majesté de votre gran-  
 « deur, je ne vois plus que la douceur de votre amour. Je  
 « viens à vous, parce que vous m'aimez. Je vous ouvre  
 « mon cœur, parce que vous voulez y demeurer, y régner  
 « pleinement, et le remplir de votre joie, de votre pureté,  
 « de votre sainte paix, du parfum de toutes vos vertus...  
 « Je viens à vous, parce que je vous aime, et que je veux  
 « toujours vous aimer de tout mon cœur.

« C'est la Sainte Vierge, votre Mère et ma Mère, qui me  
 « conduit en ce moment à votre Table sainte : à cause  
 « d'elle, daignez, mon bon Sauveur, bénir cette commu-  
 « nion ; daignez augmenter en moi votre amour et me  
 « donner un grand attrait pour la sainte Eucharistie !...

« Que le Corps de mon Sauveur JÉSUS-CHRIST garde  
 « mon âme pour la vie éternelle ! »

Ces *Actes* expriment les sentiments qu'un pieux enfant doit avoir dans le cœur lorsqu'il se prépare à recevoir le bon DIEU.

#### **La Communion et l'action de grâces.**

O mon cher petit enfant, que le moment de la sainte Communion est grand et sublime ! Il n'y en aura qu'un seul plus solennel dans toute ta vie : ce sera le moment suprême de la mort, où tu entreras pour toujours, pour toute l'éternité, en possession du bon DIEU. Et ce sera

encore là une *communion*, la communion éternelle, la communion du Paradis dont celle de la Terre n'est que le gage et l'avant-coureur et le symbole.

Donc, quand ce moment divin de la Communion est arrivé, laisse là ton livre et ton chapelet, lève-toi et avance vers l'autel, recueilli, modeste, simple, les yeux baissés et tout occupé du bon Dieu. Tu l'as dans ton cœur, et c'est lui-même qui te prépare, qui te conduit. Le voici devant toi, qui descend de son autel, porté par le prêtre, comme jadis il l'était par la Vierge MARIE... « Oh ! Jésus, venez, je suis tout à vous... Je vous aime de tout mon cœur. Je ne suis pas digne de vous recevoir, mais vous m'aimez et vous oubliez ma misère... Vierge MARIE, bénissez-moi... »

Dans ces sentiments, mets-toi à genoux, cher petit enfant de Dieu ; prends la nappe blanche ; étends-la sur tes deux mains ouvertes, au-dessous de ton visage, de manière que, si une parcelle de l'Hostie sacrée venait à se détacher par accident, cette nappe pût la recevoir. Tiens-toi droit et immobile, les yeux fermés ou baissés, adorant ton Dieu ; lorsque le Prêtre sera devant toi, lève la tête, entr'ouvre la bouche, ni trop, ni trop peu, avance un peu la langue, et ne la retire que lorsque le Prêtre y aura placé la sainte Hostie. Fais tout cela bien tranquillement, bien paisiblement, et dans un doux sentiment d'abandon entre les mains de ton cher Sauveur. C'est en ce moment surtout qu'il faut laisser bien loin les scrupules, les retours inquiets.

Après avoir communié, il faut laisser l'Hostie se dé-

tremper sur la langue, puis l'avaler doucement. Ne te trouble pas; ne te presse pas; retourne à ta place, les mains jointes, les yeux baissés. Si le Prêtre t'avait donné deux Hosties, ou bien si quelque parcelle de la sainte Eucharistie s'attachait à ton palais ou à tes dents, il ne faudrait pas perdre la tête, comme font certains enfants. Ce n'est pas un péché, ni même un accident; un peu de patience, et, au bout de quelques minutes, cette petite parcelle se détachera tout bellement d'elle-même, et tu n'auras plus rien à craindre. Il ne faudrait jamais y porter les doigts; cela est tout à fait défendu.

De retour à ta place, reste quelque temps à genoux, bien recueilli, auprès de ton Sauveur. O mon enfant, que tu es grand et divin en ce moment! Tu portes en ton âme et en ton corps le Seigneur des Anges et des Archanges; ta chair est le ciboire vivant de JÉSUS-CHRIST, et le Roi du ciel vient y déposer le germe de la résurrection!... Ton âme est tout embaumée, toute pénétrée de JÉSUS, comme du coton trempé dans un délicieux parfum, et qui est si parfumé, si pénétré par l'essence précieuse, qu'on ne sait plus en vérité si c'est du parfum ou du coton parfumé. Par le Baptême d'abord, puis et surtout par l'Eucharistie, tu deviens JÉSUS, tu deviens un Christ de DIEU, un fils de DIEU, le tabernacle vivant du Père, du Fils et du Saint-Esprit!... Oh! que la Sainte Vierge t'aime alors! Tu es vraiment son fils, son second JÉSUS.

Après la communion, il faut toujours rester quelque temps à genoux, sans bouger, les yeux fermés, immobile en DIEU, l'adorant en silence, et, pour ainsi dire, sans

paroles. Ce recueillement est tout à fait indispensable. plus il se prolonge, et mieux cela vaut; c'est la vraie prière, la vraie action de grâces, préférable à toutes les lectures, à toutes les prières récitées. Si tu le peux, fais toute ton action de grâces à genoux et sans bouger; on prie bien mieux comme cela, et puis il faut s'habituer à ne pas être douillet en servant DIEU. Il faut se former des genoux catholiques, aussi bien qu'un cœur catholique. Dans les pays de foi, tout le monde reste à genoux durant toute la Messe, et personne n'en meurt.

Cependant, si tu étais trop fatigué, tu pourrais t'asseoir et continuer ainsi ton action de grâces. Si tu t'aperçois que des distractions arrivent, tu pourras alors te servir utilement et de livres et de formules de prières pour fixer ton esprit.

Ici encore il y a plusieurs manières de prier, toutes excellentes du moment qu'elles aident l'âme à demeurer unie au très-bon Maître et au très-grand DIEU qui daigne descendre jusque dans sa pauvre petite créature.

On peut, comme je le disais tout à l'heure pour la préparation, lire et méditer doucement quelques versets de l'*Imitation*, pris, pour ainsi dire, au hasard, ou bien réciter le *Magnificat*, le *Te Deum* ou quelqu'une des belles prières usitées dans l'Église. Si on sait le latin, il vaut toujours mieux les dire en latin, car c'est la langue de l'Église, langue profonde et religieuse. C'est une excellente chose que de savoir par cœur ces prières si catholiques, et de s'en servir souvent devant le bon DIEU. Il en est de même de certains psaumes, et en particulier du

*Miserere*, du *De Profundis*, du *Laudate pueri*, du *Quam dilecta*. Les psaumes sont les prières chrétiennes par excellence. Mais il faut les réciter pieusement, posément et en goûtant le sens des paroles.

On peut encore, comme action de grâces, se servir du chapelet, en excitant dans son cœur les quatre grands sentiments de piété chrétienne qui correspondent aux quatre tâns du saint Sacrifice : l'*adoration*, l'*action de grâces*, la *supplication* et le *pardon*. Ayant Jésus en nous, ne faisant plus qu'un avec lui, il est très-doux et très-simple de nous unir par amour à la Sainte-Vierge et d'*adorer* avec elle le bon DIEU, qui réside en nous, de le *remercier* avec elle et par elle, de *demander* à Jésus, toujours par elle, tout ce dont nous avons besoin et tout ce dont les autres ont besoin ; enfin, d'*obtenir*, par sa douce intercession, le *pardon* complet de nos fautes passées, et une volonté très-ferme d'éviter le péché à l'avenir.

Il vaut beaucoup mieux réciter le chapelet en latin : c'est le conseil que donne saint François de Sales, et c'est l'usage traditionnel des fidèles de Rome, même des plus petits enfants.

L'*action de grâces* doit durer au moins un bon quart d'heure, et il la faut toujours terminer par de solides résolutions bien pratiques, bien précises. Les quelques formules suivantes peuvent servir d'*Actes* après la Communion.

#### ADORATION.

« Je vous adore, présent en mon âme et en ma chair,

ô mon Dieu très-bon et très-saint ! Me voici tout entier pénétré de votre substance, incorporé à vous, devenu votre vivant ciboire...

« Je m'unis à mon saint Ange gardien pour vous adorer et vous révéler comme je le dois !

« Jésus, augmentez ma foi, et faites-moi sentir de plus en plus que vous êtes tout, et que je ne suis rien. Je n'étais pas digne de vous recevoir, et cependant je vous ai reçu : je ne suis pas digne de vous conserver, et cependant je vous conserverai toujours, en vous demeurant fidèle ; je vous garderai, ô mon Roi et ma vie, non dans ma chair, mais dans mon âme, car vous l'avez dit : « *Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang DEMEURE en moi, et moi je DEMEURE en lui.* Me voici le Porte-Dieu, le Porte-Christ. »

#### RECONNAISSANCE.

« Mon bon Maître, je vous remercie de tout mon cœur d'avoir daigné descendre en moi. Comment pourrais-je, moi, pauvre petit enfant, vous remercier dignement ? Ce n'est qu'au ciel, lorsque je serai dans le Paradis, que mes actions de grâces seront pleines et parfaites... Oh ! que ce sera bon d'être au ciel, toujours avec vous !

« Maintenant, je ne trouve que le silence qui puisse exprimer la reconnaissance de mon pauvre cœur ; et, reposant sur votre humanité sainte, comme saint Jean au Cénacle, je vous bénis et me tais en votre présence bien-aimée.

## AMOUR.

« Cœur sacré de Jésus, qui êtes dans mon cœur, vous vencez me pénétrer de vos divines ardeurs. Vous êtes la source et le foyer de l'amour : je veux puiser à cette source et faire couler en moi ses torrents de flamme...

« Bon Jésus, présent et vivant en moi ; Jésus, mon cher amour ; Jésus, plein de tendresse et de douceur, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces ; je vous aime par-dessus tout ! Pour rien au monde je n'offenserai plus votre bonté, et je serai désormais doux et humble, pur et pieux, afin que vous puissiez reposer sur mon petit cœur, et là vous consoler un peu de l'ingratitude de tant de millions de pécheurs. »

## DEMANDES ET RÉSOLUTIONS.

« Remplissez-moi de votre Saint-Esprit, ô Jésus, mon cher Sauveur !

« Remplissez mon intelligence de votre lumière, et donnez-moi ainsi une foi vive et profonde...

« Répandez en mon cœur votre Esprit de charité, afin que j'aime, avec vous et comme vous, tout ce que vous aimez ; c'est-à-dire tout ce qui est bon, tout ce qui est pur, tout ce qui mérite d'être aimé ; afin que je déteste, avec vous et comme vous, tout ce qui est mauvais, tout ce qui vous déplaît...

« Remplissez ma volonté de votre Esprit de force,

toutes mes facultés de votre Esprit de sainteté, ma chair et mes sens de votre pureté sans tache et de votre divine innocence,... afin, mon Sauveur, que je me transforme peu à peu en un autre vous-même, et que ce ne soit plus moi qui vive, mais vous en moi !...

« En terminant mon action de grâces, je renouvelle, en votre sainte présence, toutes les résolutions qui doivent assurer ma persévérance dans votre grâce et dans votre amour. Désormais je ferai mes prières avec un respect, une piété, un recueillement tout nouveaux : je me rappellerai souvent votre présence en mon cœur pendant la journée. Désormais je veillerai sur mes défauts, et principalement sur tel ou tel, afin de les réprimer de mon mieux ; j'éviterai les mauvais camarades ; je serai bien pur, bien doux, bien obéissant, surtout en telle ou telle occasion ; je remplirai courageusement tous mes petits devoirs, etc... »

« Sainte Vierge Immaculée, je vous offre et ma communion et mes résolutions, et mon âme et mon corps !... »

Après l'action de grâces, n'oublie jamais, cher enfant, de prier pour le Pape, pour les Évêques, pour les Prêtres et pour tous les besoins de l'Église ; pour les Missionnaires, pour les chrétiens persécutés ; pour la conversion des impies, des pécheurs, des pauvres protestants ; pour la bénédiction et le salut de tes parents, de tes bieufaiteurs, de tes maîtres, de tes petits amis ; pour les personnes qui ont bien voulu se recommander en particulier à tes prières ; enfin, pour les pauvres morts, auxquels tu

seras très-bien d'appliquer de temps à autre l'indulgence plénière, attachée par le Pape Pie VII à la prière suivante :

« O bon et très-doux Jésus, je me prosterne à genoux en votre présence, et je vous prie et vous conjure avec toute la ferveur de mon âme de daigner graver dans mon cœur de vifs sentiments de foi, d'espérance et de charité, un vrai repentir de mes fautes, et une volonté très-ferme de m'en corriger : pendant que je me considère en moi-même et que je contemple en esprit vos cinq plaies avec une grande affection et une grande douleur, ayant devant les yeux ces paroles prophétiques que le saint roi David disait déjà de vous, ô bon Jésus : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds : ils ont compté tous mes os ! Ainsi soit-il.* »

Cette prière doit être récitée à genoux, devant un crucifix : et, pour gagner l'indulgence, il faut la faire précéder de quelques prières pour le Pape et à ses intentions ; une dizaine de chapelet, par exemple, ou bien cinq *Pater* et cinq *Ave*. Toutes les fois que l'on communie, on peut gagner cette précieuse indulgence pour soi-même ou pour une âme du Purgatoire.

#### **Les Effets de la sainte Communion.**

La communion a pour effet principal et général de nous unir intimement à Jésus-Christ, de nous remplir de Jésus-Christ, de nous transformer en Jésus-Christ. Plus on ap-

proche de ce résultat divin, et plus on profite de la grâce de la Communion.

Une bonne communion ne rend pas impeccable, il est vrai, car rien n'est parfait sur la terre; mais elle fait aimer la perfection; elle augmente dans le cœur l'amour du bien et la détestation du mal. Elle augmente et ravive la foi : c'est là son effet le plus important. Elle nous porte plus facilement vers les choses du ciel, et nous détache des choses de la terre. Elle nous donne le sens de l'amour de Dieu, le sens de la piété; elle nous fait comprendre pratiquement ce que c'est qu'aimer Jésus et être aimé de Jésus. Elle nous facilite la prière, qui n'est autre chose que l'application, l'union au bon Dieu, et comme le prolongement de la Communion elle-même.

Elle augmente en nous la grâce sanctifiante, l'esprit chrétien, et nous facilite la pratique des vertus de Notre-Seigneur : elle nous aide à faire bravement et joyeusement pénitence; à devenir doux et humbles de cœur, charitables envers le prochain, complaisants, indulgents, généreux à l'égard des pauvres; obéissants et respectueux vis-à-vis de nos parents et de nos supérieurs; patients dans les souffrances, dans les maladies et les infirmités, dans les contrariétés, les contradictions et les injustices.

Elle nous fortifie dans les tentations, surtout dans les tentations de la chair, et nous donne l'horreur de tout ce qui est indécent, impur et déshonnête. La chasteté est le fruit de la Communion; l'innocence ne trouve que là son préservatif et son rempart.

Médite bien tout cela, très-cher enfant ; et apprends à devenir chrétien à l'école même du Sauveur. Remplis-toi de Jésus, nourris-toi de Jésus, afin de devenir un autre Jésus, un autre enfant de DIEU et de MARIE.

C'est cette imitation de ton Jésus qui deviendra ta meilleure action de grâces : de même que la véritable, la meilleure préparation à la Communion est la bonne et pieuse conduite que l'on s'efforce de mener aux approches de la sainte Communion, de même la bonne et sainte vie que l'on tâche de mener, après avoir reçu Notre-Seigneur, est l'action de grâces la plus agréable au cœur du divin Maître. On pourrait appeler cela la bonne digestion spirituelle du Pain de vie, de Jésus eucharistique.

#### **La Communion fervente.**

Une communion n'est pas fervente par cela seul qu'on y verse des larmes, que l'on s'y sent attendri : ces larmes, ces sentiments de dévotion et de piété tendre ne sont pas donnés à tout le monde, et ne dépendent pas uniquement de la volonté ; ils sont excellents, sans doute, très-précieux, très-utiles, très-consolants : mais enfin, ils ne constituent pas la serveur. La ferveur est avant tout dans la volonté, dans ce qui dépend toujours de nous.

Ces douceurs et consolations spirituelles sont comme les confitures que les mamans mettent sur le pain de leurs petits enfants pour le leur faire manger avec plus

d'appétit : tu aimes bien les confitures, n'est-ce pas, mon enfant ? si bien que, sans elles, tu ne mangerais peut-être pas ton pain : et cependant, c'est le pain, et non les confitures, qui nourrit ton petit estomac. Les confitures ne sont qu'un moyen de te faire manger le pain qui doit te nourrir et te fortifier. Ainsi en est-il des larmes de piété et des attendrissements dans la prière et dans la réception des Sacrements : ce sont des confitures spirituelles, des douceurs au moyen desquelles le bon DIEU nous attire à son service, et facilite à notre faiblesse la pratique toujours un peu austère de la piété chrétienne.

Si, dans tes communions, Notre-Seigneur daigne te donner de ses bonnes confitures, il faut l'en remercier, et t'en réjouir, et en bien profiter ; surtout il ne faut pas pour cela t'imaginer que tu es un saint, mais, au contraire, il faut te regarder alors comme un pauvre petit enfant, qui n'aurait pas assez de courage et de raison pour manger son pain sec : si le bon DIEU te traite en grand garçon, ne te donne aucun *sentiment* extraordinaire de dévotion, demeure tranquille ; dis au bon JÉSUS que tu es tout à lui comme il est tout à toi, que tu n'as pas besoin d'autre chose que lui : bien difficile est celui à qui DIEU ne suffirait pas.

Et puis, méritons-nous ces consolations, ces faveurs spéciales du bon JÉSUS ? N'y mettons-nous pas obstacle, les premiers, par notre dissipation habituelle, par nos petites lâchetés de tous les jours, par ces mille et mille négligences dans la prière, dans la pratique de la piété ?

Quand un enfant est gourmand, paresseux, insouciant, inérite-t-il que sa maman lui donne des bonbons et des confitures ? Ne doit-il pas se trouver heureux d'avoir à manger du bon pain tout sec ?

La vraie ferveur est, je le répète, dans la volonté. Tes communions seront bonnes et ferventes, lorsque tu t'y prépareras avec une foi vive et un grand soin ; lorsque tu feras tout ce qui dépend de toi pour te recueillir et pour bien prier avant, pendant et après la communion ; lorsque tu sortiras de la Table sainte, avec une résolution sérieuse de vivre en vrai chrétien, de remplir exactement tous tes devoirs pour l'amour du bon DIEU, de veiller sur ton caractère et sur tes défauts ; en un mot, de demeurer très-fidèle à ton Sauveur. Si, après cela, le bon DIEU t'envoie des consolations, tant mieux ; s'il ne t'en envoie pas, sache t'en passer. Dans la sainte Communion, c'est le DIEU des consolations que tu vas chercher, et non les consolations de DIEU.

N'oublie jamais, mon cher petit enfant, cette consolante vérité : tu seras toujours *servent*, quand tu le voudras ; et, par conséquent, il dépend toujours de toi de faire des communions ferventes.

#### **La Communion tiède.**

La tiédeur, c'est la lâcheté dans la piété ; c'est la négligence dans le service du bon DIEU. On est tiède, quand on prie sans soin, quand on se confesse à la légère, quand on communique sans se bien préparer et sans se

donner la peine de se recueillir. De même que l'eau tiède fait vomir, de même la tiédeur dégoûte JÉSUS-CHRIST, et nous dégoûte de JÉSUS-CHRIST.

La tiédeur vient ordinairement du manque d'esprit de foi, de l'habitude volontaire du péché vénial, et de l'amour excessif du plaisir. Elle vient souvent aussi de ce que l'on ne s'approche pas assez souvent et assez régulièrement des Sacrements.

Vois d'après cela, mon enfant, si tes communions sont tièdes parfois : comment les as-tu préparées ? Ne les as-tu pas faites lâchement, sans vouloir te donner de peine ? Après les avoir faites, ne les as-tu pas promptement oubliées, comme si la visite de ton DIEU était une chose sans conséquence ?

Je ne te dirai pas : Quel fruit en as-tu tiré ? parce que, très-souvent, nous ne nous apercevons pas des bons effets de nos communions, pas plus que des bons effets de nos repas matériels. Ce sont cependant nos repas qui soutiennent nos forces, qui entretiennent notre vie, qui nous font croître et grandir ; mais tout cela, insensiblement et sans que nous en ayons conscience : ainsi en est-il ordinairement de nos prières et de nos communions ; sans elles, nous tomberions bientôt dans le péché mortel, nous perdriions la vie de la grâce et l'esprit chrétien ; mais nous ne sentons pas cette salutaire influence ; et nous croyons souvent, très à tort, que nos communions sont inutiles, qu'elles sont tièdes, tandis qu'elles ne sont qu'imparfaites.

Ne confonds jamais une communion *imparfaite* avec une communion *tiède* : rien n'est parfait ici-bas, pas plus

nos communions que le reste. Sont-elles tièdes pour cela? Pas le moins du monde : elles sont bonnes et très-utiles, si nous apportons au bon DIEU une sincère bonne volonté ; et elles sont d'autant meilleures, ou, pour mieux dire, d'autant moins imparfaites que cette bonne volonté est plus ferme, plus courageuse, plus efficace.

La communion tiède et négligée est fort dangereuse ; il est cependant plus dangereux encore de rester trop longtemps éloigné de la Communion. De peur de communier avec tiédeur, on s'éloigne quelquefois indéfiniment de la Table sainte ; et l'expérience montre que c'est là une ruse très-ordinaire du démon, qui veut à tout prix nous éloigner de JÉSUS-CHRIST et de son adorable Sacrement. Évite la tiédeur tant que tu peux ; mais sache que c'est uniquement au contact de JÉSUS-CHRIST que la tiédeur fait place à la ferveur, comme c'est au contact du feu seul que l'eau tiède devient de l'eau chaude. Plus tu resteras éloigné de JÉSUS-CHRIST, et plus tu seras tiède, froid, indifférent.

#### **La mauvaise Communion.**

Que Notre-Seigneur t'en préserve toute ta vie, mon pauvre enfant ! Une communion mauvaise est une des plus grandes fautes dont un chrétien puisse se rendre coupable : le premier chrétien sacrilège a été Judas, et le Fils de DIEU a dit de ce malheureux : « Mieux aurait valu pour lui de n'être pas né ! »

La communion est mauvaise et sacrilège lorsqu'on

s'approche *sciemment* de la sainte Table en état de péché mortel. Jamais une communion n'est un sacrilége proprement dit sans qu'on en ait la conscience.

Lorsqu'on n'est pas en état de péché mortel, la communion peut être plus ou moins tiède ou imparfaite : mais elle n'est jamais un péché, encore moins un sacrilége. On appelle, en général, *sacrilége*, la violation d'une chose sacrée, et comme, entre toutes les choses sacrées, la plus sacrée est le Corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la violation de l'Eucharistie par la communion indigne est le plus grand des sacriléges.

C'est un grand crime, sans doute, que de vivre éloigné de Jésus-Christ, loin des Sacrements ; mais ce crime est bien moindre que le crime de la communion sacrilége, qui trahit Jésus-Christ, qui l'insulte et l'outrage directement.

Le moyen d'éviter le sacrilége est bien simple : dis toujours *tous* tes péchés en confession, sans mauvaise honte, sans orgueil ; tâche toujours de t'en repentir sincèrement ; et tu n'auras jamais à craindre la communion sacrilége. Si tu es porté au scrupule, et si tu as quelque doute sur l'état de ta conscience, pauvre petit, dis-le tout naïvement à ton père spirituel, sans rien diminuer, sans rien augmenter ; et une fois cela fait, ne t'inquiète plus de rien, méprise les taquineries du démon qui veut troubler la paix de ton cœur ; et, te tournant avec confiance et amour vers ton Sauveur Jésus, qui repose en ton cher cœur et au Saint-Sacrement de l'autel, contente-toi de te savoir aimé de lui, et de l'aimer toi-même très-sincèrement. Les

pauvres scrupuleux s'imaginent toujours faire des communions sacriléges ; comme ces enfants poltrons qui voient partout des voleurs ou des loups.

La communion serait sacrilége, si on la faisait sans être à jeun, parce que cela est gravement défendu par l'Église. On ne doit rien manger, ni rien boire, avant la communion, à partir de minuit. Une seule exception à cette règle est indiquée par l'Église elle-même : ce serait le cas où, se lavant la bouche, on avalerait par mégarde une ou deux gouttes d'eau. Je connais un pauvre garçon qui, après s'être lavé les dents, a tellement peur qu'il ne reste un peu d'eau dans sa bouche, qu'il crache, me disait-il un jour, « pendant une heure et demie. » Ne sois pas si consciencieux que ce bon enfant-là ; lave-toi la bouche sans crainte avant de communier. Il est même plus respectueux de le faire.

Vis de telle sorte, mon cher enfant, que tu n'aies jamais à redouter l'abîme du sacrilége. Si tu avais eu le malheur d'y être tombé, sache néanmoins que le repentir est plus puissant que le sacrilége ; et qu'une bonne confession, bien humble, bien pénitente, bien cordiale, peut tout réparer en un instant.

#### **La Communion fréquente.**

Approche-toi le plus souvent possible du bon Jésus, mon enfant bien-aimé ; et n'oublie jamais que c'est là, dans la communion fréquente, que tu apprendras à devenir d'abord, puis à rester un vrai chrétien.

La piété repose tout entière sur la foi : veux-tu acquérir, veux-tu conserver une foi vive, solide, pratique ? Communique souvent et pieusement. Jésus est « l'auteur et le consommateur de notre foi ; » et seul il apporte du ciel le don divin de la foi aux âmes qui s'unissent fidèlement à lui. Sans la communion fréquente, la foi baisse peu à peu, et devient si languissante, si débile qu'elle semble morte au fond de la conscience.

Veux-tu conserver ton innocence?... Pauvre petit, si tu l'as perdue, veux-tu la recouvrer et rester pur à l'avenir ? Communique souvent. La sainte Communion est la plus puissante gardienne de la chasteté et de la pureté. Notre-Seigneur, en venant unir souvent sa chair incomparablement pure à ta chair portée au péché, apaisera la tempête de tes passions naissantes, te donnera une force surhumaine pour repousser les tentations de Satan ; et son doux amour, qui purifie les cœurs, te donnera de plus en plus l'horreur du vice et l'amour de la chasteté. Je passe ma vie à diriger, à confesser des enfants et des jeunes gens ; crois-moi : sans la communion fréquente et régulière, il est impossible à la plupart des enfants de rester longtemps purs ; et avec cette sainte pratique, il leur devient si facile d'éviter le mal que les combats eux-mêmes ne sont plus aussi fréquents ni surtout aussi durs. Oh ! Dieu, combien les bonnes mères, qui veillent avec tant de sollicitude sur les mœurs de leurs enfants, les pousseraient aux Sacrements, si, comme nous autres confesseurs, elles connaissaient le fond des consciences ! Hélas ! sous prétexte de leur faire éviter de pe-

tites négligences dans la réception de la sainte Eucharistic, elles les privent souvent du seul secours qui assurerait leur pureté. Ici comme en bien d'autres cas, le mieux est l'ennemi du bien ; *et le bon DIEU n'attend d'un enfant que ce qu'un enfant peut lui donner.* Cette observation est fondamentale.

Veux-tu prier comme il faut? Veux-tu apprendre cette grande science de la prière, qui n'est après tout que la science du salut? Veux-tu aimer à fond le bon DIEU? Veux-tu rester digne de ton baptême, entretenir en toi la vie de JÉSUS-CHRIST, la vie divine et éternelle? En un mot, mon très-cher enfant, veux-tu sanctifier et sauver sûrement ton âme? Communie souvent, communie souvent et régulièrement. Tout est là, parce que la Communion, c'est JÉSUS-CHRIST.

JÉSUS-CHRIST est la source unique de la vie chrétienne, de la grâce, de la piété véritable, de la sainteté, de la prière, du recueillement, du détachement de soi-même, de la pénitence, de l'humilité et de la douceur; il est la source divine de la pureté sans tache, de la charité fraternelle, de la patience, de l'obéissance, de la foi vive, de l'amour de Dieu, de l'amour de la Sainte Vierge, de l'amour de l'Église; en un mot, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau, vrai et fort. Or JÉSUS-CHRIST, c'est l'Eucharistie. Quiconque se sépare de l'Eucharistie s'éloigne par là même de JÉSUS-CHRIST, source de vie. L'amour pratique du Saint-Sacrement n'est autre chose que la pratique de l'amour de Dieu.

Après la communion sacrilége, il n'y a rien de plus

fatal à un chrétien, que la négligence de la Communion. Sur cent enfants qui perdent la grâce de DIEU, sur cent jeunes gens qu'entraîne le torrent du monde et du vice, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui se seraient certainement et facilement sauvés s'ils eussent eu le courage de communier souvent et régulièrement.

Je joins toujours ensemble ces deux mots : *souvent* et *régulièrement*; car l'un ne suffit pas sans l'autre. Communie souvent, oui; mais régulièrement. Communie régulièrement, oui; mais souvent, très-souvent. La régularité fait la force des bonnes habitudes; sans elle, le caractère ne se forme jamais, et la conscience ne s'affermi pas dans le bien.

Mon enfant, pour l'amour du bon DIEU et de ton âme, n'écoute pas ceux qui voudraient te détourner de la communion fréquente: avec de bonnes intentions, je n'en doute pas, ils plaident, contre Jésus et contre toi, la cause du diable. Ils ne savent pas le mal qu'ils font; et surtout, le bien qu'ils empêchent. Ils disent le contraire de ce qu'ont dit tous les Saints, de ce qu'enseigne et de ce que désire l'Église; en particulier, ils disent le contraire de ce que dit et de ce que demande notre très-saint Père le Pape Pie IX, qui a toujours beaucoup aimé les enfants et qui désire beaucoup les voir communier souvent.

Si tu le peux, cher petit enfant, communie donc tous les dimanches et jours de fête. Je te recommande instamment cette pratique, si tu es décidé à vivre en véritable enfant chrétien, à éviter de tout ton cœur le péché, et à

remplir de ton mieux les petits devoirs de ton âge et de ta position.

Si tu ne peux communier chaque semaine, tâche, du moins, de communier tous les quinze jours; c'est une excellente pratique que j'ai l'habitude de recommander aux bons enfants qui n'ont que peu de temps à consacrer chaque jour à la prière, et dont l'instruction religieuse est peu développée.

Mais, pour le moins, communie tous les mois. La communion du mois, pratiquée dans nos catéchismes de persévérance et dans nos bonnes maisons d'éducation, est le moins que puisse faire un enfant chrétien qui a quelque souci du service du bon Dieu. En tout cela, suis très-exactement les avis de ton confesseur, et sois assuré qu'il sera heureux, non-seulement de te permettre la communion fréquente, mais même de t'y encourager, s'il te voit bien disposé à profiter des visites de ton Sauveur.

Quant à la communion très-fréquente, à la communion du dimanche et du jeudi, par exemple, c'est une pratique très-sanctifiante, mais qui exige une fidélité tout à fait exceptionnelle à correspondre aux grâces du bon Dieu. Aussi, comme les enfants sont ordinairement fort étourdis, ceux qui sont capables de profiter de cette communion si fréquente, ne peuvent jamais être qu'une exception au milieu du grand nombre. J'en connais plusieurs, cependant, surtout dans les Petits-Séminaires, qui tirent grand profit de cette pratique éminemment catholique. J'en connais même qui communient tous les deux jours, et très-saintement.

Je te le répète, petit enfant : n'aie pas peur de JÉSUS-CHRIST. Ne dis pas : « Je suis trop jeune. » L'âge ne fait rien ici ; c'est uniquement aux dispositions du cœur qu'il faut faire attention. Un enfant de onze ou douze ans, qui aime bien le bon DIEU, est en état de communier souvent, tout aussi bien qu'une grande personne ; un enfant pieux et bon est plus en état de communier souvent qu'une grande personne moins bien disposée : les âmes n'ont pas d'âge, et c'est dans les âmes que JÉSUS-CHRIST descend ; c'est là qu'il habite et qu'il demeure.

Il en est de même du temps : en ce qui touche la communion, le temps ne compte pas ; ce qui compte, ce qui seul doit compter, c'est la bonne disposition du cœur. Quand on communie *bien*, on ne communie jamais *trop souvent* ; quand on communie *mal*, on communie toujours *trop souvent*, ne communierait-on qu'une fois l'an, ou même qu'une fois dans sa vie. Ne t'habitue pas, mon enfant, à réglementer ainsi tes communions par le temps et par l'âge ; ce serait te tromper essentiellement : régule-les toujours par l'obéissance d'abord (cela va sans dire), puis, d'après tes sentiments pour le bon DIEU, d'après ta bonne volonté à son service, d'après les besoins particuliers de ton âme, d'après l'attrait que la foi te donne pour la sainte Eucharistie. Voilà la vraie, la seule vraie règle de la communion pour tous les chrétiens, quel que soit leur âge, pour les enfants comme pour les grandes personnes. Et ce n'est pas moi qui dis cela, mais les Souverains-Pontifes dans leurs Décrets.

Ce n'est pas toi, du reste, mon cher enfant, ce n'est

pas non plus ton père ni ta mère qui sont juges de ces dispositions : ton confesseur, ton père spirituel, qui seul connaît le fond de ta conscience, a le droit de te diriger en ce qui touche les Sacrements, et, en particulier, le sacrement de l'Eucharistic. Montre-lui des dispositions si chrétiennes, qu'il se fasse un bonheur de te faire communier souvent, très-souvent. Bienheureux les enfants qui se mettent ainsi en état de s'approcher fréquemment de la sainte Table !

Notre-Seigneur se charge lui-même de l'éducation spirituelle de ces chères petites âmes. Il façonne peu à peu à son image et ressemblance les enfants chéris qui lui donnent ainsi les premices de leur vie. Il les forme à la piété, à la prière, à la vraie vie chrétienne ; il leur donne le goût des choses divines, et se console, dans leur intimité, de la froideur de tant d'autres enfants.

Plus on s'approche souvent du bon Dieu, avec fidélité et délicatesse de conscience, et plus on reçoit de grâces pour éviter le péché, pour vivre saintement, pour demeurer fermé dans la grâce. Voilà pourquoi il est si bon de communier souvent dès la jeunesse. Je sais que cela oblige à être très-bon ; mais cette obligation-là elle-même n'est-elle pas une excellente chose ? Sache-le bien, c'est presque toujours la lâcheté qui empêche de communier souvent. On ne veut pas se donner la peine de veiller sur soi, de bien prier, de bien se préparer ; on ne veut pas se gêner pour le bon Dieu ; et on se condamne ainsi à végéter dans l'indifférence ; et on se livre sans défense aux embûches de Satan.

Chaque jour je vois des enfants, des jeunes gens de tout âge et de toute condition, qui, grâce à la communion fréquente, vivent dans une innocence vraiment admirable, et passent des années entières sans commettre de fautes graves. Si quelquefois ils tombent par fragilité ou par surprise, ils se relèvent aussitôt, et le péché ne laisse pas de traces dans ces excellents cœurs. Fais comme eux, cher enfant de DIEU, et demande très-instamment à ton bon père spirituel la permission de t'approcher souvent, le plus souvent possible, de Celui qui a dit dans son Évangile : « *Laissez venir à moi les petits enfants.* »

#### **La Persévérance après la première Communion.**

On se prépare d'ordinaire avec un très-grand soin à sa première Communion, et on a bien raison ; car une bonne première Communion est un gage précieux de salut et de grâces pour toute la vie. Mais il y a des enfants qui semblent croire qu'une fois la première Communion faite, tout est fini. C'est juste le contraire : une fois la première Communion faite, tout commence. C'est alors que commence la vraie vie chrétienne, la vie sérieuse, le vrai service du bon DIEU. Jusque-là on s'est pour ainsi dire préparé à être chrétien.

Sois donc toujours chrétien, mon enfant ; sois-le de plus en plus, à mesure que tu avances dans la vie et que tu participes davantage aux Sacrements de l'Église. Ta première Communion n'est que le premier échelon, le premier degré de cette échelle sainte qui unit la

terre au ciel, et qui nous fait arriver jusqu'au bon Dieu, dans le Paradis. Du premier échelon passe au second sans tarder ; puis au troisième, et ne t'arrête jamais en chemin ; à partir de la première Communion, avance toujours ; chaque communion sera un degré de grâce qui te rapprochera de plus en plus de ton divin Roi. Ne t'arrête pas, et surtout ne recule pas ; n'aie pas peur ; tu sers un bon Maître ; Jésus t'aime cent mille fois plus que tu ne pourras jamais l'aimer. Il t'aime ; ne crains donc pas : ne fais pas *trop* attention à tes *petites* misères, à tes faiblesses quotidiennes ; du moment que tu ne les aimes pas, elles n'ont pas d'importance, et si tu tâches sincèrement de t'en corriger, tes confessions et tes communions te seront toujours très-profitables.

Dans les tentations, va te jeter entre les bras de ton Sauveur, par la prière d'abord, puis par la sainte Communion. C'est lui qui nous soutient et qui nous console dans nos peines. Oh ! que malheureux sont les enfants, qui n'aiment pas le bon Jésus, et qui, par conséquent, négligent la Communion ! Jésus les attend, dans le sacrement de sa tendresse ; il leur tend les bras, il leur ouvre son cœur, il se penche sur eux pour leur donner ce céleste baiser d'amour qui s'appelle la Communion... et ces petits ingrats se détournent de lui, insouciants et bien coupables !

Mon enfant bien-aimé, que l'amour de ton Sauveur trouve en toi, chaque jour de ta vie, une pleine correspondance ! Si tu perséveres jusqu'à la fin dans la pratique de la communion pieuse et fréquente, je te promets,

au nom du bon Dieu, que la vie sera bonne et pure, paisible et heureuse, au milieu même des épreuves et des souffrances et des larmes. Je te promets une bonne vie et une bonne mort, un jugement doux et favorable, et une glorieuse couronne dans l'éternité.

#### La Communion des enfants malades.

Si jamais, mon pauvre enfant, tu tombes gravement malade, supplie ta bonne mère ou quelqu'un de ceux qui te soignent, d'aller sans retard avertir ton confesseur. Mets prudemment tes petites affaires en règles : avoir son passe-port signé n'oblige pas à partir.

Demande instamment à communier : le bon Jésus aime les malades, et particulièrement les enfants malades. En entrant dans ta petite chambre, il y apportera la bénédiction et peut-être la guérison. J'ai déjà vu plusieurs fois de pauvres enfants malades, guéris, ou du moins singulièrement soulagés par la sainte Communion. En tous cas, la paix du ciel descend dans le cœur avec JÉSUS-CHRIST.

Si la maladie se prolonge, demande à ton bon père spirituel de ne pas te laisser trop longtemps sans le précieux secours des divins Sacrements. Jamais nous n'avons autant besoin du bon Dieu que lorsque nous sommes gravement malades ; aussi l'Église ordonne-t-elle à ses prêtres d'aller porter souvent aux pauvres malades la sainte Eucharistie.

En demandant cela, ne crains pas d'être indiscret : rien n'est plus doux au cœur d'un bon prêtre que ce ministère si sanctifiant, si consolateur : et surtout quand il s'agit d'un pauvre petit enfant, le cœur du prêtre se fond, pour ainsi dire, en tendre compassion et en miséricorde paternelle.

J'ai déjà vu mourir bien des enfants : oh ! que leurs derniers moments sont saints, sont précieux aux yeux du Seigneur, lorsqu'ils ont ainsi sanctifié leur maladie par la communion fréquente ! S'ils échappent au danger, leur maladie a été pour eux une grande grâce ; et ils reviennent à la santé, bien meilleurs qu'auparavant.

Dès l'âge de raison, on peut et on *doit* faire sa première Communion si l'on est en danger de mort : aussi, un petit enfant vraiment chrétien doit-il, dès cet âge, savoir ce que c'est que Jésus-Christ, ce que c'est que le Saint-Sacrement, afin de pouvoir communier en cas d'accident. Il ne lui serait pas nécessaire, en effet, de savoir tout son catéchisme, mais seulement, comme dit l'Église, « de pouvoir distinguer l'Eucharistie d'une nourriture ordinaire. » J'ai connu à Paris un bon petit garçon de sept ans, qui, presque mourant d'une fièvre typhoïde que le médecin jugeait incurable, fut guéri, immédiatement à la suite de sa première Communion, faite ainsi en viaticale. Deux jours après, il était levé et jouait avec son frère.

---

Ô sainte et douce Vierge MARIE, faites, je vous en prie,  
que tous les enfants qui liront ces quelques pages aiment  
tendrement, aiment toute leur vie votre cher Fils JÉSUS  
Notre-Seigneur ! Donnez-leur de l'attrait pour la sainte  
Communion, et faites qu'ils reçoivent dignement, régulièremment et souvent JÉSUS, le DIEU de l'Eucharistie, le  
Trésor des chrétiens, le Roi des Anges, le Pain sacré de  
la vie éternelle ! Ce sera pour eux le secret du salut et du  
bonheur.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

---

### LA PRÉSENCE RÉELLE.

I. De ceux qui n'y croient pas. . . . .	1
II. De ceux qui croient qu'ils n'y croient pas. . . . .	5
III. De ceux qui ont l'air de n'y pas croire. . . . .	8
IV. Étrange ignorance de certains chrétiens touchant l'Eucharistie. . . . .	9
V. Ce que c'est que le Saint-Sacrement . . . . .	12
VI. Si nous pouvons comprendre la présence de Jésus-Christ au Saint-Sacrement . . . . .	16
VII. S'il est absurde et impossible, comme le disent les impies de croire à la présence réelle. . . . .	18
VIII. Si nous sommes absolument sûrs que Jésus-Christ est réellement présent au Saint-Sacrement. . . . .	22
IX. Comment le dogme de la présence réelle est clairement enseigné dans l'Evangile. . . . .	24
X. Notre-Seigneur, Luther et Calvin.. . . . .	26
XI. Comment, dès l'origine du christianisme, l'Église a cru, comme aujourd'hui, à la présence réelle . . . . .	28
XII. Que les Evêques et Docteurs des premiers siècles ont enseigné, comme ceux d'aujourd'hui, la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement. . . . .	51
XIII. Pourquoi Notre-Seigneur, présent au Saint-Sacrement, se dérobe à nos regards. . . . .	42

XIV. Pourquoi Jésus-Christ demeure silencieux et comme impas-	45
sible quand on l'insulte dans le sacrement de son amour.	
XV. Comment Notre-Seigneur a souvent manifesté par d'éclatants	48
miracles sa présence réelle dans la sainte Eucharistie . . . . .	
La sainte Hostie de Douai, en Flandre. . . . .	49
Le <i>Sagro Corporale</i> de Bolsena. . . . .	51
L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais, à Paris.. . . . .	52
Le miracle des Billettes, à Paris. . . . .	53
Le ciboire de saint Casimir, en Pologne. . . . .	57
La sainte Hostie de Bruxelles. . . . .	58
Le miracle de Turin. . . . .	60
Nicole de Vervins. . . . .	61
L'Ostensoir de Faverney, en Franche-Comté. . . . .	72
L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-Saint-Florent, au diocèse	
d'Angers. . . . .	77
XVI. De la sanction solennelle donnée par le saint Concile de	
Trente au dogme de la présence réelle. . . . .	92
XVII. D'une autre sanction, plus terrible encore, de la vérité de la	
présence réelle . . . . .	94
XVIII. Pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure ainsi avec	
nous au Saint-Sacrement . . . . .	104
XIX. La foi et l'esprit de foi au Saint-Sacrement. . . . .	111

---

#### PRIE-DIEU POUR L'ADORATION DU SAINT-SACREMENT.

PRÉFACE . . . . .	117
Avant l'adoration . . . . .	119
Simple contemplation de la présence de Jésus. . . . .	125
Les Litanies du saint Nom de Jésus. . . . .	124
Les Psaumes et les Prières liturgiques. . . . .	125
Méditation du saint Évangile . . . . .	127
LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR . . . . .	129
Les sept Paroles . . . . .	134
Le Pater devant le Saint-Sacrement . . . . .	142
Le Veni Creator . . . . .	152
Le Chapelet médité . . . . .	157
Ardor . . . . .	159

Les sept Dons du Saint-Esprit . . . . .	161
LES SEPT SACREMENTS . . . . .	165
Les huit Béatitudes . . . . .	174
Prier pour l'Église. . . . .	180
Les sept Péchés capitaux. . . . .	183
Réparations . . . . .	185
Jésus, Roi de l'Église. . . . .	187
Les âmes du Purgatoire . . . . .	189
Les Fins dernières. . . . .	190
Les Mystères du Rosaire . . . . .	193
Intentions particulières. . . . .	196
Les Paroles de Notre-Seigneur sur l'Eucharistie. . . . .	198
LA SAINTE MESSE ET LA COMMUNION. . . . .	215
Après l'Adoration. . . . .	220
CONCLUSION . . . . .	222
PRIÈRE DE M. OLIER POUR DEMANDER LA VIE INTÉRIEURE. . . . .	223
PSAUME DE LA PÉNITENCE . . . . .	224
PRIÈRE EN L'HONNEUR DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR. . . . .	227

---

### LA RELIGION ENSEIGNÉE AUX PETITS ENFANTS.

PRÉFACE. . . . .	231
Leçon I <sup>re</sup> . Le bon DIEU. . . . .	233
— Mystère de la Sainte Trinité . . . . .	255
— II. L'homme . . . . .	236
— III. Les bons Anges et les Démons . . . . .	237
— IV. Le péché originel . . . . .	239
— V. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. — Mystère de l'Incarnation.	240
— Mystère de la Rédemption. . . . .	242
— Vie de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.. . . . .	245
— VI. L'Église . . . . .	247
— La Foi catholique. . . . .	250
— VII. La morale chrétienne. — Commandements de DIEU . . .	252
— Commandements de l'Église . . . . .	255
— Les vertus chrétiennes . . . . .	259
— Le Péché. . . . .	261

Les vices ou péchés capitaux . . . . .	265
— VIII. Les moyens de sanctification. — La Prière . . . . .	265
Les Sacrements . . . . .	266
— IX Pratiques de piété. — Prières du matin et du soir . . . . .	268
La Messe et les Vêpres . . . . .	270
La Piété envers la Sainte Vierge . . . . .	272
— X. Les fins dernières . . . . .	274

## SUPPLÉMENT.

Chap. I <sup>e</sup> La Confession . . . . .	276
La Contrition . . . . .	278
L'Absolution . . . . .	278
La Satisfaction ou Pénitence . . . . .	279
Manière de se confesser . . . . .	280
Petit examen de conscience . . . . .	281
— II. La Communion . . . . .	284
— III. La Confirmation . . . . .	289

---

## LA PIÉTÉ ENSEIGNÉE AUX ENFANTS.

PRÉFACE . . . . .	295
-------------------	-----

## PREMIÈRE PARTIE.

## LIVRE PREMIER. — L'ENFANT JÉSUS.

I. La Sainte Vierge et l'Annonciation . . . . .	501
II. L'Enfant Jésus dans le sein de Marie . . . . .	505
III. Saint Joseph, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus . . . . .	507
IV. Bethléem et la nuit de Noël . . . . .	510
V. Les Bergers et l'Enfant Jésus . . . . .	512
VI. Les Mages et l'Enfant Jésus . . . . .	515
VII. L'Enfant Jésus présenté au Temple . . . . .	519
VIII. L'Enfant Jésus et les saints Innocents . . . . .	522
IX. L'Enfant Jésus à Nazareth . . . . .	324
X. L'Enfant Jésus vrai Dieu vivant . . . . .	326
XI. L'Enfant Jésus Adorateur . . . . .	329

XII. L'Enfant Jésus Sauveur et Victime . . . . .	552
XIII. L'Enfant Jésus pauvre . . . . .	555
XIV. L'Enfant Jésus innocent . . . . .	557
XV. L'Enfant Jésus doux et humble . . . . .	559
XVI. L'Enfant Jésus obéissant . . . . .	342
XVII. L'Enfant Jésus au Saint-Sacrement de l'autel . . . . .	544
XVIII. L'Enfant Jésus présent et vivant dans nos coeurs . . . . .	547

---

## LIVRE SECOND. — LA PIÉTÉ ET LES VERTUS CHRÉTIENNES.

I. Comment l'Enfant Jésus vivant en nous est la source de la vraie piété . . . . .	551
II. La vie de la foi . . . . .	355
III. L'Espérance et la confiance en DIEU . . . . .	359
IV. La charité, ou amour de DIEU . . . . .	362
V. L'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST . . . . .	366
VI. L'amour de la Sainte Vierge . . . . .	371
VII. L'amour du Pape et de l'Église . . . . .	375
VIII. La charité fraternelle . . . . .	378
IX. Le zèle pour le salut des âmes . . . . .	380
X. La charité envers les pauvres . . . . .	384
XI. L'amour de nos parents et de nos amis . . . . .	387
XII. La vertu de religion . . . . .	389
XIII. La pénitence chrétienne . . . . .	392
XIV. L'humilité . . . . .	395
XV. La douceur . . . . .	399
XVI. La pauvreté chrétienne . . . . .	403
XVII. La chasteté . . . . .	406
XVIII. L'obéissance . . . . .	410
XIX. La patience . . . . .	414
XX. Le renoncement à soi-même . . . . .	419
XXI. Le renoncement au monde . . . . .	423
XXII. La paix et la joie . . . . .	427
XXIII. Comment il faut s'y prendre pour pratiquer les vertus chrétiennes et se corriger de ses défauts . . . . .	450
<b>CONCLUSION</b> . . . . .	455

---

## LIVRE TROISIÈME. — LES TENTATIONS ET LE PÊCHÉ

I. Le Démon. . . . .	435
II. Pourquoi le démon nous tente . . . . .	438
III. Comment le démon nous tente. . . . .	440
IV. Quelles sont les tentations les plus dangereuses. . . . .	444
V. On peut toujours résister aux tentations . . . . .	447
VI. Comment on peut prévenir les tentations . . . . .	448
VII. Comment il faut combattre les tentations . . . . .	455
VIII. Tentation n'est pas péché. . . . .	460
IX. Le péché. . . . .	464
X. Quand un péché est mortel. . . . .	466
XI. L'état de péché mortel. . . . .	470
XII. Ce que fait un enfant qui commet un péché mortel. . . . .	475
XIII. Comment Dieu punit le péché mortel. . . . .	477
XIV. Ce que doit faire un pauvre enfant qui a eu le malheur de commettre un péché mortel . . . . .	479
XV. Les péchés capitaux . . . . .	485
XVI. Le péché vénial et ses effets. . . . .	487
XVII. Comment on se purifie des péchés véniels. . . . .	490
CONCLUSION. . . . .	495

---

## SECONDE PARTIE.

## LIVRE PREMIER. — LA PRIÈRE.

PRAEFAGE. . . . .	497
I. Ce que c'est que prier. . . . .	499
II. La prière vocale et la prière mentale. . . . .	503
III. Qu'il est nécessaire de prier . . . . .	506
IV. Quand il faut prier . . . . .	510
V. Comment il faut prier. . . . .	523
VI. La prière en commun. . . . .	558
VII. La prière devant le Saint-Sacrement. . . . .	540
VIII. Prier par la Sainte Vierge. . . . .	542
IX. L'Apostolat de la prière. . . . .	544
X. Excellence et douceur de la prière. . . . .	546

## LIVRE SECOND. — LA CONFÉSSION.

I. Ce que c'est que la confession . . . . .	549
II. La contrition . . . . .	555
III. L'absolution . . . . .	561
IV. La pénitence ou satisfaction . . . . .	564
V. Manière de se confesser . . . . .	566
VI. Quand il faut se confesser . . . . .	570
VII. Examen de conscience . . . . .	572
VIII. Péchés capitaux . . . . .	576

---

## LIVRE TROISIÈME. — LA COMMUNION

I. Jésus dans l'Eucharistie . . . . .	579
II. La sainte Communion . . . . .	582
III. Préparation à la Communion . . . . .	584
IV. La préparation prochaine . . . . .	585
V. La Communion et l'action de grâces . . . . .	589
VI. Les effets de la sainte Communion . . . . .	597
VII. La Communion servente . . . . .	599
VIII. La Communion tiède . . . . .	601
IX. La mauvaise Communion . . . . .	605
X. La Communion fréquente . . . . .	605
XI. La persévérance après la première Communion . . . . .	612
XII. La Communion des enfants malades . . . . .	614

---